3 1761 04409 5438

HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

LES

JOURNÉES

AMUSANTES,

DÉDIÉES AU ROI,

Par Madame de GOMEZ.

NEUVIEME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE,

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIEME.

A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVI.

HQ
1905
S776
[illegible]
[illegible]

LES

JOURNÉES AMUSANTES.

SEIZIEME JOURNÉE.

SILVIANE & Aréliſe ne furent pas plutôt éveillées, qu'elles paſſerent dans l'appartement d'Uranie, qui ſe préparoit à en ſortir pour leur rendre cette civilité. Comme elle n'avoit pas coutume de manquer à ces ſortes d'attentions, elle eut quelque regret d'avoir été prévenue ; mais elle s'en excuſa d'une maniere ſi galante, que les deux belles amies auroient été très-fâchées que ſa politeſſe eût dévancé la leur, & les eût privées du plaiſir que ſon retardement leur procuroit. Après un entretien auſſi vif que ſpiri-

tuel, Uranie ne voulant pas que la même chose lui arrivât avec Célimene, se rendit près d'elle avec Silviane & Aréliſe. Elles y furent bientôt jointes par Félicie, Hortenſe, Julie, Camille & Florinde.

Lorſque les complimens eurent fait place à une converſation réglée : avouez, dit Célimene en s'adreſſant à Aréliſe, que ſi votre abſence ne faiſoit pas languir quelqu'un qui vous eſt cher, vous ne voudriez pas avoir un autre ſéjour que celui-ci. Je ne diſſimulerai point, lui répondit cette belle fille en rougiſſant, que, ſi je pouvois accorder ce qui m'attache à Paris avec ce qui m'enchante ici, je me croirois au comble du bonheur.

Il ne tiendra qu'à vous, lui dit Uranie en l'embraſſant, de nous donner cette ſatisfaction ; & lorſque vous ſerez unie pour jamais à ce que vous aimez, vous me donneriez un chagrin ſenſible de ne me pas rendre témoin de votre félicité.

Pour moi, interrompit Silviane, le plaiſir que je goûte ici, & l'amitié que j'ai priſe pour cette belle ſociété, m'ont preſque fait oublier que des engagemens aſſez ſérieux demandent mon retour ; & ſans le diſcours de Célimene il y a apparence que je ne m'en ſerois pas ſouvenue.

Voilà de vos ſaillies, lui répondit Aréliſe ; mais pour votre gloire, ajoura-t-elle en ſouriant, j'avertis la compagnie que votre cœur déſavoue vos paroles, qu'il eſt trop attaché à Liſimond pour le pouvoir oublier,

& que vous ne connoissez pas souvent vos propres sentimens.

Quoi ! dit Florinde avec précipitation, ce Lisimond dont vous parlez, seroit-il le même qui donna occasion à l'aimable entretien que vous eûtes toutes deux sur l'amour-propre ?

Oui, charmante Florinde, répliqua Arélise, c'est lui-même ; il aimoit Silviane depuis plusieurs années, sans avoir jamais osé se déclarer, quoiqu'il n'ignorât pas que sa recherche ne pût être qu'honorable pour elle : il est homme de condition, riche, aimable de sa personne ; son esprit est orné, amusant & délicat : mais avec toutes ces qualités, il ne laissoit pas d'être confondu dans la foule des adorateurs dont la belle Silviane étoit entourée ; & quelques soins qu'il pût pour découvrir quel étoit le préféré, il ne put y parvenir. Il remarquoit bien qu'elle avoit pour lui des égards particuliers ; mais ne les attribuant qu'à la seule civilité, il ne s'en trouvoit pas plus heureux. Enfin, voulant, à quelque prix que ce fut, savoir ses sentimens pour lui, il cessa tout-à-coup ses assiduités, & parut se donner tout entier à la jeune Mélise. Ce changement de conduite eut l'effet qu'il s'en étoit promis, & fit découvrir à Silviane la situation de son cœur, que jusques-là elle avoit véritablement ignorée ; & comme elle étoit encore dans l'erreur sur ce qui se passoit, elle prenoit pour amour-propre l'amour même, qui, sous cette fi-

gure empruntée, s'emparoit sans obstacle de toutes les facultés de son ame ; & c'est dans cette idée qu'elle me soutint avec tant d'esprit que sa jalousie n'étoit que l'effet de l'amour propre.

Mais ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'après avoir quitté l'endroit où nous avions eu cette conversation, nous apperçumes Méliſe & Li...mond qui lui donnoit la main. Silviane les vit plutôt que moi, & me les montrant : la voilà, me dit-elle en changeant de couleur ; elle n'est point belle aujourd'hui, sa coeffure est mal rangée, elle me paroit toute extraordinaire.

Je ne sais, lui répondis-je en souriant, si mon amour-propre est moins clair-voyant que le votre, ou s'il sait rendre plus de justice ; mais je la trouve plus belle que jamais, & parfaitement bien mise.

A ces mots nous nous trouvâmes si près les uns des autres, qu'il fut impossible de s'éviter. Comme nous nous connoissions toutes, Méliſe aborda Silviane, qui, en la saluant, pâlit si considérablement qu'elle lui demanda si elle se trouvoit mal ; je la tenois sous le bras, & je sentis effectivement qu'elle chanceloit un peu : cela m'affraya ; & comme j'allois la questionner sur ce qu'elle sentoit, elle répondit aussi-tôt à Méliſe qu'elle ne se portoit pas bien depuis quelques jours, qu'elle étoit venue prendre l'air ce matin, parce que cela lui étoit ordonné ; & passant outre, elle les quitta sans beaucoup de cérémonie.

Nous remontâmes en carrosse, & nous arrivâmes chez elle, sans qu'elle m'eût dit un seul mot ; je ne me mépris point à son trouble, à son silence, ni à sa feinte maladie ; & je vis parfaitement que Lisimond lui étoit beaucoup plus cher qu'elle ne le croyoit.

Cependant ce fidele amant, qui agissoit de concert avec Mélise, & pour laquelle il n'avoit qu'une parfaite estime, la pria de lui permettre de la quitter pour joindre Silviane, son mal lui donnant une inquiétude qui lui fit oublier l'indifférence qu'il vouloit affecter.

Bien loin de s'opposer à son dessein, elle le pressa de l'exécuter ; & ayant vu des Dames de sa connoissance qui se promenoient ; elle fût à elles, & le laissa en liberté de porter ses pas où il jugeroit à propos. Il fut chez Silviane presque aussi-tôt que nous : sa vue la surprit si fort, que n'étant pas maîtresse des mouvemens différens dont elle étoit combattue, elle tomba évanouie. J'avoue que je fus très-embarrassée à ce spectacle, & que la chose me parut sérieuse.

Je courus aux remedes accoutumés en ces occasions. Lisimond étoit à ses genoux comme un homme éperdu, ne faisant que gémir, pleurer & lui baiser les mains, sans pouvoir aider ses femmes & moi, qui faisions nos efforts pour la faire revenir. Nous y parvînmes enfin : le premier objet sur qui elle attacha ses regards fut Lisimond à ses pieds, qui lui disoit les choses du monde les plus tendres. Elle les écouta assez long-

temps, sans rien dire, avec de grandes marques d'étonnement ; mais tout-à-coup prenant la parole: quoi, lui dit-elle, Lisimond ! vous n'aimez point Mélise, & il est vrai que vous n'aimez que moi ? Je n'ai jamais adoré que vous, lui répondit-il; il y a plus de trois ans que je fais parler mes soins, sans que vous ayez daigné les entendre : je me suis retiré dans la crainte que mes assiduités ne vous fussent pas agréables. Mélise est ma parente, je lui confiois mes peines : elle me conseilloit de me déclarer, j'avois peur de vous déplaire ; & sans l'extrême inquiétude que m'a donné la maladie dont vous avez parlé tantôt, & le changement de votre visage, je ne me serois jamais hazardé de paroître ici, que vous ne me l'eussiez ordonné. Votre évanouissement vient d'achever de me rendre téméraire ; vous savez le secret de mon cœur, c'est à vous à présent à décider de mon sort.

En vérité lui répondit Silviane avec une tranquilité dont je fus surprise, vous vous seriez épargné bien des chagrins, si vous m'eussiez déclaré plutôt vos sentimens. Je ne pouvois les deviner, puisque j'ignorois même les miens, & que ce n'est que par la peine que m'a donné votre changement de conduite avec moi, & le plaisir que je ressens à l'aveu de votre amour, que je découvre dans mon cœur une tendresse pour vous dont je ne me croyois pas capable. C'est la jalousie, c'est l'amour, c'est la joie de vous revoir qui m'a mise dans l'é-

tat où j'ai été : je ne suis point accoutumée à de pareils combats ; & comme ils ne s'accordent pas avec mon humeur, pour n'y plus retomber, j'accepte votre cœur, & je recevrai votre foi dès que vous le voudrez. On n'a peut-être jamais entendu une déclaration de cette nature; mais aussi on n'en a jamais reçu avec plus de joie que celle que Lisimond fit éclater.

Après mille transports & mille marques d'une véritable ardeur de part & d'autre, ils convinrent qu'ils s'uniroient par les nœuds de l'hymen aussi-tôt que Mérine, ma tante, seroit de retour de Bretagne, où elle est allée pour des intérêts de famille. Comme elle a toujours servi de mere à Silviane depuis qu'elle a perdu la sienne, quoique maîtresse de ses droits, elle n'a pas voulu s'engager sans qu'elle y soit présente, croyant devoir cette déférence aux soins qu'elle a pris de son éducation. Je fus appellée à tout ce traité, que je vis conclure avec un plaisir extrême.

Silviane avoua de bonne foi qu'elle avoit pris pour amour-propre la jalousie dont elle avoit été saisie au prétendu changement de Lisimond ; & de son côté il lui confessa qu'il n'avoit feint de s'attacher à Mélise que pour découvrir ses sentimens. Elle lui fit quelques reproches sur cet e ruse, mais avec tant d'esprit & de tendresse, qu'il ne s'en trouva que plus heureux. Silviane, à qui le contentement du cœur avoit rendu les lumieres de la raison, le pria d'aller cher-

cher Méliſe, & de lui faire part de leur commune ſatisfaction. Il y fut, & cette aimable fille, qui devoit dans peu épouſer un ami intime de Liſimond, lui ayant fait dire de paſſer chez elle, ils vinrent tous trois enſemble rendre viſite à Silviane. Elles s'embraſſerent tendrement; la confiance & l'amitié prirent la place de la jalouſie & de la prévention: comme elles avoient été les ſeules cauſes de l'injuſtice que Silviane avoit faite aux charmes de Méliſe, la certitude de ne l'avoir point pour rivale l'obligea à lui rendre tous ſes attraits, & elle la trouva auſſi belle & auſſi charmante qu'elle l'eſt en effet. Mérine, à qui nous avons écrit cette aventure, a preſſé ſon retour, pour ne pas retarder le bonheur de ces deux amans: elle doit arriver dans quatre jours. Liſimond eſt allé au-devant d'elle, & c'eſt ce qui nous a donné le temps de profiter du plaiſir que Célimene nous a procuré.

Comme Silviane agit en tout avec une franchiſe charmante, dès le lendemain de ſa réunion avec Liſimond, elle déclara à ceux qui venoient chez elle dans la vue de s'en faire aimer, qu'elle avoit choiſi un époux; que le titre de fille l'avoit autoriſée à recevoir leurs ſoins, pour ſe déterminer à prendre un établiſſement; mais que ce choix étant fait, le nom de femme de Liſimond, qu'elle alloit prendre inceſſamment, ne lui permettoit plus de ſemblables viſites.

Chacun ſe l'eſt tenu pour dit, & Silviane

a fait voir que ſi elle s'étoit maintenue dans le plus grand monde avec honneur, elle avoit ſu s'en retirer avec encore plus de prudence.

Voilà, continua Aréliſe, ce qui m'a fait dire qu'elle ſe trompe quelquefois ſur les mouvemens de ſon cœur; & qu'elle doit convenir que, quelques plaiſirs qu'elle puiſſe goûter ici, ils ne lui font point oublier ceux que l'amour & l'hymen lui préparent.

Je vous aſſure, dit alors Uranie, qu'il n'y a rien de plus joli que cette aventure, & rien de plus charmant que la maniere dont vous l'avez contée.

Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux parler, ajouta Félicie, ni s'énoncer avec plus de grace. Lorſque l'on parle ainſi, interrompit Camille, on ne devroit jamais ſe taire, & la belle Aréliſe pouvoit hardiment ne nous pas donner cette hiſtoire en abrégé, & nous en rapporter juſqu'aux moindres circonſtances; elle auroit fait durer le plaiſir que nous avions à l'entendre, & ſatisfait plus amplement notre curioſité.

Comme ce ſont mes ſeuls défauts, dit Silviane, qui en font tous les incidens, cela n'eſt pas aſſez intéreſſant ni aſſez glorieux pour moi pour vous occuper plus longtemps; mais j'avouerai qu'Aréliſe a rapporté mon hiſtoire d'une façon qui me l'a faite écouter avec la même attention que ſi c'eût été celle d'une autre, & que j'ai eu du plaiſir à m'en voir l'héroïne.

Vous me donnez toutes des louanges bien

délicates, reprit Aréliſe : j'en connois tout le prix, & voudrois les mériter; mais je vous conjure de les laiſſer, pour mettre votre attention à ce qui ſe paſſe préſentement dans l'eſprit de la belle Hortenſe : il regne une certaine inquiétude dans toute ſa perſonne, que je n'ai pu m'empêcher de lui remarquer. J'en devine la cauſe, dit Célimene ; & ſi nous examinions à la rigueur toute la compagnie, nous verrions que le même trouble l'agite. Toutes les femmes ſont ici, continua-t-elle, & les hommes ne s'y ſont point rendus ; elles en ſont inquietes, & moi-même je commence à trouver étrange qu'ils nous aient négligé de la ſorte.

Vous êtes bien pénétrante, lui dit Camille en riant; mais je conviens du fait. Et moi de même, dit Hortenſe. Uranie, Félicie, Julie & Florinde convinrent auſſi que cela étoit vrai, & chacune ſe promit d'en faire des reproches à celui à qui elle étoit unie.

Célimene, qui véritablement s'étoit apperçue que ces aimables femmes étoient un peu troublées de la négligence de leurs époux, leur propoſa de les aller ſurprendre : elles y conſentirent ; & comme elles ſe levoient à ce deſſein, elles les virent ſortir d'un cabinet qui avoit une iſſue dans l'antichambre, & une porte qui rendoit où elles étoient, dans lequel ils avoient entendu tout leur entretien. Ils entrerent

dans la chambre, en riant extrêmement de leur colere & de leur étonnement.

Nous ne méritons pas, dit Thélamont, le traitement que vous nous preparez, nous nous sommes rendus exactement à notre devoir. Nous sommes venus savoir si nous pouvions entrer, on nous a dit que vous étiez toutes ici, & nous allions nous montrer lorsque nous avons entendu l'aimable Aréthuse qui commençoit l'histoire de Silvanire : nous n'avons pas voulu vous interrompre, & nous étant mis dans ce cabinet, où nous ne pouvions être aperçus, la portiere étant baissée, nous y avons joui du même plaisir que vous.

Ainsi, ajouta Orophane, c'est nous qui devons vous faire des reproches de vous assembler sans nous admettre à vos entretiens. En vérité, dit Uranie en riant aussi, je vous sais bon gré de cette action, & je suis charmée que vous n'ayez rien perdu du discours d'Aréthuse : car je vous assure, dit-elle en regardant Thélamont, que je vous ai mille fois souhaité en secret, pour partager notre satisfaction.

Après une pareille réparation, répondit-il, il est impossible de se fâcher ; & je ne me sens pas capable de rien reprocher à quiconque s'excuse avec tant de grace.

Cette spirituelle compagnie se divertit encore quelques momens sur ce sujet ; & comme il étoit déjà tard, & que l'on vint avertir qu'on avoit servi, on fut se mettre à table dans un esprit de joie qui rendit

le dîné aussi agréable que la matinée. Lorsqu'il fut fini, on passa dans la Bibliotheque, où, selon la coutume de cette belle société, la conversation reprit sa forme amusante & instructive. Celimene ayant ouvert le premier livre qui s'offrit à sa vue : voilà, voilà, dit-elle en le remettant à sa place, la vie d'un de Empereurs Romains que je hais le plus; c'est Domitien, fils de Vespasien, & frere de Titus ; & quoiqu'il eût quelques belles qualités, les vices l'emportoient si fort, que je ne puis m'empêcher d'oublier ce qu'il a fait de bon, pour ne me souvenir que de ce qu'il a fait de mal.

Il est vrai, dit Thélamont, que cet Empereur avoit de grands défauts ; mais cependant il faut convenir qu'il possédoit d'excellentes qualités : il eut un soin extrême de faire rendre la justice par les Magistrats de Rome & des Provinces, ne pardonnant jamais à aucun Juge prévaricateur.

Il disoit souvent ces belles paroles : *le Prince qui ne châtie pas les délateurs, les provoque.*

Ce fut lui qui le premier fit voir un combat naval au peuple Romain sur un grand lac qu'il fit creuser, dans lequel il fit entrer les eaux du Tibre, ayant fait construire un grand nombre de galeres & d'autres vaisseaux pour cet effet, sans se soucier des dépenses immenses que ces fêtes lui coûtoient. Cependant les comédies, les jeux, & les différens spectacles qu'il don-

noit dans le Cirque, ne purent jamais lui attirer l'amour des peuples.

Il ôta l'usage des litieres aux femmes de débauche, & par un Edit, les rendit incapables de recevoir des legs & des dons testamentaires. Il chassa du Sénat un jeune Sénateur qui faisoit sa principale occupation de la danse. Mais tous ces beaux réglemens furent mêlés de tant de vices, qu'il ne put parvenir à mériter l'estime publique. Son orgueil extrême le porta à vouloir jouir de son vivant de l'apothéose, exigeant qu'on l'adorât, & qu'on l'appellât Dieu, & tous ceux qui lui refusoient de l'encens étoient proscrits.

Sa rage & ses cruautés furent si loin, qu'après avoir tiré du milieu du Sénat les principaux d'entre les Romains pour les y sacrifier, il exila Saint Jean l'Evangeliste dans l'Isle de Pathmos, & fit mourir les Papes Clétus & Anaclet. Enfin le peuple & le Sénat, lassés de tant d'horreurs, firent plusieurs conspirations contre sa vie, l'une desquelles, formée dans son palais par ses propres domestiques, eut toute la réussite qu'ils en espéroient, l'ayant assassiné la quinzieme année de son regne; & ce cruel Empereur, qui avoit voulu être adoré comme Dieu de son vivant, n'eut pas seulement après sa mort les honneurs de la sépulture.

Remarquable rétribution de la Justice divine, qui se joue de la vanité des hom-

mes, & qui tôt ou tard l'abaiſſe & la punit.

Il eſt vrai, dit alors Orſame, que quelque funeſte cataſtrophe ſuit toujours l'orgueil & le crime ; mais, pour ſortir, continuer-il, des triſtes idées que nous donne la repréſentation de tant de vices, & faire un contraſte plus agréable à notre imagination, oppoſons au ridicule de la vanité l'excellence de la modeſtie : voici un trait de cette derniere, arrivé ſous l'empire de ce même Domitien, qui me paroît bien digne de louange. Cet Empereur avoit envoyé une puiſſante armée en Angleterre, pour ſoumettre toute l'iſle de la Grande Bretagne, qui s'étoit entiérement révoltée. Il mit à la tête de ſes troupes le ſage & le vaillant Agricola, qui trouva les Bretons joints avec les Pictes ou Ecoſſois, & les Hibernois, qui compoſoient une armée formidable. Agricola, ſans s'étonner de leur nombre, les attaque, força leur camp, & les détruiſit totalement. L'uſage des Généraux Romains étoit d'ornier des feuilles de lauriers dans les lettres qu'ils écrivoient aux Empereurs ou au Sénat, pour marque de leur victoire ; mais Agricola ne voulut pas ſe ſervir de ce ſymbole, quoique la ſienne fût une des plus mémorables & des plus avantageuſes à l'Empire Romain, non pas par la crainte d'offenſer le jaloux Domitien, mais par l'averſion qu'il avoit pour le faſte & la vanité : & il rendit compte de ſa victoire à ce cruel Empereur avec

une modestie qui augmentoit sa gloire, faisant valoir le courage & la vertu de tous les principaux Chefs de son armée, sans parler de lui en aucune façon. Je trouve qu'il y a bien de la grandeur dans cette modération, & que les Généraux Romains ont été de grands maîtres, aussi-bien que d'excellens modeles.

Nous avons vu de nos jours de grands Capitaines, ajouta Alphonse, qui ne leur cédoient en rien; & les lettres que le Duc de Lorraine écrivoit à l'Empereur Léopold, au sujet des victoires qu'il remporta sur l'armée du Grand-Seigneur, sont des exemples pour tous les siecles à venir.

Celle du Prince Louis de Bade au même Empereur, en lui rendant compte de la bataille qu'il gagna à Salankemen sur l'armée des Turcs, commandée par le Visir Coprogly, qui étoit aussi brave que l'avoient été ses aïeux, Mahomet & Achmet, Grands-Visirs, qui avoit bien retranché son armée, & dont le camp étoit hérissé d'une nombreuse artillerie. Le Prince Louis de Bade n'ignoroit pas la prudence & la valeur de ce Général; mais malgré ces obstacles il l'attaqua, & après six heures de combat il força le camp des Turcs. Le Grand-Visir fut tué, l'armée Ottomane détruite, & les richesses du camp, qui étoient considérables, furent le prix de la victoire. Cependant, malgré l'éclat de cette action, qui couvroit de gloire le Prince Louis de Bade, ce Héros toujours sage & modeste, en la dérad-

lant à l'Empereur, lui fit valoir la valeur de tous les Princes & des Chefs de ſon armée, ſans dire autre choſe de lui, ſinon qu'il les avoit aidés de ſes conſeils.

Eſt-il rien de ſi grand que ce modeſte oubli de ſoi-même ? Il ne faut pas, dit Uranie, dans ces traits de modeſtie oublier celle de M. le Maréchal de Turenne. Après avoir gagné la célebre bataille des Dunes, proche Dunkerque, voici les termes dont il en écrivit à madame ſon épouſe :

Les ennemis ſont venus à nous, ils ont été battus : Dieu en ſoit loué. J'ai un peu fatigué pendant la journée : je vous donne le bon ſoir, & je vais me coucher.

LE MARÉCHAL DE TURENNE.

Que cette modeſtie eſt éloquente ! que cette ſimplicité eſt noble ! Tous les Agricola de l'Univers ſont-il comparables à de tels Héros ?

M. le Maréchal de Luxembourg doit encore trouver place dans nos citations. Après avoir gagné la mémorable bataille de Nerwinde ſur l'armée des Alliés, commandée par le Prince d'Orange, il dépêcha au Roi Louis XIV monſieur d'Artagan, Major-Général de l'armée : voici les termes de ſa lettre, mot à mot.

SIRE,

Monsieur d'Artagan dira à VOTRE MAJESTÉ comme tout s'est passé. Les ennemis ont fait des merveilles ; mais vos troupes ont encore mieux fait : les Princes de votre Sang s'y sont surpassés. Pour moi je n'y ai eu de part que d'avoir pris Huy, d'avoir donné le combat au Prince d'Orange, & de l'avoir battu, ainsi que VOTRE MAJESTÉ l'avoit expressément ordonné.

LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

Le grand Prince de Condé, dit alors Orisme, écrivit d'un stile différent ; mais qui n'étoit pas moins digne d'admiration. Lorsqu'il eut gagné la bataille de Rocroy, il écrivit ainsi à la Régente.

L'armée du Roi vient de bien battre l'armée Espagnole. Nous avons gagné leur camp, l'artillerie, leurs munitions & leurs bagages, & fait beaucoup de prisonniers.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ce grand Prince, après la bataille de Lens, écrivit encore à la Reine en ces termes :

J'ai attaqué les Eſpagnols dans la plaine de Lens, & j'ai détruit leur armée. Nous avons tous bien combattu.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Tous ces traits, dit alors Orophane, nous font voir que la France a produit des Héros auſſi grands, auſſi prudens & auſſi ſages que l'Empire Romain, & quoique différens en caracteres, que toutes leurs actions ont été magnanimes & héroïques; que les Rois & les Empereurs des ſiecles paſſés, dont nous liſons l'hiſtoire avec tant de curioſité, & dont les moindres attirent notre attention, n'ont rien qui ſoit au-deſſus de ce que nous pouvons recueillir dans la vie de pluſieurs de nos Monarques & de nos Princes. Et, ſans remonter plus haut, Louis le Grand étoit une ſource inépuiſable d'héroïſme, de magnanimité & de ces diſcours frappans qui ſavent ſe tracer eux-mêmes un chemin à la poſtérité.

Cette même bataille de Nervinde ou de Landen, dont Uranie vient de parler, qui ſe donna en 1693, nous en fournit un trait qui peut ſervir de preuve à ce que j'avance. L'armée de France étoit commandée, comme elle vient de le dire, par M. le Maréchal de Luxembourg; & celle des Alliés par Guillaume III, Roi d'Angleterre: elles étoient à peu-près égales, & compoſées, ſans contredit, des plus vaillan-

tes troupes du monde. Il sembloit que ces deux armées n'étoient là que pour se disputer le prix de la valeur ; toute la science de l'art militaire, les ruses & les finesses de la guerre y furent mises en pratique par les deux grands Capitaines qu'elles avoient à leur tête. Celle de France, pour aller à la victoire, avoit à forcer des retranchemens tracés de la main d'un habile maître, & hérissés d'une formidable artillerie. Cependant elle y réussit, après un combat qui dura presque toute la journée, & pénétra dans le camp des ennemis, qui furent battus de tous côtés. Le Roi d'Angleterre, voyant qu'il n'y avoit nul espoir de rétablir la bataille, fit une belle retraite, qui lui fut d'autant plus glorieuse qu'elle lui attira cet éloge magnifique de la bouche de Louis le Grand, qui dit : » que le Duc de Luxembourg avoit attaqué » les ennemis en Prince de Condé, & que » le Prince d'Orange avoit fait une retraite » en Maréchal de Turenne ».

Est il rien de plus beau que ce peu de paroles ? Combien de choses elles renferment ! elles louent à la fois quatre personnes différentes, répètent les actions passées & font honneur aux présentes ! C'est ainsi que cet auguste Prince savoit rendre justice au mérite de ses Sujets & de ses plus grands ennemis. Le Prince de Conti, dont la magnanimité égaloit le courage, en écrivant le détail de cette fameuse journée à la Princesse son épouse, lui parle en ces termes : *le Roi Guillaume, à qui la verta*

héroïque lui fait mériter la couronne qu'il porte, a fait une retraite qui le comble de gloire.

De pareils témoignages ne partent jamais que des belles ames, & c'eſt une preuve évidente des vertus qu'on poſſéde que de les louer dans les autres, quelles que ſoient les inimitiés qui regnent entre les Parties. La compagnie applaudit beaucoup au diſcours d'Orophane, & par les louanges qu'elle lui donna lui fit aiſement connoître le plaiſir qu'elle avoit eu. Thélamont, qui avoit pour lui la plus parfaite amitié, lui en marqua ſon contentement; & lorſque l'on eût fait treve à tout ce que l'on avoit à dire d'obligeant ſur ce ſujet, l'époux d'Uranie prit ainſi la parole. Il faut convenir, dit-il, qu'il n'y a rien de plus juſte que la réflexion d'Orophane, & que nous ne devons pas aller chercher ſi loin de nous des tréſors que nous poſſédons nous mêmes; que la France eſt auſſi riche de ces biens précieux que l'étoient les Grecs & les Romains.

Si l'on a vu ſous les fameux Portiques d'Athenes des Héros, des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Orateurs, & de célebres Poëtes, nous avons dans notre Académie des Ariſtote; nous y voyons des Socrate & des Périclès, des Alcibiade & des Thémiſtocle, des Xénophon, des Thucidide & des Sophocle; nous y poſſédons, ainſi que faiſoit Rome, nos Horace, nos

Virgile, nos Catule, nos Tacite, nos Tite-Live, & nos Cicéron.

Avec cet avantage pardeſſus ces Villes fameuſes, que nous voyons dans chacun de ceux qui compoſent notre illuſtre Académie, les différentes ſciences que ces grands hommes n'avoient que ſéparément : ils ſont à la fois Hiſtoriens, Orateurs, Poëtes, Philoſophes & nos Héros, qui, après avoir été couronnés des mains de la Victoire, viennent prouver dans cette ſavante aſſemblée qu'ils méritent encore de l'être de celles des Muſes.

Si les nations Grecques & Romaines ont tiré tant de gloire d'avoir vu naître chez elles ces génies ſupérieurs & ſublimes, quelle vanité doit avoir la nôtre de renfermer dans ſon ſein les mêmes ſujets qui faiſoient l'orgueil des deux autres ?

Les productions générales & particulieres de cet illuſtre corps ont porté leurs noms & l'honneur de la France preſque par-tout l'Univers. Le préſent magnifique que cette ſavante Académie a fait à la patrie de ſon admirable Dictionnaire en 1694, eſt un éternel trophée, élevé à la gloire de la Nation ; c'eſt dans ce précieux ouvrage qu'on apprend l'art de bien parler & de bien écrire ; c'eſt là que la Chaire, le Barreau, la Cour & la Ville ont recours pour la force & l'élégance des expreſſions ; c'eſt à ce fameux Dictionnaire que nos plus beaux ouvrages ſur toutes ſortes de ſciences ſont redevables de l'eſtime des étrangers.

Ces ouvrages que nos Journaux littéraires, traduits en leurs langues, ont soin de leur annoncer, excitent la curiosité des gens d'esprit, qui, pour les connoître à fond, & en pouvoir juger par eux-mêmes, apprennent la langue Françoise, en se servant du Dictionnaire de l'Académie, & avec un travail assidu parviennent à l'entendre, à la parler sans le secours d'un Maître.

Je puis même avancer avec certitude qu'il y a à Récipa & à Saardan, dans la province de Hollande, près Amsterdam, des répétiteurs, qui, sans pouvoir parler François, lisent nos livres couramment, & les traduisent en Hollandois, sans y faire de fautes. Cette vérité m'a été confirmée par des personnes de mérite qui en ont été les témoins, & cette merveille est le fruit que produit ce Dictionnaire dans toutes les Nations.

Les Romains croyoient avec raison qu'il étoit de la grandeur & de la gloire de leur République d'employer toutes sortes de moyens pour engager les Peuples qu'ils soumettoient à leur Empire, à apprendre à parler la langue latine; pour cet effet ils envoyoient de toutes parts des colonies avec des gens destinés pour les écoles. Ceux qui réussissoient le mieux étoient sûrs d'une récompense. Les Préteurs avoient sur cela des ordres précis, comme étant un point de politique nécessaire. Les Villes étoient récompensées par le droit de bourgeoisie Romaine, & les particuliers par des em-

plois considérables ; mais ils ont souvent mêlé la sévérité avec les caresses, & par la voie des unes & des autres ils parvinrent à étendre leur langue en Europe, en Asie & dans l'Afrique.

Les François n'ont pas eu besoin de mettre ces moyens en usage pour porter leur langue bien au-delà de l'empire Romain ; l'amour qu'ils ont pour les belles-lettres, la politesse qui leur est si naturelle, & les charmes de leur société leur ont suffi pour y parvenir ; mais c'est aux lumieres, au profond savoir, & aux soins assidus de notre illustre Académie que nous devons sa richesse, sa perfection & le plaisir que toutes les Nations se font de l'entendre & de la parler.

Je vous avoue, dit alors Félicie en souriant, que je m'étois flattée qu'Orophane auroit aujourd'hui toutes nos louanges ; mais je vois bien qu'il faudroit que Thélamont n'y fût pas.

Cela ne diminue en rien la beauté de ce qu'a dit Orophane, interrompit Silviane : mais il est vrai qu'il est impossible de faire un éloge plus précis & plus magnifique que celui que nous venons d'entendre.

Pour moi, dit Célimene, je suis toujours dans l'admiration des momens que l'on passe ici. Voilà l'effet ordinaire de la vérité, dit Uranie, qui voulut débarrasser son époux des complimens qu'on lui préparoit : elle porte un charme avec elle qui en fait trouver dans les plus simples façons de l'exprimer.

Mais, ajouta Camille avec vivacité, pourquoi faut-il que toutes ces belles choſes ne ſoient qu'en faveur des hommes ? l'antiquité n'a-t elle pas eu ſes Héroïnes, ainſi que ſes Héros ? & notre admiration ne s'arrêtera-t-elle jamais ſur un ſexe, ſans lequel on n'auroit pu imiter tant de grands génies & tant de Héros.

La compagnie ne put s'empêcher de rire de la réflexion de l'aimable Camille; & Silviane prenant la parole : il eſt certain, dit-elle, qu'il y a eu des femmes dignes des louanges de la poſtérité; mais comme notre état ne nous permet pas d'entreprendre tout ce que les hommes peuvent, & que notre gloire eſt fort différente de la leur, les grandes actions de celles de notre ſexe ont été regardées comme des choſes extraordinaires, qui n'arrivent que rarement, & ſur leſquelles on ne peut ni ne doit compter : les hommes, au contraire, étant nés pour commander, il ſemble que l'on n'attend que d'eux ſeuls les traits, les actions & les ſentimens héroïques. L'émulation qu'ils ſe donnent les uns aux autres, en forme toujours de recommandables d'un ſiecle à un autre : & l'on peut dire que les grands hommes ſe ſont perpétués, & ſe perpétuent chaque jour ; mais nous ne voyons pas que l'exemple des femmes qui ſe ſont illuſtrées en ait formé beaucoup d'autres. Si quelques-unes ont eu de la valeur, la plus grande partie eſt reſtée foible & timide; ſi on en a vu qui ont gouver-

né

pé avec gloire, mille autres ont mal uſé de leur autorité; & comme en général la nature ne les a point faites pour être intrépides ou courageuſes, nous ne devons pas trouver étrange, malgré notre amour-propre, qu'elles n aient qu'un rang accidentel dans nos louanges & dans nos citations.

Il y en a même, dit Florinde, dont les noms n'auroient jamais dû paſſer juſqu'à nous, & dont les actions devroient, pour l'honneur du ſexe, être entiérement effacées de la mémoire des hommes; & ſi notre vanité trouve de quoi ſe ſatisfaire dans les Artémiſe, les Panthée, les Lucrece & les Porcie, elle a cruellement à ſouffrir dans les Meſſaline, les Julie, les Rodope, & les Laïs.

Vous auriez pu mettre du nombre des dernieres, interrompit Aréliſe, l'Impératrice Zoé, dont je lus la vie hier au ſoir. Je ne connois point cette Princeſſe, dit Célimene en regardant Uranie. Puiſqu'Aréliſe, lui répondit-elle en ſouriant, a paſſé une partie de la nuit avec elle, il faut qu'elle nous donne la ſatisfaction de nous la faire connoître; quoique quelques-uns de nous ſachent ce que c'eſt, ce récit reprendra dans ſa bouche les charmes de la nouveauté. Ce que vous dites, reprit Aréliſe, eſt très-obligeant: mais je vous avoue que je trouve beaucoup plus difficile de bien rapporter un fait dont on eſt déjà inſtruit, que d'en faire valoir un que l'on ne ſait pas: cependant, au hazard d'être re[illegible]riſe

en quelques endroits, je suis prête à vous obéir.

Après la mort de Constantin, fils de Basile, Empereur d'Orient, continua-t-elle, l'Empire passa à Romain Argiropile, qui avoit épousé Zoé, Princesse de la Famille impériale; elle étoit d'une grande beauté, & d'une ambition démesurée, voulant que tout lui obéît & fléchît sous sa loi. Son esprit étoit éclairé & capable de conduire les plus grandes entreprises; mais son ame étoit susceptible de toutes sortes de passions: & comme elle ne les régloit jamais par la raison ou le devoir, elle s'y abandonnoit toujours.

L'Empereur, qui l'aimoit tendrement, & qui n'avoit encore découvert en elle que le défaut de vouloir commander, & sachant de plus les droits qu'elle avoit à l'Empire par sa naissance, lui permettoit de satisfaire son ambition, en lui faisant part de l'autorité suprême; mais comme ce n'étoit pas le seul vice dont elle étoit atteinte, il eut bientôt sujet de se repentir de sa confiance. Il y avoit à la Cour de Romain un Prince nommé Michel Caléphate, bien fait, brave, adroit, plein d'esprit, & cachant sous le voile de la vertu autant d'ambition que Zoé en faisoit éclater; son mérite extérieur frappa le cœur de cette Princesse, qui, sans respect pour son rang, son devoir & son honneur, se livra sans réserve à son criminel penchant.

Michel Caléphate ne fut pas long-temps

à s'appercevoir de son bonheur ; il étoit trop attentif aux choses qui pouvoient l'élever, pour négliger le chemin qu'on lui enseignoit afin d'y parvenir, & Zoé n'étoit pas assez sage pour maîtriser les regards & les actions qui faisoient éclater le feu dont elle brûloit. Michel lui rendit des soins assidus, lui fit sa cour exactement ; & par les mêmes interpretes qui lui avoient fait voir son amour, il lui apprit que le sien y répondoit. Cette muette intelligence fit bientôt place à un commerce plus effectif ; tous deux également fatigués de se tenir dans les bornes que l'honneur & le devoir leur prescrivoient, ils les franchirent : ils se virent, ils s'expliquerent, & acheverent de se déshonorer.

Zoé avoit auprès d'elle une Princesse de son sang, nommée Théodora, en qui elle avoit une parfaite confiance ; mais comme son caractere étoit différent du sien, qu'elle avoit de la vertu & des sentimens dignes de sa naissance & du rang qu'elle tenoit à la Cour, elle mit tous ses soins à lui cacher une intrigue dont elle étoit sûre d'être blâmée ; & cette Impératrice, qui lui découvroit les plus secretes affaires de l'Etat, qui la consultoit sur les choses les plus épineuses, & qui le plus souvent ne se conduisoit que par ses lumieres, lui fit un mystere de la principale affaire qu'elle eût dû lui confier, dans la seule crainte qu'elle ne lui fît connoître l'énormité de son crime,

& qu'elle ne s'oppoſât à l'irrégularité de ſa conduite.

Tel eſt le fatal aveuglement de ceux qui s'abandonnent au vice ; ils ſavent le mal qu'ils font, ils voient toute l'horreur de l'abyme dans lequel ils tombent ; & cependant, entraînés par l'attrait funeſte de leurs paſſions, ils évitent de rencontrer la ſecourable main qui pourroit empêcher leur chûte, & la vertu n'eſt plus pour eux qu'un objet de terreur & d'effroi. Mais Théodora fut encore plus pénétrante que Zoé ne fut diſſimulée ; & malgré ſes précautions, elle en vit aſſez pour être perſuadée qu'elle n'offenſoit pas l'Impératrice par un jugement téméraire. La certitude de cet indigne commerce la fit frémir ; ſa ſageſſe, l'amitié qu'elle avoit pour l'Impératrice & la crainte des ſuites de cet amour, la firent réſoudre à lui parler avec franchiſe, & à ne rien négliger pour la retirer du gouffre où ſon malheureux penchant la précipitoit.

Elle en trouva bientôt l'occaſion par la familiarité dans laquelle elles vivoient enſemble ; & un jour qu'elles étoient ſeules, la ſpirituelle Théodora ayant fait tomber leurs entretiens ſur les douceurs d'un hymen heureux : pour vous, Madame, continua-t-elle, Votre Majeſté n'a rien à déſirer de ce côté, & l'Empereur a une tendreſſe ſi parfaite pour elle, que ſi j'étois aſſurée de trouver un époux qui lui reſſemblât, je n'héſiterois pas à me marier.

Vous ne devez point douter, lui répondit l'Impératrice, sans rien dire de l'Empereur, que celui sur lequel tomberoit votre choix ne mît toute sa gloire à vous rendre heureuse. Mais, ma cousine, ajouta-t-elle en souriant, quel seroit dans l'Empire celui que vous choisiriez ? Michel Caléphate, dit aussi-tôt Théodora, est le seul qui pourroit me plaire; ce Prince me rend des soins & me tient des discours qui me donnent lieu de croire que j'en suis aimée, & j'avouerai à Votre Majesté que si elle vouloit nous servir & approuver cette alliance, il ne manqueroit rien à ma félicité.

Ce discours fut un coup de foudre pour Zoé: comme elle ne s'y étoit point attendue, elle en fut saisie de maniere qu'elle en perdit presque le sentiment; & Théodora, qui l'examinoit avec attention, ne pouvant plus douter de la vérité, courut à elle, & lui prenant les mains entre les siennes; rassurez-vous, lui dit-elle précipitamment, le Prince Caléphate ne m'aime point, je n'ai nulle inclination pour lui; & bien loin de m'avoir inspiré de tendres sentimens, je n'ai pour lui que haine & que mépris, puisqu'il est cause que mon Impératrice s'est livrée à une passion indigne de son rang, qui lui fait oublier ce qu'elle doit à l'Empereur & ce qu'elle se doit à elle-même. Alors, sans lui donner le temps de lui répondre, elle lui représenta avec force le crime qu'elle commettoit, le danger qu'elle couroit, & la honte attachée

aux ſuites de cette aventure. Mais Zoé, plus ſenſible à la joie d'apprendre qu'elle n'avoit rien à craindre de l'infidélité de ſon amant, que touchée des ſages remontrances de ſa parente, lui impoſa ſilence, en lui diſant qu'elle ſe contentât d'avoir pénétré ſon ſecret, ſans vouloir encore prendre ſoin de ſa conduite; qu'elle ſe feroit toujours un plaiſir extrême de la conſulter & de l'écouter ſur ce qui concerneroit les maximes d'Etat; mais que ſur celles que lui dictoit ſon amour, elle ne prendroit conſeil de perſonne; & que, pour mériter le pardon de la ſupercherie qu'elle venoit de lui faire, elle ſongeât à garder un ſilence éternel ſur ce qu'elle avoit découvert, & ne ſe mêlât plus de lui donner des leçons. Elle accompagna ces paroles d'un air à faire trembler toute autre que Théodora: mais cette ſage Princeſſe n'en fut point émue; & quoique pour ce moment elle n'en fit pas davantage, ce ne fut que pour recommencer avec plus de force quelques jours après. Elle n'en tira pas une meilleure réponſe, & tous ſes efforts ne ſervirent qu'à familiariſer Zoé avec ſes remontrances, ſans pouvoir parvenir à l'en faire profiter.

Cependant Théodora ne fut pas la ſeule qui s'apperçut des amours de l'Impératrice, & cette Princeſſe, qui étoit obligée d'avoir des confidentes pour ſes entrevues ſecrettes, en trouva de plus complaiſantes que ſa couſine, mais qui ne furent pas ſi diſ-

cretes ; les rendez-vous devinrent ſi fréquens, que l'Empereur en fut averti : il eut d'abord de la peine à ſe perſuader que l'Impératrice fût coupable d'un pareil excès ; & pour ne rien hazarder, il voulut en être convaincu.

Les moyens lui en furent donnés, & ſes yeux ayant été témoins du déshonneur de cette infidelle Princeſſe, il forma le deſſein de ſe venger de l'amant & de la maîtreſſe d'une maniere à les faire repentir de leurs déportemens ; mais comme Zoé étoit d'un ſang que le peuple adoroit, & que l'Empire lui appartenoit, il prit toutes les précautions qu'il crut néceſſaires pour réuſſir dans ſon entrepriſe. Pour cet effet, il s'aſſûra des ſuffrages du Sénat pour la répudier, comme étant ſtérile ; & il étoit prêt d'éclater, lorſque la ſurveille du jour deſtiné à cette condamnation, les créatures de Zoé l'avertirent de ce qui ſe tramoit contr'elle. Elle ne balança point ſur le parti qu'elle avoit à prendre, & ſe déterminant ſur le champ, elle envoya chercher Michel Caléphate, à qui elle exagéra le péril qu'ils couroient l'un & l'autre, & l'engagea à tuer l'Empereur, en lui promettant l'Empire avec la main ; cette indigne Princeſſe n'eut pas plus d'horreur pour le parricide, qu'elle n'avoit eu de honte pour l'adultere.

L'ambitieux Caléphate ne fut pas plus ſcrupuleux que Zoé ; & prévoyant bien que l'Empereur ne lui préparoit pas une puni-

tion médiocre, & que ſa mort pouvoit ſeule la prévenir, il s'y réſolut, d'autant plus qu'elle lui aſſuroit un Trône ſur lequel il brûloit de monter; ainſi ayant tout promis à l'Impératrice, il s'en ſépara le plus promptement qu'il lui fut poſſible, pour aller aſſembler ceux qu'il ſavoit être capables de le ſeconder.

Il ne lui fut pas difficile; & comme depuis long-temps il cherchoit les occaſions de ſe faire des créatures, il n'en trouva que trop pour l'appuyer & l'affermir dans ce criminel deſſein. Ainſi dès le même ſoir, après le ſouper de l'Empereur, Michel Calléphare, à la tête des conjurés, entra dans ſon appartement, & le poignarda à la vue de toute ſa Cour; & dans le temps qu'il ôtoit la vie à ce Prince infortuné, la plupart des complices, diſperſés dans le Palais, dans la Ville, ameutoient les grands & les petits, en criant à haute voix: » que Romain, qui devoit l'Empire à Zoé, par » une horrible ingratitude, avoit projeté » de la chaſſer du Trône & de lui ravir le » jour, & que, pour ſauver un ſang ſi précieux, il avoit été néceſſaire de répandre » celui de l'Empereur. «

Cette funeſte cataſtrophe cauſa un grand déſordre dans Conſtantinople; les plus hardis ne ſavoient quel parti prendre, & le trouble s'augmentoit à meſure qu'on cherchoit à quoi ſe réſoudre. Mais la criminelle Zoé eut le ſecret de tout calmer, & dès le lendemain elle harangua le Sénat

& le Peuple ; & par un discours éloquent & pathétique, elle eut l'art de rendre Romain si coupable, & donna des couleurs si noires au dessein qu'il avoit formé de la répudier, qu'elle rangea tous les cœurs de son parti : bien loin de la condamner on l'approuva, on la plaignit, & tout lui fut soumis. Elle ne se vit pas plutôt maîtresse absolue, qu'elle songea à s'acquitter de sa parole envers son amant ; mais, pour garder une espece de bienséance, elle eut l'adresse d'engager sous main le Sénat à lui faire une députation authentique pour la prier de choisir un époux. Ce choix fut bientôt fait, & Michel Calépate reçut sa main avec l'Empire, pour le prix de son crime.

Les premiers soins de ce nouvel Empereur parurent n'être employés qu'à plaire à l'Impératrice, à lui marquer sa reconnoissance, & à n'avoir point d'autres volontés que la sienne ; mais comme il la connoissoit, & qu'il ne présumoit pas avoir un meilleur sort que Romain, si quelqu'autre venoit à s'emparer du cœur de cette infidelle Princesse, il fit des brigues secretes dans le Sénat, dont il gagna la plus grande partie, & par ses générosités & ses bienfaits s'acquit les Officiers & le peuple, & sous différens prétextes tous les Princes du sang de Zoé qui pouvoient aspirer à l'Empire furent faits eunuques.

Zoé, qui étoit encore dans le fort de sa passion, approuvoit tout ce que l'Empereur

faisoit. Ce Prince, dont la dissimulation étoit extrême, donnoit à ses actions des raisons si plausibles, qu'elle étoit la premiere à faire exécuter ses volontés ; & toutes choses ne sembloient partir que des ordres de cette Princesse. Mais Caléphate n'agissoit ainsi que pour faire tomber le blâme sur elle ; & tandis qu'en secret il la portoit à la violence, il plaignoit en public ceux dont elle signoit la condamnation.

Théodora, la pénétrante Théodora, qui n'avoit pu voir sans horreur tant de tragiques événemens, n'ayant pas eu assez de pouvoir sur Zoé pour les empêcher, fit un dernier effort pour la tirer de son aveuglement sur la conduite de Michel ; elle lui en découvrit toute la politique, & la conjura de prendre garde à elle : mais cette Princesse ne fit pas plus de cas de ses avis salutaires, que de ses sages leçons, & s'endormant, pour ainsi dire, dans les bras de son fol amour, elle donna au perfide Empereur tout le temps qu'il lui falloit pour accomplir ses projets.

En effet, ce Prince ayant fait la paix avec ses voisins, & s'étant assuré du Sénat & de toutes les provinces de l'Empire, & se voyant maître absolu, ne tarda pas à rendre les soupçons de Théodora véritables ; car peu de jours après qu'elle eût parlé à Zoé, il fit enlever cette Impératrice, la fit conduire dans un Couvent, où il la fit raser, &, le poignard sur la gorge, la voulut forcer de faire des vœux. Elle le promit, mais elle demanda du temps pour s'y préparer : comme

on ne pouvoit lui refuſer ce délai, il fallut y ſouſcrire. Après cette expédition, Michel ſe croyant en ſûreté, ne ſongea plus qu'à régner paiſiblement.

Mais la Princeſſe Théodora, qui avoit ſi bien prévu les malheurs de Zoé, ne voulut rien négliger pour les faire ceſſer; & quoiqu'elle la trouvât digne du châtiment qu'elle ſouffroit, comme elle ne l'avoit mérité que par l'excès de ſa paſſion pour Michel Caléphate, il ne lui en parut que plus coupable: & joignant à l'horreur que lui donnoit ſa barbare ingratitude, l'attachement qu'elle avoit pour l'Impératrice, elle mit tout en uſage pour perdre ſon perſécuteur, & la faire remonter au Trône. La vertu de Théodora lui avoit fait des amis de tous les gens de bien: elle les fit agir en cette occaſion avec un zele incroyable; & ſans leur vouloir excuſer la conduite de Zoé, elle ſut ſi bien rejeter ſes fautes ſur la fatalité de ſa deſtinée, qui l'avoit portée à reſſentir une paſſion ſurnaturelle pour le perfide Caléphate, que l'indignation qu'on avoit pour elle fit place à la pitié, & que la pitié fit renaître l'amour que l'on avoit pour l'auguſte ſang dont elle ſortoit.

Théodora, profitant de ces ſentimens, les engagea à les inſpirer aux autres, de ſorte qu'elle eut bientôt un parti formé dans la Ville; mais ne s'en tenant pas encore à cela, elle ſe travestiſſoit toutes les nuits, & ſe rendoit chez tous les Sénateurs, auxquels elle faiſoit connoître le véritable caractere du ty-

ran, ſon injuſtice & ſon ingratitude envers l'Impératrice ; & enfin elle travailla avec tant de zele & de ſuccès, que le Sénat donna un Arrêt par lequel il rappelloit Zoé à l'Empire.

Le peuple, que les émiſſaires de Théodora avoient gagné en répandant de grandes ſommes, comme venant de l'Impératrice, n'eut pas plutôt été informé des réſolutions du Sénat, qu'il courut en foule au Monaſtere, d'où cette Princeſſe fut tirée, & ramenée en triomphe au Palais.

Michel Caléphate, épouvanté de cette ſubite révolution; craignant pour ſa vie, s'enfuit avec précipitation, ſe mit dans un Couvent, où il prit l'habit & fit des vœux : mais comme l'amour outragé ſe change ordinairement en haine implacable, celle de Zoé ne lui permit pas de s'en tenir à la peine qu'il s'étoit impoſée volontairement ; & connoiſſant par expérience combien ce Prince étoit ambitieux & fourbe, elle lui fit crever les yeux, pour lui ôter toute eſpérance de remonter au Trone.

Lorſqu'elle ſe vit dans un état tranquille, elle ne ſongea qu'à marquer ſa reconnoiſſance à Théodora, en lui faiſant part de l'autorité ſuprême, & ne ſe conduiſant que par ſes conſeils. cette ſage Princeſſe ſe flatta alors que l'Impératrice, ayant éprouvé les revers qui ſuivent preſque toujours les paſſions & le crime, effaceroit ſes fautes paſſées par une conduite toute différente, & ſe laiſſeroit enfin guider par la raiſon & la vertu. Zoé elle-

même en prit la résolution, & tant qu'elle lui continua, elle gouverna l'Empire conjointement avec Théodora, d'une maniere à s'attirer les bénédictions du Peuple. Mais cette situation étoit trop douce pour être de longue durée, & le cœur de cette Impératrice étoit trop susceptible de tendres impressions pour ne pas succomber aux premieres attaques de son penchant. Le mérite de Constantin Nonomaque, l'homme le mieux fait de l'Empire & le plus grand Capitaine de son temps, la toucha si vivement, que, malgré les sages remontrances de Théodora, elle se résolut de l'associer à l'Empire, & de l'épouser.

Constantin étoit jeune & galant; il connoissoit parfaitement le caractere de Zoé : il n'ignoroit pas de quoi elle étoit capable dans sa haine & dans son amour; mais un Trône est un puissant attrait, & l'on franchit bien des risques pour y monter. Ceux qu'il pouvoit courir dans les suites ne l'effrayerent point : quoiqu'il n'eût aucune tendresse, & peut-être nulle estime pour l'Impératrice, comme on ne pouvoit regner qu'en recevant sa foi, il n'hésita pas à l'accepter, il l'épousa avec un consentement unanime; & sans paroître ambitieux ou méconnoissant, il sut si bien se rendre le maître, qu'il la mit hors d'état de rien entreprendre contre lui. Mais comme ce Prince ne l'aimoit pas, & qu'il avoit toujours quelques maîtresses qui tenoient dans son cœur la place qu'elle auroit voulu y occuper, elle

ne mena pas une vie heureuſe dans ce troiſieme hyménée, & fit ſouvent retomber ſa rage ſur celles qu'elle ſoupçonnoit chercher à plaire à l'Empereur. Les crimes ne lui coûtoient rien, & ne pouvant s'attaquer à lui, celles qu'il aimoit étoient autant de victimes immolées à ſon reſſentiment.

Conſtantin n'ignoroit pas d'où partoient les coups; mais conſultant plutôt ſa prudence que ſon indignation, il eut toujours de grands égards pour elle pendant qu'elle vécut, & il ſe conduiſit ſi bien, qu'il ſut mettre à l'abri de ſa barbare jalouſie une jeune beauté, nommée Némie, de la race des Alain, dont l'eſprit, la douceur & la ſageſſe avoient eu l'art de le fixer.

Zoé mourut enfin la douzieme année de ſon mariage; & laiſſa Conſtantin dans la liberté de faire un plus aimable choix; ce qu'il fit en épouſant la belle Némie, qui par ſes vertus s'acquit une réputation bien différente de celle de Zoé.

Voilà une étrange femme, dit alors Hortenſe, & je ne puis m'empêcher d'être ſurpriſe qu'elle ſoit morte ſur le trône.

J'avoue, reprit Camille, que je m'attendois à quelque funeſte cataſtrophe; mais, continua-t-elle, la dépravation de Zoé, auſſi-bien que de celles qui l'ont précédée ou ſuivie, ne doit pas faire mettre en oubli celles qui méritent des éloges. Cette Théodora n'étoit-elle pas digne de louanges? Némie ne l'a-t-elle pas été du Trône? &

peut-on refuſer ſon admiration à la belle & malheureuſe Etelgive, dont Felicie nous fit hier l'hiſtoire ?

Il eſt vrai, dit Florinde, que cette derniere nous a été dépeinte avec des vertus bien rares, & que l'on ne peut réfléchir ſur ſa deſtinée ſans en être attendri. L'épouſe du Prince Edmond, ſon fils, ne fut guere plus heureuſe ; & il ſemble que les événemens tragiques ſe ſoient raſſemblés pour troubler la félicité des femmes que le pere & le fils ont aimées.

Comment, interrompit Eraſme ! vous ſavez la vie du fils d'Etelred & d'Etelgive, & vous nous priveriez du plaiſir de l'entendre ? Ah ! ma chere Florinde, je ne ſouffrirai jamais un pareil ſilence, & je conjure Uranie de ne vous point laiſſer en repos que vous n'ayez ſatisfait notre curioſité.

Je ne crois pas, répondit Uranie, que la belle Florinde veuille ſe diſpenſer de nous donner cette ſatisfaction, & elle ſait trop combien nous aimons à l'entendre pour nous refuſer l'occaſion qui s'en préſente. Cela nous ſera d'autant plus agréable, ajouta Julie, que nous ſerons inſtruits chronologiquement des aventures de toute la famille. Mais, continua-t-elle, puiſque juſqu'à préſent nous avons toujours réſervé les hiſtoires de longue haleine pour l'heure qu'on peut être dans les jardins, je ſuis d'avis que nous nous rendions ſur la terraſſe pour jouir de la beauté du jour, en

donnant notre attention au récit de Florinde.

Je vois bien, répondit cette aimable femme, qu'il n'y a pas moyen de reculer, & que vous comptez trop sur mon obéissance pour tromper votre attente ; ainsi je suis prête à vous satisfaire.

Sur toutes choses, interrompit Camille, avec sa vivacité ordinaire, n'allez pas nous faire des abrégés comme Arélise, mais nous découvrez jusqu'aux moindres circonstances.

Vous en voulez terriblement à ma façon de conter, dit Arélise en riant ; mais chacun doit connoître ses forces : & comme je ne me sens pas capable d'une longue narration, je me renferme dans les faits les plus importans.

Vous vous en acquitteriez mieux qu'aucune autre, répondit Uranie en se levant, & ce sont les preuves que vous nous en avez données aujourd'hui qui nous font désirer le plaisir de vous entendre parler plus longtemps. Mais, continua-t-elle, je vois que la compagnie est dans l'impatience d'apprendre l'histoire du Prince Edmond, & qu'elle voudroit être déjà sur la terrasse.

A ces mots, chacun fit paroître un égal empressement pour s'y rendre, &, sans vouloir former de conversation réglée en se promenant, on ne songea qu'à se placer de façon à ne rien perdre du discours de Florinde. Cette charmante femme n'eût pas plutôt vu ses amis en état de l'écouter, qu'elle prit la parole en ces termes :

HISTOIRE DE NÉGALISSE,

PRINCESSE D'ANGLETERRE.

L'Hiſtoire de la belle Etelgive nous eſt ſi préſente, que je ne prendrai celle des Princes ſes fils que lorſqu'Etelred eût épouſé la Princeſſe de Normandie. Félicie vous a inſtruite que cette nouvelle Reine prit un tendre attachement pour les enfans d'Etelgive, & que ſur-tout elle aima le Prince Edmond, qui étoit l'aîné, d'un véritable amour de mere. En effet, ſoit que la triſte deſtinée de celle qu'il avoit perdue la rendît ſenſible, par un pur mouvement de compaſſion, ſoit que les graces dont toute la perſonne de ce jeune Prince étoit ornée, la contraignîſſent à l'aimer, ou ſoit enfin par le pouvoir invincible des ſecrets reſſorts de la ſympathie, il eſt certain qu'elle en prit un ſoin particulier, & que, lorſque l'âge eût mis au jour les belles qualités qui le rendirent l'amour & l'eſpoir de l'Angleterre, elle eut pour lui une amitié ſi parfaite, que ſes propres enfans ne lui étoient pas plus chers.

Le Prince Edmond avoit dix ans lorſque le Roi ſon pere épouſa Emme; ſon jeune cœur étoit encore tout plein de la douleur d'avoir perdu une mere dont il étoit adoré, & dont l'hiſtoire lui avoit été contée

mille & mille fois ; & quoique dans un âge ſi tendre on ne ſoit pas ordinairement capable d'une grande attention ſur les événemens heureux ou funeſtes, ſon eſprit étoit ſi fort avancé, qu'il fut auſſi touché de la mort d'Etelgive & de la dureté d'Etelred, que s'il eût eu bien des années de plus.

Un état ſi douloureux ne ſembloit pas promettre qu'il pût répondre à l'attachement que la Reine prit pour lui ; mais cette Princeſſe ſut l'accompagner de careſſes ſi tendres, & de paroles ſi conſolantes, que le jeune Edmond y devint ſenſible. Elle ne l'entretenoit jamais comme un enfant ; & conformant ſes diſcours à l'étendue de ſon eſprit, plutôt qu'à la foibleſſe de ſon âge, leurs converſations avoient quelque choſe de ſi touchant & de ſi ſingulier, qu'on les admiroit également l'un & l'autre.

Rien n'eſt ſi flatteur pour la jeuneſſe qui commence à ſe ſentir capable des grandes choſes, & de qui la raiſon devance les années, que ces marques de diſtinction. Edmond connut tout le prix de celles de la Reine, il en fut touché, & s'attacha à elle auſſi fortement qu'elle put le déſirer ; & ſi ce Prince retrouva une mere en elle, elle eut en lui un fils, un conſolateur, un véritable ami. Trois ans s'écoulerent ainſi, & comme chaque jour faiſoit remarquer quelque nouvelle perfection dans le Prince Edmond, il devint bientôt l'amour des Peuples. Sa treizieme année n'étoit pas ac-

complie lorſque le Roi Etelred fit à la Reine Emme le même traitement qu'à la malheureuſe Etelgive.

Vous avez ſu de Félicie toutes les particularités de l'inconſtance de ce Monarque ; ainſi je me contenterai de vous dire que ce fut en ce temps-là qu'Edmond fit connoître à la Reine qu'il étoit digne de l'eſtime qu'elle lui témoignoit : la conformité de ſon malheur avec celui de ſa mere la lui rendit encore plus chere ; & conciliant ſa pitié pour elle avec le reſpect qu'il devoit à ſon pere & ſon Roi, il eut l'art de conſoler l'une, ſans irriter l'autre. Il ſut ſe ménager ſi bien, que, quoiqu'il ſe déclarât hautement pour la Reine, & qu'il ne la quittât preſque point, Etelred ne put avoir lieu de s'en plaindre.

Les choſes étoient en cet état, quand Suénon, Roi de Danemarck, fit une deſcente en Angleterre. Vous avez ſu, par l'hiſtoire d'Etelgive, qu'Etelred fut au-devant de ſon ennemi, qu'il lui livra bataille, qu'il fut défait & contraint de fuir, & d'avoir recours à la Reine ſon épouſe, pour trouver un aſyle auprès du Duc de Normandie, ſon frere ; mais vous ignorez que ce fut en cette funeſte occaſion que le Prince Edmond commença à porter les armes, & qu'il donna des preuves éclatantes d'un courage héroïque. Il cambattit toujours aux côtés du Roi ſon pere, lui ſauva deux fois la vie, & fit des actions de valeur qui méritoient un ſuccès plus heu-

reux. Mais la fortune s'étant déclarée en faveur de Suénon, il fallut qu'Edmond lui cédât, & qu'il accompagnât son pere dans sa fuite, comme il l'avoit suivi dans le combat.

La Reine Emme fut presque aussi sensible à la gloire qu'il s'étoit acquise, qu'au retour du cœur de son époux. Vous savez qu'elle obtint tout ce qu'elle voulut de Richard II, Duc de Normandie, son frere, & qu'elle conduisit à sa Cour le Roi Etelred & toute la Famille royale, prenant autant d'intérêt au sort d'Edmond & du jeune Edouin son frere, qu'en ses propres enfans. Vous savez aussi que, par les soins de Richard, Etelred composa une armée formidable, à la tête de laquelle il combattit & vainquit le jeune Canut, fils & successeur de Suénon, & le força de fuir précipitamment, de reprendre la route du Danemarck, & d'abandonner l'Angleterre.

La valeur du Prince Edmond, qui fut alors secondée par celle de la Noblesse Française, lui donna une glorieuse part à cette grande victoire, & le fit regarder du Roi, son pere, comme le seul digne de regner après lui. Etelred rentra dans Londres avec ce fils illustre, aux acclamations d'un Peuple innombrable, qui faisoit voler leurs noms jusqu'au Ciel. Lorsque la tranquillité y fut rétablie, la Reine y revint avec le reste de la Famille royale, & pendant quelque temps il ne parut à la Cour que joie & qu'intelligence. Cependant Etelred, qui

vouloit entiérement ôter aux Danois l'eſpoir de rentrer en Angleterre par les intrigues ſecrettes qu'ils avoient pratiquées, chercha avec exactitude tous ceux qui s'étoient attachés à leurs intérêts pour les en punir; il châtia pluſieurs des Princes du nord, qui avoient facilité la deſcente de Suénon, & enſuite la conquête de tout le Royaume.

Entre les Grands, le plus conſidérable étoit Sigefred, originaire de Danemarck, allié au ſang royal, qui s'étoit établi à Oxfort, où il avoit accumulé des richeſſes immenſes, tant en terres & châteaux, qu'en matieres d'or & d'argent. Il fut un des premiers qui leva des troupes, & qui ſe joignit à Suénon, lorſqu'il deſcendit en Angleterre, qui l'aida à chaſſer Etelred du Trône, & qui après Suénon y maintint le jeune Canut, ſon fils. Mais ce Prince ayant été contraint de ſe rembarquer & d'abandonner cette belle conquête, Sigefred, qui n'avoit pu le ſuivre, ramaſſa les débris de ſon armée, appella près de lui tous les mécontens, qui craignoient le reſſentiment de leur Roi légitime, ſe fortifia dans ſes châteaux, les pourvut de bonnes garniſons, & de toutes les munitions néceſſaires pour ſoutenir un long ſiége, entretenant des correſpondances avec Canut, & l'exhortant à ne ſe pas rebuter, l'aſſurant d'un prompt & puiſſant ſecours.

Etelred, qui n'ignoroit pas toutes ces pratiques, en voulut prévenir les ſuites; & fai-

ſant marcher ſes troupes contre Sigefred, il l'attaqua, le vainquit & le prit priſonnier: il le fit conduire à Londres, & lui donna des Commiſſaires, qui le déclarerent criminel de haute trahiſon, & le condamnerent à perdre la tête.

Canut, informé du malheur de Sigefred, le réclama comme ſon parent & ſon ſujet; mais Etelred ſe moqua des ſollicitations & des menaces des Danois, & ſans ſe ſouvenir qu'une pareille aventure avoit donné occaſion à Suénon de venir en Angleterre, il ordonna, en préſence des Ambaſſadeurs de Canut, que la Sentence des Commiſſaires fut exécutée: & dès le même jour, le malheureux Sigefred fut mené dans la grande place, où il eut la tête tranchée.

Pendant l'inſtruction de ſon procès Etelred lui avoit fait dire pluſieurs fois qu'il lui laiſſeroit la vie à condition qu'il donnât ſes ordres pour lui faire livrer les places dont il étoit le maître; mais Sigefred, qui comptoit ſur la protection du Roi de Danemarck, & qui ſavoit ce que ſes Ambaſſadeurs faiſoient en ſa faveur, ne voulut jamais rien accorder, & fut enfin la victime de ſon obſtination.

Les Ambaſſadeurs Danois firent de grandes plaintes du peu d'égard qu'Etelred avoit eu pour les prieres d'un ſi grand Roi; & pour toute réponſe ce Prince les chaſſa honteuſement de ſes Etats, ſa haine & ſon reſſentiment contre cette Nation ne lui

permettant pas de réfléchir sur la violence de ses actions.

Dans le trajet que les Ambassadeurs de Canut avoient à faire pour repasser en Danemarck, ils furent attaqués, pris & mis aux fers par des Corsaires des isles Orcades, dont ils ne purent sortir qu'après avoir payé une grosse rançon. Lorsqu'ils furent de retour à Copenhague, ils apprirent à Canut la tragique fin du Prince Sigefred, & accusèrent Etelred d'avoir fait poster sur leur route les Corsaires des Orcades, pour les traiter avec la dernière indignité.

Le Roi de Danemarck, vivement irrité contre celui d'Angleterre, jura de porter encore le fer & le feu dans ce Royaume, & de faire la guerre à outrance à Etelred : il donna des ordres précis pour assembler une puissante armée, & tous les vaisseaux qui étoient dans ses ports. Ces préparatifs ne furent pas ignorés en Angleterre, & le Roi Etelred arma par terre & par mer pour se mettre en état de résister à son ennemi : mais pour n'avoir que cette guerre à soutenir, & terminer entiérement celle qui pouvoit l'occuper dans ses propres Etats, il ne voulut pas négliger la prise des châteaux dont Sigefred s'étoit emparé, & qui pouvoient être d'un grand secours au Roi de Danemarck dans la descente prochaine dont il le menaçoit. La principale de ces places étoit Siekfort, très-forte d'elle-même, & bien munie d'hommes & de vivres ; mais ce qui la rendoit encore plus redouta-

ble, étoit la rare valeur de celle qui y commandoit.

Négaliſſe, veuve de Sigefred, Princeſſe jeune & belle, qui joignoit un courage martial à toutes les graces de ſon ſexe, & qui, dès ſa tendre jeuneſſe, s'étoit accoutumée aux fatigues de la guerre, animée du deſir de venger la mort de ſon époux, s'y étoit renfermée dans le deſſein d'en faire le théatre ſanglant de ſon juſte reſſentiment. Etelred n'ignoroit pas la prudence & la fermeté de cette belle guerriere; mais les difficultés ne pouvant le rebuter, il fit marcher ſon armée contre Siekfort, & mit à ſa tête le vaillant Prince Edmond, en lui donnant pour Généraux les plus expérimentés de ſes Capitaines. Edmond arriva devant Siekfort, & fit inveſtir la place: elle étoit ſituée ſur une hauteur, entourée de précipices & de rochers eſcarpés; on ne pouvoit y aborder que par un ſentier qui paſſoit au travers d'un marais qui regnoit autour de la hauteur, & qui paroiſſoit impraticable. Cependant l'intrépide Edmond ſurmonta tous ces obſtacles; le marais fut deſſéché, & on trouva moyen de faire avancer les machines pour battre les murailles, qui furent bientôt ébranlées par leurs efforts, & firent enfin une breche aſſez large pour contenir un bataillon. Ces approches ne purent ſe faire qu'après des combats qui coûterent bien du ſang de part & d'autre. Les Aſſiégés, qui n'eſpéroient aucun quartier des Anglois, & qui n'avoient

pas

pas deſſein de leur en accorder, ſe défendoient en déſeſpérés.

La belle Négaliſſe, qui les commandoit, donnoit ſes ordres ſi fort à propos, que les plus vieux Capitaines étoient ſurpris de ſa ſageſſe & de ſa prudence : armée de toutes pieces, on la voyoit pourvoir à tout, prévenir tout, & s'expoſer à tout, animant par ſon courage héroïque le moindre de ſes ſoldats. Dans les ſorties que faiſoient les aſſiégés, les Anglois qui tomboient entre leurs mains devenoient à l'inſtant les malheureuſes victimes de la vengeance de cette Princeſſe, en les faiſant précipiter, à la vue de l'armée, du haut des remparts, ſur les affreux rochers qui les entouroient, qui mettoient leurs corps en pieces. Les aſſiégeans de leur côté ne traitoient pas leurs priſonniers avec moins de barbarie, & ces cruautés réciproques avoient produit entre les deux partis une haine qui tenoit de la fureur.

Le Prince Edmond entendoit ſouvent parler de Négaliſſe ; mais il ne ſe pouvoit perſuader que ſa valeur & ſa prudence fuſſent aſſez conſidérables pour retarder ſes progrès ; & comme elle avoit avec elle pluſieurs Capitaines d'une haute réputation, il leur attribuoit tout l'honneur d'une défenſe ſi opiniâtre : mais quoi qu'il en fût, il lui parut ſi honteux qu'une place commandée par une femme lui réſiſtât ſi long-temps, qu'il réſolut de faire les derniers efforts.

Auſſi-tôt que la breche fût pratiquable, il

fit sommer les assiégés de se rendre ; & pour toute réponse il ne reçut que des reproches de la mort de Sigefrel, & des cruelles menaces de la venger sur sa tête & sur celle du Roi, son pere. Alors ce Prince se prépara à l'assaut général, qui fut donné le lendemain à la pointe du jour. Le combat dura trois heures, sans que les Anglois pussent pénétrer dans la place. Edmond voyant qu'il perdoit beaucoup de monde, & que par la valeur d'un Guerrier des assiégés, qui portoit par-tout la terreur & l'effroi, ses efforts devenoient inutiles, il fit sonner la retraite, & prit de nouvelles mesures pour emporter la place.

Trois jours après, la breche ayant été plus élargie & applanie, il commanda l'élite de ses troupes, & se mit à leur tête, pour donner un dernier assaut, dans le ferme dessein de vaincre ou de périr. Négaliffe avoit fait faire des coupures dans le corps de la place, qu'elle avoit bien fortifiées, où elle rangea ses troupes, & mit ses défenses en de si bonnes dispositions, que les assiégés crurent pouvoir résister encore longtemps à leurs ennemis. Enfin ce sanglant assaut se donna sur les six heures du matin, le 4 septembre de l'année 1014 : les Anglois attaquerent les assiégés avec fureur, ils se défendirent de même, & chacun fit périr les plus braves du parti contraire.

Le combat avoit déjà duré deux heures, sans que les Anglois eussent pu se loger sur la breche. Le même Guerrier que le Prin-

ce d'Angleterre avoit remarqué pluſieurs fois, faiſoit un cruel ravage parmi les ſiens, & ſembloit ſeul s'oppoſer aux efforts de l'armée. Edmond piqué de cette réſiſtance, & peut-être en ſecret jaloux de trouver une valeur comparable à la ſienne, chercha avec ſoin le moyen de joindre ce redoutable ennemi. La fortune le favoriſa; & comme ſon adverſaire n'avoit pas deſſein de l'éviter, & que quelqu'un le lui avoit fait connoître pour le Prince Edmond, il vint à la rencontre au même inſtant que le Prince d'Angleterre s'ouvroit un paſſage juſqu'à lui. Ils s'attacherent l'un à l'autre avec une égale fureur, & après pluſieurs coups portés dans le deſſein de s'arracher la vie, le Guerrier en porta un ſi terrible ſur le caſque du Prince, qu'en coulant il en coupa les courroies, briſa les mailles de ſon braſſal, & le bleſſa de maniere à faire croire qu'il lui avoit coupé le bras. Le ſang & la douleur animerent de telle ſorte le Prince Edmond, dont la viſiere tombée laiſſoit voir tout le viſage, qu'il parut en avoir repris un nouveau courage; & ayant donné à ſon tour un coup d'un bras fort & vigoureux ſur la tête de ſon ennemi, il le fit tomber ſur ſes genoux. Alors le Prince profitant de ſon avantage l'abbattit entierement à terre, & tâchoit de lui ôter ſon caſque pour achever ſa victoire, quand les aſſiégés, qui prenoient un vif intérêt au ſort du vaincu, firent des efforts ſurprenans pour le ſecourir.

Mais l'oppoſition des Anglois les en éloi-

gagna ; & ces derniers, qui, par les cris de leurs ennemis, venoient d'être instruits de l'importance du combat de leur Prince, encouragés par son exemple, & profitant du trouble des assiégés, les attaquerent avec tant de valeur, qu'ils les chasserent de dessus la breche, & s'y logerent. Pendant ce temps Edmond, qui vouloit à quelque prix que ce fût ôter la vie à son ennemi, étant parvenu à délier les courroies de son casque le lui arracha avec fureur, & levoit déjà le bras pour lui couper la tête, lorsqu'il fût frappé de l'éclat de la plus parfaite beauté qui se fût encore offerte à ses regards. Les armes lui tomberent des mains, & le nom de Négalisse, qui retentissoit autour de lui; lui ayant fait connoître quel étoit l'ennemi qu'il venoit de combattre, il resta dans un étonnement & une consternation qui ne mirent guere de différence entre le vainqueur & le vaincu. Mais enfin, s'étant remis assez promptement pour ne pas faire paroître tout ce qui se passoit dans son cœur, il ordonna sur le champ qu'on la portât dans sa tente, & qu'on eût autant de soin d'elle que de lui-même ; & ayant fait continuer l'assaut, les retranchemens intérieurs furent forcés, & les assiégés mis dans un désordre horrible.

Edmond vit bien alors que la Princesse Négalisse avoit été l'ame de son parti, & que sa perte seule lui livroit la place ; il fit offrir bon quartier aux assiégés ; mais ces désespérés le refuserent & se firent tous

tuer. La place gagnée fut donnée au pillage du ſoldat, à la réſerve du donjon du château, où le Prince ſavoit que les tréſors de Sigefred étoient enfermés. Pendant le reſte de l'action il envoyoit ſavoir de moment en moment des nouvelles de ſa priſonniere; & ſur le ſoir ayant appris qu'elle étoit revenue de ſon évanouiſſement, & qu'à la réſerve de quelques contuſions, il ne paroiſſoit aucunes bleſſures ſur ſon corps, il ſe dépêcha de donner ſes ordres pour aſſurer ſa conquête; mais, malgré tous ſes ſoins, il lui fut impoſſible de retourner au camp, que bien avant dans la nuit, où il rentra avec une ſi grande agitation d'eſprit, qu'il ne tarda pas à connoître qu'un violent amour s'étoit emparé de ſon cœur. Cependant Négaliſſe, malgré ſon animoſité contre le ſang d'Etelred, n'avoit pas plutôt vu le viſage du Prince Edmond, lorſque le coup qu'elle lui porta avoit fait tomber la viſiere de ſon caſque, que toute ſa fureur s'étoit tournée en admiration. La chaleur du combat, qui donnoit de nouveaux charmes à ce jeune Héros, le lui fit croire encore plus redoutable pour ſon cœur que pour ſa vie: le feu dont ſes yeux étoient animés paſſa dans ſon ame; ſa vengeance ſe ralentit, ſes forces diminuerent, & elle n'étoit preſque plus capable d'aucune défenſe, quand le Prince crut devoir employer tout l'effort de ſon bras pour l'accabler; & peut-être que cette victoire lui auroit coûté plus de peine, ſi la tendreſſe naiſſante de cette Prin-

ceſſe ne lui eût aidé à la remporter. Le coup avoit été ſi cruel, que la douleur qu'elle en reſſentit lui ôta le ſentiment, & lorſqu'elle fut tranſportée dans la tente d'Edmond, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on la fit revenir: mais ſe le n'eut pas plutôt ouvert les yeux, & recouvré la connoiſſance, qu'elle porta ſes regards ſur tous ceux qui l'environnoient, & ne voyant point celui qu'elle cherchoit, elle ne put s'empêcher de ſoupirer.

Edmond avoit eu l'attention, lorſqu'il fut entré dans la place, d'en faire ſortir toutes les femmes attachées à cette Princeſſe, & de les lui envoyer: elles s'en approcherent, & par leurs tranſports & leurs larmes elles prouverent combien elle en étoit aimée. La Princeſſe reçut avec bonté les témoignages de leur tendreſſe, & s'adreſſant à la principale d'entr'elles: Eduige, lui dit-elle, nous ſommes donc captives, & tous mes efforts ont été inutiles?

Madame, lui répondit cette perſonne, le Prince Edmond eſt le maître de la place, ſa victoire eſt entiere; & quoiqu'il ait voulu épargner le ſang des vôtres en leur faiſant des offres avantageuſes, le déſeſpoir de votre perte les a portés à tout refuſer; mais leur opiniâtre réſiſtance n'a ſervi qu'à relever encore la gloire de votre invincible ennemi, en les faiſant tous tomber ſous les coups de ſon bras redoutable.

Ainſi, dit alors la Princeſſe, ils ont tous péri, & j'en ſuis la cauſe. Voyons le Prince,

continua-t-elle, & sauvons, s'il se peut, ceux des autres places qui sont en notre pouvoir, en implorant sa clémence : peut être n'a-t-il pas l'ame aussi cruelle que son barbare pere !

Comme elle prononça ces paroles assez haut pour être entendues de ceux à qui le Prince l'avoit confiée, ils l'assurerent qu'elle devoit tout attendre de sa générosité, & que par les soins qu'il avoit ordonné que l'on prît de sa personne, & l'inquiétude extrême où il paroissoit être de l'état où il l'avoit mise sans la connoître, il étoit facile de juger qu'elle le trouveroit favorable dans ce qu'elle pourroit désirer.

On lui apprit ensuite qu'elle étoit dans la tente de ce Prince ; & comme il envoyoit à chaque instant savoir de ses nouvelles, ces marques de bontés achéverent de gagner son cœur, & de lui faire espérer un traité avantageux pour les autres places qu'elle tenoit. Cette pensée la tranquillisa sur les suites de cette guerre ; mais le trouble nouveau qui commençoit à s'élever dans son ame ne lui permit pas de s'abandonner au repos : elle chercha vainement dans les motifs de sa haine contre le pere des préservatifs au tendre penchant qui l'entraînoit vers le fils. En vain elle se rappelloit la violence d'Etelred & la tragique fin de son époux ; tous ces objets funestes disparoissoient lorsqu'elle se retraçoit l'image du Héros qui venoit de la vaincre. Elle pas-

ſa la nuit dans un continuel combat entre ce qu'elle croyoit devoir aux mânes de Sigefred, & l'amour qui lui parloit en faveur d'Edmond; & le jour ſembla ne frapper ſes yeux que pour lui mieux faire voir ſa double défaite.

Le Prince Edmond n'étoit pas dans un état plus tranquille; il étoit arrivé ſi tard au camp, qu'il n'oſa demander à voir ſa priſonniere : il ſe ſentit même incapable de s'offrir ſi-tôt à ſa vue, ſe croyant le plus criminel des hommes d'avoir attaqué une ſi belle vie. Il ſe reprochoit ſans ceſſe ſa fureur & ſon aveuglement; & dans la véhémence de ſa colere contre lui-même, il s'imagina qu'il ne pouvoit réparer ſa faute que par l'ardeur d'un amour auſſi violent que l'avoit été ſa haine : ainſi, bien loin de s'oppoſer à la flamme dont il commençoit à brûler, il n'employa ſa raiſon & toutes ſes réflexions qu'à la mieux allumer.

Cependant le deſir de revoir cette belle Princeſſe ſuivit de près la reſolution de l'adorer éternellement : dès qu'il crut que ſa viſite ne lui ſeroit point incommode, il lui en fit demander la permiſſion. Négaliſſe, qui s'attendoit à cette civilité & qui ſe trouvoit entiérement rétablie, la reçut avec douceur, & témoigna même une impatience obligeante pour cette entrevue.

Le Prince ne tarda pas à paroître, ſuivi des principaux Officiers de l'armée : il étoit vêtu ſuperbement; mais il tiroit bien plus d'éclat de ſa perſonne, que de la ma-

gnificence de ſon habillement. C'étoit le plus bel homme & le mieux fait de ſon temps : à la guerre, on ne pouvoit le combattre ſans le craindre ; déſarmé on ne pouvoit le voir ſans l'aimer.

Négaliſſe avoit éprouvé déjà l'un & l'autre, & cependant elle ne put s'empêcher d'être ſurpriſe & de le témoigner par un geſte d'admiration. Elle n'en inſpira pas moins au Prince Edmond ; & ſi ſon amour avoit pris naiſſance au milieu du ſang & du carnage, il s'affermit pour jamais dans ſon ame par les douceurs de cette entrevue. La Princeſſe étoit en Amazone, la tête nue, ſes cheveux du plus beau blond du monde, flottant à groſſes boucles ſur ſes épaules, & cet ajuſtement laiſſoit ſi bien remarquer la fineſſe de ſa taille, la régularité de ſes traits, & la majeſté qui regnoit en toute ſa perſonne, qui lui étoit impoſſible de la regarder ſans lui livrer ſon cœur.

L'amoureux Edmond eut une peine extrême à modérer ſes tranſports à l'aſpect de tant de beauté, & il n'auroit pu cacher la vivacité de ſes ſentimens, ſi un murmure de louanges & d'acclamations, qui s'éleva parmi ceux de ſa ſuite, ne lui eût donné le temps de ſe remettre. Enfin, après l'avoir ſaluée reſpectueuſement : » que je ſuis cou-
» pable, Madame, lui dit-il, & que ma
» victoire me coûte cher, puiſque je ne
» la dois qu'à la criminelle audace d'avoir
» attaqué les jours de l'incomparable Né-
» galiſſe ! Je ne veux point chercher à me

» justifier, en vous assurant que vous m'étiez » inconnue, & je ne parois à vos regards » que pour offrir ma vie à votre juste ressentiment. » Il accompagna ces paroles d'une action si passionnée, & il paroissoit tant d'amour dans ses yeux, que la tendre Négalise ne put ignorer dès ce moment l'effet de ses charmes. Cette connoissance mit un incarnat sur ses joues qui ne la rendit que plus belle; & avec une action qui n'avoit rien d'ennemi: » Seigneur, lui répondit-» elle, si l'on doit taxer de crime ce qui se » pratique à la guerre, je suis bien plus cri-» minelle que vous; je savois qui vous étiez, » je vous ai combattu, & je voulois votre » mort. Comment, Seigneur, continua-» t-elle en jettant la vue sur le bras qu'il avoit » en écharpe, l'Angleterre pourra-t-elle me » pardonner jamais d'avoir porté des mains » sacrileges sur le plus grand & le plus ai-» mable Prince qu'elle ait encore vu naître? » Mais, Seigneur, ajouta-t-elle, oublions » ce qui s'est passé, & souffrez que la paix » que je vous demande termine tous nos » différens. »

Le Prince, qui vit bien que l'intention de Négalise n'étoit pas qu'il lui répondît sur les choses obligeantes qu'elle venoit de lui dire, ne le fit que par une action modeste & respectueuse, en lui protestant qu'il ne négligeroit rien pour porter le Roi, son pere, à finir cette guerre avantageusement pour elle; & après plusieurs complimens de part & d'autre, ils se séparerent avec des senti-

mens biens différens de ceux dont ils avoient été animés quelques jours auparavant.

Le Prince d'Angleterre ne l'eut pas plutôt quittée, que son premier soin fut d'envoyer un courier au Roi, pour lui faire le détail de ce fameux siege : sa lettre étoit remplie de louanges pour chacun de ceux qui s'y étoient signalés, & d'un éloge général sur la valeur de ses Troupes, sans parler de lui ni de son combat avec Négalisse; lui marquant seulement que cette Princesse étoit sa prisonniere, que les richesses de Sigefred étoient en son pouvoir, & qu'il le supplioit de lui laisser la liberté de traiter avec la veuve de ce rebelle, pour le mettre en état de mieux résister au Roi de Danemarck : & passant ensuite aux raisons politiques qui devoient engager Etelred à finir cette guerre, il les spécifioit avec tant d'esprit & de prudence que le Roi & son Conseil en furent pénetrés d'admiration. Ce Monarque lui manda qu'il le rendoit le maître, non seulement des biens & du sort de sa prisonniere, mais qu'il lui promettoit encore de ratifier tout ce qu'il feroit avec elle.

Tandis que la Cour étoit dans de si favorables dispositions pour lui, le cœur de la belle Négalisse en renfermoit de plus douces encore. Cette seconde vue avoit si bien affermi l'amour dans son ame, qu'il ne fut plus en son pouvoir de l'en chasser; & lorsqu'après l'entrevue elle se vit seule avec Edrisse, qui possédoit toute sa confiance, elle ne put s'empêcher de lui parler du Prince en des

termes si remplis d'admiration sur les rares qualités qu'il possédoit, & les charmes de sa personne, que cette Dame reconnut aisément de quelle source partoient des louanges si passionnées. Négaliſſe s'apperçut de sa pénétration; & la regardant avec un air charmant: Eluige, lui dit-elle, je vois que tu lis dans le fond de mon cœur; je ne crains point tes reproches, il ne faut que voir Edmond pour excuſer ma foibleſſe. Mais, continua-t-elle en ſoupirant, puiſque tu ſais ſi bien découvrir les ſentimens ſecrets, n'as-tu donc rien deviné de ceux de mon vainqueur?

Ni les ſiens, ni les vôtres, lui répondit-elle, ne m'ont point échapés, & puiſque vous me donnez la liberté de vous expliquer ce que je penſe, ſoyez perſuadée, Madame, que de quelque tendreſſe dont votre ame ſoit atteinte pour le Prince, la ſienne eſt encore plus violente.

Je l'examinois avec ſoin, tandis qu'il vous parloit; l'amour étoit peint dans ſes yeux, il éclatoit dans toutes ſes actions, & lorſque ſa généroſité le portoit à vous offrir ſa vie pour réparer le crime de vous avoir combattue, ce même amour ſembloit vous demander grace. Voilà, Madame, continua-t-elle en ſouriant, qu'elles ſont mes découvertes, & je me trompe fort, ou vous en verrez bientôt la vérité.

Ce diſcours fit tant de plaiſir à Négaliſſe, que pour prolonger la converſation elle ne déguiſa rien à ſa confidente de tout ce qui ſe

paſſoit dans ſon cœur, & de ce qu'elle avoit cru voir dans celui du Prince ; & ſe fortifiant l'une & l'autre dans leurs idées, la Princeſſe ſortit de cet entretien avec le doux eſpoir d'être aimée auſſi parfaitement qu'elle le deſiroit.

Edmond de ſon côté n'avoit pas dè ſi flatteuſes eſpérances ; ſon amour étoit accompagné de cette ſorte de crainte qui eſt preſqu'inſéparable des grandes paſſions : & comme il joignoit à toutes ſes autres perfections celle de vouloir ignorer combien il étoit digne d'être aimé, il ne faiſoit rien que pour l'être, ſans jamais croire le mériter.

Cette modeſte défiance de lui-même lui faiſoit faire des réflexions qui ne lui donnoient pas d'heureux momens; mais ſa flamme étoit trop violente pour ſe renfermer dans les bornes d'un exact ſilence ; & n'oſant encore la déclarer à l'objet qui l'avoit allumée, il chercha à ſoulager ſa peine en la découvrant à quelqu'ami fidele.

Entre tous les Seigneurs qui l'avoient ſuivi ; Oüels, jeune Prince qui étoit de ſon âge, s'y étoit particuliérement attaché; un eſprit éclairé, une figure aimable, & mille vertus éclatantes, le rendoient autant au-deſſus de tous les Seigneurs de la Cour, qu'Edmond l'étoit de tous les hommes du Royaume : l'amitié qui les uniſſoit faiſoit l'éloge de l'un & de l'autre, & ce fut à lui ſeul que le Prince Edmond confia le trouble dont il étoit agité.

Oüels, qui le connoiſſoit mieux qu'il ne

faisoit lui-même, employa toute son éloquence pour lui donner une meilleure opinion de la réussite de ses feux. Non Seigneur, lui dit-il, je ne suis point en doute que le Prince Edmond ne se fasse aimer, si-tôt qu'il voudra l'être; mais, s'il m'est permis de vous donner d'autres sujets de craintes, je prévois mille obstacles à votre bonheur de la part du Roi: vous faites tout l'espoir de l'Angleterre, vous en êtes les délices; votre alliance avec les plus grandes Princesses peut lui procurer des avantages solides, & vous anéantirez toutes ces belles prétentions en épousant Négalisse. Etelred n'y consentira pas, & si vous passez outre malgré lui, que de cruels chagrins viendront vous assaillir! Voilà, Seigneur, la seule chose qui m'accable, & la seule qui doit vous troubler: car pour vous, Seigneur, continua-t-il, qui pourroit résister à la gloire d'une pareille conquête? Votre présence attire tous les cœurs; un regard, une parole vous les assujettissent pour jamais. Comment donc pourriez-vous penser que, joignant un si tendre amour à des charmes si puissans, on puisse n'y pas répondre?

Mon cher Oüels, lui dit le Prince en l'embrassant, souffrez que je ne réplique rien à des choses si flatteuses: votre amitié vous aveugle, & cherche à me croire tout le mérite qu'elle voudroit me voir posséder. Je n'ai pas été sans remarquer ce que votre zele vient de me représenter; mais je vous

avoue que tout cede au pouvoir de Négalisse : elle l'emporte dans mon cœur sur les considérations les plus importantes. L'Etat, le Roi, moi-même, tout enfin s'efface de mon souvenir, pour n'adorer qu'elle, ne plaire qu'à elle, & ne songer qu'à elle.

Edmond prononça ces paroles d'un air si touchant, qu'Oüels en fut attendri ; mais comme il savoit que la raison avoit un puissant empire sur lui, il ne voulut lui rien cacher de ce qu'il prévoyoit des suites de son amour, afin qu's'il ne pouvoit le bannir de son cœur, il fût du moins préparé à tous les événemens qu'il pouvoit produire.

Le Prince y répondit avec une sagesse & une modération qui ne démentoient point la beauté de son caractere ; mais en même temps il fit connoître à ce fidele ami une constance si parfaite, & une fermeté si fort inébranlable sur son amour, qu'il vit bien que c'étoit-là un de ces coups du Ciel, que toute la prudence humaine ne peut parer. Ainsi, sans s'amuser à le combattre davantage, il se dévoua entiérement à lui, & l'assûra que, quelque chose qui pût arriver, il ne se sépareroit jamais de ses intérêts.

Le Prince Edmond savoit trop bien le prix d'un tel secours pour le refuser ; il l'en remercia dans les termes les plus obligeans, en lui protestant à son tour qu'il n'oublieroit jamais le zele qu'il venoit de lui faire paroître, & ne s'écarteroit de ses conseils que le moins qu'il lui seroit possible. C'est

de cette ſorte que ſe paſſa le reſte du jour de l'entrevue du Prince & de Négaliſſe. Le lendemain, & ceux qui le ſuivirent, il rendit des ſoins aſſidus à cette Princeſſe, & ſans oſer lui parler de ſon amour, ſes regards eurent ſi bien l'art de l'inſtruire, que les termes les plus expreſſifs ne l'en auroient pas mieux perſuadée.

Elle le recevoit toujours avec une douceur pleine d'attraits; mais elle étoit accompagnée de tant de retenue & de modeſtie, qu'il ne put pénétrer ſes ſentimens: & quoiqu'il la vît toujours avec plaiſir, il ne s'en ſéparoit jamais ſans douter de ſon bonheur. Le retour du courier en fit la déciſion; il n'eut pas plutôt vu le pouvoir que le Roi lui donnoit, qu'il courut porter ſes dépêches à Négaliſſe.

Elle étoit ſeule avec Eduiſe, & le Prince ne ſe fit ſuivre que d'Oüels; comme il lui avoit confié ſon deſſein, après les premiers complimens, Oüels, ayant engagé Eduige dans une converſation particuliere, donna à Edmond une entiere liberté d'entretenir la Princeſſe. Le Roi, dit-il alors, Madame, me laiſſe le maître des articles du traité, & je viens vous en rendre la maîtreſſe, & vous donner une occaſion favorable de vous venger de l'offenſe que je vous ai faite. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir oſé vous attaquer, vous combattre & vous prendre priſonniere, il manquoit encore à tant de témérité celle de vous adorer, de vous le dire, & de vous proteſter que mille morts préſentées à mes

yeux ne me feroient pas changer de sentiment. Ainsi, Madame, vengez-vous sur l'amant de la fureur de l'ennemi, & punissez l'ennemi des fautes de l'amant : j'attends votre arrêt, & je le subirai sans murmurer.

Il faudroit pouvoir se représenter tous les agrémens qui brilloient dans la personne du Prince d'Angleterre, pour concevoir de quels charmes il accompagnoit son discours. Négalisse en fut si pénétrée, & elle se trouva si glorieuse d'une telle conquête, qu'elle ne fut plus capable de dissimuler sa passion; & regardant le Prince avec des yeux où la joie se mêloit avec l'amour: eh ! de quelles fautes, Seigneur, lui dit-elle, êtes-vous coupable, dont je ne la sois autant que vous? Vous me haïssiez, & vous m'aimez ; je voulois votre mort, & je donnerois ma vie pour assurer vos jours. Oui, Seigneur, continua-t-elle avec ardeur, je me regarderois avec horreur si je pouvois haïr encore ce qu'il y a de plus aimable au monde. N'ai-je pas des yeux comme toute l'Angleterre ? Ai-je un cœur moins sensible au mérite que tous vos sujets? Non, Seigneur, & je ne veux désormais me distinguer d'une foule si nombreuse que par l'excès de ma tendresse.

On peut aisément se figurer l'effet que fit cet aveu sur le Prince: jeune, ardent, brûlant d'amour, il n'est pas difficile de se représenter ses transports. Il oublia Oüels, Eduige, & toute la terre, pour se livrer à son bonheur; il se jetta aux pieds de la Princesse malgré elle, & dans cette posture il

lui rendoit graces, il remercioit le Ciel, il attestoit l'un & l'autre de sa constance & de sa fidélité; & l'obligeant à lui redire à chaque instant qu'il en étoit aimé, il lui répéta autant de fois qu'il l'adoroit éternellement. Enfin toutes ses actions furent si véhémentes, si passionnées, qu'il fut impossible aux deux confidens de porter plus loin leur discrétion, & de ne pas prêter attention à une scene si intéressante. Négalisse, qui ne pouvoit parvenir à faire relever le Prince, leur fit signe de s'approcher, & tendant la main à Edmond, pour l'obliger à changer de situation : vous voyez, Seigneur, lui dit-elle en souriant, que nous ne sommes pas seuls, & que vous publiez mon secret.

Ah! Madame, s'écria-t-il en lui obéissant, le Prince Ouels connoit mon ame toute entiere; & la sage Eduige vous est trop chere pour que vous lui ayez caché mon bonheur. Alors il se fit entre ces quatre personnes une conversation pleine de confiance, où tout ce que l'amitié, le zele, l'estime & l'amour ont de plus attirant fut déployé. Après avoir donné un assez long espace de temps à cette douce occupation, le Prince Edmond voulut que Négalisse réglât les articles du traité; mais elle s'en défendit si fortement, qu'il fut contraint d'en prendre le soin. La chose n'eut pas de peine à se conclure : la Princesse, qui n'avoit pas intention de rien refuser au fils, accorda tout au pere.

Elle abandonnoit toutes ses places fortes

au Roi, avec les munitions de guerre & de bouche, & le Roi luien laiſſoit les revenus pour elle & pour les ſiens : ce Monarque ratifia le traité, & le renvoya au Prince, ſans y faire aucun changement. Cependant les nouvelles de ſa victoire n'avoient pas plutôt été répandues dans Londres, & dans le reſte du Royaume, qu'on y célébra ſa gloire & ſon triomphe d'une maniere éclatante. Les Généraux de l'armée ayant envoyé des relations du ſiege à leurs amis, dans leſquelles ils détailloient les grandes actions d'Edmond, & ſur-tout ſon combat particulier avec la vaillante Négaliſſe, ils les publierent à la Cour & à la Ville, dont la ſurpriſe & l'admiration furent extrêmes, en voyant la modeſtie qu'il avoit obſervée dans les lettres qu'il avoit écrites à ce ſujet: ce qui augmenta de telle ſorte l'amour qu'on avoit pour lui, qu'on le regardoit comme le ſeul des enfans d'Etelred, digne de lui ſucceder.

La Reine Emme, à qui la gloire de ce Prince étoit auſſi chere que la ſienne, lui en écrivit en des termes qui lui prouverent qu'il avoit toujours en elle une tendre mere & une véritable amie. Mais toutes ces félicitations ne touchoient que foiblement ſon cœur, au prix des douceurs qu'il goûtoit aux pieds de Négaliſſe. Auſſi-tôt que le traité eut été ratifié, ce Prince fit mettre le château de Siekfort en état de la recevoir, & voulut qu'elle quittât le camp, comme étant un lieu trop tumultueux & peu conve-

nable à la tranquillité dont elle devoit jouir par la paix.

Quelques jours après qu'elle y fut rentrée, Edmond, de qui l'amour s'augmentoit à chaque instant, la conjura d'achever de le rendre heureux, en consentant à l'épouser secrettement, lui faisant entendre que le Roi, son pere, s'opposeroit à cet hymen, s'il en étoit instruit; mais que lorsque la chose seroit faite, il espéroit des soins de la Reine, de ceux de ses amis, & de l'amitié même d'Etelred, un consentement qu'il n'osoit hazarder de demander alors.

La Princesse, qui l'aimoit avec autant d'ardeur qu'elle en étoit aimée, ne desiroit pas moins cette union que lui; mais l'inconstance trop ordinaire aux hommes en général, & si fréquentes parmi les Princes de l'âge d'Edmond, la faisoit trembler. Je n'ai rien à vous refuser, Seigneur, lui dit-elle, & quoique ma gloire puisse souffrir par un hymen caché, je vous la sacrifierai avec joie, pour vous prouver ma tendresse. Et! que m'importe, ajouta-t-elle, que mon bonheur soit ignoré, pourvu qu'il soit durable?

Mais, Seigneur, c'est-là ce qui cause ma crainte, & ce qui peut seul m'empêcher de faire ce que vous desirez: vous m'aimez aujourd'hui, mais qui m'assurera que vous m'aimerez toujours? qui pourra me rassurer sur les effets que peuvent produire la colere d'un pere & les considérations de l'Etat? On vous fera regarder comme un

crime une alliance ſi peu ſortable : on vous repréſentera que vous avez épouſé la veuve d'un rebelle & d'un ennemi; que votre âge & votre rang ne vous permettoient pas de vous engager ſans l'aveu de votre Roi : on vous fera ſuccéder aux reproches les plus cruels, l'image du brillant avenir qui vous attend ; on vous exagérera la gloire d'un hymen plus illuſtre & plus utile à l'Angleterre ; on ébranlera votre fidélité, vous rougirez d'avoir trop écouté votre amour, & je le verrai ſuccomber ſous le poids du courroux d'un pere, ou aux approches d'un objet plus digne de vous.

Alors, Seigneur, alors, continua la Princeſſe en laiſſant couler quelques larmes, que deviendra la malheureuſe Négaliſſe ? La honte & le déſeſpoir ſeront le prix de ſa complaiſance & de ſon amour. Je ſuis ſûre de mon cœur, il vous aimera juſqu'au tombeau ; mais, hélas ! rien ne peut m'aſſurer du vôtre.

Le Prince Edmond ſe ſentit ſi fort pénétré de douleur à ce diſcours, que quelqu'envie qu'il eût de l'interrompre, il lui fut impoſſible d'y parvenir; le ſaiſiſſement de ſon ame ſe manifeſtoit dans toute ſa perſonne, & ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine qu'il put rompre le ſilence. Enfin, prenant la parole : je ſuis bien malheureux, Madame, lui dit-il en la regardant triſtement, que mon cœur ne vous ſoit pas aſſez connu pour vous le faire croire incapable de la plus lâche des inconſtances ! Si

mon amour extrême n'a pu vous inspirer des sentimens plus favorables, que pourroient faire mes paroles, qui n'en sont que les interpretes ?

Mais s'il est vrai que vous m'aimez, pourquoi ne lisez-vous pas dans le fond de mon cœur, que, quand avec la couronne d'Angleterre on m'offriroit celle de l'univers pour m'obliger à rompre mes nœuds, on ne pourroit jamais m'y contraindre ?

Une ame si ferme à l'éclat de tant de grandeurs ne le sera pas moins à l'orage du courroux d'un pere, & des murmures de l'Etat : je sais que je vais m'y livrer, & que vous y serez exposée ; mais je sais aussi que, quelque grand qu'il puisse être contre vous & contre moi, votre gloire ne pouvant dépendre que de ma fidélité, elle ne peut être altérée, puisque je mourrai plutôt que de manquer de foi. Rendez-moi votre époux, & je le serai jusqu'à mon dernier soupir. Les effets seuls peuvent vous prouver cette vérité : ne me refusez donc pas la satisfaction de vous faire connoître la grandeur de ma flamme, & songez qu'en vous opposant à mon bonheur, vous offensez mon amour, vous faites un outrage sanglant à ma probité, & que vous me donnez la mort.

Le Prince Edmond n'eût pas besoin d'affirmer plus fortement ce qui ne se voyoit déjà que trop sur son visage : une pâleur mortelle s'y étoit répandue, & ses yeux, fixés sur ceux de Négalisse, sembloient n'at-

tendre que ſa réponſe pour ſe fermer à jamais. Cette Princeſſe en fut effrayée, & ne pouvant plus douter d'un amour ſi parfait : mon cher Prince, s'écria-t-elle en lui prenant les mains avec tendreſſe, Négaliſſe eſt à vous, diſpoſez entiérement de toutes ſes volontés : pardonnez mes ſoupçons & mes craintes, la cauſe vous en doit être chere ; mais enfin tout cede à la gloire de vous être unie : commandez, & je ſouſcris à tout.

Quelques charmes que ces paroles euſſent pour le Prince, la triſteſſe s'étoit ſi fort emparée de ſes ſens, qu'il ne put ſi-tôt ſe livrer à la joie ; & quoiqu'il la témoignât dans les termes les plus paſſionnés, une certaine langueur qui accompagnoit ſes diſcours, faiſoit bien voir de qu'elle ſenſibilité il avoit été à celui de la Princeſſe ; auſſi la perſuada-t-il mieux par cette tendre douleur, qu'il n'auroit pu faire par les tranſports les plus violens. Elle employa toutes les graces dont la nature l'avoit partagée pour bannir la mélancolie dont elle avoit été la cauſe ; & après mille proteſtations redoublées d'une éternelle fidélité, ils conclurent que l'Aumônier de la Princeſſe, en qui elle avoit une parfaite confiance, les marieroit ſecretement dans la chapelle du château, & que le Prince Oüels avec Eduige ſeroient les ſeuls témoins de cette cérémonie : ce qui fut exécuté la nuit du lendemain, avec un tel ſecret, qu'aucun de ceux du camp, ni de la place, n'en eurent

alors nulle connoiſſance. Ce myſtere dura pluſieurs mois, au grand contentement des deux époux, qui goûtoient ſans troubles toutes les douceurs dont l'hymen eſt ſuivi quand il eſt éclairé par l'amour: il ſembloit que la même ame les animoit tous deux, qu'une ſeule volonté les fit agir; & leurs penſées leur étoient ſi bien connues, que ſouvent ils ſe répondoient ſur leurs ſeuls regards.

Mais le deſtin, jaloux d'un bonheur ſi parfait, ne pouvant rien ſur leurs cœurs, s'en voulut venger ſur le repos dans lequel ils s'endormoient.

La longue abſence du Prince Edmond commença à donner des ſoupçons au Roi, ſon pere; & ne comprenant pas ce qui pouvoit le diſpenſer de venir jouir à la Cour du fruit de ſa victoire, il envoya au camp des perſonnes fidelles, pour en pénétrer le ſujet, avec ordre de ne rien faire connoître du motif de leur arrivée, & de s'inſtruire avec art de tout ce qui s'y paſſoit.

Par malheur pour le Prince, cette commiſſion fut donnée à ces ſortes d'eſprits ruſés, aux yeux deſquels rien ne peut échaper. Ils examinerent le Prince avec tant d'attention qu'ils connurent bientôt ſon amour pour Négaliſſe: cette découverte leur fit faire les autres, & ſans qu'on ait pu ſavoir qu'elles intrigues ils employerent, ils furent informés de cet hymen ſecret. Auſſitôt ils en donnerent avis au Roi, de qui la fureur fut à tel exrès à cette nouvelle, qu'il

qu'il eſt difficile de la repréſenter ; & ſur le champ il envoya ordre au Prince de remettre le commandement de l'armée au Comte de Kent, & de venir rendre compte de ſa conduite au pied de ſon Trône.

Cet ordre ſuprême fut un coup de foudre pour ces tendres époux ; ils ne douterent point qu'ils n'euſſent été trahis, & qu'Etelred ne rappellât le Prince par un effet de ſa colere. Cependant le courroux du Roi étoit ce qui l'allarmoit le moins : il avoit pris ſon parti, & s'y étoit préparé ; mais il ne pouvoit penſer, ſans déſeſpoir, qu'il étoit obligé de quitter Négaliſſe, & de l'abandonner à ſes inquiétudes, dans un temps où ſa ſanté pouvoit en être altérée : elle portoit déjà dans ſon ſein les marques de leur ſecrete intelligence, & cet état lui rendoit ſon départ encore plus rude. La Princeſſe n'avoit pas de moindres ſujets de douleur ; elle ne redoutoit pas plus qu'Edmond ce que le Roi pouvoit faire contr'elle, ſon courage la mettoit au-deſſus des incidens qui pourroient partir de ce côté : la ſeule crainte de perdre le cœur de ſon époux, & de le voir changer, occupoit ſon eſprit. Cependant il fallut obéir ; & le Prince, qui ne vouloit pas que ſon retardement aggravât la colere du Roi, ſe hâta de mettre ordre à tout ce qui étoit néceſſaire pour la ſûreté de Négaliſſe : il obligea Oüels de reſter auprès d'elle pour la conſoler, & pour veiller à ſa conſervation. Oüels de ſon côté lui donna un Gentilhomme dont le

zele lui étoit connu, afin que, de quelque façon que les choſes tournaſſent, il pût les inſtruire de ſes volontés.

Après toutes ces précautions, ces tendres époux ſe ſéparerent avec des tranſports de douleur ſi violens, que les témoins de leurs amours crurent pluſieurs fois les voir expirer. Edmond employa les plus fortes expreſſions pour aſſurer Négaliſſe de ſa fidélité ; & cette Princeſſe ſe ſervit de tout ce que l'amour a de plus délicat pour le conjurer de lui garder ſa foi ; & s'étant embraſſés mille fois, ils ſe dirent un adieu d'autant plus touchant qu'ils ignoroient le temps qui devoit les raſſembler.

Le Prince Edmond arriva à Londres plein de douleur & d'incertitude ſur la réception que le Roi lui préparoit ; mais la violence de ſon amour lui ayant fait ſurmonter toutes ſortes de crainte, il ſe préſenta aux yeux de ce pere irrité avec une aſſurance reſpectueuſe, qui, loin de le toucher, augmenta encore ſon courroux. Il l'accabla d'abord des plus cruels reproches ſur le mariage clandeſtin qu'il avoit contracté avec la veuve de l'ennemi de ſon Roi & de ſa patrie, l'accuſant d'une intelligence criminelle contre l'un & l'autre ; & ſans faire aucune réflexion aux excès où l'amour l'avoit porté lui-même, il déploya à ſes yeux toutes les raiſons qui auroient bien mieux ſervi à ſa propre conduite qu'à celle de ſon fils ; tant il eſt vrai que, dans quelque rang

que la Providence place les hommes, ils ne ſe veulent jamais rendre juſtice.

Le Prince d'Angleterre écouta ce torrent d'injures avec une ſoumiſſion parfaite; & voyant qu'Etelred lui laiſſoit enfin la liberté de répondre, il ſe jetta à ſes pieds, & le regardant avec cet air charmant dont il gagnoit tous les cœurs : j'avoue, Sire, lui dit-il, que je ſuis coupable de m'être engagé ſans votre aveu : la crainte de ne le pas obtenir a fait mon crime; non que j'aie jamais penſé que vous duſſiez regarder Négaliſſe comme un objet de haine après le traité avantageux qu'elle a fait avec vous. J'oſe même vous le dire, Sire, qu'il nous auroit peut-être coûté plus de ſang, ſans l'amour qui s'eſt emparé de nos cœurs. Je n'appréhendois dans le vôtre que l'ambition d'une plus grande alliance, & c'eſt ce qui m'a porté à me livrer à mon ardeur, plutôt qu'à mon devoir. Mais, Sire, quel crime eſt plus pardonnable que le mien? Si vous connoiſſiez les charmes qui m'ont vaincu, vous me loueriez au lieu de me blâmer. Oui, continua-t-il avec tranſport, j'adore Négaliſſe, j'en ſuis aimé de même; mais ce n'eſt point Négaliſſe aimée contre mon Roi dont j'ai reçu la foi, c'eſt une Princeſſe ſoumiſe à vos loix, fidelle à ſon devoir, prête à périr pour vous & pour l'Etat, dont vous voyez l'époux embraſſer vos genoux, & vous demander grace.

Etelred, malgré tout ſon courroux, ſen-

tit en ce moment qu'il étoit pere ; il soupira, & fut quelque temps à se déterminer ; mais s'armant contre la tendresse dont il commençoit à se laisser toucher : eh bien ! lui dit il, si vous êtes tous deux si soumis à mes loix, prouvez-moi ce zele & cette obéissance en vous séparant pour jamais, & recevez une autre épouse de la main d'un pere qui vous aime ; c'est le seul moyen de mériter votre pardon, & de m'obliger à ne pas traiter Négalisse en irréconciable ennemie.

Si ce n'est que par-là, répondit le Prince en se relevant, que nous pouvons attirer votre clémence, c'est avec respect, Sire, que je suis contraint de vous avouer que nous n'en ressentirons jamais les effets. Nous sommes prêts, Négalisse & moi, à perdre la vie pour vous ; mais nous la sacrifierons plutôt mille fois que de rompre nos nœuds : ils sont sacrés, ils sont volontaires, ils seront éternels.

Le Prince prononça ces derniers mots avec une fermeté qui surprit Etelred, & ranima sa premiere fureur ; & il alloit le faire arrêter, lorsque la Reine entra dans le cabinet où ils étoient. Cette Princesse se doutant bien que la conversation seroit vive, voulut en être, pour en empêcher les suites : elle connut aisément sur leurs visages les mouvemens de leurs ames ; & voyant le Roi dans le dessein de s'assurer de la personne du Prince, elle l'en empêcha, en le priant de lui donner un mo-

ment d'audience, qu'enſuite il agiroit ſelon qu'il le jugeroit à propos ; ajoutant qu'elle lui répondoit d'Edmond : & en même-temps ayant fait ſigne à ce Prince de ſortir, elle reſta ſeule avec Etelred, auquel elle repréſenta fortement le tort qu'il ſe feroit en uſant de violence ſur un fils dont la gloire étoit encore récente ; que l'Etat étoit dans une ſituation trop fâcheuſe, par les menaces du Roi de Danemarck, pour qu'il dût hazarder de le troubler encore par la détention du Prince, qui ne manqueroit pas d'exciter le murmure des peuples, & de les porter à quelqu'extrêmité ; qu'elle le conjuroit même d'agir avec prudence à l'égard de Négaliſſe, & de ne rien entreprendre contre ſa perſonne, la rebellion n'étant peut-être pas aſſez bien éteinte pour ne ſe pas rallumer dans les places qu'elle avoit cédées, & parmi ceux de ſon parti, s'il venoit à lui faire quelqu'outrage ; & que c'étoit ſa douceur & ſa clémence qui devoient achever d'aſſurer la victoire de ſon fils.

Quoique ce Monarque n'eût pas encore repris pour Emme ſa premiere tendreſſe, & qu'il vécût avec elle aſſez froidement, les obligations qui lui avoit, ne lui permettoient pas de négliger ſes avis ; & ſon raiſonnement étoit trop ſenſé pour n'en pas concevoir la ſolidité : il en fut frappé, & ſon courroux s'étant ralenti pendant ſon diſcours, il lui promit de ne rien entreprendre contre Négaliſſe, & de ne point

faire arrêter le Prince ; mais il fut impossible à cette belle Reine de le faire consentir à leur mariage : quoiqu'elle s'y employât avec autant de force que d'adresse, elle se vit forcée de le quitter, sans avoir rien obtenu sur cet article. En rentrant dans son appartement, elle trouva Edmond qui l'y attendoit.

Elle lui rendit un compte exact de ce qu'elle avoit fait, en lui témoignant le chagrin qu'elle ressentoit de ceux où elle prévoyoit bien qu'il s'alloit exposer : car enfin, lui dit-elle, j'ai si peu de pouvoir sur Etelred, que vous ne devez pas vous flatter qu'il m'accorde de plus grandes graces ; & je suis très-persuadée que si mes demandes n'avoient pas été fondées sur des apparences aussi plausibles, il me les auroit toutes refusées. Ainsi, mon cher Edmond, je ne puis que vous plaindre & partager vos peines, en vous promettant de les adoucir par tout ce qui sera en mon pouvoir.

Le Prince lui rendit mille graces de toutes ses bontés, & sur-tout de ce qu'elle avoit fait en faveur de Négalisse, la priant d'avoir pour cette Princesse la même amitié dont elle lui donnoit de si tendres témoignages ; & en lui montrant le portrait qu'il avoit sur lui, il lui fit avouer qu'il étoit bien difficile de se garantir de tant d'attraits. Animé par les louanges qu'elle donnoit à sa beauté, il lui peignit celles de son ame d'une maniere à lui prouver qu'on ne parviendroit jamais à le détacher d'une personne si par-

faite, & que par ſa conſtance il ſe rendroit auſſi malheureux qu'Etelred l'avoit été par ſes infidélités.

Dès le lendemain le Roi lui donna des Commiſſaires, devant leſquels il fut forcé de comparoître; & ayant été interrogé ſur ſon mariage, il le ſoutint bon & valable, proteſtant qu'on ne le contraindroit jamais d'abandonner une épouſe ſi chere. Cette fermeté n'ayant fait qu'aigrir le Roi, il obligea les Commiſſaires à juger. Par leur Sentence le mariage fut déclaré nul, avec défenſes aux Parties de ſe fréquenter, ſous peine de déſobéiſſance: & cette Sentence fut envoyée à Négaliſſe de la part du Roi, lui ordonnant de s'y conformer ſous peine de la vie.

Cette belle Princeſſe étoit informée de toute la procédure avec exactitude, le Prince Edmond lui donnant chaque jour de ſes nouvelles par des couriers exprès. Elle s'attendoit à ce cruel jugement, & cependant ne laiſſoit pas que de le craindre; malgré les aſſurances qu'elle recevoit de la fermeté avec laquelle il ſoutenoit ſa cauſe, elle étoit dans des allarmes continuelles. Le Jugement ne fut pas plutôt rendu, que le Prince, ſe doutant bien qu'il ſeroit ſignifié à Négaliſſe, fit partir à l'inſtant le Gentilhomme qu'Oüels lui avoit donné, chargé d'une lettre pour la Princeſſe, & d'une autre pour ce fidele ami, afin qu'ils les reçuſſent avant la Sentence.

Dans celle d'Oüels Edmond le prioit de

mettre toute ſon attention à empêcher que la Princeſſe ne pût lire les nouvelles qui lui viendroient de la Cour avant qu'elle eût vu ce qu'il lui mandoit, & de ne rien épargner pour la conſoler. Cette précaution ne fut pas inutile, le courrier du Prince n'ayant devancé que de deux heures celui du Roi; Oüels, qui ſentit toute la conſéquence de la choſe, fut auſſi-tôt à l'appartement de Négaliſſe, où le Gentilhomme lui remit la lettre du Prince, qu'elle ouvrit avec précipitation, & y lut ces paroles :

LE FIDELE EDMOND

A SA CHERE NÉGALISSE.

SI chaque trait de malheur qui nous arrive ne portoit avec lui une preuve de ma conſtance & de mon amour, je ne me hâterois pas de vous les annoncer ; mais, ma chere Princeſſe, comme je ſais qu'il n'y a que ma fidélité qui puiſſe vous les faire ſupporter, je veux être le premier à vous les apprendre, afin que les nouvelles aſſurances de ma foi s'emparent ſi bien de votre ame qu'elles n'y laiſſent aucune place à la douleur que vous auriez reſſentie en liſant le Jugement qui vient d'être rendu contre nous. On nous condamne à ne nous voir jamais, & l'on prétend nous y contraindre par les peines les plus cruelles. Cependant ce coup ne m'a point abattu, mon amour en a pris de nouvelles forces, ma foi en eſt encore devenue

plus inviolable ; & ce qui n'eſt fait que pour nous défunir, va nous lier plus que jamais. Je vous réitere ici les ſermens que je vous ai faits de vous aimer juſqu'au tombeau, de vous préférer à toutes les Princeſſes de la terre, & de m'expoſer plutôt à la mort que de ſubir en rien l'injuſte Sentence qu'on vient de rendre. C'eſt de quoi je vous conjure d'être perſuadée, ſi vous voulez que je vive. Recevez les ordres du Roi ſans douleur & ſans colere ; pardonnez-lui les premiers mouvemens de la fienne : il en reviendra, la bonté de ſon cœur me le fait croire ; mais quoiqu'il puiſſe arriver, je vous jure par ce qu'il y a de plus ſacré, que je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie votre fidele époux,

LE PRINCE EDMOND.

Négali le ne put faire cette lecture ſans répandre des larmes : l'affront qu'elle recevoit par la Sentence lui fut des plus ſenſibles : mais quelque indignation dont elle ſe ſentit atteinte, elle fut encore plus touchée des marques qu'elle recevoit de l'amour de ſon époux ; & faiſant réflexion que véritablement ſa gloire n'enpouvoit recevoir aucune tâche, tant que le Prince lui garderoit ſa foi, elle s'arma de confiance ſur les formalités, pour ne ſonger qu'aux douces aſſurances de la fidélité de ſon époux. Quoique le procédé d'Etelred lui parût d'une violence extrême, elle voulut marquer au Prince Edmond la déférence qu'elle avoit pour ſes volontés, en

ne faisant paroître aucune aigreur à ceux qui viendroient lui annoncer celles de ce Monarque.

A peine avoit-elle pris cette résolution, qu'on lui présenta l'ordre & la Sentence qu'il lui envoyoit: elle reçut l'un & l'autre avec un courage digne de celui d'Edmond; & remettant sa cause à la Justice du Ciel, elle ne parut occupée que de la crainte de ne voir le Prince de long-temps.

Quelques jours après elle mit au monde un fils, qu'elle fit nommer Edmond comme son pere: cette nouvelle donna tant de joie au Prince d'Angleterre; qu'il en oublia tous ses malheurs.

Il en fit part à la Reine, à ses principaux amis, qui, sans trop s'inquiéter de ce que diroit le Roi, la publierent, & en firent des réjouissances authentiques. Etelred, qui par les effets de sa légéreté naturelle commençoit à se repentir d'avoir traité le Prince si rigoureusement, fit semblant d'ignorer la cause de tant de joie, & ne s'opposa point à la satisfaction du peuple de Londres, qui, de son propre mouvement, en fit des fêtes pendant trois jours. Edmond, qui ne pouvoit vivre sans voir Négalisse, ne fut pas plutôt qu'elle étoit rétablie, qu'il la fit approcher jusqu'à six milles de Londres, où il alloit la voir tous les jours. Ces fréquentes entrevues donnerent la naissance à un second Prince, qui fut nommé Edouard: ce fut en ce temps-là que la lettre de la malheureuse Etelgive ralluma dans le cœur

d'Etelred tout l'amour qu'il avoit eu pour elle, & que la Reine Emme profitant de ce retour de tendreſſe pour la mere, la fit retomber ſur le fils. Elle lui parla avec tant de ſageſſe, & lui fit connoître que le Prince avoit un caractere trop vertueux pour abandonner une Princeſſe qu'il aimoit avec tant d'ardeur, qu'elle lui fit reprendre des ſentimens de pere; & l'attendriſſant encore par la naiſſance de ſes deux petits-fils, pour leſquels il ſentoit déjà remuer ſes entrailles, elle parvint à lui faire ſouhaiter de voir la mere & les enfans.

La pitié qu'il avoit du deſtin d'Etelgive, l'amour qu'il reprit pour elle, toute morte qu'elle étoit, & la honte qu'il eut de ſa conduite paſſée, ayant rappellé dans ſon ame ſes premieres vertus, il remercia la Reine; & voulant lui marquer combien il étoit touché de tout ce qu'il avoit dit, il ordonna dans le moment qu'on fit venir le Prince.

Edmond, qui depuis ſa converſation avec ce Monarque n'avoit pu parvenir à lui faire ſouffrir ſa préſence, & qui au milieu de la Cour vivoit comme un exilé, fut aſſez ſurpris de ce commandement, il ne ſavoit à quoi l'attribuer, & eut même quelque répugnance à obéir: mais ſévere obſervateur de ſon devoir, il vainquit ce qui ſembloit s'y oppoſer, & ſe rendit dans le cabinet du Roi, l'eſprit dans une aſſiette peu tranquille. La préſence de la Reine bannit une partie de ſes craintes, & le Roi ne

le vit pas plutôt entrer, que lui tendant les bras : mon fils, lui dit-il, recevez dans cet embrassement le pardon de votre faute, & la récompense de vos vertus. Le Prince, qui dès les premieres paroles d'Etelred s'étoit jetté à ses pieds, reçut ces caresses si peu attendues avec un transport de joie qui fit aisément connoître au Roi combien sa tendresse lui étoit précieuse.

Edmond, continua-t-il, la Reine, à laquelle nous avons vous & moi les plus fortes obligations, les augmente encore en me permettant d'avouer que j'ai trop aimé votre mere pour que vous ne me soyez pas extrêmement cher ; je lui ai fait des injustices que je veux réparer en vous : c'étoit dans cette intention que je me suis opposé aux nœuds que vous avez formés. Je fondois sur vous de grandes espérances ; votre mariage les a détruites : cependant je reconnois à présent qu'il est indigne d'un grand Prince d'abandonner une femme qu'on a trouvée digne de recevoir sa foi, dont on est véritablement aimé, & qui par une heureuse fécondité semble serrer des nœuds si doux.

Cette raison, mon fils, dissipe tout mon courroux, & vous rend votre pere ; reprenez près de moi une place que vous êtes si digne d'occuper, & que désormais l'union parfaite de la famille royale serve autant à détruire les progrès de nos ennemis, que la force de nos armes.

Ah ! Sire, s'écria le Prince en embraſſant ſes genoux, par quelles actions pourrai-je effacer mon crime, & mériter ce tendre retour de vos bontés ? Qu'elles me rendent heureux ! & que mon ſang & ma vie me paroiſſent peu de choſe à vous offrir pour le prix des graces que vous me faites !

Cette converſation étoit ſi touchante & ſi ſinguliere, que la Reine ne put retenir ſes larmes ; & malgré la dignité royale, Erelred fit de vains efforts pour cacher les ſiennes. Enfin, lorſque ces premiers mouvemens de tendreſſe & de joie furent un peu calmés, le Roi permit au Prince de marquer ſa reconnoiſſance à la Reine, & ces auguſtes perſonnes ſe témoignerent en ce moment tout ce que peuvent inſpirer la nature, l'eſtime & l'amitié. Le Roi d'Angleterre, qui jugeoit bien de l'impatience que le Prince devoit avoir d'aller apprendre cette nouvelle à Nogaliſſe, abrégea cet entretien pour lui donner cette ſatisfaction. Mon cher Edmond, lui dit-il, tout ce que vous avez fait m'a trop inſtruit de votre amour pour me laiſſer lieu de douter du plaiſir que vous aurez à partager votre contentement avec la Princeſſe : je ne vous contrains point, portez-lui vous-même un ordre bien différent du premier ; c'eſt de vous aimer toujours l'un & l'autre d'un amour auſſi tendre que mon retour eſt ſincere.

Si je pouvois avec bienſéance me rétracter authentiquement de ce que j'ai fait con-

tre votre mariage, je le ferois dès-à-préſent, mais le temps n'eſt pas favorable au deſſein que j'en ai; l'Angleterre eſt trop menacée de troubles, pour nous occuper d'autres ſoins que de ceux de nous garantir des efforts de nos ennemis : ils vous donneront occaſion de cueillir de nouveaux lauriers, à l'abri deſquels je pourrai ſans honte ratifier votre hymenée, & le faire approuver de tout le Royaume ; recevez-en la parole royale que je vous en donne, & goûtez en attendant, ſans crainte & ſans inquiétude, les douceurs d'une union à laquelle je ne mettrai plus d'obſtacles.

Le Prince Edmond ſe jetta encore une fois aux pieds du Roi, ſon pere, pour lui rendre graces ; & comme c'étoit avoir beaucoup gagné que de l'avoir amené juſqu'à ce point, il ne crut pas devoir en exiger davantage : &, lorſqu'il put s'en ſéparer ſans affectation, il partit & ſe rendit auprès de Négaliſſe, avec un empreſſement digne de ſon amour.

Cette Princeſſe, qui le vit arriver avec un air de contentement qu'il n'avoit eu depuis long temps, lui en témoigna ſa joie ; mais elle augmenta bien autrement lorſqu'il lui en eût appris le motif.

Quelques charmes qu'on puiſſe trouver dans le myſtere, la véritable ſageſſe s'en alarme toujours ; rien ne paroît plus rude à l'ame pure que d'être forcée à cacher comme un crime ſes actions les plus innocentes ; & les plaiſirs qu'elle eſt en droit

de goûter par l'autorité d'un lien légitime, ſont remplis pour elle de peine & d'inquiétude, ne pouvant s'empêcher de les regarder comme autant de larcins qu'elle a faits à la vertu.

Telle étoit la ſituation de Négaliſſe; mais le conſentement du Roi d'Angleterre lui donnant une entiere liberté de ſuivre & de faire éclater l'amour qu'elle avoit pour ſon époux, elle en fut ſi pénétrée de joie, qu'elle penſa produire ce que la douleur & la contrainte n'avoient pu faire. Elle trouva dans l'aveu de ce Monarque des avantages ſi conſidérables, qu'elle ne pouvoit les enviſager qu'avec tranſport : ſa gloire rétablie, la ſûreté des nœuds qu'elle avoit formés, & l'état de ſes enfans, étoient des choſes trop néceſſaires à ſon repos pour y être inſenſible. Elle fut quelques inſtans à douter de la vérité des paroles du Prince, n'oſant ſe flatter d'un bonheur ſi peu attendu; mais il lui circonſtancia ſi bien de quelle maniere tout s'étoit paſſé, qu'elle en fut enfin perſuadée.

Ce fut alors qu'elle ſignala l'excès de ſon contentement par toutes ſes actions; les larmes couloient de ſes yeux, en même-temps que ſa bouche rendoit graces au Ciel: tantôt elle embraſſoit ce cher époux, en lui tenant des diſcours obligeans, & tantôt un ſilence encore plus éloquent que ſes paroles exprimoit les mouvemens de ſon cœur; & ce ne fut qu'avec une peine extrême que le Prince d'Angleterre parvint à la cal-

mer. Il paſſa trois jours auprès d'elle dans une ſatisfaction inconcevable, pendant leſquels Négaliſſe écrivit au Roi & à la Reine : la lettre pour Etelred étoit remplie de reſpect, d'amour & de majeſté, & celle de la Reine l'étoit de reconnoiſſance & de mille proteſtations de zele & de tendreſſe.

Ces lettres acheverent de gagner le cœur de ce Monarque ; il n'y a point de doute qu'il n'eût paſſé par-deſſus toutes ſortes de conſidérations pour rendre Edmond entiérement heureux, ſans les triſtes nouvelles qu'il reçut que le Roi de Danemarck avoit forcé les retranchemens qu'il avoit fait faire au nord du Royaume pour empêcher qu'il n'y pénétrât, que les troupes qu'il y avoit placées avoient été battues, & que les Danois, ayant Canut à leur tête, avoient fait deſcente, au nombre de ſoixante mille hommes. Etelred rappella promptement le Prince, qui laiſſa Négaliſſe dans les plus vives allarmes : mais comme elle avoit un courage au-deſſus de ſon ſexe, & qu'elle voyoit la néceſſité qu'il y avoit qu'Edmond ſe rangeât auprès du Roi, elle ne fit voir aucune marque de foibleſſe, & quoique leurs adieux fuſſent touchants, comme la gloire & le bien de l'Etat étoient ſeuls cauſe de leur ſéparation, ils s'y conformerent ſans murmurer.

Le Roi d'Angleterre, à la tête de ſon armée, courut au ſecours de ſes provinces ; mais, contre le ſentiment du Prince

ſon fils, qui vouloit qu'il ſe contentât de harceler les ennemis & de les battre en détail, ſans en venir à une action décisive, il donna bataille. Les deux armées en vinrent aux mains, où, malgré la valeur du pere & du fils, les Danois remporterent la victoire, & tout ce qu'Etelred put faire après ce malheur, fut de mettre de bonnes garniſons dans ſes meilleures places, & de revenir à Londres.

Ce Prince infortuné, accablé par cette derniere défaite, pourſuivi par l'image d'Etelgive, dont la vie & la mort étoient toujours préſentes à ſa mémoire, preſſé de remords & de douleurs, tomba malade à ſon retour d'une fievre ardente qui l'emporta en moins de huit jours, & mourut dans ſa Capitale ſur la fin de l'année 1016, ſan avoir mis aucun ordre à ſa ſucceſſion. Il avoit eu deux fils de la Reine Emme, Alfred & Edouard; mais leur grande jeuneſſe, & la confuſion où l'Etat ſe trouvoit, ne permettant pas à la Reine de faire valoir leurs droits à la couronne, joint à cela l'eſtime qu'elle avoit pour Edmond, dont elle connoiſſoit les vertus, la firent conſentir ſans peine au deſir que le peuple témoignoit pour le faire monter au Trône: ainſi il fut proclamé & couronné Roi d'Angleterre dans l'Abbaye de Weſtminſter, aux acclamations des Grands & du peuple.

Après cette cérémonie, le premier ſoin de ce jeune Monarque fut de rétablir l'ar-

mée, & d'appeller auprès de lui la belle Négaliſſe & ſes deux fils. L'arrivée de cette Princeſſe fit oublier pour quelque temps la calamité publique; elle fit le charme de la Cour, & l'admiration de tout le monde. La Reine Emme & elle ſe lierent d'une amitié tendre & ſolide; & le Roi Edmond, qui connoiſſoit mieux que qui que ce ſoit le mérite de Négaliſſe, l'étendue de ſon eſprit & ſa prudence dans les affaires les plus importantes, qu'elle ſavoit démêler comme les plus habiles politiques, prenoit ſes avis ſur tout ce qui regardoit le dehors & le dedans de l'Etat, & n'eut jamais ſujet de ſe repentir de cette confiance.

Cependant les Danois, profitant de leur victoire, avançoient du côté de Londres. Cette Capitale du Royaume fournit au nouveau Roi des ſommes conſidérables pour le mettre en état de leur réſiſter; & en effet, avec les débris de l'armée d'Etelred il parvint à éloigner ſes ennemis pendant une année entiere, en les harcelant & leur coupant les vivres, de façon qu'il les auroit ſans doute chaſſés entiérement à force de les fatiguer, s'il n'avoit pas été écrit dans le livre ſacré des Deſtinées que les enfans d'Etelgive ne jouiroient pas long-temps de leur gloire qu'elle n'avoit joui de la ſienne.

Dans le cours des travaux militaires d'Edmond contre Canut, la Reine Emme fit remarquer une triſteſſe ſi profonde, que ce jeune Monarque s'en apperçut. Il crut d'abord que la mort du feu Roi en étoit la

cauſe; &, comme il n'ignoroit pas qu'elle n'avoit jamais eu d'amour pour lui, & que le devoir & ſa vertu avoient ſeuls contribué à la conduite qu'elle avoit tenue, il s'étonna que les déférences qu'il avoit pour elle, les reſpects qu'il lui faiſoit rendre, & l'union qui regnoit entr'elle & Négaliſſe, ne miſſent point de treve à ſa douleur: mais n'oſant encore lui en rien témoigner, il en entretenoit ſouvent la Reine ſon épouſe. Cette Princeſſe en étoit auſſi ſurpriſe que lui, n'en pouvant pénétrer le ſujet: cependant elle inſtruiſit le Roi qu'elle avoit pluſieurs fois vu couler ſes larmes; & que, malgré la contrainte qu'elle ſe faiſoit en ſa préſence, elle lui avoit entendu pouſſer des ſoupirs qui marquoient une vive douleur; qu'elle avoit voulu la preſſer de lui découvrir ce qui cauſoit cet excès de mélancolie, ſans qu'elle eût jamais répondu à ſes ſollicitations, que par des careſſes & des raiſons qui ne lui avoient point paru vraiſemblables. Ce diſcours de Négaliſſe fortifia Edmond dans le deſſein de ſavoir abſolument de quoi la Reine pouvoit ſe plaindre; les obligations qu'il lui avoit, la lui faiſoient toujours regarder comme ſa mere, & il enviſageoit comme une tache à ſa gloire qu'elle eût quelque ſujet de mécontentement dans un lieu où il étoit le maître. Prévenu de cette idée, & voulant s'éclaircir à quelque prix que ce fût, il ſe rendit à ſon appartement; il y entroit ſi ſouvent dans une même journée, & l'on étoit ſi

bien instruit de l'intelligence qui regnoit dans toute la Famille Royale, que les cérémonies ne s'y pratiquoient que rarement, & que l'on négligeoit la plupart du temps de l'annoncer : ainsi il pénétra jusqu'au cabinet de la Reine, sans que personne l'en avertît. Elle étoit seule, assise dans son fauteuil, le coude appuyé sur une table, la tête penchée sur une main, dans laquelle étoit un mouchoir ; & tenant dans l'autre un portrait en miniature, qu'elle regardoit avec une si grande attention, qu'elle n'entendit rien du bruit que fit le Roi en entrant.

Ce Prince la contempla un moment sans rien dire ; mais ayant avancé la tête pour voir le portrait, il fut si surpris d'y voir celui de Canut, Roi de Danemarck, son mortel ennemi, qu'il fit un cri perçant qui tira Emme de sa rêverie de la maniere du monde la plus cruelle. La présence d'Edmond la troubla de telle sorte qu'elle laissa tomber le portrait, & un torrent de larmes lui baigna tout le visage. Le Roi fut touché de l'état où elle étoit ; mais voulant continuer de s'instruire de ce qu'il n'avoit déjà que trop bien pénétré, il ramassa la boîte, & s'asseyant près d'elle : je vous demande pardon, Madame, lui dit-il, d'être la cause d'une douleur si violente ; j'ai été frappé, je l'avoue, de la vue de cette peinture ; elle rassemble dans mon imagination tant de fâcheux objets, que tout le respect que j'ai pour vous n'a pu me forcer au silence : j'y vois les traits d'un Prince qui

a fait deux fois la désolation de ma Famille & de l'Etat; qui a détrôné mon pere, qui l'a vaincu, & qui cherche à m'arracher l'Empire avec la vie. Pour comble de malheur, j'y vois un Prince qui, malgré tous les maux qu'il nous a faits & qu'il veut nous faire, a trouvé le chemin de votre cœur, pour qui vous brûlez en secret, & pour les jours duquel vous faites des vœux ardens, au moment que je cherche à le sacrifier à l'Etat, à ma gloire & aux mânes de mon pere.

Voyez, Madame, dans quelle affreuse situation vous réduisez le malheureux Edmond! Vous m'avez servi de mere, je vous honore & je vous aime autant que si j'étois votre fils: cependant, si je veux suivre inviolablement les loix qu'un nom si doux exige de moi, il faut que je renonce au Trône, à l'honneur & à la vie, en rendant les armes à mon ennemi; & si j'écoute, comme j'y suis obligé, la gloire de mon rang, celle de ma naissance, & ce que me demande la conservation de l'Etat & la mienne propre, en poursuivant Canut, en attaquant sa vie, j'attaque la vôtre; en perçant son cœur, je vous donne le coup mortel: chaque victoire que je pourrai remporter sur lui seront autant de crimes commis contre vos jours. Si je lui cede, je suis indigne de vivre & de regner; & si je lui dispute la vie & la couronne, je deviens envers vous ingrat & parricide.

Ah! Madame, continua-t-il en lui prenant les mains, faites-moi sortir d'une alter-

native si terrible : je ne demande pas que vous cessiez d'aimer, je connois par moi-même qu'il est des feux qui ne peuvent s'éteindre ; mais par pitié éclairez mon esprit offusqué par de si cruels objets; donnez-moi les moyens d'accorder votre amour & ma gloire, & soyez ma mere pour un moment encore.

Le Roi prononça ces paroles avec une action si soumise, que la Reine, qui avoit eu le temps de se remettre pendant son discours, en fut émue jusqu'au fond du cœur; & voyant qu'il n'étoit pas question de déguiser une flamme que son imprudence venoit de manifester, elle prit sur le champ son parti ; & rappellant sa vertu, après avoir essuyé les larmes qui couloient le long de son visage : oui, Seigneur, lui répondit elle, vous êtes mon fils, & je serai toujours votre mere ; des sentimens qui me sont étrangers ne l'emporteront jamais sur ce que je vous dois, & sur ce que je me dois à moi-même. Ne croyez pas que je veuille me parer ici d'une fausse sagesse, je suis coupable, & tout à la fois innocente : coupable, de n'avoir pu me garantir d'un funeste amour ; innocente, parce qu'il est ignoré de toute la terre ; que celui qui l'a fait naître ne le saura jamais, & que tout ardent qu'il est, il ne m'a point portée à faire les vœux que vous me reprochez : ma foiblesse a triomphé de ma vertu en me faisant aimer Canut; mais ma vertu a su triompher à son tour de tout ce qui pouvoit attaquer

vos intérêts & votre gloire. J'aime Canut comme Roi de Danemarck, & je le déteſte comme uſurpateur de l'Angleterre; & bien loin de ſouhaiter qu'il remporte la victoire, je ne déſire que de le voir ſortir de vos Etats. Le bruit de ſa renommée, les lauriers dont il eſt couvert, ont peut-être contribué au fatal penchant que j'ai pour lui. Suivez, Seigneur, tout ce que vous inſpire contre lui l'honneur & l'orgueil de votre rang; pourſuivez-le & chaſſez-le de votre Royaume; au lieu d'être ingrat & parricide, peut-être aſſurerez-vous ma vie & mon repos, & qu'en diminuant ſa gloire, en le bannifſant de l'Angleterre, vous le bannirez auſſi pour jamais de mon cœur.

Quoique cette belle Reine penſât véritablement ce qu'elle diſoit, & qu'Edmond lui connût aſſez de grandeur d'ame pour ne rien faire qui fût indigne d'elle, la triſteſſe qui étoit répandue ſur toute ſa perſonne, & l'amour qui perçoit à travers ſa mélancolie, lui fit facilement juger que de tels ſentimens coûtoient cher à ſon cœur: il la plaignit; mais il ſe trouvoit encore plus malheureux d'être dans l'obligation de traiter comme le plus cruel de ſes ennemis un homme que cette Princeſſe aimoit ſi tendrement, & qu'il auroit aimé lui-même s'il eût été un autre que Canut.

Cette réflexion l'affligeoit ſenſiblement; & la ſituation où le mettoit cet amour ſi extraordinaire, le lui fit regarder comme le plus grand de tous les malheurs. Cepen-

dant, pour ne pas augmenter la douleur de la Reine, il feignit d'être content des résolutions que lui faisoit prendre sa vertu ; & il sut si bien ménager sa confiance, qu'elle lui avoua que cette passion s'étoit emparée de son cœur dès le vivant même d'Etelred : & que le portrait du Roi Canut, qui venoit de le trahir en ce moment, étant tombé entre ses mains avec plusieurs bijoux qu'elle avoit achetés, les traits de ce Prince l'avoient si frappée, qu'elle n'en avoit pu détourner ses yeux ni sa pensée ; & que, pour achever de la perdre, elle avoit eu la curiosité de s'informer si les qualités de ce Monarque répondoient à la beauté de sa physionomie; qu'on lui avoit dit tant de bien, que l'amour s'étoit insensiblement glissé dans son ame; & que le plaisir qu'elle avoit eu à en entendre parler lui ayant ouvert les yeux sur ses propres sentimens, elle avoit reconnu avec un véritable désespoir que l'amour la faisoit agir ; mais qu'ayant rappellé son devoir & sa vertu, ils avoient étouffé pour un temps cette funeste tendresse, qui, n'étant nourrie d'aucun espoir, avoit semblé s'éteindre jusqu'au temps de la mort du Roi son époux : que la liberté que cette perte lui avoit rendue, avoit rallumé ses feux, & que la honte de se retrouver plus tendre que jamais pour leur ennemi commun, joint au combat continuel qu'elle rendoit contr'elle-même pour vaincre ce fatal penchant, avoit causé la mélancolie dont il s'étoit alarmé : mais qu'enfin

elle lui répondoit de triompher entiérement de ſa foibleſſe, & de perdre plutôt la vie que de rien entreprendre contre ce qu'elle devoit à l'Etat & à ſa gloire.

Ce récit confirma Edmond dans ſes triſtes penſées ; il ſavoit par expérience qu'une paſſion contrainte n'en devient que plus violente ; les ſuites de celle de la Reine le faiſoient trembler: & quoiqu'il crût Emme incapable de trahiſon, il ne pouvoit s'empêcher de craindre que cela ne contribuât quelque jour à la perte du Royaume. Il ne fit rien connoître à cette Princeſſe des ſoupçons qui commençoient à le troubler ; & l'ayant conſolée le mieux qu'il lui fut poſſible, & aſſurée d'un ſecret inviolable, il fut chercher auprès de Négaliſſe ſa propre conſolation, & les moyens de prévenir les malheurs dont il croyoit que cet amour le menaçoit.

La jeune Reine fut extrêmement ſurpriſe au détail que lui fit Edmond de ce qu'il venoit d'apprendre ; mais comme les femmes, de quelque grand génie qu'elles ſoient, ne portent pas leurs vues ſi loin que les hommes en matiere d'Etat, elle ne crut pas que le Roi ſe dût ſi fort alarmer d'une choſe qui, ſelon ſon idée, pouvoit lui devenir favorable.

Elle fit donc entendre à ce Prince que ſi on pouvoit adroitement inſinuer au Roi de Danemarck les mêmes ſentimens pour Emme qu'elle avoit pour lui, cet hymen feroit peut-être faire la paix ; que ce Mo-

narque étoit jeune, & par conséquent susceptible de passion ; qu'à vingt-quatre ans, & passant avec vérité pour une des belles Princesses de l'Europe, il étoit de toute apparence que Canut ne seroit pas insensible à tant de charmes ; mais qu'il falloit employer pour une chose de cette importance des personnes d'une fidélité à toute épreuve, & d'une adresse à ne faire jamais découvrir que cela fût préparé à dessein, lui conseillant même de paroître redoubler ses soins pour chasser Canut, dans le temps que l'on chercheroit à lui inspirer de l'amour pour la Reine, afin qu'il fût assuré que ce seroit un effet du hazard, & non un trait de sa politique.

Ce conseil parut si sensé au Roi d'Angleterre, qu'il ne balança point à le suivre : ainsi ils conclurent qu'il travailleroit dès ce jour même à ce grand projet, & que la Reine Emme n'en sauroit jamais rien, afin de ne lui pas donner un faux espoir, & ne la point entretenir dans celui qu'elle pouvoit avoir. Tout l'embarras de ce Prince étoit de savoir sur qui il jetteroit les yeux pour cette commission, & de quelle maniere on pourroit s'y prendre auprès de Canut. Enfin il fut résolu que l'on se confieroit au Prince Oüels, dont le zele étoit irréprochable, & que l'on se serviroit de ses lumieres, d'autant plus que le Roi savoit qu'il avoit des amis jusqu'auprès de Canut, & qu'il lui seroit plus facile qu'à un autre de faire réussir ce dessein.

Cela fut exécuté de point en point. Le Roi instruisit Oüels de ce qu'il avoit projetté. Cet illustre Favori, qui aimoit Edmond au-dessus de toute chose, fut extrêmement flatté de la confiance, & lui promit de faire ce qu'il souhaitoit, d'autant plus aisément qu'il étoit lié d'une étroite amitié avec Raoul d'Astringk, Seigneur de la Cour de Carut, que ce Monarque favorisoit particuliérement. Oüels & lui avoient un commerce de lettres régulier, malgré l'animosité des deux partis : mais toujours prudens & fideles à leurs Maîtres, leurs écrits n'étoient que jeux d'esprit, & rouloient la plupart sur des sujets de galanterie.

Le Roi d'Angleterre avoit souvent pris plaisir à la lecture de ces lettres, qu'Oüels lui faisoit voir régulièrement. Le Danois entretenoit presque toujours son ami des maux & des plaisirs que l'amour faisoit ressentir, & lui reprochoit sans cesse de ne connoître ni les uns ni les autres ; puisqu'il ne disoit jamais rien de ses aventures, que cela lui faisoit présumer qu'il étoit insensible, ou bien discret.

Oüels dit à Edmond qu'il vouloit prendre cette occasion de faire une fausse confidence à son ami, en lui envoyant le portrait de la Reine Emme, comme si c'étoit celui de sa maîtresse ; qu'il ne doutoit point qu'il ne le fît voir au Roi de Danemarck, avec lequel il étoit très-familier, & qu'indubitablement il l'instruiroit de l'effet qu'il auroit produit ; & selon que la chose auroit

réuſſi, il lui manderoit qu'il l'avoit trompé, pour ne lui pas dire ſon véritable ſecret, puiſque c'étoit le portrait de la Reine qu'il lui avoit envoyé, & qu'il n'étoit pas aſſez téméraire pour adreſſer ſes vœux ſi haut.

Cette imagination plut extrêmement à Edmond; il en remercia Oüels, & le pria de ne point perdre de temps: pour que rien ne manquât à cette entrepriſe, il lui donna un portrait en miniature de la Reine Emme, d'une reſſemblance parfaite, qu'il avoit fait faire autrefois par une main des plus habiles. Oüels, muni du principal objet, fut à l'inſtant effectuer ſon projet de la même maniere qu'il l'avoit expliquée au Roi.

Tandis que ces choſes ſe tramoient, la Reine, qui, par l'aveu qu'elle avoit fait à ce Monarque, ſe trouvoit extrêmement ſoulagée, voyant bien qu'elle tireroit ſa conſolation de ce qui faiſoit auparavant ſa crainte, rendoit compte à N*** de tous les ſecrets de ſon cœur, ne voulant pas lui faire un myſtere de ce qu'elle avoit découvert au Roi. Cette marque d'amitié perſuada cette Princeſſe de l'innocence de ſes intentions; & comme elle la vit entiérement réſolue à ſe vaincre, elle l'y encouragea, en mêlant avec prudence aux motifs qui devoient l'y porter, les plus tendres preuves de la part qu'elle prenoit à ce qui troubloit ſon repos. Le Roi d'Angleterre de ſon côté agiſſant toujours de la même maniere avec elle, & faiſant tous ſes efforts pour la diſtraire de ſa mélancolie, elle paſſa quelque-temps

dans l'espérance de perdre les sentimens avantageux qu'elle avoit pour Canut.

Cependant le favori de ce Prince n'eût pas plutôt reçu la lettre d'Oüels, qu'il courut lui en faire part. Comme il ne venoit rien de Londres à son armée qu'il n'en fût d'abord informé par le bon ordre qu'il y avoit mis, il savoit déjà l'arrivée de ce paquet; & ce Seigneur, qui avoit pour lui la même déférence qu'Oüels pour Edmond, les ouvroit ordinairement en sa présence, chacun de son côté ne voulant donner aucun sujet de soupçon à son Souverain.

Ce fut donc devant lui qu'il ouvrit la lettre d'Oüels, où il trouva le portrait & ces paroles :

LE PRINCE OUELS

AU COMTE D'ASTINGK.

COmme il n'y a rien de plus offensant pour un homme que d'être jugé insensible, je me suis senti si piqué de ce que vous m'en croyez capable, que j'ai passé sur toutes sortes de considérations pour vous prouver le contraire. Voyez, s'il est possible, d'être indifférent à l'aspect de tant de beautés; mais quoique cette peinture soit très-ressemblante, l'objet qu'elle représente a mille autres attraits dont on ne peut exprimer la perfection. Sachez-moi gré de ma confiance, & me faites la grace d'y répondre en me renvoyant ce portrait, que je n'aurois jamais exposé à vos regards, si je ne

vous savois prévenu pour d'autres apas, dans la crainte de me faire un rival du plus cher de mes amis.

OUELS.

Le Roi de Danemarck prêtoit l'oreille à la lecture de cette lettre, tandis que ses yeux étoient occupés à regarder le portrait; il l'examinoit avec une si grande attention, & laissoit voir sur son visage un trouble si considérable, que le Comte d'Astingk craignit dès ce moment que le Prince Oüels ne se fût attiré un rival bien plus dangereux que lui; & pour faire ensorte de détourner ce qu'il croyoit être un grand malheur pour son ami, connoissant le caractere de Canut, qui étoit violent & capable de tout entreprendre pour se satisfaire: Sire, lui dit-il, le Prince Oüels est le Seigneur de la Cour d'Angleterre le plus spirituel; & je suis assuré que, pour m'en faire accroire, il m'a envoyé le portrait de quelque Dame de sa famille, morte peut-être depuis long temps.

Canut sourit de cette idée, & le regardant fixement: Comte, lui répondit il, je veux être instruit de la vérité; mon cœur commence à prendre un vif intérêt à cette personne. Sachez son nom, sa qualité; enfin rendez ma curiosité satisfaite sur tout ce qui la touche, & mandez à votre ami que vous ne lui rendrez point le portrait qu'il ne vous ait informé de ce que je vous demande.

Astingk se trouva alors très-embarrassé;

il craignoit que le Prince Oüels ne s'offensât sérieusement de ce qu'il mettoit le retour de sa peinture à un prix qui devoit coûter si cher à sa discrétion : il fit entendre au Roi de Danemarck les raisons de son inquiétude, en le conjurant de ne pas rendre un jeu de galanterie une affaire d'importance ; mais Canut, qui, à de très-belles qualités, joignoit de grands défauts, & qui imaginoit que le titre de Roi lui rendoit tout permis, lui répondit avec fierté, que, pour se mettre à l'abri de tout soupçon auprès de son ami, il n'avoit qu'à lui mander que c'étoit lui-même qui gardoit le portrait.

Le Comte ne balança plus; & très-content d'avoir une permission qui le mettoit à couvert sur tout ce qui pouvoit arriver, il fit réponse sur le champ au Prince Oüels. Sa lettre étoit en ces termes :

RAOUL D'ASTINGK,

AU PRINCE OUELS.

JE voudrois bien présentement, Seigneur, que vous fussiez véritablement insensible, afin que la perte de votre portrait vous la fût aussi ; je dis sa perte, car il est en des mains qui, je crois, n'ont pas intention de le rendre. L'autorité suprême s'en est emparée & marque un empressement à connoître l'original, qui me fait augurer que vous n'oserez pas seul. Sa Majesté m'ordonne de vous questionner : instruisez-moi, si vous pouvez ; cela devient de

conſéquence pour moi, & je ſuis obligé de manquer aux loix de l'amitié, pour ſuivre celles d'un devoir qui m'eſt ſacré.

RAOUL D'ASTINGK.

Cette lettre fit un plaiſir extrême au Roi d'Angleterre, auquel Oüels la porta d'abord. Voyant ſon deſſein qui commençoit à ſi bien réuſſir, ce Monarque lui fit écrire auſſi-tôt en ſa préſence la lettre que voici.

LE PRINCE OUELS

AU COMTE D'ASTINGK.

CEci devient ſérieux, mon cher Comte; & quoique je me trouve fort heureux de vous avoir trompé, la choſe ne laiſſe pas de m'embarraſſer. Si le portrait que votre Monarque me retient étoit véritablement l'objet de mes feux, je ne ſerois peut-être pas ſi facile à le nommer; mais je n'ai pour celui qu'il repréſente que le profond reſpect & l'attachement qu'un Sujet doit à ſa Souveraine, puiſque c'eſt l'admirable Emme de Normandie, Reine douairiere d'Angleterre, dont les attraits y ſont dépeints. Cependant, comme on ne doit jamais faire ſervir à ſes divertiſſemens des perſonnes de ce rang, faiſons treve aux nôtres, je vous prie, & que cette aventure demeure enſevelie.

LE PRINCE OUELS.

Le Roi d'Angleterre ne douta point que

cette lettre n'achevât d'enflammer Canut ; & il formoit déjà les plus doux projets, lorsqu'il se vit attaqué d'une violente maladie, causée par les peines & les fatigues de la guerre & du Gouvernement, qui le mit au tombeau à la fleur de son âge. Le dixieme jour de son mal, qui fut le quatrieme avant sa mort, il manda le Comte de Kent, son premier Ministre; & en présence de la Reine Emme, de Négalisse, & de tout son Conseil, il lui donna les instructions nécessaires pour résister aux Danois, sans rien hazarder, & pour les chasser du Royaume. Ensuite ayant fait retirer tout le monde, à la réserve des Reines Emme & Négalisse, qui fondoient en larmes : je meurs, dit-il, Madame, en s'adressant à la Reine Emme, & dans un temps où ma vie étoit plus utile que jamais aux personnes qui me sont cheres. Le Ciel ne veut pas que j'exécute mes desseins ; ainsi il ne me reste plus que l'espoir que vous protégerez toujours, & contre Canut même, le précieux dépôt que je mets entre vos mains. C'est cette malheureuse Princesse, continua-t-il en prenant les mains de Négalisse, & ce sont mes enfans. Malgré les ordres que je viens de donner, je ne prévois que trop le destin de l'Angleterre. Vos charmes adouciront notre ennemi ; mais l'amour qui l'obligera peut-être à respecter mes freres, parce qu'ils sont vos fils, n'aura pas les mêmes égards pour les miens. Ne les abandonnez pas, Madame, & daignez récompenser dans les enfans

l'inviolable attachement que vous avez trouvé dans le pere. Et vous, ma chere Princeſſe, dit-il à Négaliſſe en lui baiſant les mains, conſervez-vous pour eux : votre amour ne me laiſſe pas lieu de douter de l'excès de votre douleur; & de quelque fermeté dont je veuille m'armer moi-même, je me ſépare de vous avec un regret qui me fait juger du vôtre.

Cependant, ma chere Négaliſſe, il faut triompher de toutes ces foibleſſes, & ranimer notre courage l'un & l'autre; moi, pour vous quitter, & vous, pour ne ſonger qu'à garantir vos fils de la fureur de nos ennemis. Le Ciel vous le commande; je vous en prie, ajouta-t-il, en la preſſant entre ſes bras, par l'ardeur du parfait amour qui nous uniſſoit.

La déſolée Négaliſſe fit de vains efforts pour répondre à ce Prince mourant; ſes ſanglots lui coupérent la voix, un torrent de larmes offuſquérent ſes yeux, & inondoient à la fois ſon viſage & celui de ſon époux, qu'elle tenoit embraſſé ſi étroitement, qu'on eût dit qu'elle croyoit par-là retenir ſon ame, ou l'obliger à recevoir la ſienne. La Reine Emmeline n'étoit pas dans un état moins douloureux; & ce qu'il y eut d'extraordinaire, fut que celui qui devoit avoir beſoin d'être exhorté à la mort, exhortoit & conſoloit les autres. Il paſſa les quatre derniers jours de ſa vie dans cette occupation, témoignant dans toutes ſes actions & ſes paroles, une conſtance héroï-

que, & rendit enfin ſes derniers ſoupirs entre les bras de ſa chere Négaliſſe.

C'eſt ainſi que l'Angleterre perdit le plus aimable Prince qu'elle eût jamais eu ; il poſſédoit toutes les beautés de ſa mere & les vertus de ſon pere, ſans en avoir les défauts; la nature avoit raſſemblé en lui autant de belles qualités qu'il en auroit fallu pour faire admirer pluſieurs grands hommes : il étoit adoré des peuples, tendrement aimé des Courtiſans, reſpecté & craint des uns & des autres.

S'il eſt vrai que la part que nous voyons prendre à nos afflictions a le pouvoir de les adoucir, celle de ces triſtes Princeſſes dût recevoir une grande conſolation par la douleur publique. Ce fut un deuil général dans tout le Royaume ; mais un deuil du fond du cœur, que l'amour fait plutôt porter que le devoir, & dont le morne ſilence fait mieux le panégyrique des Rois, que les paroles les plus éloquentes.

Il n'y eut perſonne qui ne s'imaginât avoir perdu dans cet aimable Prince ſon pere, ſon fils, ou ſon époux ; & la ſituation préſente de l'Etat augmentant encore la déſolation, on ne voyoit que pleurs, on n'entendoit que ſoupirs & que gémiſſemens ; & dans le nombre des Sujets du Roi Edmond, le Comte de Kent, ſon premier Miniſtre, fut le ſeul à qui cette mort parut être propice à ſes intérêts. Le Roi de Danemarck n'eût pas plutôt appris le trépas de celui d'Angleterre,

qu'il tenta la fidélité de ce Miniſtre par les offres les plus avantageuſes, & comme depuis la derniere lettre du Prince Oüels au Comte d'Aſtingk, ce Monarque avoit joint à ſon ambition démeſurée le plus violent amour pour la Reine Emme, & que ſa paſſion s'accordoit avec ſa politique, il n'épargna ni prieres ni promeſſes pour obliger le Comte de Kent à lui faciliter la conquête de l'Angleterres.

Le Comte, qui avoit autant d'ambition que Canut, écouta ſes propoſitions ; & tandis qu'il faiſoit avec lui ſon parti, il le laiſſa arriver ſans obſtacle juſqu'aux portes de Londres.

A ſes approches la Reine Négaliſſe ſe retira avec toute ſa famille dans Siekfort, après avoir encouragé la Reine Emme à mettre en ſûreté les deux fils qu'elle avoit eus d'Etelred, ne voulant lui rien découvrir de l'amour de Canut, dans la crainte qu'elle ne prît trop de confiance au pouvoir de ſes charmes, & que cela ne lui fît négliger le ſalut des reſtes précieux de la Maiſon royale ; au contraire, elle lui peignit ce Prince, ambitieux, cruel & capable d'agir plutôt en tyran qu'en vainqueur généreux. Ainſi, quelque prévenue qu'elle fût en faveur de Canut, comme elle ignoroit véritablement ſes ſentimens, & que le plus ſûr pour elle étoit d'éloigner les Princes, elle promit à Négaliſſe de ſuivre ſes conſeils, ſi elle voyoit qu'il fallût abſolument ſe rendre au Roi de Danemarck, eſpérant encore

qu'on pourroit lui réſiſter. Mais ayant été informée des ſecretes menées du Comte de Kent, & ne doutant point de la perte de l'Etat, puiſque ce Miniſtre la trahiſſoit, elle confia les Princes ſes fils à des ſerviteurs fideles, qui eurent l'adreſſe de les conduire en Normandie, où le Duc Richard les reçut avec la même généroſité qu'il avoit eue autrefois pour le Roi Etelred, leur pere.

Cependant Canut, ayant offert au Comte de Kent des biens immenſes & des emplois conſidérables, avec la main de la Princeſſe Thire, ſa fille, ſœur du Prince Harald, que ce Monarque avoit eus d'une jeune Danoiſe, ſa maîtreſſe, il parvint enfin à bannir de ſon ame ce qui y reſtoit de fidélité pour ſes légitimes Souverains. Leur traité fut bientôt conclu; & tout ayant été arrêté entr'eux, Canut ne trouva plus d'obſtacles à ſe ſoumettre le Royaume; & ayant donné ſes ordres en conquérant pour aſſembler les Etats à Londres, il y fut reconnu pour légitime Roi d'Angleterre, la crainte leur ayant ôté tous égards pour le ſang de leurs anciens Rois: après quoi Canut fit une ſuperbe entrée dans la Capitale; & les cérémonies de ſon triomphe ne furent pas plutôt achevées, qu'il ne ſongea plus qu'à ce qui touchoit ſon cœur, en rendant viſite à la Reine.

Cette Princeſſe avoit abandonné le Palais, & s'étoit retirée dans celui qu'elle avoit fait bâtir du vivant du Roi Etelred. Les deſor-

dres de l'Etat & ceux de ſon ame la mettoient dans une ſituation des plus cruelles ; ſa paſſion n'avoit trouvé nulle diminution dans tous ces troubles ; & elle ſe reprochoit ſans ceſſe, comme un crime, d'aimer un Prince qu'elle n'auroit dû regarder qu'en mortel ennemi. Elle étoit dans l'irréſolution du parti qu'elle devoit prendre, de paſſer en Normandie, ou de reſter en Angleterre pour y tenir les eſprits dans une aſſiette favorable à ſes enfans, en cas de quelqu'événement nouveau, lorſque Canut lui fit demander la permiſſion de la voir, & ſuivit de ſi près ſon envoyé, que la Reine le vit plutôt entier qu'elle n'eut le temps de répondre. Il étoit accompagné des plus grands Seigneurs d'entre les Anglois & les Danois. Cependant la pompe dont il étoit environné ne fut pas ce qui arrêta les yeux de la Reine ; ſa perſonne ſeule attira toute ſon attention. Ce Prince étoit grand, bien fait, les regards pleins d'eſprit & de feu, l'air affable & prévenant, mais grand politique & cruel à l'excès.

Ces qualités extérieures étant celles qui éclatoient le plus en ce moment achevèrent de lui livrer le cœur de cette Princeſſe. Sa beauté ne fit pas moins d'impreſſion ſur l'eſprit de Canut ; & s'ils s'étoient aimés l'un & l'autre ſur de ſimples portraits, la réalité des perfections qu'ils ſe trouvèrent en ſe voyant les enchaîna pour jamais. Comme ce n'eſt point l'hiſtoire de leurs amours que je dois vous raconter, & que même

elle n'a pas eu des incidens capables de nous y arrêter, je me contenterai de vous dire que cette conversation se passa en complimens réciproques, & que le lendemain ce nouveau Roi d'Angleterre envoya le Comte de Kent à la Reine, pour la prier de reprendre son appartement dans le Palais, où il vouloit qu'elle fût traitée & respectée comme du vivant du Roi son époux, accompagnant cette priere de présens magnifiques.

Cette Princesse, qui se défioit de tout ce que le Comte négocioit, refusa les offres de Canut, ainsi que ses présens, afin d'ôter une entiere connoissance de ses sentimens, mais, étant en secret extrêmement sensible à la considération qu'il lui témoignoit, elle fut lui rendre sa visite, & le remercier de ses attentions. Canut parut si charmé d'elle à cette seconde vue, qu'il résolut de ne pas tarder à s'expliquer; & comme il avoit remarqué le mépris qu'elle avoit pour le Comte de Kent, il ne voulut point faire passer ses propositions par sa bouche, & demanda lui même à la Reine une audience particuliere.

Cette belle Princesse, qui s'étoit apperçue d'une partie de ce qui se passoit dans l'ame du Monarque, se douta de ce qui l'obligeoit à lui faire cette priere, & l'amour lui persuadant que l'intérêt de ses enfans étoit de le ménager, elle lui marqua une heure pour cet entretien. Le Roi s'y rendit avec empressement; la conversation fut secre-

te ; mais Canut en sortit si content, que les plus confidens de la Reine jugerent qu'elle avoit reçu sans colere l'aveu de sa flamme.

En effet ce Monarque, persuadé que les Anglois lui sauroient gré de leur donner pour Souveraine celle dont ils étoient accoutumés de respecter les ordres, donna les siens dès le lendemain pour la cérémonie de leur mariage ; & quelques jours après ils s'épouserent avec un applaudissement général. Canut ayant découvert à la Reine par quelle voie il avoit eu son portrait, elle ne douta point que ce trait ne fût parti de l'amitié que le Roi Edmond avoit eue pour elle, & que ce Prince, sans lui en rien dire, n'eût eu le dessein de travailler à cet hymen. L'idée qu'elle en eut lui ayant été confirmée par le Prince Oüels, à qui elle ordonna de dire la vérité, redoubla extrêmement sa reconnoissance envers la mémoire de ce grand Roi ; & ne pouvant en donner des marques plus sensibles qu'en partageant sa gloire & son bonheur avec son illustre veuve, elle écrivit à Négaliffe une lettre remplie de tendresse, en la conjurant de revenir à la Cour ; qu'elle y seroit traitée en Reine, & que cette complaisance pour elle & pour Canut produiroit peut-être un grand bien pour ses fils, d'autant plus qu'elle emploieroit tout le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de ce Prince pour faire assurer leur sort.

Mais la vertueuſe Négaliſe, qui connoiſſoit mieux Canut que la Reine ſon épouſe, & qui ſavoit le péril que ſes fils couroient auprès de lui, lui répondit qu'elle la ſuppliroit de ne la point gêner là-deſſeus ; qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de rentrer dans un Palais où tout lui retraceroit ſon bonheur paſſé, & lui feroit enviſager ſa condition préſente, ni vivre dans une Cour ſoumiſe aux loix d'un Prince étranger, occupant le Tróne de ſon époux, tandis que ſes fils étoient forcés de paſſer leurs jours comme de ſimples particuliers.

La Reine Emme, qui vit bien qu'il étoit impoſſible de la guérir de ſa crainte ſur la vie de ſes fils, & qui commençoit, mais trop tard, à connoître le caractere cruel de Canut, ne lui en parla plus, & ſe contenta d'avoir avec elle un commerce de lettres de confiance & d'amitié. Les Anglois charmés que ce Prince leur eût donné Emme pour Reine, ſe ſoumirent entiérement à ce nouveau Maître ; enſorte que le Royaume ſe trouva bientôt paiſible dans toutes ſes parties.

Cependant Canut, dont l'ambition étoit ſans bornes, projettant les fondemens d'une monarchie univerſelle, & poſſédant déjà depuis le midi de l'Angleterre juſqu'au fond du ſeptentrion, voyoit avec chagrin de grands obſtacles à ce fameux deſſein. La vie des Princes du Sang royal d'Angleterre y fourniſſoit un empêchement que ſa politique cherchoit à vaincre ; & pour y mieux

parvenir, il consulta le Comte de Kent son gendre, qui, plus ambitieux encore que son beau-pere, se flattoit qu'il pourroit bien lui-même monter un jour sur le Trône, Canut n'ayant point d'enfans légitimes, ce qui le rendoit le plus proche de la couronne. Dans cette vue il ne balança point à lui conseiller de faire périr les restes précieux du sang de ses Rois, & de commencer par les fils du Roi Edmond, & le Prince Edouin, second fils d'Etelgive, qui étoit à la Cour, auquel Canut, par politique, faisoit beaucoup d'amitié, & lui avoit assigné des fonds proportionnés à la grandeur de sa naissance.

Ce conseil étoit trop du goût de Canut pour ne le pas suivre ; tout l'embarras étoit de pouvoir se rendre maître des deux jeunes Princes que Négalisse gardoit avec un soin extrême dans une place forte : d'y employer la violence, toute la Nation auroit pris leur parti ; ainsi il fut résolu par ces deux Politiques sanguinaires qu'on se serviroit de la ruse pour avoir ces deux illustres victimes. Le Roi commença par presser lui-même Négalisse de venir à la Cour, pour y tenir le rang qui lui étoit acquis, & y recevoir tous les honneurs qui lui étoient dus, & accompagna ses lettres de plusieurs prétens superbes.

Mais cette prudente Princesse ne se laissa pas éblouir à ces magnifiques promesses, & sous divers prétextes se tint toujours à Sickfort. Canut ne pouvant réussir par cette

voie, le Comte de Kent gagna le Gouverneur de ces jeunes Princes, qui promit de les livrer au Roi moyennant de groſſes ſommes, dont une partie lui fut donnée d'avance. Il y avoit des troupes dans le comté d'Oxfort, dont le Commandant eut ordre d'obéir au Gouverneur des Princes, & de tenir la choſe ſecrete : il ne manquoit plus à ce perfide qu'une occaſion favorable pour exécuter ſa lâche entrepriſe, & le hazard la lui fournit bientôt telle qu'il la déſiroit.

Négliſſe, dont l'humeur guerriere ne s'étoit pas refroidie par les délices de la Cour, ni par les vifs chagrins dont elle avoit été accablée, ne prenoit point d'autre amuſement que celui de la chaſſe ; & lorſqu'elle faiſoit quelque partie d'éclat dans cet exercice, toute la Nobleſſe circonvoiſine ſe faiſoit honneur de l'y accompagner.

Le perfide Gouverneur des Princes choiſit le temps d'une de ces parties pour s'acquiter de ce qu'il avoit promis au Comte de Kent. Il n'en eût pas ſi tôt appris le jour, qu'il fit venir d'Oxfort un chariot bien attelé, avec trente Cavaliers choiſis, qu'il mit en embuſcade dans un bois qui donnoit derriere le parc de Sickfort, & la Princeſſe étant partie de très grand matin avec ſa troupe, ce traître ſe voyant en liberté de ſe ſaiſir de ſa proie, fit lever les deux Princes, & ſous prétexte de les vouloir divertir, il leur fit traverſer le parc, & ayant ouvert la porte qui rendoit dans le bois, il fit le ſignal dont

il étoit convenu, & le charriot & l'escorte s'avancerent. Alors il y fit monter les Princes, malgré l'opposition d'un homme de leur suite, appellé Delmack, qui, se doutant de quelque trahison en voyant tant de monde, fit tous ses efforts pour empêcher les Princes de monter dans le char : mais le Gouverneur ayant fait faire main-basse sur ce fidel domestique, ils le mirent hors d'état de leur nuire, & le croyant mort, on fit partir le charriot avec une promptitude extrême.

Cependant les Officiers des Princes, qui avoient ordre de ne les quitter jamais, ayant su qu'ils étoient dans le parc, s'y rendirent en diligence, & ayant poussé jusqu'à la porte du bois, qu'ils trouverent ouverte, ils virent le malheureux Delmack expirant ; ils s'en approcherent, & les ayant reconnus : courez, leur dit-il, au secours des Princes que leur lâche Gouverneur vient d'enlever. A peine eût-il prononcé ce peu de mots, qu'il rendit l'esprit, & les Officiers, sans perdre un moment, monterent à cheval, & coururent à toute bride au rendez-vous de la chasse, où ils annoncerent à Négalisse le malheur qui venoit d'arriver. Cette grande Princesse ne s'amusa point à répandre des larmes ; & sur le champ ayant invité toute la Noblesse dont elle étoit accompagnée, à la seconder, elle reprit le chemin de Siekfort, où s'étant fait armer, & ayant pris un cheval frais, suivie de sa compagnie &

des Officiers de ſa maiſon, elle fut à bride abattue ſur les traces des raviſſeurs.

Elle fit une ſi grande diligence, qu'elle joignit le charriot à quelques milles de Londres. A cette vue, l'excès de ſa fureur augmentant ſon courage, elle fondit ſur la troupe, le ſabre à la main, ſans examiner le nombre de ſes ennemis, & s'étant approchée de leur chef, du premier coup elle lui fit ſauter la tête. Le traitre Gouverneur, qui vit bien qu'il n'y avoit point de quartier pour lui, ſortit promptement du charriot, monta à cheval, & ſe mit en défenſe, animant l'eſcorte du geſte & de la voix. Alors la vaillante Négaliſſe, qui n'avoit pu être ſuivie dans ſa rapide courſe que de ſix Gentilshommes, ſe vit entourée de toutes parts par les raviſſeurs; mais, ſans s'étonner, elle ſe défendoit & attaquoit avec une valeur ſi prodigieuſe qu'elle donna le temps au reſte de ſon monde de la rejoindre: elle avoit déjà mis hors de combat pluſieurs de ſes ennemis, quand toute ſa troupe arriva.

Comme elle étoit compoſée d'hommes accoutumés aux périls de la guerre, & de plus animés par ce qu'ils voyoient faire à cette Princeſſe, les choſes changerent bientôt de face: les raviſſeurs furent attaqués de tous côtés; plus de la moitié y perdit la vie, & l'autre eut recours à la fuite. Mais Négaliſſe pourſuivit ſi vivement le Gouverneur, qu'il ne put échapper à ſa juſte vengeance; & ce traitre, loin d'implorer ſa clémence, eut encore l'audace de meſurer

ſon épée contre la Princeſſe. Le combat ne fut pas long ; Négaliſſe lui porta un coup ſi terrible, qu'elle lui abattit le bras droit, & l'avant ſaiſi, elle l'obligea de lui avouer que le Comte de Kent l'avoit payé pour commettre cet attentat, & lui remettre les Princes. Il ne put en dire davantage, la quantité de ſang qu'il perdoit lui ayant ôté l'uſage de la voix, & peu de temps après la vie : mort trop honorable pour un traître, qui méritoit d'expirer dans les plus affreux tourmens, ſous le fer des bourreaux.

La victorieuſe Négaliſſe ramena ſes fils à Siekfort, où tout étoit en allarme ; mais lorſqu'on la vit arriver à la tête de ſa vaillante troupe, au milieu de laquelle marchoit le chariot des Princes, les cris de joie & les félicitations prirent la place de la crainte & de la douleur. La Princeſſe envoya faire des plaintes au Roi & à la Reine de cet attentat ; la Cour & la Ville, qui en furent informés, déclamerent hautement contre le Comte de Kent & ſa perfidie, & firent bien connoître à Canut que le ſang des légitimes Rois d'Angleterre leur étoit encore infiniment cher.

Ce Monarque, qui ſut que le Gouverneur étoit mort, qu'on ne pouvoit rien prouver contre lui, nia fortement d'avoir eu aucune part à cette action, & s'en juſtifia en plein Conſeil ; enſorte que toute l'infamie retomba ſur le Comte de Kent, qui étoit déjà mortellement haï. Cependant les inquiétudes cruelles où la Reine Négaliſſe

étoit continuellement sur la vie de ses enfans, depuis ce funeste jour, ne lui laissant aucun repos, altérerent si fort sa santé, qu'elles lui causerent une maladie de langueur, qu'on eut soin d'abréger par le poison qu'un scélérat de Médecin lui donna comme un remede qui devoit la soulager. Comme elle ne craignoit que pour les Princes, elle n'avoit d'attention que pour eux, & n'étoit en garde sur rien de ce qui pouvoit lui nuire à elle-même, s'imaginant que ses jours n'étant d'aucune conséquence pour Canut, il ne pouvoit rien entreprendre contre sa personne. Mais cette tendre mere devoit bien concevoir que sa vigilance & son exactitude à garantir ce précieux trésor des pieges de ceux qui avoient intérêt de s'en saisir, la leur faisoit regarder comme un obstacle à leurs désirs, & qu'ils emploieroient toutes sortes de moyens pour s'en délivrer.

Ils y parvinrent, les barbares, & cette grande Princesse, qui, par la force de son courage & de sa vertu, avoit soutenu les plus cruels revers de la fortune, succomba enfin sous les traits cachés & envenimés de ses ennemis. Dès les premieres douleurs que la force du poison lui fit ressentir, elle ne douta point du genre de sa mort, & elle s'y prépara avec une fermeté digne d'admiration : la seule chose qui ébranloit quelquefois sa constance, étoit de laisser ses fils en proie à ceux qui ne lui faisoient perdre la vie que pour se rendre maîtres de la leur.

Dans le fort du saisissement que cette pensée lui donnoit, elle écrivit ce peu de mots à la Reine.

NÉGALISSE

A LA REINE D'ANGLETERRE.

MA mort seroit peu de chose, Madame, si elle n'étoit pas un présage assuré de celle de mes enfans. Il falloit nécessairement commencer par moi pour passer jusqu'à eux : nos ennemis vont être satisfaits ; mais, s'il m'est permis de vous faire souvenir de l'amitié que vous m'avez jurée, & de celle que vous aviez pour le feu Roi, mon époux, souffrez que je vous conjure en mourant de la prouver aux précieux restes de son sang. Empêchez que ma mort ne devienne utile aux desseins sanguinaires de leurs persécuteurs : c'est tout ce qu'exige de vous la mourante

NÉGALISSE.

Cette lettre, qui fut rendue à la Reine dès le lendemain de la mort de cette Princesse, la toucha sensiblement : & dès le même moment elle fut trouver le Roi, qu'elle conjura, les larmes aux yeux, de ne point attaquer la vie d'Edmond & d'Edouard, enfans du feu Roi & de Négalisse ; & pour l'y engager, elle employa les termes les plus tendres, & les caresses les plus touchantes. Mais que peut l'amour sur un

cœur

cœur ambitieux & cruel ! Canut l'écouta, & répondit à ces marques de tendresse en homme aussi charmé de l'Empire que de ses appas; & en lui promettant que les Princes ne mourroient pas, il lui fit entendre que sa sûreté dépandoit de les avoir en sa puissance, & de les mettre hors d'état de rien entreprendre contre lui; que, si elle l'aimoit véritablement, elle ne devoit point s'opposer au dessein qu'il avoit de les éloigner de la vue d'un peuple toujours prêt à se soulever en faveur de la nouveauté.

Ce discours fit sentir à la Reine un déplaisir qu'elle eut assez de peine à cacher; mais voyant qu'elle n'en pouvoit obtenir davantage, elle se retira pénétrée de la plus vive douleur. Quelques jours après le Prince Edouin, second fils d'Etelred & d'Etelgive, frere du feu Roi Edmond, fut arrêté & renfermé dans un château inaccessible, & les deux fils de Négalisse furent enlevés, & confinés dans une forteresse au fond de la Suede, où Canut espéroit que ce climat barbare, & bien éloigné des douceurs de celui dans lequel ils avoient été nourris, les feroit périr.

En effet, le Prince Edmond, qui étoit l'aîné, n'y put résister, & mourut peu de temps après y avoir été transféré. Edouin, son oncle, ne lui survécut que de trois mois; mais le jeune Edouard, dernier fils du Roi Edmond & de Négalisse, qui étoit doué de toutes les beautés & des vertus de son pere & de sa mere, sut si bien captiver le cœur

de ſes gardes, & leur témoigner de l'indifférence pour ſa liberté, qu'ils s'accoutumerent inſenſiblement à lui en laiſſer plus qu'il ne leur étoit permis; & cet aimable Prince, profitant de leur négligence, trouva le moyen de ſe ſauver en Allemagne, où il fut reçu favorablement de l'Empereur Henri, troiſieme du nom, qui dans la ſuite lui procura un ſort heureux & tranquille.

Pour Canut, après avoir regné vingt ans en Angleterre, & fait toutes les cruautés qui pouvoient aſſurer ce Royaume à ſa poſtérité, ayant eu un fils de la Reine Emme, il mourut enfin en l'année 1036. Mais la Providence, qui ſe joue des projets des humains, en diſpoſa autrement. La Norwege ſe révolta & ſe choiſit un Roi. Harald, bâtard de Canut, dont le Comte de Kent avoit épouſé la ſœur, avec le ſecours de ſon beau-frere, s'empara de la couronne & du trône d'Angleterre, & le fils de Canut & d'Emme, qui ſe nommoit Canut comme ſon pere, n'hérita que du Royaume de Danemarck.

C'eſt ainſi que la monarchie univerſelle que ce Prince ambitieux avoit préméditée, fut diſperſée, & que les reſtes de la famille d'Etelred & d'Edmond furent obligés de vivre ſous la protection des Princes étrangers; Alfred & Edouard, fils d'Etelred, en Normandie; & le jeune Edouard, fils d'Edmond, en Allemagne: & telle a été la deſtinée des enfans d'Etelgive & de

Négalisse, qui, dans leurs vies & leurs amours, n'ont pas été plus heureux que leurs vertueuses mères.

Toute la compagnie remercia Florinde d'une façon à lui faire juger de l'extrême plaisir qu'elle avoit pris à son récit, & lui donna les louanges qu'elle méritoit sur les agrémens qu'elle y avoit répandus.

Je vous proteste, dit Orsame, que j'aurois été très-touché en mon particulier que la belle Florinde ne nous eût pas rapporté cette histoire, puisqu'elle a fait revivre dans notre souvenir un Prince qui méritoit de plus longues années, & de plus heureux jours.

Il faut convenir, ajouta Julie, qu'Edmond étoit un Monarque accompli, & qu'il est bien triste de voir mourir si tôt de tels hommes. L'ambition, dit Camille, est une terrible passion, lorsqu'elle ne regne pas dans une ame vertueuse : elle ne porte les méchants qu'à de mauvaises actions ; & au contraire, elle n'inspire aux grands cœurs qu'un desir de gloire, qui ne les conduit jamais qu'aux belles choses.

Le Comte de Kent, répondit Alphonse, nous prouve, par ses trahisons, combien un Sujet fidele & zélé est respectable & digne d'une mémoire éternelle, & que les Rois & les Peuples doivent bénir sans cesse le bonheur d'avoir à la tête du Ministere des hommes dont la prudence, la modération, le désintéressement & la vertu sont les uniques guides.

Votre réflexion, dit alors Thélamont, eſt une leçon pour nous, parce que nous jouiſſons de cette ſuprême félicité; mais les éloges que méritent les illuſtres perſonnes qui ſe ſont préſentées à nos yeux en ce moment, nous meneroient trop loin, & nous devons nous contenter d'admirer en ſilence ce que nous ne pouvons louer aſſez dignement. Et puiſque nous ſommes tombés, continua-t-il, ſur le cas que l'on doit faire des ſujets véritablement attachés à leurs maîtres & au bien de l'Etat, je crois que la compagnie ne ſera pas fâchée que je lui rappelle un trait dont la ſingularité ne peut manquer de lui faire plaiſir.

Darius, fils d'Hidaſpes, n'étant encore que particulier, avoit contracté la plus tendre amitié avec Zopirus, Général des Perſes; & comme elle étoit établie ſur les principes de la vertu, rien n'étoit capable d'en altérer la ſolidité. Ce fut par les avis & les conſeils de Zopirus que Darius donna la mort au Mage qui, par ruſe, s'étoit emparé de l'Empire, & le gouvernoit en tyran; & ce fut encore par l'adreſſe de ce fidele ami que Darius monta ſur le trône: car, après la mort du tyran, tous les Princes & les grands Seigneurs de Perſe, étant convenus de ſe rendre dans un même endroit, & que celui dont le cheval hennniroit le premier avant le lever du Soleil, ſeroit Roi, celui de Darius ayant rendu un clair hennniſſement, éleva ſon maître à la ſuprême puiſſance; ce qui n'arriva que par la précaution de Zo-

pirus, qui eut le secret d'obliger cet animal à se faire entendre le premier. De pareilles obligations jettent dans de belles ames de si profondes racines de reconnoissance, qu'elles n'en peuvent être jamais arrachées.

Darius, tout rempli de la sienne, ne trouvoit point de félicité plus parfaite que celle d'avoir un ami tel que Zopirus. Cependant les premiers jours de son avénement à l'Empire ayant exigé de lui des soins & des occupations qui l'empêcherent de témoigner à Zopirus la vivacité de ses sentimens, ce tendre ami s'en affligea, & s'imaginant que l'éclat du trone éblouissoit Darius, & le rendoit peut-être ingrat, une tristesse mortelle s'empara de son cœur, & se répandit si fortement sur son visage, qu'il fut impossible à Darius de ne s'en pas appercevoir.

Tout ce qui le regardoit lui étoit trop sensible pour être sans inquiétude. En cette occasion il lui marqua un empressement extrême pour savoir la cause de sa mélancolie, en le conjurant de s'expliquer librement avec lui. Mais Zopirus, prévenu de ses idées, ne voulut point rompre le silence sur ce sujet, & devenoit chaque jour d'autant plus méconnoissable, qu'il ne ouvroit son cœur à personne sur ce qui le rongeoit.

Darius vivement touché de ne pouvoir pénétrer ce triste mystere, s'examina lui-même, pour connoître s'il avoit manqué en quelque chose à son ami; mais se trouvant innocent dans toute sa conduite, il crut que

c'étoit peut-être l'ambition qui dévoroit Zopirus, & qu'il n'avoit pas assez fait pour lui : dans cette pensée il le combla d'honneurs & de richesses.

Mais Zopirus, dont le cœur étoit frappé d'un trait plus noble, & qui faisoit consister tout son bonheur dans la seule amitié du Roi, s'imaginat que tous ces dons ne partoient que de sa politique & d'une vaine gloire ; pour ne pas paroître ingrat les reçut avec respect, mais sans aucune marque de joie. Enfin, Darius ne sachant plus à quoi attribuer une tristesse qui le désespéroit, le fit entrer un jour dans son cabinet, résolu de ne le point laisser sortir qu'il ne lui eût découvert la cause de son chagrin.

Mon cher Zopirus, lui dit ce Monarque, je ne puis supporter plus long-temps l'état où je vous vois. Au nom de la tendre amitié qui nous unit ne m'en cachez plus le sujet, tel qu'il puisse être ; je vous jure que s'il dépend de moi d'y apporter du remede, il n'y a rien dans mon Empire, rien de soumis à ma puissance, & rien de cher à mon cœur, que je n'emploie, ou que je ne vous sacrifie. Parlez donc, & rompez un silence qui me tue, en me persuadant que vous ne m'aimez plus.

Que je ne vous aime plus, s'écria Zopirus, pénétré des bontés du Roi ! Ah ! Seigneur, c'est pour vous trop aimer que je suis dans l'état où vous me voyez ; & puisque vous me forcez de m'expliquer, apprenez que la seule crainte de n'être plus dans

votre cœur, comme je m'y suis vu avant votre élévation, est le motif de ma tristesse. J'ai cru m'appercevoir de votre changement pour moi ; l'air de majesté qui accompagne vos bienfaits en ote à mes yeux tout le prix : c'est le Roi qui me les donne, ce n'est plus cet ami à qui j'étois si cher, & dont la confiance & l'amitié faisoient toute ma félicité ; c'est un grand Monarque, que je n'aborde qu'en tremblant, que je dois adorer, & qui croit qu'un de ses regards jetté sur moi me distingue à présent de ses Courtisans, autant que je l'étois jadis de tous les Perses par le choix que Darius a fait de moi pour être son ami ; enfin ce n'est plus Darius qui m'estime, c'est le Roi qui daigne quelquefois m'honorer de ses bontés.

Ah ! Seigneur, reprenez tous vos dons, & rendez-moi votre cœur ; je ne veux rien du Souverain Monarque de la Perse, & je veux tout devoir à l'amitié de Darius. C'est manquer au profond respect que l'on doit à son Roi de se dire son ami ; cependant ce titre m'est mille fois plus précieux que les honneurs & les richesses dont vous m'avez comblé : votre amitié, votre confiance & votre premiere familiarité sont les seuls trésors qui peuvent satisfaire mon ambition ; & si vous croyez que la dignité royale ne peut s'accorder avec cette conduite, souffrez, Seigneur, que je vous rende vos présens, & me laissez mourir.

Pendant tout ce discours Darius avaloit à longs traits le plaisir de se voir aimer pour

lui-même, & de ne rien devoir à sa grandeur de l'attachement d'un Sujet fidele & digne de toute son estime ; félicité d'autant plus grande pour un Roi, qu'elle est rare parmi eux : toujours craints, obéis & respectés, ils n'ont pas la douceur de connoître si c'est le cœur ou le devoir qui fait agir ceux qui leur rendent hommage. S'ils pouvoient quitter un moment la puissance suprême, qu'ils verroient de cœurs à découvert ! que de sentimens dévoilés ! que d'ambition découverte ! & que de zele & d'amitié sinceres éclateroient à leurs regards !

Darius gouta cette satisfaction ; & son ame en fut si pénétrée, qu'il fut quelques momens sans répondre à Zopirus, pour se livrer aux agréables réflexions que lui faisoit faire son bonheur ; mais enfin, rompant le silence : mon cher Zopirus, lui dit-il en l'embrassant avec tendresse, je me croirois indigne du trone où vos soins m'ont fait monter, si je changeois un instant de ma vie à votre égard. Votre crainte vous a séduit, & je vous proteste ici que je ne serai jamais Roi pour vous, que vous trouverez toujours en moi Darius votre ami, & que je préfere votre amitié à toutes mes couronnes. Bien loin que je croie faire tort à la majesté royale en vivant avec vous familiérement, je crois lui faire honneur. Rien n'est plus glorieux à un Monarque que de pouvoir se vanter d'avoir un ami, & il ne le peut prouver qu'en le faisant connoître par ses actions. Vivons donc,

continuoit-il en lui tendant les bras, comme nous faisions autrefois; je suis toujours Darius, soyez toujours mon cher Zopirus: conservez mes présens, ils ne sont point les effets de ma générosité, ce ne sont que de simples marques de la plus parfaite amitié; & si je me souviens quelquefois avec vous que je suis Roi, ce n'est que par la joie de me voir en état de vous prouver mon estime & ma confiance.

De si tendres assurances ne pouvoient manquer de calmer Zopirus, & de détruire ses craintes; il rougit d'avoir eu des pensées si peu conformes aux grands sentimens de Darius. La délicatesse de son amitié pour lui fit croire qu'il l'avoit offensé en le jugeant capable de changer; il lui en demanda pardon, en lui rendant grace de la continuation de ses bontés, & cet entretien serra plus que jamais les nœuds de leur amitié. Zopirus reprit son humeur ordinaire, & Darius sa premiere familiarité; & comme il ne pouvoit douter d'être aimé sincérement de Zopirus, il écoutoit avec douceur les remontrances qu'il lui faisoit quelquefois sur les choses où il le voyoit manquer à l'exacte justice, ce fut à ses conseils que les Juifs durent la permission que ce Monarque leur donna d'achever de bâtir le temple de Jerusalem.

Mais le zele de Zopirus pour son Maître ne s'en tint pas là, & il eut bientôt une occasion de le faire paroître d'une maniere extraordinaire, qu'on peut assurer

que ce trait eſt unique, & le plus ſingulier qui ſoit jamais arrivé.

Les Babyloniens s'étant voulu ſouſtraire de la domination des Perſes, d'un conſentement unanime, égorgerent tous ceux qui ſe trouverent dans Babylone, & ſecouerent le joug. Darius, informé de cette révolte, marcha à la tête d'une puiſſante armée, & vint mettre le ſiege devant cette ſuperbe Ville; mais ayant trouvé des difficultés & une réſiſtance qu'il n'avoit pas attendue, il ſe vit, après un long & pénible ſiege, à la veille de le lever honteuſement.

Ce Prince au déſeſpoir ne confioit ſon chagrin qu'au ſeul Zopirus, qui, ne trouvant aucun moyen de le faire réuſſir dans ſon entrepriſe par les voies ordinaires de la guerre, imagina une ruſe, pour y parvenir, qui n'a point eu d'exemples. Après y avoir long-temps rêvé, & s'être fortement affermi dans ſon deſſein, qu'il cacha avec ſoin au Roi & à toute l'armée, il ſe fit couper le nez & les oreilles, & tout ſanglant ſe fut préſenter aux portes de Babylone. On le conduiſit auſſi-tôt dans l'aſſemblée des principaux de la Ville, dont il fut d'abord reconnu: alors Zopirus déclamant contre l'ingratitude de Darius, leur dit que c'étoit ce Prince qui l'avoit fait traiter ainſi pour lui avoir donné des conſeils utiles à ſa gloire; qu'outré d'avoir reçu ce ſenſible affront, il vouloit s'en venger à quelque prix que ce fût, & qu'il ne trouvoit point d'occaſion plus digne de lui que celle de leur offrir

son bras & les restes de sa vie, pour les aider à chasser ce barbare Prince de devant leurs murailles.

Les Babyloniens, sachant qu'il étoit le meilleur Général des Perses, & qu'il joignoit la sagesse & la prudence à la plus rare valeur, le reçurent avec une joie extrême, le comblerent d'honneurs, & d'un commun accord lui déférerent le gouvernement & la garde de leur Ville. Lorsqu'il se vit revêtu de cette dignité, il donna des ordres qui firent si bien connoître son habileté, que les Babyloniens se croyant en sureté, se reposerent entiérement sur lui.

Cependant le bruit de la défertion de ce Général s'étant répandu dans l'armée des Perses, tout le monde en fut alarmé; & chacun s'imagina qu'il n'y avoit plus qu'à lever le siege, puisqu'un homme si nécessaire par ses avis & son courage avoit passé chez les ennemis.

Le seul Darius étoit tranquille; & quoiqu'il ne portât point ses idées au véritable motif de cette action, jugeant des sentimens de son ami par les siens, il ne douta pas un instant qu'il n'y eût du mystere dans la démarche de Zopirus, & que cette aventure ne cachât quelque grand dessein. Dans cette pensée, loin de songer à lever le siege, il fit redoubler les attaques, où il fut toujours repoussé par la valeur de Zopirus: mais, sans se rebuter, & fermant l'oreille à tout ce qu'on lui disoit contre lui, persuadé de la fidélité de son ami, il avançoit

toujours ſes travaux, les preſſentimens que lui donnoit ſon amitié le faiſant concourir, ſans le ſavoir, au deſſein de Zopirus.

Enfin, ce grand homme voyant les travaux de Darius dans l'état qu'il les déſiroit, trouva moyen de lui faire dire de s'approcher d'une des portes de la Ville, qu'il la trouveroit ſans défenſe, lui indiquant les endroits dont il devoit s'emparer, & le nombre des troupes qu'il falloit qu'il fît entrer. Le Roi de Perſe exécuta de point en point les avis de ce Général, ſans en rien communiquer à perſonne, & ſans autre aſſurance que l'idée où il étoit que Zopirus étoit incapable de le trahir. Ainſi il s'avança à la porte qu'il lui avoit indiquée, la trouva dans la ſituation qu'on lui avoit promiſe; & avec le nombre de troupes que ſon ami lui avoit preſcrit, il entra lui-même dans la Ville ſans crainte & ſans défiance: enſorte que l'alarme s'étant donnée, tout fut en mouvement dans Babylone: mais les meſures avoient été ſi bien priſes, que tout ce qui ſe préſenta pour ſe défendre fut taillé en pieces, & la Ville réduite ſous l'obéiſſance de Darius, qui, à la priere de Zopirus, fit grace aux habitans.

Mais que devint ce Monarque, & qu'elle fut ſa douleur, lorſqu'il vit qu'il ne devoit la réduction de Babylone qu'au funeſte état de ce parfait ami, qui que ce ſoit n'ayant ſu cette mutilation! Darius en répandit des larmes, ſon cœur en gémit, & ſon déſeſpoir lui fit prononcer ces belles

paroles, qui, avec l'action de Zopirus, ont passé à la postérité : » qu'il eût donné cent » Babylones pour voir ce fidele ami exempt » d'une telle difformité. "

Je ne crois pas, dit alors Silviane, qu'il y ait dans aucune histoire une pareille preuve de zele & d'amitié ; j'en ai l'ame saisie. J'en suis effrayée, ajouta Camille, & mon admiration est accompagnée de tous les mouvemens de la terreur. Je savois ce magnifique trait, interrompit Erasme ; mais comme j'ignorois les particularités qui l'ont dévancé, il a eu pour moi les graces de la nouveauté. Il est sans contredit que l'action de Zopirus est la plus belle & la plus singuliere dont on ait jamais entendu parler : mais il faut aussi convenir que la confiance de Darius a quelque chose de grand, & qu'il y a autant d'héroïsme dans son amitié, qu'il y en a dans les preuves de celle de Zopirus.

Pour moi, dit agréablement Hortense, je trouve qu'ils n'ont rien à se reprocher. Si Zopirus s'est défiguré pour tromper les Babyloniens, & les réduire sous l'obéissance de leur Roi, Darius s'est exposé lui-même aux incidens les plus étranges, sur la seule confiance qu'il avoit en lui ; & cette sécurité me paroît une preuve d'amitié qui peut être mise au même degré de celle de Zopirus.

Enfin, reprit Orsame, sans la ruse de ce Général, le Roi de Perse eût été contraint de lever le siege, & de laisser les rebelles impunis. Cela est certain, dit Orophane,

& il eſt des occaſions où la ruſe eſt d'un grand ſecours ; il en eſt mille exemples qui ne ſont pas du genre de celle de Zopirus, mais qui n'en ont pas été moins neceſſaires.

Le commerce trop étendu d'Himera en Sicile, Ville grande & puiſſante, ayant donné de la jalouſie aux Carthaginois, ils réſolurent de la détruire. Pour cet effet, Amilcar, leur Général, avec une armée de deux cents mille hommes & de cinq cents vaiſſeaux ou galeres, vint l'aſſiéger par mer & par terre. Les habitans d'Himera juſtement allarmés, implorerent l'aſſiſtance de Gélon, Roi de Syracuſe, qui ne tarda pas à venir au ſecours de ſes Alliés ; mais ne jugeant pas ſes forces ſuffiſantes pour attaquer de front celles des Carthaginois, il ſe contenta de ſe poſter dans des lieux forts d'aſſiete, & de harceler les ennemis en leur coupant les vivres & en prenant ſes avantages pour attaquer les fourageurs, où ſes troupes avoient toujours le deſſus. Cependant ces légeres faveurs de la fortune ne décidant rien, il étoit dans l'embarras de ce qu'il devoit faire, lorſque le hazard fit tomber entre ſes mains des députés qu'Amilcar envoyoit à ceux de Sélucie, avec des dépêches, par leſquelles ce Général ordonnoit aux peuples de cette Ville de lui envoyer toute leur Cavalerie, dans le temps qu'il leur preſcrivoit.

Cette découverte fit venir une idée à Gélon, qu'il ne communiqua à perſonne, & qu'il exécuta de cette ſorte. Il fit enfer-

mer les députés d'Amilcar, & les fit si bien garder, qu'il leur fut impossible d'instruire les Carthaginois de leur sort ; & environ le temps marqué par les dépêches de leur Général, il fit équiper la meilleure cavalerie des armes & de la livrée des Seluciens, leur donna des ordres secrets, & les fit partir pour le camp des Carthaginois, accompagnés de deux faux députés, avec des lettres où les Seluciens paroissoient s'empresser de montrer leur obéissance & leur exactitude

Ces députés, à la tête de cette cavalerie, ne furent pas plutôt arrivés, qu'on les conduisit devant Amilcar ; ils jouerent si bien leur personnage, que ce Général les reçut à bras ouverts, leur fit des présens magnifiques, assigna à leurs troupes le quartier le plus commode du coté de la mer, & donna les ordres pour qu'on leur fournit toutes les choses nécessaires.

Ces troupes entrées dans le camp des Carthaginois, y furent accueillies comme Alliés, & bons amis du peuple de Carthage. Le lendemain de leur arrivée Amilcar fit dresser un autel sur les bords de la mer, pour faire un sacrifice à Neptune en actions de graces ; & comme il faisoit lui-même les fonctions de Pontife, les Sinacusins déguisés, profitant de ce moment où tout le camp étoit désarmé & en dévotion, trancherent la tête au Général, & ensuite le sabre à la main firent main basse sur les principaux Officiers qui assistoient au Sa-

crifice. Tandis qu'une partie faiſoit cette expédition, l'autre courut du côté de la mer, & mit le feu aux navires, dont la flamme & la fumée étant le ſignal dont Gélon étoit convenu, il s'avança, fondit ſur le camp & le força. Ceux d'Himera voyant ce déſordre, & les enſeignes du Roi de Siracuſe au milieu du camp de leurs ennemis, ſortirent de la Ville & joignirent ce Prince, qui faiſoit tout paſſer au fil de l'épée. Il fut impoſſible aux Carthaginois de ſe mettre en ordre pour ſe défendre : leurs Généraux ayant été tués, ils ne ſongerent plus qu'à fuir ; mais ils furent pourſuivis avec tant de vivacité & d'exactitude, qu'il n'en échappa que très-peu. La flotte de Gélon acheva de détruire ce que les flammes avoient épargné. Jamais ſpectacle ne fut plus terrible, & cette perte fut la plus conſidérable que les Carthaginois euſſent ſoufferte depuis l'établiſſement de leur République. Il en coûta la vie à cent cinquante mille d'entr'eux ; ce qui mit un deuil général dans la ville de Carthage, juſques-là accoutumée aux faveurs de la fortune & de la victoire ; & ce fut par cette ruſe que Gélon parvint à délivrer la ville d'Himera du peril qui la menaçoit.

Quoique cette action, dit Félicie, ait quelque choſe de barbare, je ne ſaurois être affligée de la punition des Carthaginois ; je hais ces Puiſſances orgueilleuſes, qui ne peuvent ſouffrir le bonheur des autres, &

qui, par une ambitieuſe jalouſie, cherchent ſans ceſſe à les troubler.

Je ſuis de votre ſentiment, répondit Florinde, & je ſouhaiterois que chacun ſe voulût contenter de ſes avantages, ſans en chercher de plus grands aux dépens de ceux qui jouiſſent paiſiblement des leurs.

Si toutes les Puiſſances de la terre penſoient ainſi, dit Alphonſe en ſouriant, on ne verroit régner que l'indolence & la pareſſe; c'eſt le deſir de s'agrandir ou d'empêcher que les autres ne portent trop loin leur domination, qui réveille dans les cœurs l'amour de la gloire, & qui donne aux hommes les occaſions de ſe ſignaler.

Cela eſt très-vrai, ajouta Julie; mais ce que je trouve de ſurprenant, c'eſt que toutes ces actions ſe faſſent de ſang froid: il me ſemble que je pardonnerois plutôt à ceux qui ſont aveuglés par la colere.

Rien n'eſt plus blâmable, charmante Julie, interrompit Uranie, que les actions que la colere commande; & de tous les mouvemens dont l'homme eſt agité, il n'y en a point de plus dangereux que ceux de la colere: elle voile la vérité, triomphe de la juſtice, & détruit la raiſon; elle ne reſpire que haine & que vengeance, & ne fait faire que des projets inhumains. Un Grand & Philoſophe a dit » que l'homme qui s'a» bandonne à ſa colere, n'exécute jamais » rien qu'il n'ait ſujet de s'en repentir » après. "

L'Empereur Théodoſe, continua-t-elle,

que ſa valeur & ſon mérite éleverent ſur le trone, par l'adoption de l'Empereur Gratien, en l'an de Jeſus-Chriſt 378, étoit un Prince ſage, vertueux, grand Capitaine, victorieux pendant la guerre, prudent dans la paix, & par-tout heureux. Cependant ce grand Prince, dont les Hiſtoriens font de beaux éloges, avoit le défaut de ſe laiſſer maîtriſer par la colere. Mais ce vice, qui fait la honte de tous ceux qui en ſont atteints, ne ſervit qu'à relever ſa gloire.

Il revenoit triomphant du tyran Maxime, & de rétablir ſur le trône d'Occident Valentinien, frere de Gratien, lorſqu'il apprit que les habitans de Theſſalonie s'étoient révoltés contre les Magiſtrats qu'il y avoit établis; & qu'après avoir parlé avec inſolence de lui & de ſon autorité, ils les avoient lapidés, & fait main-baſſe ſur tous les Officiers inférieurs.

Théodoſe fut tellement tranſporté de colere à cette nouvelle, qu'il les condamna à être tous paſſés au fil de l'épée; & pour exécuter ſon Arrêt, il partit avec ſon armée, & arriva devant cette malheureuſe ville. Les habitans, ayant reconnu leur faute, lui envoyerent des députés pour implorer ſa clémence & lui demander grace. Mais ce Prince ne voulut point les écouter, & il entra dans la Ville ſans vouloir permettre qu'on lui fît les honneurs qui lui étoient dûs. Le ſixieme jour de ſon arrivée ayant ordonné des jeux dans le ſuperbe am-

phithéatre de cette Ville, tous les habitans s'rendirent en foule pour y participer. Alors l'Empereur les voyant tous assemblés, se laissa tellement transporter de colere, qu'il ordonna aux légions de faire main-basse sur ce misérable peuple; ce qui fut exécuté sur le champ avec une cruauté inouie, tous y ayant presque péri.

Ce Prince étant retourné en Italie, passa par Milan, & ayant été à la basilique pour y faire ses prieres, S. Ambroise, Evêque de Milan, lui en fit fermer les portes, en le repoussant, lui reprochant la barbarie dont il avoit usé contre les membres de l'Eglise, & lui dit que son crime étoit si grand, qu'il ne pouvoit plus être reçu dans le temple de Dieu, qu'après en avoir fait une pénitence publique.

Théodose fut extrêmement surpris de la hardiesse de S. Ambroise; mais en même-temps ouvrant les yeux, & réfléchissant sur l'action qu'il avoit faite, il reconnut sa faute, en fit l'aveu publiquement, & se soumit à la pénitence que le saint Evêque voulut lui imposer. Est-il rien de si beau que cette humilité? & n'est-ce pas avoir une vertu bien haute d'avouer son crime authentiquement, & d'en faire exactement la pénitence qui lui étoit prescrite?

Voilà un trait, dit alors Orophane, qui, par sa rareté, mérite des éloges éternels; & je trouve Théodose encore plus grand après sa faute, que dans son innocence, parce qu'elle lui donna occasion de triom-

pher de la vanité commune à tous les hommes, & de l'orgueil attaché à l'autorité suprême.

S. Ambroise, continua Uranie, qui connoissoit le caractere de ce Prince, pour l'empêcher de tomber dans de pareilles fautes, lui fit faire une loi, par laquelle il étoit défendu d'exécuter aucun jugement de mort que trente jours après qu'il auroit été prononcé, afin de donner à l'Empereur le temps de la réflexion, & de faire céder à sa clémence l'ardeur de son courroux.

La sagesse de cette loi sauva, quelques années après, la ville & les habitans d'Antioche; car s'étant rebellés contre l'autorité de l'Empereur, & dans le fort de la sédition ayant massacré tous les Officiers de ce Prince, abattu & traîné dans les rues la statue de l'Impératrice Placilla, qu'il aimoit tendrement, il jura de punir l'insolence de ce peuple, en condamnant la Ville à être détruite de fond en comble, ruinée à jamais, & tous les habitans à la mort; & pour exécuter son Ordonnance il partit, animé de colere & de vengeance, avec une puissante armée.

Mais étant arrivé à une journée de cette malheureuse Ville, un saint Hermite, nommé Macédonius, fut au devant de lui, & lui ayant représenté les effets de la miséricorde de Dieu, dont il tenoit la place sur la terre, & qu'il devoit imiter par sa clémence, il l'attendrit, & se souvenant de la loi que saint Ambroise lui avoit fait faire,

il ſuſpendit ſa vengeance, & il dit « qu'il » étoit vrai qu'il ſeroit injuſte de faire pé- » rir tant d'images de Dieu pour celle d'u- » ne femme ». Ainſi dans les trente jours de ſon jugement il ſe rétracta, s'appaiſa, & pardonna à la Ville & aux habitans d'Antioche.

Je vous aſſure, dit Félicie, que la bonté de Théodoſe l'emportoit ſur ſon tempérament colérique, & voilà deux exemples de modération qui paſſent de beaucoup les premiers mouvemens de ſa violence. Il faut poſſéder, ajouta Félicie, un grand fond de piété & une connoiſſance parfaite de ſa propre foibleſſe, pour ſe vaincre ſoi-même dans ces ſortes d'occaſions; & l'on ne peut trop admirer un Prince qui en uſe de la ſorte, d'autant plus que dans les traits qu'Uranie vient de rapporter, le reſſentiment de Théodoſe étoit plein de juſtice, & que ceux de Theſſalonie & d'Antioche méritoient d'être punis très-ſévérement.

Comme Julie achevoit de parler, on vint avertir que le ſouper étoit ſervi. Cette belle compagnie fut ſe mettre à table; & comme on avoit pouſſé la converſation dans cette journée plus loin qu'à l'ordinaire, ſur les choſes les plus ſérieuſes, elle fut égayée, pendant le repas, par les traits les plus ſpirituels que peuvent inſpirer l'amour & la joie; & la ſoirée s'étant écoulée, on ne vit arriver l'heure du repos qu'avec regret, cette charmante ſociété ne fut s'y livrer

que dans l'espoir de se donner le lendemain les mêmes plaisirs qu'elle venoit de goûter.

Fin de la seizieme Journée.

DIX-SEPTIEME JOURNÉE.

L'Heure d'entrer dans l'appartement des dames ne fut pas plutôt arrivée, qu'Erasme se rendit à celui d'Uranie, pour la prier d'engager la compagnie à passer cette journée auprès de Florinde, qui avoit été très-indisposée la nuit, & qui n'étoit pas en état de quitter la chambre. Cette nouvelle alarma Uranie, & elle témoigna à Erasme qu'elle étoit extrêmement fâchée qu'on ne fût pas venu l'éveiller, pour aller donner ses soins à cette chere amie. Erasme l'assura que son mal n'étoit pas assez considérable pour l'inquiéter ; mais que sa tendresse pour elle lui faisant craindre que l'air ne lui fût contraire, il avoit exigé d'elle de ne point sortir de son appartement de tout le jour.

Uranie approuva fort l'attention de ce tendre époux ; & lui ayant donné la main pour passer chez Célimene, ils la trouverent avec le reste de la compagnie, qui venoit dans le dessein de la prévenir.

A peine cette belle société fût-elle informée de l'indisposition de Florinde, qu'elle se rendit auprès d'elle avec un empressement

qui prouvoit visiblement l'estime & l'amitié qu'elle avoit pour cette charmante femme. Félicie, qui y étoit attachée par son inclination & par une étroite alliance, Erasme étant frere d'Orophane, avoit déjà prévenu la compagnie, qui la trouva avec Florinde, accompagnée de Thélamont, d'Alphonse & d'Orophane.

Lorsque Florinde les vit entrer, elle voulut se lever de dessus un sopha où elle étoit à demi-couchée; mais Uranie l'en ayant empêchée: nous nous rassemblons tous ici, lui dit-elle, pour vous obliger à prendre aujourd'hui le repos qui vous est nécessaire, ma chere Florinde, & vous prier de trouver bon que votre appartement nous serve dans cette journée de bibliotheque & de promenade.

Quelque plaisir que je ressente, lui répondit Florinde, de vous voir tous auprès de moi, je vous avoue que je ne laisse pas d'être mortifiée qu'Erasme ait exigé cette preuve de votre complaisance. Faisons treve aux complimens, interrompit Orophane; & puisque votre mal n'est pas assez grand pour que vous soyez incommodée de notre présence, & que nous pouvons suivre ici comme ailleurs, la loi que nous avons établie, trouvez bon que nous y prenions séance.

A ces mots, ayant fait asseoir la compagnie, & plaçant chacun selon son inclination, d'une maniere galante & enjouée il contraignit cette spirituelle assemblée de

bannir une eſpece de triſteſſe dont elle avoit été ſaiſie en apprenant la maladie de Florinde. Comme, par la diſpoſition qu'Orophane avoit fait des places, chaque mari ſe trouvoit auprès de ſa femme, & que Célimene, Aréliſſe & Silviane étoient les ſeules arrangées de ſuite & ſans mêlange, Célimene ne put s'empêcher de le faire remarquer. A ce que je vois, dit-elle en riant, Orophane prend autant de ſoin des abſens que de ceux qui ſont préſens, n'ayant fait occuper par aucun de la compagnie les places des amans de Silviane & d'Aréliſſe. Cette réflexion, dit Thélamont, pourroit paſſer pour une fine critique, ſi nous n'étions pas perſuadés que, quoi que vous diſiez, vous approuvez en ſecret l'attention d'Orophane.

Sans doute, s'écria-t-elle, & je voudrois qu'Alcipe & Liſimond fuſſent ici, pour être témoins de l'union qui y regne, & ſuivre un ſi charmant exemple. Ils n'auront beſoin, dit alors Florinde, que de leur amour & des attraits de leurs épouſes pour s'y conformer. Mais, continua-t-elle, Alcipe nous eſt ſi connu; & quoique je liſe dans les yeux de la compagnie qu'elle juge comme moi, qu'il doit être cher à la belle Aréliſſe, il me ſemble qu'elle devroit nous le faire connoître entiérement. Florinde a raiſon, ajouta Julie; & puiſqu'Aréliſſe nous a conté les aventures de Silviane, c'eſt à Silviane à nous apprendre celles d'Aréliſſe.

Pour moi, dit Camille avec vivacité, j'avoue

voue que j'ai une extrême envie de les entendre ; mais si la belle Silviane est du même goût que son amie, elle ne sera pas plus d'un quart-d'heure à nous réciter ce qui se sera passé en plusieurs années ; & cette maniere abrégée de faire des histoires, désespere mon attention. On rit de l'expression de cette aimable femme ; & Aréliſe, qui cherchoit à détourner la conversation : il n'y a rien, dit-elle, d'assez intéressant dans ma vie pour vous être raconté, & toutes mes aventures se bornent à vous avouer qu'Alcipe est le nom de celui que ma famille a choisi pour être mon époux.

Ma chere Aréliſe, dit alors Silviane, vous ne m'avez pas assez ménagée pour que j'en use plus discrétement que vous ; &, quoique je convienne que dans le récit qu'on me demande il n'y a rien d'assez considérable pour former une histoire telle que la belle Camille la souhaiteroit, je ne puis déguiſer qu'il y a des choſes dont la singularité est digne d'être rapportée ; & puiſque je trouve une si belle occasion de me venger, permettez que je la saiſiſſe ; & sans lui donner le temps de lui répondre :

Le pere d'Aréliſe, continua-t-elle, s'appelloit Armond, il étoit d'une ancienne nobleſſe, très-riche, & parfaitement honnête homme. Il n'eut qu'Aréliſe d'enfans d'un mariage qu'il contracta avec une fille de qualité, qui mourut peu de temps après la naiſſance de sa fille. Armond ne voulant

point prendre un second engagement ; donna tous ses soins à l'éducation d'Aréliſe ; & ſuivant la coutume de ceux de ſa condition, il la mit dans un couvent, pour paſſer ſes premieres années : ce n'eſt pas qu'il n'eût une ſœur à qui il eût pu la confier, Mérine étant une dame d'une vertu épurée & d'un mérite diſtingué ; mais elle n'étoit pas à Paris en ce temps-là, ce qui le détermina à mettre Aréliſe au couvent.

Elle n'eût pas plutôt atteint l'âge de raiſon, que ſon inclination ſe tourna entiérement à l'étude des ſciences, où elle fit plus de progrès qu'on n'en doit attendre d'une perſonne de ſon ſexe. Cet amour lui fit trouver des charmes dans ſa retraite, & l'y retint beaucoup plus de temps que ſon pere ne l'avoit projetté. Mérine étoit veuve & maîtreſſe de ſes actions, & il déſiroit fort lui donner Aréliſe pour la diſtraire du trop grand attachement qu'elle avoit à l'étude, dans la crainte que cela ne lui fît préférer le Cloître à un établiſſement dans le monde.

Mais Aréliſe, qui touchoit à ſa quinzieme année, l'ayant aſſuré qu'elle n'avoit aucun goût pour la vie religieuſe, & qu'elle ne le prioit de la laiſſer au couvent que pour ſe perfectionner ſans diſtraction dans ce qu'elle vouloit ſavoir, il conſentit à ce qu'elle ſouhaitoit.

Mérine la viſitoit ſouvent : j'étois depuis quelques années avec elle, ma mere étant

morte ; comme elles avoient été unies de la plus tendre amitié, elle avoit soin de mon éducation avec la même attention qu'elle auroit eue pour sa fille. Je l'accompagnois toutes les fois qu'elle alloit voir Arélise : nous prîmes une vive amitié l'une pour l'autre, & je désirois ardemment qu'elle quittât le couvent. Armond en avoit encore plus d'envie ; il se voyoit en elle une fille unique, riche, belle, jeune, savante, & capable de lui faire beaucoup d'honneur dans le monde par son mérite, & un mariage avantageux.

Ces pensées, qui se présentoient incessamment à son esprit, le firent résoudre à lui choisir un époux. Elle avoit déjà beaucoup de prétendans ; son bien & le bruit qui se répandoit de sa beauté attiroit chaque jour chez Armond un grand nombre de personnes qui lui faisoient la cour, dans le dessein d'être préférés. Mais l'ancienne amitié qui étoit entre lui & un Gentilhomme, nommé Célion, l'emporta sur le mérite des autres.

Célion étoit d'une condition égale à la sienne, son bien étoit considérable, & il n'avoit qu'un fils, qui, après avoir eu l'éducation que l'on donne ordinairement à la jeune Noblesse, étoit allé voyager. Armond savoit que le jeune Célion avoit dans sa personne & dans son esprit tout ce qu'il falloit pour plaire. Ainsi il ne balança point à lui destiner sa fille ; & sans s'amuser à de vaines formalités, il découvrit son dessein

au vieux Célion, qui, charmé de pouvoir unir sa famille à celle d'un ami qui lui étoit si cher, accepta son offre avec joie, & dès ce moment écrivit à son fils de faire trève à ses voyages, & de presser son retour pour recevoir de sa main une femme jeune & belle.

Armond de son côté fut au couvent, & déclara à Aréliſe qu'il lui avoit choiſi un époux, & qu'il falloit quitter le cloître pour prendre l'air & les manieres du monde : il lui apprit que c'étoit au fils de Célion qu'elle étoit promiſe ; que ce jeune cavalier seroit de retour incessamment, & qu'il ne vouloit pas qu'il la trouvât dans le couvent à son arrivée.

Aréliſe, qui faiſoit un uſage journalier de réflexions senſées, ne vit qu'avec chagrin qu'il falloit qu'elle épouſât un homme dont elle ne connoiſſoit ni l'eſprit ni le caractere : elle enviſageoit un hymen formé de la sorte comme l'avant-coureur des plus grands malheurs. Dans cette penſée elle répondit à son pere qu'elle étoit prête à quitter le couvent auſſi-tôt qu'il le voudroit ; mais qu'elle le ſupplioit de ne la point marier avec cette promptitude, & de lui donner le temps d'examiner ſi elle conviendroit à celui qu'il avoit choiſi, & ſi son humeur s'accorderoit avec la ſienne ; lui faiſant un portrait ſpirituel & touchant de l'état malheureux de deux perſonnes qui ne s'uniſſent que par la volonté de leurs

peres, & qui n'ont l'un pour l'autre qu'une froide indifférence.

Armond fut très-content d'entendre parler Aréliſe avec tant d'eſprit; mais comme il étoit perſuadé que le jeune Célion lui plaîroit, il ne goûta point ſa morale; & lui ayant dit que ſa parole étoit donnée, & qu'il falloit qu'elle la dégageât auſſi-tôt que le fils de Célion ſeroit de retour, il la quitta, en lui ordonnant de ſe préparer à ſortir de ſa retraite le lendemain.

En effet, Mérine, à qui Armond communiqua ſes intentions, fut la retirer le jour ſuivant, & l'amena chez elle, où elle devoit reſter juſqu'à ſon mariage.

Je ne vous parlerai point du plaiſir que nous eûmes de ne nous plus quitter, ni des louanges que ſon eſprit & ſa beauté lui attirerent de tous ceux qui la virent: je veux ménager ſa modeſtie ſur cet article, n'ayant pas intention de l'épargner ſur de plus importans. Le vieux Célion en fut enchanté: il faiſoit l'amour pour ſon fils avec tant d'agrémens, que je ne ſais pas, de l'humeur dont eſt Aréliſe, ſi elle ne l'eût point préféré. Quoi qu'il en ſoit, elle avoit pris une telle averſion pour cet engagement, qu'elle en devint d'une mélancolie qui fit craindre pour ſa ſanté.

Mérine, qui ne connoiſſoit point le jeune Célion, ne pouvoit la blâmer entiérement de la crainte où elle paroiſſoit être de ne le pas trouver aimable. Cependant elle combattoit ſa répugnance autant qu'il lui étoit

poſſible, ſans parvenir à la vaincre. Arélise me découvroit toutes ſes penſées, & m'entretenoit ſans ceſſe de la douleur où elle étoit de paſſer, d'une vie heureuſe & tranquille, dans les bras d'un homme qu'elle n'avoit pas le temps de connoître.

Tandis qu'elle ne s'occupoit que de ces triſtes idées, le vieux Célion reçut réponſe de ſon fils, par laquelle il lui mandoit qu'il ſe préparoit à lui obéir, quoique le mariage dont il lui parloit demandât de ſérieuſes réflexions; qu'il eſpéroit lui faire goûter les ſiennes lorſqu'il ſeroit auprès de lui, & qu'il comptoit s'y rendre dans deux mois au plus tard.

Cette lettre ne fut communiquée qu'au pere d'Arélise & à Mérine; mais comme elle vouloit adoucir ſon chagrin, elle lui en dit la teneur, pour lui faire eſpérer que ſon mariage pourroit bien ne ſe pas conclure, puiſque le jeune Célion paroiſſoit n'avoir pas plus d'empreſſement pour elle, qu'elle n'en avoit pour lui.

Arélise fut effectivement d'une joie extrême à cette nouvelle; mais en même-temps elle fit naître dans ſon cœur une eſpece d'averſion pour le jeune Célion, s'imaginant qu'il devoit la connoître, & qu'il y avoit du mépris dans la façon dont il s'expliquoit; ce qui la détermina à faire tous ſes efforts pour rompre cet engagement dans deux mois qu'elle devoit attendre.

Quelques jours après cette lettre, Mérine en reçut une d'une terre qu'elle a à vingt

lieues de Paris, où elle étoit appellée pour régler quelques affaires : comme elle ne pouvoit s'en diſpenſer, elle prit Armond de lui laiſſer emmener Aréliſe, d'autant plus que Célion n'arrivoit pas ſi-tôt; lui promettant que dans ce petit voyage elle feroit enſorte de la rendre entiérement ſoumiſe à ſes volontés ; que les plaiſirs & les divertiſſemens de la campagne lui rendroient la ſanté & ſon premier enjouement.

Armond, à qui la triſteſſe de ſa fille commençoit à déplaire, & qui ne vouloit abſolument pas changer ſa réſolution, acquieſça à la demande de ſa ſœur, & nous partîmes toutes trois dans une ſituation d'eſprit des plus agréables; Aréliſe, parce qu'elle n'entendroit plus parler de Célion; moi, parce que la nouveauté & le changement de lieu me divertiſſoient ; & Mérine, par le plaiſir de nous en procurer. Elle ne fut pas plutôt arrivée, que toute la Nobleſſe circonvoiſine s'empreſſa de la venir voir.

Entre ceux qui furent des premiers, un vieux Gentilhomme, qu'elle eſtimoit beaucoup, ne manqua pas de s'y rendre: il avoit un fils qui revenoit de l'armée, qu'il lui préſenta, & un ami, nommé Alcipe, dont il lui fit un grand éloge.

Mais il n'avoit pas beſoin de beaucoup d'éloquence pour nous perſuader ſon mérite. Alcipe a de ces phyſionomies frappantes, qui préviennent en leur faveur du premier abord : il eſt grand, régulièrement bien-fait, les plus beaux cheveux du monde,

noirs, longs & bouclés, les yeux de la même couleur, tendres & remplis d'esprit; la bouche & les dents admirables: avec cela il est très-savant, sans vouloir le paroître, & y joint encore une façon de s'énoncer qui a mille charmes.

Cet Alcipe, tel que je vous le dépeins, attira toute notre attention, j'en fus charmée: pour Aréliſe, à peine pouvoit-elle en détourner les yeux; son cœur en fut ému, & se révolta plus que jamais contre l'hymen qu'on lui préparoit. Mais si la belle Aréliſe se trouva trop sensible au mérite d'Alcipe, il ne fut pas moins frappé du sien; sa beauté le surprit, son esprit lui donna de l'admiration, & trois heures de conversation achevèrent de faire naître dans son ame l'amour le plus violent. Comme j'étois sans préoccupation, je m'apperçus d'abord de leurs secrets sentimens, & j'avoue que je pris beaucoup de plaisir au trouble d'Aréliſe.

Cette premiere visite fut suivie de plusieurs autres de la part d'Alcipe, qui n'attendoit pas que son ami l'amenât pour se donner la satisfaction de venir chez Mérine. Comme ce vieux Gentilhomme, qui le lui avoit présenté, lui étoit infiniment recommandable par plusieurs endroits, elle faisoit un accueil très-gracieux à Alcipe, qui de son côté avoit pour elle de très-grandes attentions. Cependant, quoique la passion d'Alcipe fût extrême, il ne faisoit parler que ses regards, sans oser se déclarer davantage. J'avois tant pressé Aréliſe sur ce qu'elle avoit

senti à sa vue, qu'elle m'avoit avoué qu'elle eût bien déliré que l'époux qu'on lui destinoit, eût le même mérite ; mais je n'en pus jamais tirer un aveu plus étendu.

L'affaire de Mérine traînoit en longueur : un mois s'étoit déjà écoulé sans qu'elle l'eût terminée. Aréliſe n'en étoit pas fâchée, & l'amour d'Alcipe nous fourniſſoit des divertiſemens qui m'empêchoient de m'ennuyer. Pendant ce temps-là Aréliſe & lui eurent celui de ſe connoître parfaitement, & de prendre une entiere confiance l'un pour l'autre : ils ſe voyoient tous les jours, & ſe trouvant à chaque inſtant quelques nouvelles qualités, ils vinrent à s'aimer avec ardeur, ſans jamais ſe le dire. Comme on ne nous avoit point dit qui il étoit, & que nous ne ſavions rien de lui, ſinon qu'il étoit homme de condition, l'envie me prit d'en ſavoir davantage ; & pour cet effet je demandai à l'ami de Mérine un éclairciſſement ſur cela.

Le ſecret de nos amis, me répondit-il, n'eſt point à nous, nous n'en pouvons diſpoſer ſans crime ; ainſi permettez que je ne déclare point celui d'Alcipe : tout ce que je vous puis dire, c'eſt qu'il eſt chez moi à l'inſçu de ſa famille, qui le croit bien loin. Une affaire importante l'oblige d'en uſer ainſi : je ſuis intime ami de ſon pere, & je dois aller à Paris pour le mettre d'accord.

Ce diſcours, qui ne m'inſtruiſoit de rien ne laiſſa pas de m'inquiéter : je m'imaginai

que quelqu'intrigue désagréable à la famille d'Alcipe l'avoit brouillé avec elle, & que peut-être il étoit marié secrettement. Je ne pus m'empêcher de découvrir mes soupçons à Arélise : elle en fut troublée ; & se sentant un penchant pour Alcipe qu'elle ne pouvoit vaincre, elle résolut de savoir la vérité de sa propre bouche.

En effet, dès le lendemain Alcipe étant venu à son ordinaire, & nous ayant trouvées seules, il se mit aux genoux d'Arélise, & en la regardant avec tout l'amour qu'il ressentoit : Mérine, lui dit-il, nous a appris hier une nouvelle qui me donne la mort. On vous marie, belle Arélise, & le malheureux Alcipe ne vous verra, dans la plus belle Ville du monde, qu'entre les bras d'un époux !

Car, enfin, continua-t-il sans lui donner le temps de l'interrompre, je ne puis plus vous cacher que je vous adore ; & puisqu'en vous perdant je suis assuré de perdre la vie, je ne veux point la quitter sans vous faire connoître tout l'amour que vous m'avez inspiré.

Arelise fut si interdite à cette déclaration, qu'elle demeura quelques momens sans pouvoir répondre ; mais s'étant remise : puisqu'on vous a appris, lui dit-elle, que je vais me marier, vous deviez m'épargner un aveu qui m'outrage doublement ; comme fille, le respect vous demandoit plus de ménagement, & l'état qu'on vous a dit que

je vais prendre vous obligeoit à un éternel silence.

Je me suis bien attendu à cette rigueur, lui répondit Alcipe, avec un désespoir qui se faisoit remarquer dans toute son action : je ne suis point venu dans l'idée de faire approuver mes feux ; & sans le coup mortel que l'on m'a porté, vous ne les auriez appris que de ceux qui peuvent disposer de vous ; mais en vous perdant je n'ai rien à ménager, & la seule grace que j'ose exiger de vous, c'est de me laisser expirer à vos pieds.

Sa douleur étoit si bien peinte sur son visage, & il avoit tant de graces dans ce funeste état, qu'Aréliſe en fut touchée. Hélas! lui dit-elle en laissant couler quelques larmes, vous ne serez pas le seul malheureux ; je suis mon devoir avec peine : je ne connois point celui qui m'est destiné, je ne l'ai jamais vu, & l'amour n'a point de part à ce triste hymenée.

O Ciel, s'écria Alcipe ! quelle conformité ! Je ne suis ici, continua-t-il, que pour éluder un engagement que mon pere a formé pour moi sans consulter mon cœur : je ne connois point celle qu'il m'a choisie ; je n'en sais pas même le nom. Ce n'a point été les traits d'une autre passion qui m'ont rendu cet hymen odieux ; je vivois sans attachement avant que de vous avoir vue : la seule répugnance de passer mes jours avec une personne qui ne me sera connue qu'au moment de notre union m'en-

a éloigné. Jugez quelles ont été mes réſolutions depuis que vous m'avez donné des chaînes qui ne ſe rompront jamais.

Non, continua-t-il avec tranſport; non, Célion, n'eſperez jamais que votre fils, ne pouvant poſſéder Aréliſe, en puiſſe aimer une autre.

Grand Dieu, nous écriames-nous toutes deux à la fois! que dites-vous, Alcipe? Quoi, lui dit Aréliſe avec un étonnement dont elle ne pouvoit revenir! Alcipe ſeroit le fils de Célion?

Oui, Madame, lui répondit-il preſqu'en tremblant, ne ſachant à quoi attribuer notre ſurpriſe: ſeroit-il connu de vous? Ah! mon cher Alcipe, s'écria-t-elle en lui tendant la main, je puis donc ſans crime avouer que je vous aime.

Des termes ſi tendres & ſi peu attendus firent tout concevoir à l'amoureux Alcipe; & baiſant mille fois la main qu'elle lui avoit donnée: ſeroit-il poſſible, ma charmante Aréliſe, que vous fuſſiez l'objet que je croyois ſi fatal à mon repos, & que je fuſſe l'heureux mortel à qui vous alliez vous ſacrifier?

Aréliſe étoit ſi pénétrée de joie & d'étonnement, que je fus obligée de prendre la parole pour elle, & d'inſtruire Alcipe de tout ce que je vous ai raconté. Il nous apprit enſuite qu'il n'avoit pas plutôt reçu la lettre de ſon pere, qu'il avoit pris la poſte pour ſe rendre chez l'ami de Mérine, afin de le prier de parler à Célion pour l'obliger à ne pas précipiter un mariage pour lequel il ne

se sentoit aucune inclination, voulant vivre encore quelques années sans prendre d'engagement, & n'en point contracter qu'il ne connût parfaitement le caractere de celle qu'il épouseroit.

Alcipe finissoit son récit, comme Mérine entra avec le vieux Gentilhomme qui lui donnoit la main : la situation où ils nous trouverent les surprit extrêmement. Arélise, à qui cet événement avoit tiré des larmes, tenoit un mouchoir sur ses yeux : Alcipe, avec une joie immodérée, embrassoit ses genoux, & lui baisoit les mains, sans qu'elle l'en empêchât ; & moi j'éclatois de rire. Ce spectacle leur parut si nouveau, qu'ils furent quelque temps à nous contempler sans rien dire. Enfin, Mérine prenant la parole : Silviane, me dit elle, qu'est-il donc arrivé? La plus charmante de toutes les aventures, Madame, lui répondis-je. Ces mots ayant fait connoître à Alcipe & à Arélise les témoins qui venoient de leur arriver, ils se leverent aussi-tôt. Alcipe courut, comme un homme transporté, se jeter aux pieds de Mérine, sans pouvoir s'expliquer, quoiqu'il soit l'homme du monde qui s'énonce le plus aisément : Arélise fut se renfermer dans son cabinet, pour cacher tous les mouvemens dont elle étoit agitée ; & il n'y eut que moi qui puisse rendre un compte exact à Mérine de tout ce qu'elle voyoit.

Je le fis le plus succinctement qu'il me fut possible, pour laisser à Alcipe le plaisir de lui en apprendre les circonstances. Jamais

joie ne fut plus parfaite que celle de cette Dame à cette nouvelle ; elle embrassa mille fois Alcipe, en bénissant le moment qui l'avoit conduit à sa terre. Le vieux Gentilhomme charmé de ce qu'il ne quitteroit point la sienne pour aller accorder le pere & le fils, le félicita en ami sincere sur son bonheur, & tous ensemble nous fûmes assiéger le cabinet d'Arélise, qui ne put nous voir sans rougir : mais la vertueuse Mérine lui ayant témoigné le contentement que lui donnoit cette aventure, on ne parla plus que d'amour & de joie. Mérine écrivit aussi-tôt à son frere, & joignit à la lettre celle qu'Alcipe lui écrivoit, & une autre à Celion. Vous jugez bien de la satisfaction de ces deux amis, lorsqu'ils apprirent cette reconnoissance. Mérine, qui ne vouloit pas être cause que cet hymen fût retardé, laissa un pouvoir à son ami pour terminer son affaire sans elle, & nous revînmes à Paris avec Alcipe, dans des sentimens bien différens de ceux que nous avions eus en le quittant.

Nos amans, charmés l'un de l'autre, voyoient avec assez d'impatience les apprêts de leurs noces, lorsque le pere d'Arélise fut attaqué d'une fievre violente qui l'emporta en très peu de jours. Cette mort mit un triste intervalle à leur joie, Arélise avant voulu laisser finir le temps de son deuil avant que de s'engager. Quoiqu'Alcipe vît ce retardement avec douleur, il s'y conforma en amant soumis. Cette année ne leur

a donné que plus de temps pour ſe connoître & pour cimenter leurs nœuds par la conſtance, les ſoins & les tendres attentions qu'ils ont eus l'un pour l'autre ; & comme elle eſt expirée depuis trois ſemaines, & que Mérine étoit abſente, Alcipe & Liſimond ayant appris qu'elle revenoit, ſont allés au-devant d'elle pour la prier que les deux mariages ſe faſſent le même jour.

Silviane ayant ceſſé de parler, toute la compagnie lui marqua ſon contentement ſur le récit qu'elle venoit de faire. Uranie & ſes amies embraſſerent tendrement Aréliſe, en la félicitant, & cette belle fille perdit dans l'excès de leurs careſſes la confuſion que lui avoit donné le diſcours de Silviane. Nous aurions été très-fâchés, dit Thélamont, ſi on nous avoit privés du plaiſir que nous venons d'avoir ; & l'intérêt qu'Uranie & ſes amies prennent en vous méritoit cette marque de confiance.

Je vous aſſure, répondit-elle en ſouriant, que mon deſſein étoit de prier Célimene de vous la donner après mon départ, ne pouvant me réſoudre d'y être préſente ; & Silviane m'a fait une trahiſon que j'aurai bien de la peine à lui pardonner.

Nous prendrons tous ſon parti contre vous, dit Orſame, n'ayant rien fait qu'à notre priere, & pour augmenter l'eſtime parfaite que vous nous avez inſpirée. La reconnoiſſance d'Alcipe, dit alors Camille, eſt très-ſinguliere & des plus jolies, & j'avoue que

pendant le récit de Silviane je ſouhaitois en ſecret que cela fût ainſi.

La vôtre avec votre chere Alphonſine, lui répondit Florinde, ne fut pas moins intéreſſante, & je ſuis perſuadée que celle d'Alcipe vous en a fait ſouvenir plus d'une fois. Il n'y a rien de plus vrai, ajouta Eraſme; Alphonſe & la belle Camille ſe ſont jettés des regards à cet événement qui ne donnent pas lieu d'en douter.

Cette galante raillerie fut quelque-temps le ſujet de la converſation; & l'heure du dîner s'étant faite entendre, Uranie fit ſervir dans l'appartement de Florinde. Après le repas & un inſtant d'entretien particulier, la converſation devint générale, & Célimene prenant la parole: quand on devroit m'obliger, dit-elle, à ne parler de la journée, pour me punir de donner des louanges à la façon dont on vit ici, je ne puis me diſpenſer de faire remarquer à Silviane & à Aréliſe un des plus grands agrémens que j'y trouve: c'eſt, continua-t-elle, que tout ce qui s'y dit, & ce qu'on y rapporte, a le charme de la nouveauté: &, quoique ſouvent on ſe ſouvienne de la plupart des traits, ils ſont cités d'une maniere à nous perſuader que nous ne les ſavions pas.

Il n'y a rien de plus obligeant pour nous que cette remarque, répondit Uranie; & nous devons nous trouver très-heureux ſi, depuis le temps que vous nous honorez de votre préſence, vous ne vous êtes point encore ennuyée.

Pour moi, dit Camille avec enjouement, je me retranche du nombre de ceux à qui cette louange eſt adreſſée : j'écoute ce qu'ils diſent avec un plaiſir extrême ; je fais mon poſſible pour en profiter ; mais j'avoue que je n'ai pas un aſſez grand fond de lecture pour prendre place auprès d'eux.

Une grande lecture, ajouta Alphonſe, ne donne pas toujours aux diſcours les agrémens dont Célimene vient de parler, & je crois que l'entretien d'un homme qui ne feroit que rapporter les faits dont ſa mémoire ſeroit chargée, fatigueroit beaucoup à la ſuite des temps.

Il n'en faut point douter, dit alors Thélamont, & ce n'eſt que par l'uſage que l'on fait de la lecture, qu'on la peut rendre utile à ſoi-même, & paroître agréable aux autres. Tous les hommes, & principalement ceux qui veulent s'attacher à l'étude des belles lettres, & tirer quelqu'avantage de leurs veilles, doivent faire choix des plus excellens Auteurs, les lire avec exactitude ; à pluſieurs repriſes, réfléchir & méditer continuellement ſur ce qu'ils ont lu, en ſéparer les ſujets dans leur eſprit, quelquefois les réunir, & mettre dans leur mémoire chaque choſe à ſa place, afin que, par ces diſtinctions, & de profondes méditations, ils puiſſent dans l'occaſion s'en ſervir avec gloire, & former un beau tour des différentes matieres dont ils ont nourri & embelli leur eſprit, & par la fécondité de leur génie y donner un arrangement qui faſſe voir qu'ils

ſe ſont acquis & rendus propres d'excellentes choſes.

Semblables au Peintre habile, lorſque, pour compoſer les couleurs, il aſſemble les matieres que la nature produit dans les quatre parties du monde, il les broie, les mêle, les ſépare, & leur donne les nuances propres à traiter le ſujet dont il a formé le plan dans ſon idée : il prend ſon pinceau, & travaillant à l'exécution de ſon projet, l'art eſt ſi bien ſecondé par ſon heureux génie, qu'il peint l'eſprit & les ſentimens, donne de l'ame à ſes figures, & rend ſa peinture ſi vivante & ſi parfaite, qu'il devient l'admiration de tous les ſiecles.

C'eſt ainſi qu'à l'exemple du Peintre l'homme d'eſprit doit uſer de ſa lecture. Le Peintre a ſi bien mêlé, ſéparé & réuni ſes matieres, qu'il eſt impoſſible de diſtinguer de quel côté du monde elles ſont venues. L'homme d'eſprit en doit faire autant de ce qu'il lit, afin que dans ſes productions on ne puiſſe s'appercevoir que la matiere ſoit d'un autre.

Celui qui n'a pas cette attention, ne peut paſſer que pour plagiaire, n'ayant lu que pour apprendre par cœur, & rapporter ſimplement ce que les autres ont dit ou écrit, ne s'étant pas aſſez orné le génie pour y pouvoir donner une tournure nouvelle & un arrangement qui le faſſe au moins participer à la gloire de ceux qu'il eſt obligé de citer, ou dont il emploie les ouvrages.

Toutes choſes ont été dites, mais les

différentes manieres de les dire, de les exprimer, & de les faire sentir, ne sont pas épuisées : l'homme qui fait un bon usage de sa lecture, forme des maximes & des préceptes sur les maximes & les préceptes des autres ; & par le soin extrême qu'il a pris de se rendre propre cet amas de faits, de traits & d'exemples, sur lesquels il a réfléchi & médité avec tant d'application, il parvient à y donner des agrémens, & à les rapporter d'une façon qui leur rend la grace de la nouveauté.

En voilà une de nous instruire, dit Orsame, qui est pleine de charmes, & qui m'a fait un plaisir que je ne puis exprimer.

Il est vrai, ajouta Erasme, que si chacun lisoit avec l'attention que Thélamont demande, l'esprit en seroit plus orné, la mémoire moins chargée, & les productions plus agréables.

On voit bien, interrompit Julie, que Thélamont a fait ce qu'il désire dans les autres, tout ce qu'il dit ayant l'art d'instruire & d'amuser.

Orophane, qui vit bien qu'on se préparoit à faire souffrir la modestie de son ami, empêcha Julie de continuer, en avertissant la compagnie que, puisque l'on ne pouvoit se promener, on devoit du moins jouir de la vue de la terrasse, sur laquelle donnoit l'appartement de Florinde ; & comme elle assura qu'elle n'en seroit point incommodée, on ouvrit les portes des deux balcons qui donnoient sur les jardins & sur

la riviere. A ce dernier objet, Camille s'écria avec vivacité : je ne comprends pas pourquoi cet élément, qui eſt ſi vaſte, ſi riche & ſi formidable, n'a pas ſes Rois comme la terre, & que les hommes n'aient pas cherché à s'approprier les mers, comme ils ont fait des Royaumes & des Souverainetés.

Cette réflexion fit rire la compagnie ; mais Alphonſe, qui s'apperçut que ſon aimable épouſe ne l'avoit pas faite ſans deſſein : la mer, lui répondit-il, eſt à tous les hommes en général, l'art de la navigation l'ayant rendue l'ame du commerce, par le moyen duquel les Royaumes & les Républiques, les moins conſidérables dans leur origine, ſont devenus aſſez puiſſans à la ſuite du temps pour oſer meſurer leurs armes avec les Monarques les plus opulens, & en ſont devenus les vainqueurs ; enſorte, ma chere Camille, que, pour répondre à votre idée, on peut dire que l'empire de la mer appartient preſque toujours au plus fort.

Il eſt vrai, dit alors Thélamont, que les forces maritimes ſont le plus ferme appui d'un Etat, & que quiconque eſt le maître de la mer, le devient bientôt de la terre ; & pour prouver combien il eſt néceſſaire aux Souverains d'employer toutes ſortes de moyens pour avoir ſur mer des forces capables de contenir leurs ennemis, & d'entreprendre les grandes choſes que nous avons vu faire à nos voiſins depuis deux ſiecles, il ne faut que ſe rappeller à quel point de

grandeur monterent les Grecs, par le ſecours que la marine leur fournit.

Avant eux, ajouta Orophane, les Aſſyriens, les Indiens, les Perſes & les Egyptiens ſe ſont attribués l'empire de la mer; & depuis, les Carthaginois, les Romains, & pluſieurs autres, en ont dit autant.

Il eſt vrai, continua Thélamont, que tous ces peuples ont prétendu s'approprier cette ſouveraineté, ſelon qu'ils s'y ſont trouvés les plus forts, chacun l'attribuant à ſa Nation: & c'eſt ſur l'incertitude de ceux qui l'ont eu les premiers, que les Grecs ont toujours ſoutenu qu'entre tous les Princes ſortis du ſein de la Grece, Minos, Roi de Crete, eut le premier le ſouverain empire ſur la mer: diſant que Neptune, fils de Saturne, ayant inventé l'art de la navigation, le Roi ſon pere lui donna le commandement de ſon armée navale, dont il s'acquitta avec tant de gloire & de bonheur, que la poſtérité lui dreſſa des temples, lui éleva des autels, & lui fit des ſacrifices, le regardant comme le Dieu de la mer; & que Minos, fils de Jupiter, frere de Neptune, fit de ſi grands exploits ſur la mer, qu'il s'en attribua la ſouveraineté.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que de tout temps les Syriens, les Egyptiens, les Rhodiens, ceux de Chypre, & ſur-tout les Phéniciens, ont eu l'avantage de paſſer pour les plus vaillans & les plus expérimentés dans l'art de la navigation, & que ce

ſont ceux qui ont porté le commerce dans l'Aſie, l'Afrique & l'Europe, où ils établirent des colonies qui fonderent de grandes & ſuperbes Villes, dont la plupart ſubſiſtent encore. Quant à ce qui regarde les Grecs, il eſt prouvé, par ce qu'en diſent Thucydides & Libanius, que les Corinthiens furent les premiers qui firent conſtruire des navires propres à la guerre; qu'Aminocles de Corinthe en fabriqua quatre pour les Samiens, & que le premier combat naval qui ſe donna dans les mers de la Grece fut entre ceux de Samos & les Corcyriens: & ce qui doit nous confirmer dans la penſée de la foibleſſe des Grecs ſur la mer, dans ces commencemens, du peu de gens qu'ils avoient qui fuſſent propres pour la marine, & peu verſés dans l'art de la navigation, c'eſt que, lorſque les Athéniens donnerent la bataille contre les Æginetes, à peine purent-ils mettre en mer cinquante galeres de trois eſpaliers par rame; & que cette République n'avoit alors que le port de Phalerum, fort étroit, mal conſtruit & très incommode pour l'entrée & la ſortie des vaiſſeaux.

C'eſt pourtant de ce petit port, ajouta Eraſme, que partit Théſée pour ſe rendre en Crete, afin de ſatisfaire à la vengeance que Minos vouloit prendre de la mort d'Androgée ſon fils.

Et c'eſt auſſi, reprit Thélamont, d'où Mneſtée mit à la voile pour conduire à l'armée des Grecs, contre les Troyens, ce-

fameux ſecours tant vanté, & ſi fort groſſi par les Poëtes. Mais enfin les forces des Athéniens ſur mer, leurs ports & leurs arſenaux étoient alors & furent très-peu de choſe juſqu'au temps de Thémiſtocles, qui, prévoyant le retour des Perſes, leur perſuada de détruire le Pirée, qui n'étoit qu'un lieu d'aſſemblée & de conſeil public, & d'y conſtruire un port qui pût contenir en ſûreté un grand nombre de navires, & des arſenaux fournis de tout ce qui ſeroit néceſſaire pour équiper leurs galeres. La charge lui en fut donnée, & ce grand homme, pour mieux réuſſir dans ſon deſſein, engagea les Athéniens d'affranchir tous les étrangers, & de donner les droits des anciens habitans à tous ceux qui voudroient aider la République de leurs perſonnes & de leurs biens, pour avancer & perfectionner ce grand ouvrage.

Ce décret ayant été publié, on vit arriver de tous côtés nombre de gens qui apportoient les ſecours néceſſaires, tant en argent, qu'en travailleurs; ce qui avança tellement les travaux, que, malgré la jalouſie des voiſins de cette République, & les ennemis particuliers de Thémiſtocles, il parvint à faire ce qu'il avoit projetté : il fit encore conſtruire le port de la Munichie, & mit les choſes en tel état, que la République d'Athenes, qui croiſſoit tous les jours en grandeur & en puiſſance, vit auſſi croître, par ces différens moyens, le nombre de ſes habitans, agrandir ſes Villes,

& trois beaux ports de mer pour la commodité de son commerce & de ses arsenaux, qui étoient le Phalere, le Pirée, & la Munichie.

Thémistocles proposa encore de faire construire cent galeres, pour joindre aux anciennes, & d'en faire bâtir vingt tous les ans, afin d'augmenter insensiblement les forces navales de la République, & obliger par-là toute la jeunesse Athénienne d'apprendre l'exercice de la mer, qui seul pouvoit assurer l'Etat, & le rendre riche & puissant par le commerce; ce qui réussit si parfaitement, que lorsqu'entre les Grecs les Lacédémoniens eurent perdu le souverain commandement sur mer, ils reconnurent tous Aristides l'Athénien pour Général dans l'entreprise qu'ils firent d'affranchir tous les Grecs sujets des Perses, & ceux de l'Afrique & de l'Europe. Mais ce qu'il y eut de surprenant dans la subite augmentation de la grandeur des Athéniens, c'est que, lorsque par la divine éloquence de Gorgias, le Rhéteur, Ambassadeur des Léontins Siciliens, ils furent persuadés de leur donner du secours contre les Siracusains, ils mirent en mer deux cents cinquante galeres, & nommerent pour Amiraux Etimédon & Sophocles.

Ensuite, la République ayant chargé Licurgue, fils de Licophron, de faire un puissant armement naval, il équipa jusqu'à quatre cents galeres; & ce fut alors que, par les conseils de Thémistocles, de Périclès,

clès, & de ce même Licurgue, on agrandit encore le port de Pirée & les arſenaux. On augmenta conſidérablement le nombre des ouvriers qui travailloient aux choſes néceſſaires pour équiper cette grande quantité de navires ; & tout étoit rangé dans un ſi bel ordre, & une diſpoſition ſi remarquable, que pluſieurs Auteurs ont écrit que le ſuperbe arſenal de Veniſe a été formé ſur le plan de celui des Athéniens.

Lorſqu'ils furent montés à ce haut degré de puiſſance, ils établirent deux Magiſtrats, avec un pouvoir très-étendu ; l'un étoit chargé d'équiper les navires, & d'en fournir le nombre dont la République avoit beſoin ; l'autre avoit le ſoin de les faire ſortir du port, de les faire remorquer, & de les conduire au lieu du rendez-vous, où il les remettoit à l'Amiral, que les Grecs appelloient *Thalaſſiache*. Les Capitaines de chaque galere, qu'ils nommoient *Triarchy*, s'empreſſoient, à l'envi les uns des autres, de bien équiper & d'embellir leurs navires.

Ce fut alors que les Athéniens porterent leur commerce dans toutes ces mers, & que leurs victoires firent reſpecter & craindre leurs bannieres : leurs vaiſſeaux étoient par-tout privilégiés & favoriſés ; & par ce moyen, & l'heureux ſuccès de leurs armes, ils apportoient dans leurs ports des richeſſes immenſes. Le tréſor public en augmentoit, & les particuliers en devenoient chaque jour plus opulens ; mais cette opulence amena le luxe & la débauche : l'un

& l'autre firent naître la division entre les Citoyens ; & l'ambition des Grands s'étant jointe à la désunion, enfanta les séditions, que leurs ennemis prirent soin de fomenter, qui causerent enfin le bouleversement de l'Etat ; & cette riche & puissante Ville, qui avoit produit tant de grands hommes en tout genre, & qui avoit été regardée avec tant d'admiration, tomba dans le mépris & la dépendance.

Ce que j'ai trouvé de plus étonnant parmi les Athéniens, ajouta Alphonse, est la superstition outrée qui y regnoit, malgré le nombre de leurs Savans, qui, par leurs lumieres devoient être au-dessus de ces sortes de foiblesses ; ce qui leur fit commettre des injustices aussi pleines d'extravagances, qu'elles l'étoient de cruauté, témoin la mort de Socrate, dont ils se repentirent, mais trop tard. Ils conservoient dans leur port, par un motif de religion, deux galeres qu'ils appelloient *Sacrées* : l'une étoit *la Délie*, sur laquelle Thésée fut conduit à Minos, Roi de Crete, & l'autre *la Paralus*, ainsi nommée du nom d'un Héros dont la mémoire étoit respectable dans Athenes. Ils avoient tant de vénération pour *la Délie*, que lorsqu'il y manquoit une piece, une autre y étoit remise à l'instant, ensorte qu'ils la conserverent jusqu'au temps de Démétrius Phalerus, qui fut celui de leur décadence totale. Leur superstition alloit si loin sur cet article, que tous les ans cette galere étoit ornée & enrichie de mille singularités: toutes

les grandes maiſons briguoient la faveur de contribuer à ſon embéliſſement par tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & les places pour ſa conduite & pour ſa défenſe étoient également ſollicitées : enſuite elle étoit menée ſomptueuſement à Délos, à un ſacrifice ſolemnel qu'on y faiſoit; & depuis ſon départ juſqu'à ſon retour il étoit défendu, par une loi expreſſe, de punir ni d'exécuter perſonne à mort dans Athenes. Ceux qui la montoient s'appelloient *Delliates-Théory*; ils avoient doubles appointemens, & étoient exempts de toutes ſortes de charges & d'emplois pendant le cours de l'année. *La Paralus*, que l'on nommoit auſſi *Salamine*, avoit les mêmes privileges: on s'en ſervoit dans la pompe & les cérémonies des Panathénées; & ceux qui la montoient s'appelloient *Parally*.

Voilà des ſuperſtitions que je ne puis pardonner à un peuple dont la ſcience profonde ſembloit ſervir d'exemple à toutes les autres Nations.

Cela ne doit point ſurprendre, dit Floriande, puiſque toute leur ſcience, leur ſageſſe & leur philoſophie n'ont pu les garantir du luxe, de l'orgueil & de l'ambition qui cauſerent enfin leur ruine.

Pour en revenir à la navigation, reprit Thélamont, les Phéniciens, ceux de Tyr & de Sydon, ont été les premiers qui ont porté cet art au-deſſus de tous les peuples de leurs ſiecles. S'étant acquis la ſupériorité ſur ceux de l'Aſie, de l'Afrique & de

l'Europe, ils donnerent du secours par mer aux Puissances qui leur étoient alliées, qui leur firent remporter des victoires signalées; & ce furent eux qui, les premiers, apprirent des routes nouvelles pour pénétrer & porter leur commerce dans les pays les plus reculés, qui, pour lors, étoient absolument inconnus.

Ces peuples furent les fondateurs de plusieurs grandes & belles Villes: Utique, Hiponne, Lepte en Afrique, Thebes en Grece, Thebes en Egypte, Gades, & Carthage en Espagne; mais le plus fameux de leurs établissemens, & qui leur a fait le plus d'honneur, fut la Carthage d'Afrique, qui eut de si petits commencemens, & qui par son heureuse situation devint si considérable par son commerce & par ses victoires. La forme de son gouvernement étoit si sage & si sensée, que le Sénat de cette République s'acquit une haute réputation. Ils ne se furent pas plutôt rendus maîtres des côtes d'Afrique, depuis l'Egypte jusqu'au détroit des colonnes d'Hercule, qu'ils entreprirent la conquête de l'Espagne, où ils réussirent au-delà de leurs espérances; & voyant que la fortune leur étoit favorable, ils y fonderent la nouvelle Carthage, y établirent un Sénat, des magasins, des munitions, & de braves Gouverneurs, soutenus d'une puissante armée, qui acheva de leur soumettre toute l'Espagne.

Comme le Sénat de Carthage n'avoit en

vue que de grandes choſes, il fit un décret par lequel il étoit ordonné à un des Généraux qui commandoit la flotte en Eſpagne de paſſer le détroit, & de découvrir toutes les côtes d'Afrique du côté de l'océan. Ce Général, qui s'appelloit Hannon, partit du détroit avec ſa flotte, pourvue de toutes ſortes de munitions, & eut le bonheur de doubler tous les caps qui ont arrêté pendant tant d'années nos Navigateurs modernes, & parvint enfin juſqu'à la mer d'Arabie avec toute ſa flotte, & ayant pénétré juſqu'au fond de la mer rouge, il arriva à Suez, d'où il fit partir le jeune Aſdrubal, ſon neveu, pour porter au Sénat de Carthage la nouvelle du ſuccès de ſon heureuſe navigation, avec une ample relation de toutes les côtes de l'Afrique, tant orientales qu'occidentales, dans laquelle il décrivoit les avantages que la République en recevroit.

Après que les Romains eurent détruit Carthage, cet écrit en langue punique, qu'ils conſervoient ſoigneuſement dans leurs archives, fut traduit en latin par ordre du Sénat de Rome, & tranſporté à Rome comme un monument authentique de leur victoire & de l'eſclavage des Carthaginois. Ces précieux mémoires, ainſi que ceux de Himite, autre Amiral des Carthaginois, qui avoit découvert dans le même-temps la plupart des côtes de l'Europe, juſqu'au fond du nord, furent mis & gardés très-exactement dans le tréſor public de Rome,

d'où cette République a tiré des avantages considérables. Il paroissoit encore dans divers écrits des Carthaginois qu'ils avoient établi un commerce réglé avec les habitans des côtes d'Afrique, du coté de l'océan, dont ils tiroient une prodigieuse quantité d'or; mais les Romains, ni si hardis sur mer, ni si bons Navigateurs que les Carthaginois, ne profitèrent pas de ces belles découvertes.

La République de Carthage, dit alors Erasme, ne pouvoit manquer d'être détruite; ses conquêtes éclatantes, & ses richesses immenses, ayant excité l'envie & la jalousie de tous les Potentats de son temps; la réputation des Carthaginois, & le bruit de leurs victoires, qui voloient par tout l'Univers, parvint à Alexandre le Grand, qui revenoit vainqueur des Indes: piqué du haut degré de la puissance de ce peuple, il résolut d'enlever l'Afrique & toutes les conquêtes des Carthaginois; mais la fortune réservoit cette gloire aux Romains.

Alexandre, interrompit Silviane, n'auroit peut-être pas si bien réussi dans cette entreprise que dans les autres; & cette conquête a tant coûté aux Romains, que nous pouvons juger, sans blesser la mémoire d'Alexandre, qu'elle ne lui eût pas été facile.

Je ne puis me dispenser, dit Camille, de m'applaudir hautement de ma curiosité; & la compagnie devroit m'en savoir gré, puisqu'elle a donné occasion à une conversation si digne d'elle. Il est vrai, répondit Cé-

limene, que, si je n'y avois pas été présente, j'aurois eu peine à croire qu'un détail circonstancié de vaisseaux, de commerce, de navigation & d'armemens eût occupé tant de femmes si agréablement.

A peine Célimene achevoit ces mots, qu'on lui vint dire qu'un de ses gens demandoit à lui parler : & quoique la compagnie voulût qu'elle le fît entrer, elle se leva & sortit pour s'instruire de ce que c'étoit. Pendant qu'elle l'entretenoit, Aréliſe, qui étoit à côté d'Uranie, lui dit à voix basse, en rougissant ; mon cœur me fait deviner de quelle part vient ce message, & je parierois qu'Alcipe & Lisimond sont actuellement au château de Célimene.

Je voudrois, lui répondit Uranie sur le même ton, que votre pressentiment fût véritable, ayant une envie extrême de connoître celui qui vous a rendue sensible, & de lui témoigner l'estime que son choix nous a fait prendre pour lui.

Thélamont, qui avoit entendu ce qu'elles disoient, voyant rentrer Célimene avec un air riant, fut à elle aussi tôt, & lui donnant la main pour la remettre à sa place : nous vous conjurons tous, lui dit-il, Madame, d'agir ici avec une pleine liberté, & si c'est quelqu'un de vos amis qui soit arrivé, d'ordonner qu'on l'amene, afin que nous ne soyons pas si-tôt privés de votre présence.

Je suis si persuadée de votre politesse, lui répondit-elle, & je connois si bien le caractere de ceux qui sont assemblés ici,

que je n'ai pas hésité un moment à faire ce que vous souhaitez, en mandant à deux cavaliers que je considere infiniment, & qui viennent d'arriver chez moi, de se rendre chez vous, où je leur promets une réception digne de leur mérite.

Me voilà au fait, dit Camille : Arélise a rougi en parlant bas à Uranie, Silviane rêve, & un air content qui regne sur le visage de tous tant que nous sommes, m'apprend que chacun de nous espere trouver dans ces deux cavaliers Alcipe & Lisimond.

Pour moi, dit Florinde, je le désire ardemment : & nous n'en doutons point, ajouterent Julie, Félicie & Hortense.

Puisque vous êtes toutes si pénétrantes, reprit Célimene, je vous avouerai que ce sont eux qui, ayant hier ramené Mérine à Paris, impatiens de revoir ce qu'ils aiment, & les sachant chez moi, y sont arrivés avec empressement ; & qu'ayant appris que nous étions ici, n'osant s'y rendre, par respect pour Uranie, m'ont fait prier de retourner au château : mais, comme je l'ai déjà dit, assurée du plaisir que cela feroit à cette belle société, je leur ai mandé de se rendre ici.

Il est singulier, dit Orophane, que la charmante Silviane, qui est presqu'aussi vive que Camille, se soit abandonnée à la rêverie ; & que l'aimable Arélise, qui est aussi réservée & sérieuse que Florinde, ait pressenti la premiere l'arrivée de deux personnes qui leur sont si cheres.

Je ne puis nier, répondit Silviane, que je n'aie un moment réfléchi sur ce que l'on venoit dire à Célimene avec tant d'empressement, n'osant me flatter que celui de Lisimond en fut le sujet.

Pour moi, ajouta Arélise, j'avoue ingénument que j'ai jugé d'abord de ce que ce pouvoit être, & que je l'ai dit à Uranie. On se préparoit à lui répondre, lorsque l'on entendit le bruit d'un équipage qui entroit dans la cour. Aussi-tôt Thélamont, Orophane, Erasme, Alphonse, Orsame & Mélente furent au-devant de Lisimond & d'Alcipe, qui s'étant faits montrer Thélamont, lui rendirent les honneurs dûs au maître de la maison.

L'époux d'Uranie ne fut pas en reste de politesse avec eux; & après leur avoir témoigné le plaisir qu'il ressentoit de leur présence, il leur présenta ses amis, de qui ils reçurent les mêmes marques d'estime & d'amitié.

Ensuite ils les conduisirent à l'appartement de Florinde, où ils ne furent pas plutôt entrés, que Célimene, s'avançant à eux, & les prenant chacun d'une main, les présenta à Uranie : voilà, leur dit-elle, le chef de la charmante société dont vous m'avez tant entendu parler, qui veut bien que vous & vos charmantes épouses en veniez quelquefois augmenter le nombre.

Alcipe & Lisimond répondirent à ce discours avec beaucoup d'esprit; & Uranie, qui lisoit dans leurs yeux l'impatience qu'ils avoient de voir finir les complimens, pour

entretenir Aréliſe & Silviane ; après qu'ils eurent ſalué toutes les Dames en général, s'adreſſant à Alcipe avec un aimable ſouris : faites treve aux cérémonies, dit-elle, toute cette compagnie vous connoît parfaitement l'un & l'autre, & vous a mis au rang de ſes amis, avant que de vous avoir vus ; ainſi ſuivez, ſans balancer, devant elle, les mouvemens de votre cœur, en la rendant témoin de la joie où vous êtes de revoir ce que vous aimez.

Cet ordre, reprit Alcipe, a trop de charmes pour moi pour n'y pas obéir ; & puiſqu'il m'eſt permis, continua-t il en s'approchant d'Aréliſe, de vous entretenir un moment de tout l'amour que vous m'avez inſpiré, ſouffrez, ma chere Aréliſe, que je le faſſe éclater aux yeux de cette admirable aſſemblée. Li mond tenoit à-peu-près le même langage à Silviane, qui ſe préparoit à lui répondre avec l'air de liberté qui lui étoit naturel, lorſqu'Aréliſe, tendant la main à Alcipe : vous êtes perſuadés l'un & l'autre, dit-elle, du plaiſir que nous donne votre vue ; cette charmante ſociété connoît nos ſentimens & les vôtres : mais nous ne devons pas abuſer de la complaiſance d'Uranie, & je prévois que nous avons encore ſi peu de temps à reſter avec elle, qu'il eſt juſte d'en profiter. Alors, faiſant appercevoir à Alcipe que toute la compagnie étoit debout, les civilités recommencerent, & chacun ayant pris la place

qui lui étoit destinée, Orophane rompit le silence.

Vous voyez, dit-il à Célimene, que j'avois un pressentiment de l'arrivée d'Alcipe, en ne mettant aucun de nous auprès d'Aréliſe & de Silviane. Je ne sais, reprit Uranie, ce que vous avez pensé; mais je puis bien assurer que le cœur de la belle Aréliſe l'a d'abord instruite de la vérité.

Pour moi, dit Florinde, je suis persuadée que la nature & l'amour donnent toujours de justes pressentimens. Du moins, ajouta Camille, ils se trompent rarement; & je crois fermement qu'un pere, par la seule émotion de son cœur, reconnoîtra son fils entre plusieurs enfans qui lui seront inconnus.

Il est tant d'exemples de ces sortes de reconnoissances, répondit Félicie, qu'on n'en peut presque pas douter; mais je ne conviendrai pas que l'amour, quelque grand qu'il puisse être, produise les mêmes effets que la nature, les idées que donnent cette passion ne provenant que d'une imagination frappée, toujours tendue à l'objet qu'elle désire, qui le représente mille & mille fois sous des formes différentes, qui le font croire présent, proche, absent, inconstant ou fidele, sans que pour cela il ait rien de réel dans toutes les pensées; au lieu qu'il est bien difficile de ne pas avoir des notions infaillibles sur ceux à qui l'on a donné le jour: les enfans renfermant dans leurs veines le sang qui les a formés, il est impossi-

ble qu'il ne soit ému à l'aspect de celui dont il est sorti. De même un pere, qui par quelque malheur aura perdu son fils au berceau, ne laissera pas de le reconnoître longtemps après, par les mouvemens intérieurs dont il sera agité, puisque le sang du pere faisant la meilleure partie de celui du fils, la rencontre des mêmes esprits, animés par la puissance du regard, ne peut manquer de les attirer l'un vers l'autre, sans qu'il en sache la raison. Alors cette conformité fait naître les soupçons: on les approfondit, & l'on reconnoît par la vérité que la nature ne se dément jamais.

Voilà une charmante définition, dit alors Célimene, & je ne pense pas qu'on y puisse rien répondre.

Pour moi, dit Uranie, j'en suis si contente, que je n'y veux rien ajouter. Je n'en agirai pas de même, interrompit agréablement Silviane; & pour prouver la solidité du raisonnement de Félicie, il faut qu'Aréliſe paie ici le tribut, en faisant part à la compagnie d'une histoire qu'elle a tirée du fameux Michel Cervantes de Saavédra, & qu'elle a traduite d'une maniere qui me paroît digne d'attention.

Voilà une attaque, répondit cette belle fille, à laquelle je ne m'attendois nullement, & c'est vouloir m'embarrasser que de m'obliger à montrer de si foibles productions; mais ce qui me console, ajouta-t-elle en riant, c'est la certitude où je suis qu'Alcipe-

& Liſimond ne ſont ici que pour nous ramener à Paris, & que nous ne devons ſonger qu'à partir.

Si ce n'eſt que cela, lui dit promptement Alcipe, qui peut nous priver du plaiſir de vous entendre parler, je vous annonce, ma chere Aréliſe, que vous avez encore toute la journée de demain à reſter ici, & que nous ne partirons tous qu'après demain matin : ainſi vous n'avez point d'excuſe, il faut ſubir la loi.

Tant mieux, s'écria Camille, puiſque cela nous procurera la ſatisfaction d'écouter une hiſtoire dont la belle Aréliſe ne pourra rien retrancher.

Toute la compagnie s'étant jointe à Silviane pour engager ſon aimable amie à faire ce que l'on déſiroit d'elle, cette belle fille n'y réſiſta plus, & commença ſon récit en ces termes.

LA FORCE DU SANG,

Nouvelle Eſpagnole.

SOus le regne de Ferdinand & d'Iſabelle, Dom Louis de Zagréda, d'une des plus anciennes & des plus nobles familles d'Eſpagne, après avoir paſſé ſes premieres années au ſervice de ſon Roi & de ſa patrie, s'étoit retiré à Tolede, ville de la nouvelle Caſtille, ſituée ſur les bords du

Tage, pour ne s'occuper que du soin d'élever une fille unique dont la sagesse, l'esprit & la beauté lui faisoient concevoir de hautes espérances pour former une illustre alliance.

Léocadie (c'est le nom de cette belle personne) n'avoit que quatorze ans lorsque Dom Louis son pere quitta la Cour pour ne songer qu'à son éducation, qui, par les soins d'une mere vertueuse, avoit eu des commencemens si heureux, qu'on pouvoit la regarder dès cet âge-là comme la fille la plus parfaite de toutes les Espagnoles. La perte que fit Dom Louis par la mort d'une épouse si chere, l'avoit encore déterminé à la retraite. Les femmes vivent dans une si grande solitude dans ce pays, & sont forcées de mener une conduite si austere, que la belle Léocadie, quoique nourrie & élevée à Tolede, n'y étoit connue de personne; mais comme Dom Louis avoit parcouru des climats plus heureux pour le sexe, il voulut adoucir la solitude de sa fille par tous les divertissemens qu'il pouvoit lui donner, sans rien enfreindre des coutumes de son pays.

Pour cet effet, il embellit une maison de plaisance qu'il avoit sur les bords du Tage, à une très petite distance de Tolede, & là, il procuroit à Léocadie tous les amusemens convenables à son âge & à sa condition. C'étoit en ce lieu que, sous le prétexte de la liberté que donne la campagne, il permettoit que les maîtres de danse, de musique

& d'instrumens se rassemblassent pour former des concerts en sa présence, qui pussent occuper agréablement cette jeune personne, & toutes les femmes qu'il avoit mises auprès d'elle. Ainsi, lorsqu'elle faisoit trève à la peinture, à la lecture, & aux sciences capables d'orner l'esprit, la musique & la danse terminoient ce qui lui restoit de temps.

Lorsque Dom Louis revenoit à Tolede, il la ramenoit avec lui, & jamais elle n'étoit sans lui, à la ville ou à la campagne, ne se fiant qu'à lui de la garde d'un trésor qui chaque jour lui devenoit plus cher. Léocadie touchoit à sa quinzieme année, & son pere songeoit déjà à se choisir un gendre qui en fût digne par son mérite & par sa naissance, quand ses projets se trouverent renversés par le plus cruel de tous les malheurs.

Il avoit passé plusieurs jours à la campagne, lorsque Dom Louis, pour quelques affaires, fut obligé de revenir à Tolede. Comme c'étoit dans la saison la plus chaude de l'année, il attendit le déclin du Soleil, pour donner à Léocadie le plaisir de faire à pied le peu de chemin qu'il y avoit de cette maison à la Ville; promenade d'autant plus belle, qu'ils ne quittoient point les bords du Tage, & que les yeux sont gréablement occupés par la diversité des jardins dont ils sont ornés de ce côté. Ils avoient envoyé leurs gens & leur équipage les premiers, & n'avoient réservé pour toute suite qu'une

des femmes de Léocadie, qui la tenoit d'un bras & son pere de l'autre : la soirée étoit charmante ; ils marchoient lentement, ils étoient seuls dans le chemin ; & pour jouir de la douceur de l'air, Léocadie avoit levé son voile.

A peine avoient-ils fait la moitié de leur route, qu'ils virent quatre cavaliers bien montés, & superbement habillés, qui paroissoient venir de Tolede. Ils ne furent pas plutôt à une distance capable de faire distinguer les objets, que Léocadie abaissa son voile pour n'en être point vue ; mais, malgré sa promptitude à se cacher, elle n'en eut pas encore assez pour empêcher que l'éclat de tant de charmes ne vînt frapper les regards du plus apparent de ces cavaliers. Ils alloient assez vîte pour faire croire qu'ils avoient quelqu'impatience d'arriver où ils vouloient se rendre : mais celui qui avoit jetté les yeux sur Léocadie, ralentissant le pas de son cheval, obligea les autres d'en faire autant ; & ce jeune homme ne suivant que l'impétuosité de son âge & d'un tempérament fougueux, sans se laisser conduire aux lumieres de la raison, leur parla de la sorte.

Je ne sais, leur dit-il, si vous avez eu le temps de remarquer les personnes que nous venons de voir ; pour moi, la beauté de la plus jeune des deux femmes que ce vieillard accompagne m'a fait une blessûre que je suis résolu de guérir : ainsi, au lieu d'aller nous divertir à la campagne, comme nous

l'avions projeté, retournons sur nos pas, & me secondez dans le dessein que je viens de former, d'enlever cette jeune personne, des charmes de laquelle je promets de vous faire part lorsque je m'en serai rendu le maître.

Ce discours, qui n'étoit pas fait à des gens plus sages, ni plus scrupuleux que celui qui le prononçoit, les anima tellement, qu'ils tournerent aussi-tôt leurs chevaux, & coururent à bride abattue sur les traces de Dom Louis & de Léocadie, qui, ne pensant à rien moins qu'à l'affront qu'on leur préparoit, marchoient d'un pas égal, tant pour ne pas fatiguer Léocadie, que pour s'accommoder au grand âge de Dom Louis, qui ne lui permettoit pas d'aller plus vîte.

Les cavaliers les eurent bientôt atteints: & s'étant cachés une partie du visage avec leurs manteaux, ils les entourerent le sabre & le pistolet à la main: deux d'entr'eux mirent pied à terre; l'un saisit Léocadie, & l'arrachant des bras de Dom Louis, que le chef des ravisseurs & son camarade contenoient, la mit promptement dans ceux de son amant, tandis que l'autre, le pistolet sous la gorge, empêchoit la femme qui suivoit de s'opposer à leur dessein par ses cris & par sa résistance.

Rodolphe (ainsi se nommoit leur chef) n'eût pas plutôt Léocadie en son pouvoir, qu'il partit avec une vîtesse extrême, laissant le reste à démêler à ses compagnons. Le malheureux Dom Louis, à qui ce funeste

accident ôta le souvenir de sa vieillesse, avoit mis l'épée à la main ; mais ses forces ne répondant point à son courage, il fut désarmé & terrassé. Les ravisseurs le laissant dans cet état, & la femme presque morte de peur, remontèrent à cheval & regagnerent Tolede, où ils jugeoient bien que Rodolphe seroit rentré.

En effet, ce jeune téméraire ayant fait plusieurs tours pour dépayser ceux qui auroient pu le suivre, rentra dans la Ville lorsque la nuit étoit déjà close, & par des rues peu fréquentées gagna le chemin d'une maison dont il n'étoit que trop le maître, où il entra par une porte secrete dont il avoit la clef. Il auroit pu aller encore plus loin, sans craindre que Léocadie l'en empêchât, cette belle fille s'étant évanouie dès le moment de son enlévement, sans avoir repris aucune connoissance, malgré la course impétueuse de son ravisseur : mais comme il n'avoit pas dessein de la faire revenir à elle, il la prit entre ses bras, & descendant doucement de cheval avec sa proie, il la porta dans son appartement, où s'étant enfermé, il accomplit au milieu des ténebres l'indigne projet que cette innocente beauté lui avoit inspiré.

Le crime ne fut pas plutôt commis, que les réflexions le suivirent. Le long évanouissement de Léocadie laissoit à Rodolphe tout le temps d'en faire : elle ne reprenoit point ses esprits, & le sien débarrassé des voiles dont une ardeur véhémente l'avoit offusqué,

lui fit naître des remords qui le déchirerent avec autant de violence, que sa passion lui en avoit fait commettre.

De quelque dépravation que les mœurs soient remplies, la vertu reprend bientôt son empire sur ceux qu'un sang illustre anime, & auxquels une noble éducation en a donné les premiers principes. Rodolphe étoit d'une famille qui, par son rang, ses biens & ses dignités, n'en voyoit guere au-dessus d'elle : il possédoit personnellement toutes les qualités qui rendent un cavalier aimable ; ses traits, sa taille, son esprit, son grand air, tout en lui paroissoit se rassembler pour lui livrer les cœurs ; mais ces perfections, qui auroient dû faire son bonheur & sa gloire, ne servirent qu'à le plonger dans le vice. Fils unique d'un pere & d'une mere trop tendres, il n'eût pas plutôt fait briller une partie de son mérite, qu'ils le rendirent son maître dans un âge où l'on en a plus de besoin que jamais : livré à lui-même de trop bonne heure, & répandu dans le monde avant que de le connoître, une folle & bouillante jeunesse lui fascina les yeux sur le choix de ses amis. N'ayant égard qu'à la naissance, sans en avoir pour la sagesse, il fut suivi dans peu d'un nombre de jeunes Seigneurs qui n'avoient rien de recommandable que le sang dont ils sortoient : leurs vices & leurs défauts devinrent les siens ; la débauche, les injustices & les violences faisoient leurs plaisirs les plus doux ; & se croyant à l'abri de la cen-

ſuite par le rang qu'ils tenoient, ils commettoient impunément les plus honteux déſordres.

Rodolphe, que l'amour aveugle de ſon pere & de ſa mere mettoit dans une entiere liberté, ſortoit & rentroit chez lui à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans nulle contrainte; & ſon appartement, éloigné du reſte du corps de la maiſon, lui donnoit une pleine licence d'y faire tout ce qu'il vouloit ſans témoins, ſes gens ayant ordre de ne venir à lui que lorſqu'il les appelleroit; ce qui le mit en état de rendre Léocadie la victime de ſa paſſion, ſans craindre d'être ſurpris.

Mais enfin, comme je l'ai déjà dit, ſes remords rappellant ſa raiſon, il ne regarda plus qu'avec horreur l'action qu'il venoit de faire; & ſe reprochant la promeſſe qu'il avoit faite à ſes amis, ne pouvant rendre l'honneur qu'il venoit de ravir à Léocadie, il ſongea du moins à ne la pas expoſer davantage; & voyant qu'elle ne reprenoit point ſes ſens, il s'en rapprocha pour lui jeter au viſage des eaux de ſenteur qu'il portoit ſur lui: s'étant apperçu qu'elle commençoit à revenir, il ſortit promptement de l'appartement, & l'ayant refermé avec ſoin, il fut chercher ſes camarades, auxquels il dit qu'au détour d'une rue qu'il leur nomma, cette fille avoit fait des cris ſi perçans, que, dans la crainte d'être ſurpris & reconnu, il l'avoit miſe à terre, & qu'elle avoit

fui d'une si grande vîtesse, qu'il l'avoit bientôt perdue de vue.

Il rapporta cet accident avec un si grand air de vérité, que ses amis n'en douterent point ; & comme leur feu s'étoit ralenti en l'attendant, ils le louerent tous d'avoir laissé aller cette inconnue.

Cependant cette malheureuse beauté étoit enfin revenue à elle, & se trouvant sur un lit, & dans l'obscurité, elle ne se flatta point, & jugea sans hésiter de toute l'étendue de son infortune : ses larmes, ses soupirs & ses sanglots suivirent de près cette triste connoissance ; & le silence qui régnoit autour d'elle l'ayant assurée qu'elle étoit seule, n'écoutant que son désespoir, elle se leve avec précipitation, cherche les fenêtres de cette chambre, & les ouvre dans le dessein de se précipiter, & de terminer par sa mort une vie qu'elle ne croit plus pouvoir passer sans honte : mais de gros barreaux de fer dont elles étoient grillées depuis le haut jusqu'en bas, s'opposant à sa cruelle résolution, & la clarté de la lune lui faisant entrevoir la porte, elle y courut, espérant l'ouvrir, & fuir le retour de son ravisseur.

Son attente se trouvant encore trompée, ses pleurs recommencerent avec leur premiere violence ; enfin se rappellant tout ce qui s'étoit passé, & sa raison lui montrant que les crimes ne portoient ce nom que par l'aveu qu'on y donnoit, & qu'étant absolument innocente de celui qui venoit de se commettre, elle devoit bien moins songer à s'en

punir, qu'à chercher les moyens de s'en venger.

Cette réflexion, que la pureté de l'ame affermit dans son esprit, lui fit prendre la résolution d'examiner avec soin le lieu où elle étoit ; pour cet effet, elle retourna aux fenêtres, & les ouvrant de façon à lui pouvoir donner assez de clarté pour distinguer les objets, elle vit une chambre meublée superbement. La tapisserie, & ce qui couvroit les fauteuils & les carreaux, brilloient d'une magnifique broderie en or & en argent ; pour s'en assurer elle y porta les mains, elle compta exactement le nombre des fauteuils, & s'approchant du lit, elle le trouva tout couvert & relevé de la même broderie, ayant une crêpine d'or des plus belles autour de chaque pente. Ensuite appercevant un cabinet de la Chine, éclatant de nacres de perles & d'autres pierres précieuses, y voyant la clef, elle l'ouvre, & dans un des tiroirs trouve une croix enrichie de diamans, qui lui paroît être de l'Ordre de Calatrava, & d'un très-grand prix ; elle s'en saisit à dessein de la rendre l'instrument de sa vengeance : & comme elle se préparoit à continuer sa recherche, un bruit sourd qu'elle entendit sur l'escalier lui faisant juger que quelqu'un alloit entrer, elle referma doucement la fenêtre, & s'assit dans un fauteuil, bien résolue de faire retentir cette maison de ses cris, si l'on vouloit encore attenter à sa gloire.

C'étoit Rodolphe, qui, s'étant débarrassé

de ſes compagnons, venoit dans un eſprit bien différent des idées qui troubloient Léocadie. Il ne fût pas plutôt entré, que cette belle fille le ſentant s'approcher, ſe leva promptement, & le repouſſant d'un bras dont le tremblement faiſoit aſſez voir ſa crainte : qui que tu ſois, lui dit-elle, s'il te reſte quelqu'ombre de vertu, contente-toi d'un triomphe que tu ne dois qu'à mon lâche évanouiſſement ; n'aggrave point ton crime par une indigne récidive ; & puiſque les ténebres & le ſilence ont été les ſeuls témoins de ma honte, répare en quelque ſorte l'outrage que tu m'as fait, en l'enſevéliſſant dans un profond oubli. Si tu ne me connois point, ne cherche point à me connoître, & me laiſſe en liberté de ſortir d'un lieu qui m'eſt d'autant plus odieux, que tu l'as rendu le tombeau de mon innocence ; ou par mille cris redoublés je raſſemblerai près de toi ceux que l'éloignement ou le ſommeil empêchent à préſent de m'entendre.

Le ſon de voix de Léocadie avoit quelque choſe de ſi doux, & la frayeur le rendoit ſi touchant, que chacune de ſes paroles furent autant de traits dont l'amour ſe ſervit pour enflammer ſon raviſſeur ; mais ce ne fut plus d'un feu téméraire, indiſcret, & capable de tout entreprendre pour ſe ſatisfaire ; l'ardeur dont il ſe ſentit brûler fit évanouir l'audace & la fureur de celui qui l'avoit précédé. Le regret, la douleur, & le reſpect prirent leur place, & pouſſant un profond ſoupir :

Je ne viens point, lui dit-il, pour vous faire une nouvelle offenſe ; mille fois plus indigné que vous du crime que j'ai commis, je voudrois au prix de tout mon ſang le pouvoir réparer, & vous êtes ſuffiſamment vengée par mes remords & le trouble dont mon ame eſt agitée : ce n'eſt point dans la crainte que vos cris n'appellent ici des témoins que je vous tiens ce diſcours ; vous feriez de vains efforts pour avoir du ſecours, ſi je voulois encore vous outrager ; maître abſolu dans ce lieu, perſonne ne viendroit m'y troubler, & vous ne devez qu'à vous ſeule une retenue que je voudrois avoir toujours obſervée. Raſſurez-vous donc, continua-t-il ; pour vous convaincre de ma ſincérité, je vous promets de vous conduire en toute ſûreté où vous jugerez que je le puis faire ſans que cela me donne aucun éclairciſſement de ce que vous êtes, à condition que vous ſouffrirez que je mette un bandeau ſur vos yeux, afin de vous ôter auſſi la connoiſſance d'un homme qui ne peut être que l'objet de votre haine. Vous me haïrez, je le ſais, mais j'aurai la conſolation de vous avoir caché l'auteur de votre malheur, comme vous aurez la vôtre en me laiſſant ignorer qui eſt celle dont les charmes ne ſortiront jamais de ma mémoire.

Ces mots faiſant connoître à Léocadie que le plus ſûr pour elle étoit de prendre le parti qu'on lui offroit, impatiente de quitter cette maiſon : tiens promptement ta promeſſe, lui dit-elle, & ferme plutôt mes yeux

yeux pour jamais, que de me retenir ici davantage. Alors Rodolphe lui ayant bandé les yeux, & s'étant enveloppé le visage de son manteau, la prit sous le bras, & sortit avec elle aussi doucement qu'il étoit entré; & Léocadie lui ayant dit qu'il la menât dans la grande rue de Tolede, il l'y conduisit, après avoir fait plusieurs tours pour qu'elle ne pût connoître le quartier d'où elle sortoit; mais, si ces précautions l'empêcherent d'être instruite de sa demeure, elles ne purent ôter de sa mémoire tout ce qu'elle avoit remarqué de l'appartement : elle avoit même compté jusqu'aux marches de l'escalier, lorsqu'elle descendit. Tout cela joint avec la croix qu'elle avoit prise, lui donnoit une si forte espérance de savoir sur qui sa vengeance devoit tomber, qu'elle ne s'opposa en rien au chemin que Rodolphe lui fit faire. Lorsqu'il l'eût mise à l'entrée de la grande rue : vous pouvez désormais, lui dit-il en lui quittant le bras, porter vos pas où vous le désirerez, sans crainte d'être suivie : nuls regards indiscrets ne troubleront votre retraite. Adieu, continua-t-il; si mon exactitude à vous tenir parole peut vous prouver le regret que j'ai de vous avoir offensée, ne faites aucunes tentatives pour savoir qui je suis.

A ces mots s'éloignant d'elle avec précipitation, & se jettant dans la premiere rue qu'il trouva, il la laissa dans la liberté d'ôter son bandeau, & de prendre le chemin

de chez elle. Mais, quoiqu'il ne voulût point examiner ce qu'elle feroit, il ne s'écarta pas si loin qu'il ne pût entendre ses cris, si quelqu'un vouloit l'outrager, bien résolu de la défendre, au péril même de sa vie, en cas d'accident; mais après avoir écouté longtemps, n'entendant rien qui pût lui faire croire qu'il y eût aucun danger pour elle, il se retira chez lui l'ame remplie de remords, de honte & de douleur.

Pour Léocadie, elle ne se vit pas plutôt seule, qu'elle défit le mouchoir qui lui cachoit les yeux; & sans oser tourner seulement la tête, elle gagna une église qu'on ne faisoit que d'ouvrir, n'étant encore que trois heures du matin: elle y entra, & regardant alors de tous côtés, bien assurée que personne ne la suivoit, elle reprit le chemin de la maison de son pere, qu'elle trouva dans une consternation que la sienne seule pouvoit égaler.

Ce malheureux vieillard, que les ravisseurs avoient laissé sans armes & terrassé, s'étant relevé, & ne voyant plus autour de lui que la femme qui les accompagnoit, à qui le saisissement ôtoit l'usage de la parole, s'en approcha, & l'ayant faite revenir du mieux qu'il lui fut possible, il rentra avec elle dans Tolede & chez lui, sans que l'un ni l'autre eussent fait aucune treve aux sanglots & aux soupirs. Dom Louis envoya ses gens de toutes parts pour voir s'ils n'appercevroient point quelque trace de cet en-

lévement ; mais tous étant revenus sans en avoir rien appris, il s'abandonna à la plus vive douleur, ne sachant quel parti prendre dans cette extrêmité, & il attendoit le jour avec impatience pour se déterminer à ce qu'il devoit faire, quand Léocadie, par sa présence, calma son désespoir, & termina son irrésolution. Tout le monde étoit sur pied lorsqu'elle arriva, qui que ce soit n'ayant voulu donner au sommeil un temps que le maître passoit dans le désespoir : ainsi elle n'eût pas plutôt frappé, qu'on lui ouvrit, & que chacun s'empressa de faire retentir son nom, pour être le premier à porter cette nouvelle à Dom Louis. Ce tendre pere, qui n'espéroit plus la revoir, vint la recevoir avec des transports de joie qui penserent le faire expirer ; mais tandis que ses larmes témoignoient son ravissement, Léocadie en répandoit avec une si grande abondance, qu'il ne douta point qu'elles ne partissent d'une autre cause que les siennes, d'autant plus qu'elle les accompagnoit de paroles qui ne lui annonçoient rien que de sinistre. O mon pere, lui disoit-elle en l'embrassant ! modérez ces marques précieuses de votre tendresse, je n'en suis plus digne : & si je viens me jeter entre vos bras, ce n'est que pour m'y voir expirer de honte & de douleur !

Un discours si cruel ne pouvoit manquer de troubler la satisfaction de Dom Louis ; mais se préparant à tout, son amour pour sa fille, le plaisir de la revoir, n'en fu-

rent pas moins vifs. Cependant, voulant s'instruire du motif d'un si grand désespoir, il fit retirer tout le monde ; & s'étant enfermé avec la seule Léocadie, il lui demanda ce qui pouvoit l'obliger à lui parler de la sorte, & lui commanda de ne lui rien cacher.

Toute modeste qu'est l'innocence, elle devient hardie lorsqu'elle n'a rien à se reprocher. Léocadie, dont le front eût rougi cent fois si quelqu'autre eût raconté devant elle une pareille aventure, fit à Dom Louis le récit de la sienne avec la pudeur & la simplicité qui servent toujours de compagnes à la vérité ; mais ce ne fut pas sans le faire suivre des plus éclatantes marques de douleur.

Dom Louis fut vivement touché d'un affront si sanglant ; mais sa prudence lui faisant prendre son parti sur le champ, il recommença de témoigner à cette belle affligée toute la tendresse qu'il avoit pour elle ; & par ces preuves incontestables de l'amour paternel ayant un peu calmé son ame :

Léocadie, lui dit il, les fautes sont personnelles, & les crimes pour ceux qui les commettent ; le malheur qui vous est arrivé ne vous ôte rien de votre pureté ni de votre sagesse : vous n'en êtes ni moins digne du sang dont vous sortez, ni du tendre attachement que j'ai pour vous. Que cette vérité vous rassure & vous console : quant à notre vengeance, il est de notre honneur d'attendre l'occasion dans un profond silen-

ce. Selon votre rapport, & la croix que vous me montrez, votre ravisseur doit être d'un rang fort au dessus du mien ; si nous éclatons & demandons justice, en produisant ce qui peut le faire connoître, son autorité l'emportera sur nous : irrité de notre poursuite, il dira contre vous ce qui pourra rétablir son honneur, en ternissant le vôtre, & nous resterons sans gloire & sans vengeance. Votre malheur n'a point eu de témoins, ne lui en donnons pas ; si celui qui vous a outragée en a un véritable repentir, il se doutera de la main qui lui a fait ce vol, sans oser jamais le réclamer : ainsi, ne vous connoissant point, ne cherchant point à vous connoître, & craignant lui même de mettre au jour son indigne action, elle restera dans les ténebres, ainsi qu'elle y a été commise. Si, au contraire, par des paroles indiscretes, il a la témérité d'en donner quelque connoissance, alors, sachant qui il est, sans qu'il sache qui nous sommes, reposez-vous sur moi du soin de venger votre offense, sans commettre votre gloire. Ainsi, ma chere Léocadie, continua-t-il en l'embrassant, gardons ce funeste secret ; faites ensorte d'oublier votre infortune dans les embrassemens d'un pere qui ne cessera jamais de vous aimer, & remettez le reste à celui qui soutient & protege l'innocence.

Un discours si sage & si sensé fit tout l'effet qu'il en avoit attendu. Léocadie se trouva moins malheureuse, en voyant son pere devenir son consolateur ; son désastre lui pa-

rut moins grand, puiſqu'il vouloit bien en être le confident & le vengeur; & ſe conformant à ſa volonté, elle ne ſongea plus qu'à lui ôter le ſouvenir de cette aventure par ſes ſoins & par ſes complaiſances. Mais quelque temps après s'étant apparçue qu'elle portoit dans ſon ſein des marques évidentes de ce triſte accident, ſes plaintes & ſes regrets recommencerent plus fortement que jamais. Son pere, à qui elle découvrit l'état où elle étoit, fut encore occupé à calmer l'excès de ſa douleur. Cependant, comme il falloit de néceſſité ſe confier à quelqu'un dans cette extrêmité, Léocadie, du conſentement de Dom Louis, choiſit entre ſes femmes celle qui l'accompagnoit lors de ſon enlévement, dont l'attachement & la fidélité lui étoient connus.

Cette fille, qui avoit été élevée & nourrie avec Léocadie, avoit pris pour elle une amitié ſi tendre, que rien de ce qui la regardoit n'échappoit à ſa pénétration: la profonde mélancolie de Léocadie depuis ſon enlévement, ſes ſoupirs & les larmes dont elle la trouvoit ſouvent baignée, lui avoient fait ſoupçonner une partie de la vérité; mais le reſpect qu'elle avoit pour elle la contraignant à cacher ſes idées, l'avoit toujours empêchée de s'en éclaircir; &, lorſque Léocadie eût pris avec ſon pere la réſolution de lui confier ſon ſecret, elle eut bien moins de ſurpriſe que de ſenſibilité pour une telle marque de confiance. Lucie (ainſi ſe nommoit cette fille) aſſura ſa maîtreſſe d'une in-

violable fidélité, & lui promit de la ſervir en cette occaſion avec tant de zele, que perſonne au monde ne découvriroit l'état où elle étoit, & celui où elle alloit ſe trouver.

Cette nouvelle confidente fut un ſurcroît de conſolation pour Léocadie ; & ſon cœur ne pouvant s'ouvrir entiérement à Dom Louis, par l'effet de la modeſtie attachée à ſon ſexe, trouva une grande douceur à s'épancher avec une amie : Lucie avant ce titre auprès d'elle, plutôt que celui de domeſtique, étant née d'une famille noble, mais pauvre ; ce qui avoit porté ſes parens à la mettre auprès de la mere de Leocadie, qui, l'ayant élevée comme elle, lui avoit inſpiré les mêmes ſentimens de vertu : elle avoit quelques années de plus qu'elle, ce qui la rendoit moins ſcrupuleuſe à dire ſes penſées à ſa jeune maîtreſſe, de qui la timide innocence ſe faiſoit un crime des plus petites choſes.

Lorſque Lucie fut entiérement initiée dans ce myſtere, elle en fit ſouvent le ſujet de ſes converſations avec Léocadie, & elle l'accoutuma ſi bien à l'entendre parler, qu'elle l'enhardit elle-même à l'entretenir. Ce furent dans ces fréquens entretiens qu'elle lui découvrit, non ſans rougir, que le reſpect & le repentir que ſon ravi leur lui avoit témoigné par ſa derniere action, avoient touché ſon cœur, & que, malgré l'horreur que lui donnoit ſa cruelle aventure, elle ſentoit avec le dernier regret

qu'elle n'avoit pas assez de haine pour celui qui en étoit l'auteur, & que même depuis qu'elle avoit vu qu'elle alloit être mere, il ne lui étoit plus possible d'avoir des desirs de vengeance contre un homme qui étoit le pere de l'enfant qu'elle alloit mettre au jour.

Ces sentimens, qui n'étoient point amour, mais qui en approchoient beaucoup, paroissoient si naturels à Lucie, que, ne trouvant que de très-foibles raisons pour les combattre, elle n'employoit que celles qui pouvoient empêcher Léocadie de prendre une passion infructueuse pour un objet qu'il y avoit apparence qu'elle ne reverroit jamais; & elle fut si bien ménager son esprit, qu'en la portant à la douceur par rapport à l'enfant, elle l'éloignoit toujours d'un espoir frivole à l'egard du pere. C'est ainsi que le temps s'écoula, & que le terme arriva où Léocadie mit au jour un fils dont la naissance ne fut celebrée que par des torrens de larmes.

Cependant Dom Louis, aidé de l'industrieuse Lucie, prit de si justes précautions, que son domestique même ignora la véritable cause de la maladie de sa fille. Lucie, qui avoit eu le soin d'arrêter une nourrice long-temps auparavant, à laquelle elle avoit dit que c'étoit pour une personne de sa connoissance qui étoit en campagne, & qui viendroit accoucher à Tolede, en lui promettant de la venir chercher, prit l'enfant de Léocadie à l'instant même qu'il eût vu

la lumiere, & l'ayant bien enveloppé & mis dans une corbeille, elle le sortit de la maison à la vue de tout le monde, sans que l'on pût se douter de ce que ce pouvoit être, & l'ayant porté à la nourrice, elle lui dit que la mere venoit de mourir, & que trouvant inutile de la faire venir dans une maison où tout étoit en combustion, elle s'étoit chargée de lui donner l'enfant. Ces mots furent accompagnés d'une bourse pleine d'or, qui mit cette femme en état de croire tout ce qu'on lui disoit.

Lucie, dont elle ne connoissoit ni le nom ni la demeure, lui promit de la visiter souvent, & que la bourse ne seroit jamais vuide, & la quitta bien satisfaite pour retourner à Léocadie, à qui elle rendit un compte fidele du dépôt qu'on lui avoit confié. Cette belle personne reprit en peu de temps une santé parfaite, & ses charmes prenoient chaque jour un tel accroissement, qu'il étoit impossible de la regarder sans admiration: mais elle se cachoit avec tant de soin, & passoit sa vie dans une si grande solitude, que sa famille seule étoit témoin des progrès de sa beauté.

Dom Louis, qui se voyoit dans un âge avancé, & qui ne trouvoit nulle apparence à pouvoir connoître l'auteur de son malheur, fit tous ses efforts pour la résoudre à prendre un époux; mais elle le conjura si vivement de ne la pas contraindre, & de permettre qu'elle ne s'engageât jamais qu'il y consentit, & la laissa vivre à sa fan-

tai e. Lucie voyoit exactement l'enfant, qu'on avoit nommé Dom Carlos; & ſes viſites étoient ſi lucratives à la nourrice, qu'elle ne s'embarraſſoit de rien pourvu qu'elle la vît. Le petit Dom Carlos ne fût pas plutôt en état d. s'en paſſer, que Dom Louis le fit retirer & venir chez lui comme ſon neveu, qu'un frere qu'il avoit dans le royaume de Valence lui avoit envoyé; & & ſous ce titre il lui donna l'éducation ordinaire aux enfans de ſon âge & de ſa condition.

Léocadie, qui n'avoit aux yeux de tout le monde que le nom de couſine, l'élevoit avec un ſoin extrême; & ſa tendreſſe pour lui étoit d'autant plus grande, que ne pouvant la partager avec le pere, il étoit ſeul l'objet de l'amour dont ſon cœur étoit rempli. La beauté du jeune Dom Carlos, la vivacité de ſon eſprit, qui ſe fit connoître dès qu'il pût parler, & le tendre attachement qu'il témoignoit à Léocadie & à Dom Louis, le leur rendit ſi cher, qu'il y avoit des inſtans où il ſembloit qu'ils auroient été fâchés s'il ne fût pas venu au monde.

La raiſon dévança de ſi loin le nombre de ſes années, que Dom Louis ſe vit obligé de lui donner des maîtres de très-bonne heure; ce qui le rendit dès l'âge de ſept ans un prodige d'eſprit. Il parut dès-lors en lui une partie des graces qu'il devoit avoir un jour; outre la beauté de ſon viſage, il avoit la taille haute, fine & bien priſe; un air de nobleſſe qui le faiſoit diſtinguer d entre tous ceux de

son âge, qui étoient admis à ses innocens plaisirs; une vivacité charmante, & quelque chose de si attrayant dans toute sa personne & ses actions, qu'il étoit difficile de ne le pas aimer dès qu'on le voyoit.

Il n'avoit de conformité avec sa mere que par un air de famille, & sa beauté étoit entiérement différente de la sienne: ce qui ôtoit absolument toutes les idées qu'on auroit pu avoir sur une plus grande proximité: mais cette différence faisant juger à Léocadie qu'il devoit ressembler à son pere, cimentoit insensiblement dans son ame le penchant qu'elle se sentoit à l'aimer sans l'avoir vu.

Si mon ravisseur, disoit-elle à sa confidente, m'a laissé son portrait dans cet aimable enfant, que je suis malheureuse, ma chere Lucie, de ne lui avoir inspiré qu'une passion aveugle & passagere, & qu'il m'eût été doux de l'avoir fait brûler d'un feu plus digne de moi! que je l'aurois aimé, continuoit-elle en soupirant! & que mon sort est à plaindre!

Sept ans s'étoient entiérement écoulés dans ces regrets & ces réflexions, sans que Léocadie, qui n'en avoit que vingt-deux, ni Dom Louis, son pere, eussent pu rien découvrir sur son enlévement; ils en perdirent même l'espérance, et ne s'occupoient plus que du soin d'élever Dom Carlos, qui faisoit toute leur consolation, lorsqu'un nouveau malheur vint encore troubler le repos dont ils commencoient de jouir.

Un jour que cet enfant se divertissoit à plusieurs jeux avec quelques-uns de ses camarades, dans une place qui étoit assez loin de la maison de Dom Louis, n'ayant avec lui qu'un valet de chambre qui l'accompagnoit par-tout, voulant aller d'un côté de la place à l'autre trop précipitamment, tomba dans l'instant que venoit un char, attelé de huit mules, qui sembloient plutôt voler que marcher, qui lui passerent sur le corps, & le laisserent étendu comme mort. A ce spectacle, les cris du peuple & de ceux qui étoient dans le char obligerent le cocher d'arrêter. Aussi-tôt le Comte de Ribéiros, Grand-d'Espagne, & la Comtesse son épouse, à qui étoit cet équipage, descendirent promptement du char, & par un mouvement de compassion & de générosité, coururent au jeune Carlos, le prirent entre leurs bras; & sa rare beauté, malgré le sang qui couloit sur son visage, ayant frappé leurs yeux, ils se sentirent saisis d'une telle douleur de cet accident, & pénetrés d'une si vive tendresse pour cet enfant, qu'ils ne voulurent point permettre qu'on le leur ôtat, & remontant avec lui dans leur char, l'emmenerent à leur palais, où ils ne furent pas plutôt arrivés, qu'ils le firent coucher & visiter ses blessures par des Chirurgiens qui furent appellés d'abord.

Cet aimable enfant, qui avoit repris ses esprits par les tendres baisers que lui donnoient tour-à-tour le Comte & la Comtesse,

ſe ſouvenant de ce qui venoit de lui arriver, & ſe voyant entre les bras de perſonnes inconnues, dans un appartement & un lit magnifique, ne ſe déconcerta point, & répondant à toutes les careſſes qu'on lui faiſoit avec une grace charmante, étonna ſi fort Dom Fernand de Ribéiros, & Stéphanie, ſa femme, qu'ils ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer. Enfin, ayant mis treve à leurs tendres amitiés, pour le laiſſer panſer, ils apprirent des Chirurgiens, avec une joie ſans égale, qu'il n'avoit que de légeres contuſions ſur le corps, & un ſeul coup à la tête, qui n'auroit rien de dangereux, par le ſoin qu'ils alloient y apporter, & que c'étoit le ſeul endroit d'où ſortoit le ſang qui les avoit effrayés : ils y mirent le premier appareil, & recommanderent qu'on ne le fît pas beaucoup parler.

La Comteſſe de Ribéiros s'aſſit au chevet de ſon lit, ne pouvant s'en ſéparer ; & comme les habits qu'il portoit, étoient aſſez riches pour lui faire croire qu'il étoit d'une condition relevée, elle le pria, en le baiſant tendrement, de lui dire ſon nom & celui de ſes parens. Alors, ſans héſiter, & d'un air de nobleſſe qui la charma : je m'appelle Carlos, lui dit il, & ſuis neveu de Dom Louis de Zagréda, qui m'aime comme ſon fils, & qui ſans doute ſeroit déjà ici, s'il étoit informé de mon accident. Tandis qu'il parloit, les yeux du Comte & de la Comteſſe ſe rempliſſoient de larmes malgré eux ; ils ſe ſentoient émus d'amour,

d'admiration & de compaſſion, avec autant de force, que ſi cet enfant leur eût appartenu.

Il n'eût pas plutôt nommé Dom Louis de Zagréda, que le Comte de Ribéiros, qui le connoiſſoit parfaitement, ordonna qu'on attelât un char, & qu'on le fût chercher.

Cependant le valet de chambre, qui avoit été témoin du malheur de Dom Carlos, outré de déſeſpoir, & le croyant mort, courut, comme un homme éperdu, annoncer cette funeſte nouvelle à Dom Louis. Léocadie eût à peine entendu ce triſte récit, qu'oubliant toutes les raiſons qui devoient lui faire cacher une partie de ſa ſenſibilité, elle ſe fit promptement conduire ſur la place. Lucie & Dom Louis l'y ſuivirent d'un pas précipité; & le monde qui y étoit encore aſſemblé leur apprit, ſans ordre & ſans ſuite, l'accident de l'enfant, & la généroſité du procédé du Comte & de la Comteſſe de Ribéiros, chacun leur racontant la choſe d'une façon différente. Mais enfin ſachant qu'il étoit dans leur palais, ils ne balancerent point à s'y rendre, & ils entrerent au moment que le Comte ordonnoit qu'on les fut chercher. Il ne fût pas plutôt averti de leur arrivée, que la Comteſſe & lui furent au-devant d'eux.

Je ſuis vivement touché, dit le Comte à Dom Louis, qu'une ſi triſte occaſion me procure l'honneur de vous voir chez moi; mais, Seigneur Dom Louis, commencez

par vous assurer qu'il n'y a rien à craindre pour votre admirable neveu, dont Stéphanie & moi sommes si charmés, qu'il nous est devenu aussi cher qu'à vous-même.

Tandis qu'il tenoit ce discours, & que Dom Louis y répondoit avec le respect qui étoit dû au rang de Dom Fernand, la Comtesse embrassoit Leocadie, qui, ayant levé son voile, lui fit voir une beauté si parfaite, qu'elle en recula quelques pas d'étonnement & d'admiration. Eh quoi, s'écria-t-elle en recommençant ses caresses! Dom Louis renferme chez lui les trésors les plus précieux, sans en faire part à personne! Léocadie repartit à ces paroles obligeantes avec une modestie & un esprit qui achevèrent de lui gagner le cœur de Stéphanie qui, la prenant par la main, la conduisit à l'appartement où l'on avoit mis Dom Carlos, où le Comte conduisit aussi Dom Louis. Lorsque cet aimable enfant les eût apperçus, il se mit sur son séant, leur tendant les bras: ne vous affligez point, Seigneur, dit-il en s'adressant à Dom Louis; mon mal n'est rien en comparaison de ce que je dois à ces généreuses personnes. Dom Louis l'embrassa, & jugeant de l'impatience de la tendre Léocadie, il lui céda sa place. Les caresses qu'elle ne put s'empêcher de faire à son fils, & celles qu'elle en recevoit, étoient si vives & si touchantes, que Dom Louis craignant que cela ne parût extraordinaire au Comte & à la Comtesse, qui n'ôtoient pas un moment leurs yeux de dessus Dom

Carlos, il prit la parole pour détourner cette attention : ma fille, leur dit-il, a pris elle-même le soin d'élever cet enfant; elle l'aime aussi ardemment que s'il étoit son frere, ce qui ne doit pas rendre étrange les transports de sa joie.

On ne peut trop l'aimer, répondit Stéphanie : & du premier moment que je l'ai vu, je me suis sentie pour lui les mêmes entrailles que pour mon fils. Helas! continua-t-elle en les faisant asseoir, il m'a rappellé les jeunes années de ce fils qui m'est si cher, & dont la longue absence répand une nuit obscure sur les jours de son pere & les miens. Il y a près de sept ans, continua-t-elle en essuyant ses larmes, qu'il nous a quittés d'une si cruelle maniere qu'elle ne sort point de ma mémoire. Nous avons été très-long-temps sans savoir dans quels lieux il avoit porté ses pas; & quoique depuis trois ans nous soyons instruits qu'il est en Flandres, nous n'en sommes pas moins affligés par le refus obstiné qu'il fait de revenir. Pardonné, ajouta-t-elle, si je vous entretiens de ces choses, l'aimable Dom Carlos en est la cause : toute sa personne est accompagnée des graces que je trouvois à mon fils lorsqu'il avoit son âge; & quoiqu'à vingt-trois ans, qui est celui qu'il avoit quand il partit, ses traits n'eussent plus la même delicatesse, je ne laisse pas de voir dans ceux de cet enfant une ressemblance avec les siens qui me surprendroit, si je ne savois pas que la nature se joue souvent dans les effets de ses productions.

Pendant ce discours, Léocadie, qui avoit eu le temps de se remettre du trouble que lui avoit causé l'accident de Dom Carlos, devenant plus attentive aux objets qui s'offroient à sa vue ; à mesure qu'elle reprenoit sa tranquillité, promenoit ses regards curieux sur la magnificence de l'appartement : se souvenant tout-à-coup de celle de la chambre où ses malheurs avoient commencé, elle examina avec plus de soin qu'auparavant ce qu'elle voyoit autour d'elle ; & ses yeux ayant été frappés d'un cabinet de la Chine semblable en tout à celui qu'elle avoit vu, son cœur s'émut ; & faisant un examen général des meubles, elle y reconnut le lit, la crêpine d'or, la tapisserie, le même nombre de fauteuils & la superbe broderie dont ils étoient enrichis. Alors jettant encore la vue sur ce cabinet, elle s'orienta, & trouva qu'il occupe la même place que dans celle où elle entra, & que les fenêtres en sont aussi grillées du haut jusqu'en bas. Une conformité si grande avec un lieu si présent à sa pensée, la trouble : un tremblement universel agite son corps, & les dernieres paroles de Stéphanie achevant de la mettre hors d'elle-même, elle tombe évanouie dans les bras de cette Dame, auprès de laquelle elle étoit assise.

Fin du septieme Tome.

TABLE
DES JOURNÉES
ET HISTOIRES

Contenues dans ce ſeptieme Tome.

Seizieme journée, *page* 1

Hiſtoire de Négaliſſe, Princeſſe d'Angleterre, 41

Dix-ſeptieme Journée, 142

La force du ſang, hiſtoire Eſpagnole, 181

Fin de la Table.

LES JOURNÉES AMUSANTES,

DÉDIÉES AU ROI;

Par Madame de GOMEZ.

NEUVIEME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE,

AVEC FIGURES.

TOME HUITIEME.

A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVI.

LES
JOURNÉES
AMUSANTES.

Suite de la dix-ſeptieme Journée.

CEtte foibleſſe imprévue mit tout le monde en alarmes. Dom Louis, qui s'imaginoit que c'étoit un reſte de la frayeur qu'elle avoit eue, pria la Comteſſe de la mener dans un autre endroit, pour lui faire prendre l'air, aſſurant que ce ne ſeroit rien. Stéphanie, qui avoit eu la même idée, la prit à l'inſtant ſous les bras avec Lucie, & la porta dans ſon appartement, où l'on ouvrit les croiſées qui donnoient ſur un ſuperbe jardin.

Là, la Comteſſe, ſes femmes & Lucie ayant défait de ſon habillement tout ce qui

pouvoit la gêner, étalerent à leurs yeux des beautés si merveilleuses, qu'elles s'empressoient autant à lui donner des louanges, qu'à la faire revenir. Cependant à force de la tourmenter, & de lui jeter des eaux odoriférantes, elle reprit ses esprits; & se trouvant presque nue dans les bras de tant de monde, une modeste rougeur lui couvrit le visage, au même instant qu'un torrent de larmes, trop long-temps retenu, vint en ternir l'éclat. Stéphanie appuyant sa bouche sur la sienne: belle Léocadie, lui dit-elle, revenez à vous, calmez votre douleur, & puisqu'il n'y a rien à craindre pour Dom Carlos, ne troublez point la joie que nous en ressentons, & celle que j'ai de vous connoître, en nous faisant un sacrifice pour vous.

Léocadie ne lui répondoit qu'en lui baisant les mains, qu'elle arrosoit de ses pleurs; & par de violens soupirs, lui faisant connoître que quelque chose de plus fort préoccupoit son ame; elle ordonna à ses femmes de se retirer, & à Lucie de s'éloigner. Lorsqu'elle fut seule avec elle: charmante Léocadie, lui dit cette Dame en la pressant dans ses bras, un motif plus considérable que le mal de votre cousin vous agite, & je me sens si portée à vous aimer & à vous servir, que je vous conjure de me le déclarer. J'ai même résolu que vous ni Dom Carlos ne sortirez point de chez moi qu'après son entiere guérison; ainsi, regardez moi comme votre amie, comme

votre mere, enfin comme une femme qui ſent pour vous & pour lui les plus tendres mouvemens.

Que je ſerois heureuſe, Madame, lui répondit Léocadie, ſi j'étois ſûre de vous voir toujours les mêmes ſentimens! Mais continua-t-elle, il faut l'éprouver quoi qu'il puiſſe en arriver. J'ai de ſurprenantes choſes à vous dire: je riſque tout en vous les découvrant. Cependant vos bontés & les mouvemens intérieurs qui vous parlent en faveur de Dom Carlos me font juger que je riſquerois encore plus en vous les taiſant; mais, Madame, ordonnez qu'on faſſe venir mon pere, & permettez que lui ſeul ſoit préſent au ſecret que je vais vous confier: vous en ferez après l'uſage qu'il vous plaira, & ſerez la maîtreſſe de le communiquer au Comte, votre époux.

Stéphanie, que ces paroles commencerent à intéreſſer, envoya Lucie prier Dom Louis de paſſer à ſon appartement, & dire au Comte de vouloir bien reſter auprès de Dom Carlos, pour des raiſons dont elle l'inſtruiroit. Cela fut ponctuellement exécuté comme elle le déſiroit. Dom Louis entra, & dès que Léocadie le vit: Seigneur, lui dit-elle, il eſt temps de rompre le ſilence; mais avant toutes choſes, ſi vous avez ſur vous le dépôt que je vous ai remis, je vous ſupplie de le montrer à Madame pour voir ſi elle en a quelque connoiſſance.

Dom Louis, extrêmement ſurpris du diſcours de ſa fille, & jugeant qu'il falloit

qu'elle eût de fortes convictions pour avoir pris une semblable résolution, tira d'une boite qu'il portoit toujours sur lui, la croix de diamans que Léocadie avoit prise à son ravisseur, & la présentant à la Comtesse : je ne marche jamais sans cela, lui dit-il, pour être à tout moment en état d'en reconnoître le maître.

Stéphanie n'eût pas plutôt jetté la vue dessus : si je connois cette croix, s'écria-t-elle ! eh ! qui peut en douter, puisqu'elle appartient à Rodolphe, ce fils si cher, dont je vous parlois tantôt ? C'est un présent que lui fit notre grande Reine, le même jour que leurs Majestés l'honorerent de l'Ordre de Calatrava : je croyois qu'il l'avoit emportée, & je ne puis comprendre par quelle aventure elle se trouve entre vos mains.

Cette aventure, reprit Léocadie, est si cruelle pour moi, que le seul souvenir m'en fait frémir d'horreur. Alors, avec une voix entrecoupée de sanglots, elle conta tout ce qui s'étoit passé entr'elle & son ravisseur, n'oubliant aucune des circonstances qui pouvoient prouver la vérité de ses paroles ; & venant au vol qu'elle avoit fait de cette croix, & à l'examen des meubles de l'appartement; la ressemblance que j'ai trouvée, continua-t-elle, entr'eux & ceux de celui où vous avez mis mon fils, jointe à celle que vous avez remarquée du vôtre avec cet enfant, & le temps dont vous nous avez dit qu'il est absent, m'ont si fort saisie de crainte, de douleur & d'espérance, que je n'ai pu

réſiſter à la violence de tant de mouvemens à la fois, & ils m'ont miſe dans l'état où je ſuis tombée. Tout ce qui m'embarraſſe à préſent, pour une plus grande certitude, c'eſt qu'il me ſemble que je n'ai point paſſé par la cour où nous ſommes entrés aujourd'hui, & que n'ayant pas vérifié le nombre des marches de l'eſcalier, j'ignore ſi c'eſt le même; mais il y en avoit quinze à celui que mon raviſſeur me fit deſcendre.

C'en eſt trop, dit la Comteſſe en ſe jettant toute en pleurs au cou de Léocadie; il n'en faut pas davantage pour me prouver que c'eſt mon ſang qui coule dans les veines de Carlos. Ma prompte inclination pour lui, ma douleur en le voyant bleſſé, mon attendriſſement en l'entendant parler, & le ſecret plaiſir que je reſſentois en le careſſant, m'inſtruiſent bien mieux de la vérité que toutes vos obſervations. Ma chere Léocadie, ajouta-t-elle, je ne vous regarde plus que comme ma fille; & s'il eſt des malheurs que l'on puiſſe bénir, béniſſons mille fois celui-ci, puiſqu'il va nous unir pour jamais. Alors, ne voulant pas que le Comte de Ribéiros ignorât plus long-temps le ſujet de cet entretien, elle le fit appeller; & ſans donner le temps de parler à Dom Louis & à ſa fille, elle lui redit tout ce qu'elle venoit d'apprendre.

Ce Seigneur, pour qui le point d'honneur étoit une choſe ſacrée, penſa dans l'inſtant comme ſon illuſtre épouſe; & la na-

ture, qui avoit produit les mêmes effets en lui, à la vue du jeune Carlos, le convainquit auſſi fortement qu'elle de la vérité. Il embraſſa Dom Louis, en le conjurant d'oublier le crime de Rodolphe, puiſqu'il le lui feroit réparer ſi glorieuſement pour Léocadie, que rien ne manqueroit à ſa ſatisfaction. Enſuite s'étant approché d'elle, il voulut partager les tendres careſſes que lui faiſoit Stéphanie. Mais Léocadie, pénétrée de joie & de reconnoiſſance, ſe jetta à ſes pieds, malgré les efforts qu'il fit pour l'en empêcher; & ne pouvant trouver de termes aſſez expreſſifs pour faire connoître ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, elle embraſſoit ſes genoux, baiſoit ſes mains, & par toutes ſes actions témoignoit mieux que par ſes paroles l'excès de ſon contentement.

Enfin, Dom Fernand l'ayant relevée, la prit dans ſes bras, & l'appellant cent fois ſa fille, la pria de faire treve aux pleurs & aux reſpects, en lui diſant qu'il regardoit ſon alliance auſſi honorable pour ſon fils, qu'elle pouvoit enviſager la ſienne; & que s'il y avoit quelque différence entre les biens, il ſe trouvoit très-heureux d'en avoir d'aſſez grands pour la rendre la plus riche femme d'Eſpagne. Des manieres ſi généreuſes ne furent pas ſans replique de la part de Dom Louis, qui, malgré la nobleſſe de ſon ſang, n'eût jamais eſpéré de pouvoir donner à ſa fille un époux du rang du Comte de Ribéiros.

Quand ces premiers mouvemens de joie

& de reconnoiſſance furent un peu calmés, Stéphanie dit à Léocadie qu'elle ne s'étoit trompée en rien dans ce qu'elle avoit remarqué dans ſon palais ; que la porte par où Rodolphe entroit ordinairement chez lui, donnoit dans une autre cour, qui avoit une entrée au bas de l'eſcalier, dont les marches étoient au nombre qu'elle avoit dit : & je ne m'étonne plus, continua-t-elle, de l'étrange façon dont il nous quitta, & du ſens obſcur que renferme la lettre que nous trouvâmes dans ſon appartement, & qui étoit adreſſée à ſon pere. Selon la date de cette lettre & le jour de l'enlévement de Léacodie, il partit dès le lendemain. Il y avoit pluſieurs jours que nous ne l'avions vu ; & notre aveugle tendreſſe pour lui lui donnant trop de liberté, nous commençions à nous en repentir & à nous inquiéter de ce qu'il faiſoit, ayant appris qu'il avoit des amis dont la compagnie étoit dangereuſe ; & nous ſongions aux moyens de l'en retirer, lorſqu'un de ſes gens nous apporta la lettre qu'il avoit trouvée ſur ſa table.

A ces mots, la Comteſſe ayant ouvert un coffre de filagramme, qui étoit ſur ſa toilette, en tira un papier, & y lut ces paroles :

AU COMTE DE RIBÉIROS.

Seigneur, l'oiſiveté & l'ardeur d'une folle jeuneſſe m'ont ſi fort éloigné de la glorieuſe éducation que vous m'avez donnée, & m'ont

fait courir une carriere ſi peu digne de ma naiſſance, que je ne peux plus ſans honte demeurer à Tolede, ni paroître à vos yeux : mes fautes me font horreur, & il eût été heureux pour moi que cette nuit eût été la derniere de ma vie. Je vais chercher dans d'autres pays à me rappeller les ſentimens d'honneur & de vertu que vous aviez voulu m'inſpirer ; & ſi mes remords ne m'y quittent pas, du moins mes vices ne m'y ſuivront point, & vous ne rougirez plus d'avoir donné le jour au malheureux RODOLPHE.

Cette lettre, dit Dom Fernand, nous toucha beaucoup, & nous mit dans une grande perplexité, ne ſachant de quelle faute & de quel malheur il vouloit parler ; mais n'entendant point de plaintes contre lui, n'ignorant pas que ſa conduite avoit été peu réguliere, je ne fus point fâché qu'il eût pris le parti de voyager. Nous n'avons ſu aucun des lieux où il a été, ce qui m'a fait croire qu'il marchoit *incognito* & ſous un autre nom. Il y a deux mois que nous avons appris qu'il eſt en Flandres : nous lui avons écrit pluſieurs fois de revenir, & il nous a toujours refuſé ; mais pour cette fois il n'en ſera pas le maître, & je vais faire partir un Gentilhomme en poſte, qui ne le quittera point qu'il ne me l'ait amené.

La réſolution du Comte de Ribéiros fut exécutée ſur le champ, & le Gentilhomme partit avec des lettres très-preſſantes, & des ordres précis à Rodolphe pour l'obli-

ger à revenir en Eſpagne. Les dépêches de Dom Fernand & de Stéphanie étant faites, & le courrier parti, on ne ſongea plus dans ce palais qu'au plaiſir & à la joie. Léocadie, qui pendant qu'ils écrivoient étoit retournée auprès de Dom Carlos, ſe livrant à toute ſa tendreſſe, ſe donna pour la premiere fois la ſatisfaction de l'appeller ſon fils, en lui donnant mille baiſers, que l'enfant recevoit avec le même amour ; mais n'étant pas accoutumé au tendre nom qu'elle lui donnoit, & n'oſant l'appeller ſa mere, il lui en demandoit la raiſon, quand la Comteſſe les vint joindre ; & comme elle entendit les queſtions pleines d'eſprit qu'il faiſoit à Léocadie, elle s'approcha de lui, & lui prenant la main : oui, Dom Carlos, lui dit-elle, l'incomparable Léocadie n'eſt plus votre couſine, c'eſt votre mere, & vous ne devez plus lui donner d'autre nom.

Cet aimable enfant, bien loin de s'étonner de cette nouveauté, tendit les bras à Léocadie ; & lui rendant ſes careſſes avec uſure : j'en ſuis charmé, répondit-il ; mais qui eſt donc mon pere ! ne m'en donnerez-vous pas un auſſi ? Je vous le promets, repartit Stéphanie, qui prenoit un plaiſir extrême à le faire parler, & vous le connoîtrez bien-tôt.

La plus grande partie du jour ſe paſſa dans cette douce occupation ; & le Comte & la Comteſſe ne voulant pas abſolument que Léocadie retournât chez elle, il fallut qu'elle conſentît à reſter dans leur palais, où

elle lui fit donner un appartement superbe, qui rendoit dans le sien ; & comme Dom Carlos auroit été trop éloigné de leurs yeux dans celui de Rodolphe, elles le firent transporter dans un pavillon qui communiquoit au leur par une magnifique galerie. Enfin, rien ne peut s'ajouter à tout ce que Dom Fernand de Ribéiros & Stéphanie firent en cette occasion ; & Dom Louis, qui ne voulut point y rester, se retira chez lui pénétré de joie & de reconnoissance.

La belle Léocadie ne prit de toutes ses femmes que la seule Lucie, tant pour donner moins d'embarras à ses généreux hôtes, que pour n'avoir qu'elle qui fut témoin de ce qui alloit se passer. Le jeune Dom Carlos fut rétabli en moins de huit jours ; & pendant ce temps la Comtesse & son époux ayant eu celui de mieux connoître Léocadie, la regarderent comme un miracle d'esprit & de vertu. Sa douceur & ses complaisances lui gagnerent les cœurs de tous ceux de cette maison, & charmant également par ses talens, son caractere & sa beauté, on peut assurer qu'elle fit autant de conquêtes qu'il y avoit de personnes en ce lieu. Dom Louis y venoit tous les jours, & il ne s'en passoit point qu'il ne reçût du Comte & de la Comtesse mille bénédictions pour avoir mis au jour une fille aussi parfaite. Stéphanie, qui étoit une Dame d'un mérite éminent, trouva tant de charmes dans la conversation de Léocadie, qu'elle n'en sortoit presque plus, se faisant une douce habitude de

la voir & de l'entendre. Comme elle avoit la voix des plus belles, & qu'elle jouoit de pluſieurs inſtrumens dans la perfection, tous les ſoirs étoient deſtinés à cet amuſement ; & quoique qui que ce fût du dehors n'y fut admis, Léocadie ne laiſſoit pas d'avoir un grand nombre d'admirateurs, pluſieurs perſonnes de condition, dans l'un & l'autre ſexe, étant attachées au Comte & à la Comteſſe.

C'eſt ainſi qu'ils trouverent le moyen de charmer la longueur du temps qu'il falloit paſſer pour avoir des nouvelles de Rodolphe, dont ils s'entretenoient à toute heure, & ſur tout Léocadie avec ſa chere Lucie, à laquelle elle ne cachoit rien de ce qui agitoit ſon cœur. Comme elle ſe voyoit dans la liberté de ſuivre ſon penchant ſans honte, elle s'y livroit toute entiere ; mais au milieu du doux eſpoir de ſe voir dans peu l'épouſe de Rodolphe, la crainte de n'en être pas aimée venoit troubler ſes plus agréables idées. Une ardeur inſenſée, diſoit-elle à Lucie, un emportement de jeuneſſe porterent autrefois ce téméraire à déſirer ma poſſeſſion, ſans m'avoir preſque vue : & peut-être que, revenu de ſes premiers tranſports, déteſtant ſes déportemens, il n'en pourra voir l'objet qu'avec peine ; & que mes foibles attraits, loin de ramener l'amour dans ſon cœur, n'y feront naître que du mépris ou de l'indifférence.

Lucie, qui étoit vive & enjouée, ne pouvant ſouffrir qu'elle eût une crainte ſi

mal fondée, voyant les choſes en un état à ne pouvoir ſe rompre, donnant un libre cours à ſes ſaillies : pour moi, Madame, lui répondoit-elle, je juge tout autrement des ſentimens de Rodolphe ; ſi pour ne vous avoir regardée qu'un inſtant il ne put réſiſter au feu dont il fut embraſé, que deviendra-t-il à l'aſpect de mille charmes qu'il ne s'eſt pas donné le temps d'examiner ? J'appréhende bien plutôt, continua-t-elle en riant, qu'après ce qu'il a fait en ne vous voyant qu'imparfaitement, il ne perde entiérement la raiſon lorſqu'il vous verra tout-à-fait.

C'étoit par de ſemblables diſcours qu'elle rappelloit la joie & l'eſpérance dans l'ame de ſa maîtreſſe ; mais tandis que dans ce palais chacun s'empreſſoit à lui marquer ſon zele & ſon attachement ; le Gentilhomme qui devoit ramener Rodolphe ſe rendit à Gan, où l'Archiduc tenoit ſa Cour ; il l'y trouva dans une eſtime & une conſidération qui auroient dû le ſatisfaire, ſi ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur lui eût laiſſé quelques ſentimens d'amour-propre ; mais tous les honneurs qu'il recevoit du Prince, les amitiés que lui faiſoient les courtiſans, & les plaiſirs dont cette Cour étoit remplie, ne pouvoient effacer de ſa mémoire la derniere nuit qu'il avoit paſſée à Tolede : ſon inconnue le ſuivoit par-tout, le ſon de ſa voix ſe faiſoit entendre à tout moment à ſes oreilles ; & malgré la diſſipation qu'avoit du lui cauſer la diverſité des lieux où ſa curioſité

l'avoit conduit, les raretés de l'Italie, & les beautés de la France qu'il avoit parcourues, il fut toujours obsédé de l'objet de sa peine & de son amour. Sa peine venoit de l'offense qu'il lui avoit faite; cependant son amour étoit né de cette même offense: & ce qui le détruit ordinairement dans le cœur des autres hommes, fut ce qui le cimenta dans le sien. Toutes les circonstances de cette aventure, qui revenoient sans cesse à sa pensée, en le portant à se haïr lui-même, lui faisoient adorer celle qui les avoit causées; & dans le cours de sept années que dura son absence, il n'y eut ni treve à sa douleur, ni ralentissement à son amour.

Mais ce qui le troubloit encore, étoit qu'il ne doutoit point que ce ne fût l'inconnue qui eût pris sa croix pour s'en servir à le découvrir; il l'avoit mise lui-même dans le cabinet de la Chine, lorsqu'il résolut d'aller à la campagne avec ses amis, ne portant jamais ces marques de distinction dans ses parties de plaisir. Personne n'étoit entré depuis dans son appartement, il en avoit la clef; la seule inconnue y étoit restée, ce qui le persuada, lorsqu'il voulut la prendre en partant, & ne la trouvant plus, qu'elle s'en étoit saisie: ce qui l'affligeoit d'autant plus, que nul Seigneur n'en avoit de si magnifique, & que toute la Cour la connoissoit pour être à lui.

Et lorsqu'il venoit à songer que cette fille, pour laquelle il brûloit d'amour, sauroit

un jour par-là que Rodolphe de Ribéiros étoit celui dont elle avoit reçu le plus sensible outrage, il frémissoit de honte & de rage.

Situation d'autant plus violente, qu'il s'étoit imposé la sévere loi de ne se confier à personne, & qu'il se refusoit par-là la seule consolation qu'il pouvoit avoir : toujours seul à s'en entretenir, il s'abymoit dans ses tristes réflexions, sans pouvoir s'opposer des raisons qui pussent le satisfaire. Il étoit dans ce cruel état lorsque le Gentilhomme de son pere arriva, & lui présenta ses dépêches. Il est si naturel à ceux dont l'esprit est préoccupé d'une chose, de croire que tout ce qu'ils voient ou ce qu'ils entendent y a quelque rapport, que Rodolphe, s'imaginant que son secret étoit découvert, ouvrit ces lettres avec autant de crainte que de précipitation. Celle de son pere étoit en ces termes :

A RODOLPHE

DE RIBÉIROS.

Une affaire d'honneur & des plus pressantes m'oblige à vous ordonner de partir à l'instant, & de vous rendre près de moi. N'hésitez point à m'obéir, si ma gloire & la vôtre vous sont encore chères.

D. FERNAND DE RIBÉIROS.

Dans celle de Stéphanie il trouva ces paroles.

A RODOLPHE DE RIBEIROS.

Partez promptement, mon fils, venez réparer un affront sanglant; & puisque nous n'avons que vous seul pour soutenir la gloire de notre sang, montrez-vous-en digne par votre empressement, si vous voulez retrouver une tendre mere dans la Comtesse DE RIBEIROS.

Ces termes d'affront, d'honneur & de gloire firent sur Rodolphe tout l'effet qu'on en espéroit. Il crut que son pere avoit été outragé, & qu'il ne l'appelloit que pour laver son affront dans le sang de son ennemi. Dans cette pensée, brûlant de porter un fer vengeur dans le sein de l'offenseur : partons, s'écria-t-il, & faisons voir à Dom Fernand que Rodolphe est son fils. Mais, Léonard, dit-il au Gentilhomme, ne me direz-vous rien de cette affaire, & n'avez-vous pas ordre de m'en instruire? Mais lui qui en avoit de le mettre en peine, sans lui rien découvrir, lui répondit que sa commission ne s'étendoit pas plus loin; que tout ce qu'il savoit, étoit que le Comte & la Comtesse lui avoient paru fort agités en lui donnant leurs lettres, & lui avoient expressément recommandé de ne point revenir sans lui. Il n'en fallut pas davantage pour presser Rodolphe de partir; rempli de valeur, de respect & d'amour pour son pere, il se mit, dans l'espoir d'en donner des preuves éclatantes; & ce fut-là

le seul instant où ses secretes inquiétudes l'abandonnerent.

Il mit promptement ordre à ses affaires, prit congé de l'Archiduc, & partit en poste avec le Gentilhomme, qui le quitta à une certaine distance de Tolede, pour avertir le Comte & la Comtesse de son retour. Deux mois s'étoient écoulés depuis le départ de Léonard ; & Stéphanie, qui comptoit tous les momens, s'attendoit à cette nouvelle. Lorsque ce courier parut, la joie & les mouvemens furent grands entre tant de personnes intéressées ; mais leur plan étoit déjà fait sur la conduite qu'ils vouloient tenir : ils mirent bientôt les choses dans l'état qu'ils avoient projetté.

La Comtesse fit retirer Léocadie avec son fils dans son appartement, dont elle ne devoit sortir qu'au temps marqué entr'eux. Le secret fut ordonné à tout le monde : comme chacun vouloit avoir sa part du plaisir que devoit donner cet événement, il fut exactement gardé.

Enfin Rodolphe arriva ; & quoique l'équipage d'un homme qui court la poste ne lui parut pas séant, il n'en prit point d'autre pour se montrer au Comte & à la Comtesse, afin de leur mieux témoigner son empressement. Cette entrevue ne put se faire sans répandre beaucoup de larmes ; & Dom Fernand, qui avoit formé le dessein de garder toute sa gravité, ne put tenir sa résolution, en voyant son fils à ses pieds.

Stéphanie & lui l'embraſſerent mille fois ; & ſept ans d'abſence avoient apporté un changement ſi avantageux à ſa perſonne, qu'il leur fut impoſſible de ne le pas regarder avec admiration. La beauté de ſes traits, la perfection de ſa taille, & ſur toute choſe, l'air de nobleſſe & de grandeur qui accompagnoient ſes moindres actions, le firent paroître auſſi accompli en homme, que Léocadie l'étoit en femme : mais ce qui les attendrit encore plus en le voyant, fut ſa parfaite reſſemblance avec le jeune Carlos, dont ils ne purent plus douter.

Quand les tranſports furent un peu calmés, Rodolphe demanda à ſon pere de l'inſtruire de ce qu'il avoit à faire pour ſe montrer digne de lui, & réparer les fautes de ſa premiere jeuneſſe. Mon fils, lui répondit Dom Fernand, je ſuis charmé de vous voir cette impatience, & content de votre obéiſſance. L'affaire eſt accomodée ; je n'étois pas offenſé de façon que je ne puſſe en recevoir d'autre ſatisfaction que par le ſang : mes premiers mouvemens m'ont emporté quand je vous ai écrit ; mais je n'en ſuis pas fâché, puiſque cela vous a rendu à votre famille. Allez-vous repoſer, demain je vous apprendrai ce que vous déſirez ſavoir.

Rodolphe, qui s'apperçut que ſon pere n'avoit pas deſſein d'en dire davantage, ne le preſſa plus ſur cet article : mais il le pria de permettre qu'il fût ſeulement changer

d'habit, & qu'il revînt jouir le reſte du jour de la ſatisfaction d'entretenir ſa mere. A ces mots on le conduiſit à ſon appartement où toutes ſes triſtes idées le reprirent en y entrant. Il ne put revoir ce lieu ſans être agité des plus cruelles penſées ; & la mélancolie, qui l'avoit abandonné un inſtant par le plaiſir de ſe revoir dans ſa patrie & le ſein de ſa famille, reprit un tel empire ſur ſes ſens, que ſi Dom Fernand & Stéphanie l'avoient vu dans ce moment, ils auroient eu peine à le reconnoître.

Cependant, la Comteſſe qui jugeoit bien de ce qui pouvoit ſe paſſer dans le cœur de Léocadie, n'eût pas plutôt q itté ſon fils, qu'elle fut la rejoindre : elle la trouva toute en pleurs, tenant Carlos en ſes bras, en conjurant le Ciel d'inſpirer à Rodolphe des ſentimens de pere pour cet aimable enfant. Stéphanie la pria de n'en point douter, & de ſe faire un effort ſur elle-même, pour que leur projet s'accomplît ſans accident. Cette belle perſonne avoit été ſi émue par les cris de joie dont tout ce palais avoit retenti à l'arrivée de Rodolphe, & par celle de ſe ſavoir ſi près de lui, qu'elle n'avoit pu retenir ſes larmes, que la crainte & l'eſpérance faiſoient également couler : mais Stéphanie la raſſura ſi bien, qu'elle lui promit qu'elle ſeroit en état d'exécuter ſes volontés avec la fermeté qu'elle déſiroit.

La Comteſſe, ne voulant donner aucun

soupçon à son fils en s'absentant trop long-temps, se retira aussi-tôt qu'elle eût calmé Léocadie, & Rodolphe, à qui la vue de son appartement rappelloit de cruels souvenirs, le rendit près d'elle presqu'au même instant. Dom Fernand, qui vouloit laisser agir la Comtesse, & donner à son fils une entiere liberté de s'expliquer, sachant bien que sa présence lui imprimeroit un respect qui le contraindroit, s'étoit déjà retiré. Stéphanie, qui aimoit Rodolphe d'une tendresse extrême, & qui vouloit l'obliger à prendre confiance en elle, ne fut pas plutôt seule avec lui, qu'elle lui témoigna tout l'amour d'une tendre mere, & remarquant sa profonde mélancolie: Rodolphe, lui dit-elle, la joie que j'ai de vous revoir n'est point parfaite, puisque je vois que vous ne la partagez pas; votre sombre tristesse & la langueur dont je vous trouve accablé ne m'apprennent que trop que la maison paternelle n'a plus de charmes pour vous, & que vous avez peut-être laissé à Gand des objets qui vous touchent davantage.

La remarque de Stéphanie fit soupirer Rodolphe; & ne pouvant prendre assez sur lui même pour cacher le chagrin qui le dévoroit: je vous jure, Madame, lui répondit-il, que Tolede renferme ce que j'ai de plus cher dans le monde, & qu'il n'est point d'objets dans l'Univers qui soient capables de me faire oublier ceux que j'y ai laissés.

La Comtesse, qui dans son ame sentoit toute la force de ce discours, & qui avoit résolu de le faire expliquer : hé ! pourquoi donc, lui dit-elle, n'avez-vous pas plus de joie en les revoyant, ou plutôt pourquoi les avez-vous quittés ? Car enfin, Rodolphe, continua-t-elle, je ne puis me souvenir d'un départ si précipité sans être agitée de la plus vive douleur. Je sais bien que vos jeunes années vous ont fait mener une vie peu digne de vous ; & que des compagnies que l'honneur n'assembloit pas, vous ont fait commettre de grandes fautes ; mais après tout, mon fils, quels sont les jeunes gens qui n'en font pas ? Cela devoit-il vous porter à nous abandonner ? & ne pouviez-vous pas vous retirer du vice sans quitter un pere & une mere qui vous aiment si tendrement, & qui, toujours prêts à vous pardonner & à vous conduire, vous auroient remis eux-mêmes dans les voies de la vertu ?

Parlez, mon cher Rodolphe, ne me déguisez point la cause d'un si prompt départ : vous n'avez plus rien à craindre de nos ressentimens. Instruits depuis long-temps que vous nous faites autant d'honneur que vous nous avez donné de peines, vous ne devez appréhender ni reproches ni rigueurs : expliquez-moi donc le sens obscur de votre lettre ; & si vous avez jamais eu quelques sentimens de tendresse pour une mere à qui vous avez toujours été cher, ne lui refusez pas cette satisfaction.

Cette pressante sollicitation acheva de déconcerter Rodolphe : les larmes que sa mere ne put s'empêcher de répandre en lui parlant ainsi, fit couler les siennes ; & son cœur, qui ne s'étoit jamais épanché dans le sein de personne, trouvant en ce moment une espece de douceur à se dégager du poids qui l'accabloit dans celui d'une femme vers qui la nature l'entraînoit, ne fit qu'une foible résistance pour se découvrir ; mais la honte combattant le désir de se déclarer : ah ! Madame, lui dit-il en la regardant tristement, quel aveu me demandez-vous ?

Tel qu'il puisse être, reprit promptement Stéphanie, qui vouloit profiter de l'état où elle le voyoit, je le veux savoir ; je vous promets un éternel secret, & Dom Fernand même n'en saura jamais rien. Cette assurance d'une bouche respectable, ces témoignages de bonté, & plus encore l'espoir de trouver du soulagement à sa peine en la communiquant, déterminerent Rodolphe à la satisfaire : il rêva quelques momens les yeux attachés vers la terre, avec la contenance d'un homme qui se trouve dans la plus étrange perplexité ; puis les relevant tout à coup.

Ne croyez pas, dit-il, Madame, que je balance à vous obéir ; je serois indigne de la tendresse que vous me témoignez, si je gardois un plus long silence. Mais, ô Ciel ! comment accorderai-je le respect que je vous dois avec le récit sincere de l'aventure du monde la plus odieuse ? Cependant,

vous me l'ordonnez, je vais vous prouver mon obéiſſance ; la ſeule grace que j'oſe exiger de vous, eſt de vous ſouvenir que vous l'avez voulu. Alors la voyant attentive à ce qu'il alloit dire, il lui conta l'enlévement de Léocadie de la même maniere qu'elle le lui avoit appris, ajoutant les choſes qu'elle n'avoit pu ſavoir, comme la promeſſe qu'il avoit faite à ſes amis de la leur livrer, l'horreur que cette promeſſe & ſon emportement lui avoient inſpirée ; le regret qu'il en eût, le détour qu'il prit pour dégager ſa parole, ainſi que ſa réſolution de ne pas pouſſer plus loin l'outrage qu'il avoit fait à l'inconnue ; de quelle ſorte il l'avoit laiſſée dans ſon appartement ; les diſcours qu'elle lui avoit tenus à ſon retour, & la maniere dont il s'en étoit ſéparé. Mais quoiqu'il prît toutes les précautions néceſſaires pour conformer ſes termes à la chaſteté des oreilles qui l'écoutoient, la violence de ſon amour, les réflexions que ce ſouvenir lui faiſoit faire, & les tranſports qu'elles lui inſpiroient, firent ſouvent rougir la vertueuſe Stéphanie. Cependant, continuant ſon diſcours, il le termina par la réſolution qu'il avoit priſe dès la même nuit de ſortir de l'Eſpagne ; & de tout abandonner plutôt que de reparoître dans des lieux qu'il avoit déshonorés par une ſi lâche action ; de quelle augmentation de douleur il avoit eu l'ame atteinte en ne trouvant plus ſa croix, ne doutant point que l'inconnue ne l'eût priſe dans le deſſein de

s'en ſervir pour connoître ſa condition, & lui reprocher ſon crime ; le déſeſpoir où cette penſée l'avoit mis, l'état où il avoit toujours été depuis ſept ans, & enfin celui dans lequel il étoit encore par l'ardente paſſion qu'il conſervoit pour ce fatal objet.

Voilà, Madame, continua-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous révéler, & l'unique cauſe de ma fuite & de la mélancolie que vous avez remarquée. La honte de mon crime me ſuit par-tout, non que je ne le croie pardonnable à l'âge où j'étois alors ; mais ce qui me le rend inſupportable, c'eſt l'amour qui m'en eſt reſté, & je ne ſuis plus le maître de mes tranſports, quand je viens à ſonger que je ſuis haï, déteſté & mépriſé, comme le plus indigne de tous les hommes, de celle pour qui mon reſpect eſt devenu auſſi grand que l'outrage que je lui ai fait. Je ne verrai point de femme déſormais, que je ne la croie être celle que j'ai offenſée ; & pour une ſeule que j'adore, je ſerai dans la néceſſité de les craindre toutes.

Mille ſoupirs alors interrompirent l'amoureux Rodolphe, & Stéphanie fut ſi touchée de le voir en cet état, que, ſans la crainte de déplaire au Comte, elle lui eût tranquilliſé l'eſprit d'un ſeul mot ; mais ne voulant point enfreindre ſes ordres, elle ſe contraignit du mieux qu'il lui fut poſſible, pour ne pas montrer l'excès du contentement que lui donnoit la ſituation de l'ame de ſon fils ; & reprenant un air grave & ſérieux :

Il eſt vrai, lui dit-elle, que je ne m'at-

tendois pas à de ſi terribles choſes, & que vous avez raiſon de vous trouver coupable, puiſqu'on ne peut l'être davantage; mais comme je vous ai promis de ne vous point faire de reproche, & qu'il eſt des remedes à tout, je vous conſeille, mon fils, de faire vos efforts pour éteindre une flamme qui ne peut que vous rendre malheureux. Si celle que vous avez offenſée eût été d'une noble naiſſance, ayant un témoignage authentique contre vous dans la croix qu'elle vous a priſe, ſes parens auroient cherché à s'en venger, ou trouvé des moyens d'en tirer réparation en vous contraignant à lui donner la main: & puiſque depuis ſept ans rien de cette aventure n'eſt venu juſqu'à nous, il n'y a point de doute que l'inconnue ne ſoit peu de choſe, & ne nous ait fait un vol ſi conſidérable que comme un prix qui étoit dû à la perte de ſon innocence: peut-être même eſt-elle morte. Enfin, quoiqu'il en ſoit, il n'y faut plus ſonger, le temps efface tout, & j'eſpere qu'en vous guériſſant d'un amour frivole, il vous mettra en état de pouvoir accepter une épouſe digne de vous.

En attendant, mon cher Rodolphe, je n'épargnerai rien pour diſſiper vos funeſtes idées; & pour y parvenir, j'engagerai la fille de Dom Louis de Zagréda, qui eſt une jeune perſonne toute aimable, & fort de mes amies, à permettre que vous ſoyez préſent au plaiſir qu'elle nous donne quelquefois par les doux accens de ſa voix: c'eſt

la

la seule consolation que j'aie goûtée depuis votre départ, & je me flatte qu'elle en sera une pour vous. Il est tard, ajouta-t-elle, retirez-vous, & ne vous montrez point dans Tolede que le Comte ne vous l'ordonne. Rodolphe lui fit connoître par sa réponse que ce dernier ordre ne lui étoit pas nécessaire, & que la solitude auroit pour lui bien plus de charmes que ceux de la Cour ou de la Ville : il lui rendit mille graces de ses bontés, en lui marquant une grande indifférence pour les amusemens qu'elle venoit de lui vanter, & la quitta pour la laisser dans la liberté de se coucher.

Ce qu'elle ne fit qu'après avoir visité Léocadie, à qui elle rendit un compte fidele de ce qu'elle venoit d'entendre, trouvant une douceur extrême d'être la premiere à l'instruire des sentimens de Rodolphe. Le Comte, qui les vint joindre, en fut charmé, & la belle Léocadie y parut aussi sensible qu'elle le devoit. Toutes leurs mesures étant prises pour le lendemain, chacun se retira, & la nuit destinée au repos ne le procura pas à tous également. Léocadie la passa à s'entretenir de Rodolphe avec Lucie, & à se préparer à soutenir sa vue avec fermeté. Pour lui, il ne s'occupa que de sa douleur & de son amour, sans pouvoir un moment fermer la paupiere. Stéphanie & Dom Fernand furent les seuls tranquilles : le retour d'un fils si cher, & la certitude de le savoir amoureux de celle

qu'ils lui deſtinoient, avoient entiérement banni leurs inquiétudes.

Le jour parut, & les mouvemens différens recommencerent. La Comteſſe paſſa une partie de la matinée à faire parer Léocadie de ce qu'elle avoit de plus ſuperbe en diamans, qu'elle fit ſemer avec art dans ſes cheveux & ſur ſes habits; ce qui relevoit de telle ſorte ſa beauté naturelle, qu'on ne pouvoit qu'à peine en ſoutenir l'éclat. Stéphanie lui mit au col un riche collier de perles & de rubis, au milieu duquel elle attacha la croix de l'Ordre de Calatrava, qui par la longueur du cordon venoit tomber ſur ſon eſtomac; mais comme cet ornement extraordinaire ne devoit paroître que lorſqu'elle le jugeroit à propos, on la cacha par une riche mentille qui couvroit une partie de ſa gorge.

Le jeune Dom Carlos fut auſſi vêtu ſuperbement, & rien ne fut oublié pour porter des coups certains au cœur de Rodolphe, qui, bien éloigné de s'imaginer ce qui ſe tramoit, étoit dans l'appartement du Comte, qui, pour l'amuſer, l'entretenoit de mille aventures différentes, en le queſtionnant ſur tout ce qu'il avoit vu dans ſes voyages; & lorſqu'il jugea qu'on pouvoit entrer chez Stéphanie, ils y paſſerent: elle étoit ſeule avec ſes femmes. La converſation fut à peine commencée, qu'une dame de ſa ſuite vint lui parler tout bas.

Stéphanie lui répondant à haute voix: faites entrer, dit-elle, & qu'on ne tarde

pas. Seigneur, continua-t elle en s'adreſſant au Comte, c'eſt l'admirable Léocadie qui vient dîner avec nous ; & s'étant levée après ces paroles pour aller au devant d'elle, les portes s'ouvrirent : Léocadie parut, bien plus parée de ſes propres attraits que des diamans dont elle étoit couverte, tenant ſon fils par la main. Que je ſuis charmée, lui dit la Comteſſe en l'embraſſant, de partager avec vous aujourd'hui la joie que me donne le retour de mon fils ! Voilà, Madame, ajouta-t-elle en le lui préſentant, ce Rodolphe dont je vous ai parlé tant de fois.

Léocadie le ſalua ſans rien répondre ; & s'étant miſe auprès de Stéphanie, elle s'entretint avec elle à demi bas. Pour Rodolphe, tous ſes ſens demeurerent ſuſpendus à ce charmant aſpect, & ne pouvant croire qu'il y eût un objet plus parfait dans le monde, il la regardoit avec tant d'attention, qu'il ne voyoit rien de ce qui ſe paſſoit autour de lui.

Mais Dom Fernand, le tirant de ſon extaſe, le fit appercevoir que le jeune Carlos lui tendoit les bras. Cette action, qui n'avoit point été préméditée, penſa déconcerter ce que l'on avoit projetté ; mais chacun s'étant contraint du mieux qu'il fut poſſible, on ne s'attacha qu'à examiner Rodolphe, qui, s'étant d'abord baiſſé pour embraſſer Carlos, n'eût pas plutôt jetté les yeux ſur lui, qu'il ne fut plus en ſon pouvoir de les en retirer ; ſa beauté, ſes graces,

& les tendres careſſes qu'il lui faiſoit, émurent ſes entrailles; &, ſans qu'il en pût démêler la cauſe, ſes larmes coulerent malgré lui. La reſſemblance qu'il trouvoit de ſes traits avec les ſiens l'étonnoit; & ne pouvant plus reſter dans l'inquiete agitation que cela lui cauſoit: Madame, dit-il à Stéphanie, cet aimable enfant a-t-il quelque proximité de ſang avec nous? Un air de famille me frappe, & mon cœur ſemble me dire qu'il m'eſt quelque choſe. Je ne ſais, répondit vivement Dom Carlos; mais je voudrois bien que vous fuſſiez le pere que Madame m'a promis.

Ces paroles troublerent ſi fort Léocadie, que ſon viſage fut à l'inſtant baigné de pleurs. Seigneur, dit-elle à Rodolphe, en s'efforçant de parler, mon fils ne connoît point l'auteur de ſa naiſſance, il faut lui pardonner des ſouhaits indiſcrets. Les accens de cette voix étoient trop préſens à Rodolphe pour ne pas les reconnoître, & ſi le peu qu'il avoit vu Léocadie & ſept ans d'abſence l'empêcherent de ſe rappeller ſes traits, il n'en fut pas de même des ſons qui vinrent frapper ſes oreilles. Son trouble en augmenta; & ſans quitter Carlos, qu'il tenoit dans ſes bras: quoi! lui dit-il, Madame, c'eſt votre fils, & ſon pere ne lui eſt point connu! Quel malheur l'a donc pu ſéparer d'une épouſe & d'un fils ſi remplis de charmes? Ce ſont des aventures trop triſtes, lui répondit-elle en dégageant nonchalamment la croix que cachoit ſa man-

tille, pour nous en entretenir dans un jour de joie ; & je vous prie d'excuſer ſi les larmes qu'un cruel ſouvenir m'a fait répandre ont troublé des momens ſi doux. Rodolphe, plus aſſuré que jamais qu'il ne ſe trompoit point au ſon de cette voix, & ſe ſentant animé par des mouvemens extraordinaires, l'examina alors avec plus de ſoin qu'auparavant, & ſes regards étant tombés ſur la croix, il les y attacha avec un étonnement ſi prodigieux, qu'il ne fut pas le maître de le diſſimuler. Que vois-je, s'écria-t-il ? qu'entends-je ? Puis tout-à-coup levant les yeux ſur ceux qui étoient autour de lui, voyant le Comte & la Comteſſe qui fondoient en larmes, & la belle Léocadie la tête penchée ſur Stéphanie : juſte Ciel, ajouta-t-il ! ce que je penſe ſeroit-il poſſible ! Ah ! continua-t-il en ſe jettant à ſes genoux avec tranſport, terminez mes incertitudes, pardonnez mes deſirs curieux : me trompe-je ? & ſerois-je aſſez fortuné... Il ne put en dire davantage, ſes ſanglots lui couperent la parole, & Dom Fernand ne pouvant ſoutenir un ſpectacle ſi touchant : téméraire Rodolphe, lui dit-il d'un ton où la tendreſſe l'emportoit ſur le courroux, voilà l'affront que tu dois laver, & voilà l'honneur que tu dois réparer ; meurs ou reconnois ton épouſe & ton fils. Ces mots diſſiperent à l'inſtant l'obſcurité qu'il trouvoit dans ſes propres idées, & ſe livrant à l'excès de ſa joie : quoi ! c'eſt vous, dit-il à Léocadie en lui baiſant les mains avec ar-

deur ! c'eſt vous, divin objet du plus violent amour, à qui je dois & mon ſang & ma vie ! & cet aimable enfant eſt donc le fils du criminel Rodolphe ?

Alors reprenant Carlos entre ſes bras, & le mettant dans ceux de Léocadie, il les embraſſoit l'un & l'autre avec des témoignages d'amour ſi véhémens, qu'on eût dit qu'il en vouloit expirer. Oui, mon fils, lui dit Stéphanie ; & le Ciel, qui ſavoit qu'il vous puniroit aſſez par vos remords, a voulu faire naître de votre crime même le prix de votre repentir.

Pendant tout ce diſcours, Léocadie étoit dans un état difficile à pouvoir exprimer ; & n'ayant pas la force de prononcer un mot, ſes yeux ſeuls faiſoient connoître tout ce qu'elle avoit dans l'ame. Rodolphe lui avoit d'abord paru trop aimable pour ne pas ſuivre avec plaiſir le penchant qui l'entraînoit vers lui ; mais lorſqu'elle s'apperçut des tendres mouvemens que la vue de Dom Carlos lui avoit inſpirés, & du trouble où ſa voix l'avoit mis, la joie, l'amour & l'eſpérance lui avoient cauſé un ſaiſiſſement dont elle avoit peine à revenir.

Rodolphe, qui jugeoit de la ſituation de ſon ame par la ſienne, la conjuroit de ne ſe pas refuſer à ſes careſſes : ma chere Léocadie, lui dit-il, ce n'eſt plus un lâche raviſſeur qui s'offre à vos regards, c'eſt un amant reſpectueux & ſoumis, c'eſt un époux qui, par l'ardeur d'un feu légitime, veut étouffer celui qui vous a offenſé ; ce n'eſt plus dans

l'horreur des ténebres que, pour cacher sa honte, il vous parle d'amour, c'est à la face du Ciel, en présence des auteurs de sa vie, qu'il vous le jure inviolable, qu'il vous donne sa foi, & demande la vôtre.

De si tendres protestations ayant donné le temps à Léocadie de se remettre : c'est, lui répondit-elle en lui tendant la main, à la vue de ceux que vous dites, & du consentement de celui de qui je tiens le jour, que je reçois avec un plaisir extrême la foi que vous me donnez, & que je vous engage la mienne.

Ces paroles mirent le comble à la satisfaction de Rodolphe ; il la fit voir par toutes les actions d'un homme pénétré d'amour & de reconnoissance : & le Comte de Ribéiros ayant fait appeller Dom Louis, qu'il n'avoit point voulu commettre, en le rendant témoin de ce qui pouvoit se passer, on vit entrer ce vénérable vieillard, que Rodolphe reconnut d'abord, ayant eu tout le temps de le considérer le jour de l'enlévement, puisqu'il étoit un de ceux qui lui tenoient le sabre levé sur la tête au moment qu'on lui arrachoit sa fille pour la lui livrer. Ah ! Seigneur, lui dit-il en s'avançant à lui les bras ouverts, que votre vue me rend coupable, & que je me reconnois indigne des faveurs que le Ciel me fait en ce jour ! Mais, continua-t-il, si ce n'est pas assez pour expier mon crime d'avoir donné à l'incomparable Léocadie mon cœur avec ma foi, prenez ma vie, Seigneur ; mais rendez-moi

votre eſtime. A Dieu ne plaiſe, lui répondit Dom Louis en l'embraſſant, que je trempe mes mains dans un ſang qui m'eſt devenu ſi cher! Ne parlons plus de vengeance & de crime : Dom Fernand ayant pris Léocadie pour ſa fille, je ne vous regarde plus qu'avec des yeux de pere.

Ce fut à cet inſtant que le palais du Comte retentit de mille cris de joie, & que ces cinq perſonnes ſe livrerent entiérement à la leur. Rodolphe, dont des careſſes voloient de ſa femme à ſon fils, & de ſon fils à ſa femme, ſe donnoit à peine le temps de s'inſtruire de quelle façon Léocadie étoit venue chez Dom Fernand : tous les incidens par leſquels on prétendoit lui prouver cette aventure ne lui paroiſſoient rien en comparaiſon des vives émotions de la force du ſang, dont le pouvoir s'étoit ſi bien fait ſentir dans ſon ame. Enfin l'excès de ſa paſſion lui donnant une tendre impatience ſur l'accompliſſement de ſon bonheur, il pria Dom Louis & ſon pere de ne le point retarder : dès la même nuit Léocadie & lui furent unis pour jamais, & par leur conſtante fidelité ils rendirent célebres & mémorables les effets de l'amour & du ſang.

Voilà, dit alors Uranie, l'hiſtoire du monde la plus ſinguliere & la plus touchante, & je ne crois pas que nous puſſions mieux prouver à la belle Aréliſe le plaiſir qu'elle nous a fait, que par les pleurs qu'elle nous a vu répandre. Je vous avoue, ajouta Thé-

ſamont, qu'il m'a été impoſſible de retenir les miens, & que la façon dont elle l'a contée m'a paru toute nouvelle. Sur-tout, interrompit Orophane en ſouriant, celle dont elle s'eſt ſervie pour nous faire entendre le crime de Rodolphe ſans ſortir des bornes de la pudeur. Enfin, dit Florinde, pour empêcher Orophane de pourſuivre, elle a ſu nous toucher & nous intéreſſer ſans nous bleſſer, & je trouve que Camille avoit raiſon de ſouhaiter qu'Arélise p rlât longtemps, puiſqu'on ne peut mieux s'en acquitter.

Toute la compagnie en dit autant, & cette belle fille ſe vit obligée, malgré elle, de ſouffrir les louanges que méritoient ſon eſprit & les graces qu'elle répandoit ſur tout ce qu'elle diſoit; mais voulant faire rouler la converſation ſur une autre matiere: vous ne ſongez pas, dit-elle d'un air enjoué, qu'Alcipe & Liſimond ne ſont point venus ici pour entendre mon éloge, & qu'Uranie & Thélamont doivent être les ſeuls objets de leur attention.

Nous voulons être ceux de leur eſtime & de leur amitié, répon it Uranie, & nous ne pouvons mieux nous les attirer qu'en vous ren lant la juſtice qui vous eſt due: cependant, puiſque votre modeſtie veut que nous paſſions ſous ſilence ce que nous aurions à dire, il faut vous ſatisfaire.

Il me ſemble, dit Célimene, que nous pourrions partager la compagnie, & que, pour laiſſer à Florinde un moment de trau-

quilliré, une partie de ce que nous sommes devrois jouir du reste de cette belle journée en s'en allant promener, & l'autre demeurer ici. Je vois bien, reprit Florinde, que vous ne vous laissez point de montrer la maison d'Uranie à vos amis, & que vous voulez qu'Alcipe & Lisimond aient cette satisfaction; loin de m'y opposer, je vous y invite, à condition que dans la petite absence de ceux qui me vont quitter, on ne tiendra aucune conversation réglée, & que l'on réservera pour le retour tout ce que l'on aura à dire. Je vous le promets, dit Uranie en se levant pour accompagner Célimene, & que nous reviendrons vous joindre avec toutes nos pensées. A ces mots Thélamont, suivi d'Orophane, d'Orsame & d'Alphonse, avec Uranie, Félicie, Camille & Célimene, conduisirent Alcipe & Lisimond dans les jardins; Aréliſe, Silviane, Julie, Hortense, Erasme & Mélente restèrent avec Florinde, quoique cette aimable femme les voulût engager à profiter de la promenade.

Les amans de Silviane & d'Aréliſe furent charmés de la retraite d'Uranie; ils en visitèrent toutes les beautés, & lorsqu'ils eurent assez admiré les dehors, & qu'ils furent entrés dans la bibliotheque, Alcipe ne put s'empêcher de s'écrier sur les agrémens de ce beau sallon, & sur le choix des livres qui en faisoient l'ornement: il prit Uranie & Thélamont avec instance de lui permettre d'y venir souvent avec eux & la belle Aréliſe, pour s'instruire de ce qu'ils

ignoroient, & ſe rémémorer ce qu'ils pouvoient ſavoir.

Cette modeſte demande ne reſta pas ſans réponſe, & les maitres de ce charmant ſéjour ſavoient rendre trop de juſtice au mérite, pour ne pas témoigner à Alcipe tout le plaiſir que leur faiſoit une telle priere; mais ne voulant pas les priver plus long-temps de celui de voir Aréliſe & Silviane, ils les ramenerent à l'appartement de Florinde, où l'on commençoit déjà à trouver qu'ils abuſoient de la permiſſion qu'on leur avoit donnée. Chacun ayant repris ſa place: tout ce que nous venons de voir, dit Liſimond, nous enchante; & s'il étoit permis de ſouhaiter des choſes extraordinaires, puiſqu'il eſt de toute néceſſité que l'homme finiſſe, je voudrois du moins que ce beau lieu durât juſqu'à la fin des ſiecles, pour ſervir d'éternel monument à la gloire d'Uranie & de Thelamont.

Rien n'eſt plus obligeant que ce que vous dites, répondit-il; mais nous ne devons pas nous flatter d'avoir un ſort différent des autres, ni que cette maiſon ſoit plus reſpectable au temps, que tant de ſuperbes Villes qui ont donné des loix aux plus belles parties de la terre, & dont il ne reſte pas les moindres veſtiges.

Voilà ce qui me déſole, dit Julie, par le plaiſir que je me ferois en voyant réellement ce qui fut autrefois, & ce que l'on ne peut plus connoître que dans l'hiſtoire.

Vous auriez donc été bien charmée, ré-

pondit Thélamont, si vous aviez été présente à la découverte que l'on fit, il y a plusieurs années, dans la terre d'un Gentilhomme du Côtentin, près de Valognes, & qui donna lieu à nos Savans de faire de beaux raisonnemens, sans pourtant avoir parfaitement éclairci la chose : voici le fait.

Le Côtentin est une langue de terre que la nature a poussée très-avant dans la mer, qui fait partie de la province de Normandie. Dans ce pays il y a plusieurs Villes, Bourgs & Villages bien peuplés ; & la terre, cultivée avec soin, produit abondamment toutes les choses qui sont nécessaires à la subsistance de ses nombreux habitans. Un Gentilhomme de Valognes, faisant bâtir un château près de cette Ville, les Ouvriers, creusant les fondemens, découvrirent assez avant dans la terre un bâtiment solide & régulier. Le Gentilhomme en ayant été instruit, donna ses ordres pour qu'on prît garde de ne point endommager ce bâtiment, & fit poursuivre le travail. A force de monde, on découvrit un théatre grand & spacieux, qui pouvoit contenir quinze à seize mille personnes assises commodément. La surprise fut extrême : le Gouverneur & l'Intendant de la Province se transportèrent sur les lieux ; & la Cour informée de cette merveille, ordonna qu'il y eût des troupes & des paysans commandés pour pousser les travaux. Ils découvrirent encore des bains publics, grands & superbes, un fort ou espece de citadelle, dont les murail-

les avoient dans des endroits douze pieds de haut, & dans d'autres dix-huit ou vingt, épaiſſes de ſix pieds, ayant ſeize toiſes d'enceinte. Pluſieurs portiques demi-ruinés, & enfin des marques certaines d'une grande & belle Ville.

Des reſtes ſi conſidérables firent juger que ce devoit avoir été l'ancienne ville d'Alone, dont parle Céſar dans ſes Commentaires, capitale des peuples qu'il appelle Venelli ou Unelli, le nom de Valognes étant formé de celui de Valone, dont il approche effectivement. Cependant on n'a point trouvé d'autres traces de la ruine de cette grande Ville, ni pu découvrir par quel accident, ni en quel temps elle a été engloutie ſi avant dans la terre, & ſes plus ſolides édifices conſervés, ſur leſquels il y avoit pluſieurs caracteres de la langue Celtique que le temps avoit en partie effacés. Telles ſont l'ancienne Perſépolis, Babylone, Troye, Sparte, Athenes & la fameuſe Carthage, dont on ne connoît plus la ſituation que par conjecture, & tant d'autres qui ont été détruites par les guerres ou les tremblemens de terre, comme l'a peut-être été celle de Valognes.

Cette découverte, dit Orſame, eſt tout-à-fait curieuſe, & méritoit bien d'occuper les ſpéculatifs; mais je trouve qu'il ſeroit été injuſte que ce qui n'eſt formé que de la main des hommes eût une éternelle durée, puiſque ces mêmes hommes ne l'ont pas. Ils l'ont dans la mémoire des autres, répon-

dit Julie, & l'on peut dire qu'ils ne meurent jamais, puiſque le ſouvenir que l'on en conſerve, les fait revivre à chaque inſtant.

Ce que dit Julie, reprit Uranie, eſt ſans contredit, & c'eſt à mon gré une grande conſolation à ceux qui, par leurs vertus ou leurs belles actions, méritent de n'être jamais oubliés, que d'être aſſurés que l'hiſtoire les perpétuera à leurs deſcendans. Nous l'avons bien prouvé par nos citations, interrompit Orophane, & je liſois hier un trait que nous pouvons joindre à tout ce que nous avons rapporté de plus beau. M. de Villeroy, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, qui mourut à Rouen, âgé de 77 ans, le 12 de décembre 1627, fut aimé & chéri de quatre de nos Rois, qu'il ſervit l'eſpace de 53 ans, en maniant les plus grandes affaires avec une habileté qui lui attira ces paroles mémorables de la bouche d'Henri le Grand : les affaires du Royaume ſont celles de M. de Villeroy ; il eſt infatigable, il travaille toujours, & ne ſe laſſe jamais de bien faire. Cet illuſtre Miniſtre étant tombé malade, Henri le Grand, qui craignoit de le perdre, par l'extrême amitié qu'il avoit pour lui, dit encore : je ne ſais laquelle des deux vies eſt plus néceſſaire au bien de mon Etat, la mienne ou celle de M. de Villeroy ; &, lorſqu'il mourut, chacun diſoit hautement : la perte que nous faiſons eſt iréparable, parce que nous ne trouvons point écrit dans nos livres tout ce qu'il ſavoit.

Voilà, continua Orophane, des éloges qui rendent également immortel le Ministre qui les a mérités, & le grand Monarque qui les a faits, & ce sont des choses que l'histoire ne peut trop répéter.

Il faut convenir aussi, dit alors Célimene, que la louange est une justice qui est due aux grands hommes, & qu'un Prince ne peut mieux faire éclater la sienne qu'en donnant des éloges au mérite de ceux qui le servent, non-seulement par leur zele, mais encore par l'effet d'une véritable tendresse; & dans ce que vous rapportâtes hier de Zopirus & du Roi de Perse, rien ne m'a touchée plus sensiblement que le parfait attachement de ce généreux Persan pour son Maître.

Il est vrai, répondit Thélamont, que, lorsque l'amitié se joint au devoir, un sujet est capable de tout entreprendre pour son Souverain; ses sentimens sont de tous les temps & dans le cœur de toutes les Nations: en voici un exemple qui dans son genre ne me paroît pas moins louable que celui de Zopirus.

L'Empereur de la Chine, nommé Kamhi, qui regne encore aujourd'hui, ayant entendu dire que le vin, pris à outrance, ôtoit l'usage de la raison, & que cependant il y avoit des personnes qui en faisoient excès sans la perdre, voulut connoître par lui-même les effets de cette liqueur, & prit pour compagnon de débauche un Mandarin qui, par son mérite & son zele, s'étoit acquis son

amitié. Il fit donc apporter des vins d'Europe, & lui commanda d'en boire avec lui : le Mandarin qui ignoroit quel effet le vin produiroit ſur l'Empereur, & qui craignoit que cela ne lui fît commettre quelqu'action meſſéante, lui repréſenta avec reſpect le riſque qu'il y avoit à faire cette épreuve pour ſa gloire & pour ſa ſanté; mais l'Empereur demeurant ferme dans ſon projet, il fallut obéir. Ils burent. Le Favori conſerva tout ſon ſens froid ; mais le Prince s'enivra de telle ſorte, qu'il en fut plongé dans un ſommeil ſi profond, que rien au monde n'auroit pu l'en tirer.

Alors le Mandarin, faiſant réflexion que l'Empereur, qui avoit pris un plaiſir extrême à boire, ſachant que le vin ne produiſoit en lui qu'un ſi foible effet, ne manqueroit pas de s'y livrer ſouvent, & que cela donneroit occaſion à de fréquentes & dangereuſes débauches, prit une réſolution des plus hardies pour prévenir ce que ſon amour pour ſon Maître lui faiſoit enviſager comme un grand malheur. Il fut à la chambre des Eunuques, & leur avant appris que l'Empereur étoit ivre, il leur étala toutes les conſéquences de l'habitude qu'il pourroit prendre à faire de tels excès, en leur racontant avec feu ce que dans cet état pluſieurs Monarques avoient fait d'injuſte & de violent, entr'autres ce grand Conquérant, ce fameux Alexandre, dont les annales faiſoient mention, qui dans le vin avoit commis les actions les plus barbares, condamné à mort

des innocens, & tué ſes meilleurs amis de ſa propre main : il leur peignit ces déſordres avec des couleurs ſi vives, qu'ils en frémirent. Lorſqu'il les eût mis au point qu'il ſouhaitoit : jugez, continua-t-il, ce que nous avons tous à craindre de notre Empereur, dont l'humeur eſt naturellement violente, & qui, étant excitée par celle du vin, le portera, ſans nul doute, à faire périr ſes plus chers favoris ; ainſi, pour prévenir de ſi terribles accidens, chargez-moi de chaînes, & me mettez dans un cachot comme ſi vous en aviez reçu le commandement de Sa Majeſté, & laiſſez-moi conduire le reſte.

Ces Eunuques, véritablement alarmés du tableau que le Mandarin leur avoit peint de ce qu'on devoit appréhender de l'ivreſſe de Kanhi, ſuivirent de point en point ce qu'il leur dit, & le firent lier, charger de fers, & conduire dans la priſon du palais. Cependant l'Empereur s'éveilla, & ſe voyant ſeul, il appella le chef des Eunuques, & lui demanda où étoit le Mandarin : l'Eunuque faiſant voir alors une extrême triſteſſe ſur ſon viſage, lui répondit qu'il étoit toujours dans la priſon où ſa Majeſté l'avoit fait mettre, & où l'on devoit le faire mourir.

L'Empereur, extrêmement ſurpris de ce diſcours, rêva quelques momens comme pour rappeller ſa mémoire; mais ne ſe ſouvenant de rien qui eût rapport à un tel commandement, il ordonna qu'on lui amenât le Mandarin : il vint, & ſe proſterna à ſes

pieds comme un criminel qui n'attend que l'arrêt de sa mort. Qui t'a mis en cet état, lui dit l'Empereur, & pourquoi t'a-t-on chargé de chaînes?

Je l'ignore, lui répondit-il; je sais seulement que mon Empereur l'a commandé, & que j'attendois la mort lorsqu'on m'est venu tirer de ma prison. L'Empereur parut plus étonné qu'auparavant, & ayant encore rêvé long-temps, il ne douta point que les fumées du vin ne lui eussent ôté le souvenir d'une violence dont il ne se sentoit pas capable de sens rassis contre un homme qui lui étoit cher. Il le fit délier aussi-tôt, & l'ayant renvoyé chez lui, il resta si confus de cette aventure, qu'il résolut d'être en garde toute sa vie contre une liqueur si dangereuse; & depuis ce jour il en a évité les excès avec un soin extrême.

Et c'est au zele du Mandarin que cette modération est due, qui, au péril même de sa vie, si son stratagême avoit été découvert, a défait son Empereur d'une passion qui pouvoit le conduire dans les plus grands vices, & jeter l'Etat dans de funestes désordres. Le secret s'en est gardé avec fidélité dans le palais de l'Empereur, l'intérêt particulier de ceux qui y étoient entrés les obligeant au silence; mais les Grands de l'Etat ne l'ont pas ignoré, & le Mandarin n'en a pas moins risqué. Je crois que cette action peut se mettre en parallele avec celle de Zopirus, par rapport au danger qu'ils ont couru l'un & l'autre, & par le même zele qui les ani-

moit, quoique dans des ſituations différentes. Ce trait me plaît infiniment, dit Camille; il ne dement point l'opinion que j'ai de l'eſprit des Chinois, & cette Nation a une certaine fineſſe dans ce qu'elle penſe & dans ce qu'elle entreprend, qui me la rend recommandable. Je ſuis perſuadée, interrompit Félicie, que les Chinois méritent cette prévention; mais il faut avouer que l'éloignement des lieux ou des temps eſt ſouvent favorable aux hommes, ne pouvant les connoître que ſur les récits qu'on en a faits, ce qui nous donne d'eux des idées que nous perdrions peut-être ſi nous les voyions nous-mêmes. Telles ſont les opinions que nous avons des grands hommes de l'antiquité. La créance qu'il faut de néceſſité donner à l'hiſtoire, s'imprime ſi puiſſamment dans nos cœurs, que ſi quelqu'un s'aviſoit de vouloir abaiſſer l'éclat de la grandeur Romaine, ou de s'inſcrire en faux contre les Héros de la Grece, nous le traiterions de la même maniere que s'il attaquoit notre propre gloire.

Cela eſt ſi vrai, ajouta Hortenſe, qu'on ne peut même ſouffrir dans les ſpectacles qu'un Auteur donne un caractere ordinaire ou ſimple à ceux dont nous nous ſommes faits la plus haute idée; & quelque choſe que le Poëme puiſſe avoir de bon d'ailleurs, il paſſe pour médiocre s'il ne fait agir ou parler Alexandre, Céſar, Auguſte, ou de pareils grands hommes, ſelon l'opinion que nous en avons.

Je trouve cela très-juſte, dit Silviane en riant; & je ſaurois très-mauvais gré à un Peintre qui me repréſenteroit les plus ſuperbes Villes de l'antiquité comme des villages, ou qui voudroit diminuer la moindre choſe à cette fameuſe Carthage dont nous parlions tantôt, & dont je me ſuis faite une noble idée.

La compagnie rit beaucoup de la maniere dont Silviane tint ce diſcours, & Thélimont prenant la parole: ſi le Peintre, dit-il, vouloit nous en tracer ſeulement les commencemens, il ne ſeroit pas fort coupable de ne la pas repréſenter auſſi ſuperbe qu'elle le devint dans la ſuite. Cette Ville fut fondée par Didon: ſon premier nom étoit Birſa: & depuis, étant augmentée en richeſſes & en puiſſance, elle fut appellée Carthage. Denis d'Halicarnaſſe a remarqué qu'elle fut fondée trente-huit ans avant la premiere Olympiade, ſoixante-dix ans avant la fondation de Rome, & trois cents ſoixante-dix ans après la ruine de Troye, quelques années avant la premiere Olympiade.

Il faut, interrompit Camille, que je faſſe toujours voir mon ignorance; mais, puiſqu'il s'agit d'apprendre, je n'en rougirai pas, & je demande avec hardieſſe quelle eſt l'origine des Olympiades, & quel nombre d'années elles ſignifioient.

Il n'eſt rien de plus aiſé que de vous ſatisfaire là-deſſus, ma chere Camille, répondit Alphonſe. Olympia étoit une Ville du Péloponnèſe, dans laquelle on célébroit tous

les cinq ans des jeux ou des combats, où les Grecs ſe rendoient en foule pour en remporter le prix. Ces jeux furent nommés Olympiques, par rapport au nom de la ville Olympia; & ſous le regne de Joathas, fils d'Ozias, Roi de Judée, Yphite, ſouverain Magiſtrat de la ville d'Elée, inſtitua la premiere Olympiade, comme étant une époque certaine pour la ſupputation des temps, puiſqu'étant ſûr que les jeux Olympiques s'ouvroient de cinq en cinq ans, l'Olympiade, tirée du nom de ces jeux, formoit un calcul auquel on ne pouvoit ſe tromper: une Olympiade faiſoit cinq ans, deux en faiſoient dix, ainſi du reſte. Ce même Yphite fit un décret par lequel il étoit ordonné aux Grecs de compter leurs temps & leurs années par Olympiades, du jour de leur inſtitution. Ce fut alors que les Grecs donnerent une face nouvelle à tout ce qui regardoit leurs affaires politiques, & qu'ils commencerent d'écrire leur hiſtoire; car tout ce qui eſt rapporté avant la premiere Olympiade n'eſt que fables & qu'obſcurité.

Les Romains, ajouta Thélamont, qui ont été les imitateurs des Grecs dans ce qu'ils ont eu d'excellent ou de particulier dans leurs loix & leurs coutumes, inſtituerent les luſtres, qui étoient la même choſe que les Olympiades, en la cinquieme Olympiade, cent trente ans après la mort de Licurgue le Légiſlateur. Théopompe, Roi de Lacédémone, créa & érigea en titre d'offices

les cinq Ephores, à qui il fit part d'une partie de la ſouveraine puiſſance. A leur imitation les Romains créérent leurs Tribuns, auxquels ils donnerent une pareille autorité.

Je ne puis, dit Célimene, revenir de l'étonnement que me cauſe la ruine de cette fameuſe République, ſi bien établie, ſi ſagement gouvernée, & remplie de tant de grands hommes.

Il eſt vrai, reprit Thélamont, qu'il n'eſt rien de plus ſurprenant que les événemens qui ont produit cette deſtruction; cependant, lorſqu'on en voudra faire l'examen, on verra qu'il étoit impoſſible qu'elle pût ſe maintenir; l'ambition, l'envie & la jalouſie s'étant emparées du cœur de ceux mêmes qui en devoient être les ſoutiens. Mithridate, Roi de Pont, ayant gagné pluſieurs batailles ſur Ariobarzane, Roi de Capadoce, & Nicomede, Roi de Bythinie, tous deux amis & alliés du peuple Romain, & les ayant chaſſés de leurs Etats, les Romains lui déclarerent la guerre, & en donnerent la conduite à Lucius Sylla.

Caïus Marius, ce grand chef, qui avoit été déjà ſix fois Conſul & ſi ſouvent triomphé, jaloux de la préférence que le peuple & le Sénat donnerent à Sylla, qui avoit été ſon Lieutenant, forme une puiſſante brigue par l'entremiſe de Sulpitius, Tribun du peuple. Sylla, qui voit qu'on le veut priver d'un ſi beau champ d'honneur, aſſemble ſes amis pour les oppoſer à ceux de Marius. Le

nombre en eſt ſi conſidérable, que le parti de Marius s'en voit accablé, & lui contraint de ſortir de Rome, pour ſe refugier en Afrique.

Sylla s'embarque, paſſe en Aſie avec une armée formidable, combat heureuſement Mithridate, & ſoumet aux Romains la Capadoce & la Bythinie. Tandis qu'il ſe couvre de gloire, le Conſul Lucius Cinna, ami de Marius, le rappelle; il revient, & entre dans Rome à la tête d'une armée: il fait trancher la tête à Eneus-Octavius, à Marc-Antoine, l'Orateur, & à un grand nombre d'autres amis de Sylla, & pour la ſeptieme fois s'empare du conſulat: tout fléchit ſous ſa puiſſance. Sylla cependant, informé de cette ſubite révolution, part d'Aſie, arrive en Italie avec ſon armée victorieuſe, défait en bataille rangée les troupes de Marius, & rentre dans Rome, qu'il remplit de meurtre & de carnage. Cette ſuperbe Ville ne fut pas la ſeule qui reſſentit les effets de ſa vengeance, toute l'Italie en eut de funeſtes preuves.

Après ſes premieres fureurs, il examina à fond la conſpiration de Marius, & tous ceux qui furent convaincus ou ſoupçonnés d'être de ſon parti, ſubirent la mort ou l'exil. Ce fut Sylla qui le premier procéda par la voie de proſcription & & de banniſſement contre les Romains. Le nombre des Citoyens qu'il fit proſcrire fut infini; car, outre plus de deux mille Sénateurs ou

Chevaliers Romains qu'il extermina, ou qu'il envoya en exil, Marius périt lui-même misérablement.

Enfin Sylla se fait nommer Dictateur, quoique cette dignité eût été supprimée l'espace de cent ans, & paroît en public avec vingt-quatre Massiers qui marchoient devant lui. Alors tout trembla sous sa puissance, rien ne s'opposa plus à ses volontés, & croyant avoir remis le calme, il fit de belles loix pour le maintien de la République. Il donna le surnom de Grand à Cnéus Pompée, fils de Strabon, en récompense de ce que ceux de sa maison avoient fait & souffert pour ses intérêts. La plus grande partie des familles Patriciennes qui étoient de sa faction furent récompensées par les emplois & les postes les plus considérables de la République, où la plupart se comporterent en vrais tyrans, s'appropriant les dépouilles des Provinces, qu'ils pilloient impunément, sans que le Dictateur y apportât aucun remede, ayant ses raisons pour capter la bienveillance de leurs familles; mais bien loin que tant de richesses satisfissent leur ambition, elles ne firent que l'augmenter: le plaisir de commander, sans rendre compte, que par maniere d'acquit, leur fit former mille injustes projets aux dépens de la République. Sylla n'ignoroit pas ces désordres, il en tiroit même de tristes conséquences sur le péril que l'Etat couroit: il en parloit souvent en public & en particulier; mais n'o-

sant

n'osant employer la violence pour châtier de tels excès, il aima mieux se démettre de la dictature, & passer le reste de ses jours en personne privée.

Le peuple, qui ne voit jamais les choses que superficiellement, regarda l'action de Sylla, en se démettant de la souveraine magistrature, comme un acte de modération & de vertu, qui n'étoit dans le fond qu'un effet de sa crainte, jugeant bien que s'il punissoit les désordres que ses créatures commettoient chaque jour, il s'en feroit autant d'ennemis qui le forceroient à quitter honteusement une autorité qu'il ne devoit qu'à leurs services; ainsi cet homme de sang, qui en avoit sacrifié tant d'autres pour maintenir sa puissance, & dont la vie avoit été troublée par tant d'ennemis, mourut au milieu de sa patrie, regretté du Peuple Romain, qui fit à sa pompe funebre tous les honneurs qu'il put imaginer: tous voulurent y contribuer, & le nombre de ceux qui y assisterent est à peine croyable.

Les restes de ceux de la faction de Marius qui étoient échappés à la cruauté de Sylla, & retirés en Espagne dans l'armée de Sertorius, y continuerent la guerre civile jusqu'à la mort de ce Général, qui fut tué par les siens, par la conjuration de Perpenna; mais quelque temps après, ce traitre ayant péri lui-même, toutes les Espagnes se soumirent au Peuple Romain. Les troubles de la République ne finirent pas pour cela, & bientôt après les plus grandes familles furent

occupées de la guerre ſervile du Gladiateur Spartacus, qui donna tant d'affaires à la République, & qui fut enfin détruit avec ſon armée par le courage de Marcus-Craſſus.

Publius-Servilius fit la guerre contre les Pirates de Silicie, prit la forteresſe d'Iſaurie, qui étoit leur principale retraite, ſubjugua la Silicie, & l'Iſaurie, & les obligea de demander la paix, qui leur fut accordée; mais s'étant de nouveau révoltés, le grand Pompée y fut envoyé avec une puiſſante armée navale: il les attaqua ſi vigoureuſement, qu'en quarante jours il les détruiſit tous.

De plus légitimes ennemis vinrent encore troubler & attaquer les Romains. Mithridate s'étant relevé des pertes que Sylla lui avoit fait ſouffrir, entra dans la Bythinie & la Capadoce, à la tête d'une puiſſante armée. Lucius-Lucullus y fut envoyé; il lui donna pluſieurs batailles, où ce Monarque ayant toujours été battu, il ſe vit forcé de ſe ſauver dans les montagnes de Pont: tout ſon pays fut mis au pillage; & les Romains en rapporterent des richeſſes immenſes. Quintus-Metellus ayant attaqué l'iſle de Crete, après pluſieurs combats, s'en rendit enfin le maître. Toutes les Villes de Crete furent pillées & ſaccagées, & le pays érigé en Province, ſous le nom de Crétique. Pour la troiſieme fois Mitrhidate entre encore dans les Provinces du Peuple Romain, avec de plus grandes forces qu'auparavant le grand Pompée marche contre lui à la tête d'une

armée formidable, & remportant ſur lui victoires ſur victoires, s'empare de la Syrie & de la Phénicie, érige le Royaume de Pont en Province, & de-là paſſe en Judée, où ayant été offenſé par Ariſtobule, Roi des Juifs, il attaque & prend Jéruſalem de force, en fait abattre les murailles; & s'étant fait ouvrir les endroits les plus ſecrets du temple, il y entre, ſuivi de très-peu de perſonnes, & s'y fait expliquer la croyance des Juifs; mais joignant ſa piété à ſa victoire, il ne veut pas toucher aux vaſes ſacrés, ni à rien de ce qui appartient au temple, ſe contentant de rendre la Judée tributaire, & de faire conduire Ariſtobule à Rome, pour ſervir à ſon triomphe.

Les dépouilles de tant de grandes Provinces, qui conſiſtoient en des richeſſes immenſes, furent portées à Rome. Alors elle prit une face nouvelle: déjà accoutumée aux projets ambitieux, aux diſſentions & aux brigues, l'abondance de tant de biens ne fit que les cimenter: en y joignant le luxe de l'Aſie, la débauche le ſuivit de près, & cette Rome ſi ſage, ſi modeſte & ſi vertueuſe, devint la proie de toutes les paſſions, les Grands dévorant d'avance les tréſors des Pays qu'ils avoient encore à conquérir. L'envie & la jalouſie des uns contre les autres formerent la conſpiration de Lucius-Catilina, Sénateur, qui ayant eu l'art d'engager dans ſon parti le Préteur Lentulus Céthégus, avec d'autres Sénateurs & les principaux de la Nobleſſe,

alloit perdre la République d'autant plus facilement, que la trame s'en ourdissoit dès long-temps dans ses propres entrailles; mais la pénétration & la vigilance de Marc-Tulle-Cicéron la découvrit. Il fit arrêter le préteur Lentulus Céthégus, & les autres principaux chefs de la conspiration, qui en déclarerent le fond & le nom de tous les conjurés. Cicéron, par leurs supplices, leur fit porter la peine de leur crime, mais voyant que le nombre des complices embrassoit les plus grandes familles de Rome, il ne jugea pas à propos de pousser l'affaire plus loin; & l'ayant étouffée dans le silence, il envoya le Consul Antoine, avec une armée, contre Catilina, qui s'étoit sauvé dans la Toscane, où il avoit assemblé des troupes, avec lesquelles il menaçoit Rome. Antoine lui donna bataille, Catilina y fut vaincu, tué, & son armée fut détruite.

Ce fut à cette occasion que Caton, Tribun du peuple, fit honorer Cicéron du glorieux titre de pere de la patrie : cette époque mémorable se passa en 690 de la fondation de Rome. Mais les amis des conspirateurs avoient une si grande haine contre Cicéron, que trois ans après Publius-Claudius, Tribun du Peuple, le fit bannir; & quoiqu'au bout de seize mois il fut rappellé par un Décret du Peuple, avec de grands honneurs, il n'en fut pas moins haï de ses ennemis secrets, qui firent de nouvelles trames pour ruiner la République.

Peu de temps après Jules-César ayant ma-

rie Julia, ſa fille, au grand Pompée, il ſe forma une ſi étroite amitié entre ces deux grands hommes, qu'elle fut, pour ainſi dire, le tombeau de la République ; car Céſar s'étant lié avec Marcus-Craſſus, ſurnommé le Riche, ſe mit bien avec Pompée, & ces trois principales têtes, qui, par leurs alliances, tenoient aux plus grandes maiſons de Rome, firent une ligue pour diſpoſer de toutes les affaires de l'Etat. En effet, ils partagerent l'Empire. Céſar eut pour cinq ans le gouvernement des deux Gaules, la Ciſalpine & la Narbonnoiſe ; l'Eſpagne fut le partage de Pompée pour le même temps, & Craſſus eut la commiſſion de la guerre contre les Parthes.

Céſar fit de ſi grandes choſes dans les Gaules, qu'il ſoumit entiérement & détruiſit l'armée d'Arioviſte, qui en avoit été nommé le fléau. Pour Craſſus, moins modéré ou moins pieux que Pompée, il ſaccagea Jéruſalem, pilla & emporta les vaſes & les tréſors ſacrés ; mais ce ſacrilege ne demeura pas long-temps impuni : il perdit la bataille contre les Parthes ; ſon fils y fut tué, & il périt lui même par l'infidélité de ce Peuple barbare. A l'égard de Pompée, il fut élu Conſul ſans collégue, ce qui n'étoit jamais arrivé : avec cette dignité on lui conféra le pouvoir de Dictateur. Le gouvernement de Céſar lui fut continué pour cinq ans encore, pendant leſquels il pacifia les Gaules, ſubjugua les Allemands, les Sueves & les Anglois ; enſorte que ces deux

grands hommes gouvernerent l'Empire tant que leur intelligence dura.

Mais la mort de Julia, fille de Céſar & femme de Pompée, rompit les nœuds d'une ſi belle amitié : cette perte ſembla briſer tous les liens qui les uniſſoient ; & n'ayant plus entr'eux deux cet objet ſi cher par les endroits de la nature & de l'amour, l'ambition, l'envie & la jalouſie en prirent la place ; l'un vouloit commander, l'autre ne vouloit ni maître ni concurrent, & Pompée ayant perſuadé aux Romains que la puiſſance de Céſar étoit préjudiciable à la République, il fit tant par ſes brigues, que par un Décret il fut ordonné à Céſar de congédier ſon armée dans un temps préfix ; à quoi n'ayant pas obéi, les Conſuls, en vertu de ce Décret, armerent contre lui, afin de l'y forcer.

Céſar voyant qu'on vouloit l'opprimer, quitta les Gaules, marcha en Italie, & s'empara des Provinces autour de Rome. Tous ceux du parti contraire ſortirent de la Ville pour aller joindre Pompée ; mais Céſar, informé des ſentimens du peuple, marche vers Rome, y entre ſans oppoſition, fait une entrée triomphante, ſe fait créer & publier Dictateur, s'empare du tréſor public, oblige Pompée, par les armes, d'abandonner l'Italie, & de ſe retirer en Grece, où la bataille de Pharſale décida du ſort de la République, l'an 900 de la fondation de Rome.

Cependant Pompée, comptant ſur la re-

connoiſſance du Roi Ptolomée, ſe ſauva en Egypte, où cet ingrat Monarque le fait aſſaſſiner. Céſar y paſſe; il apprend les circonſtances de la mort de Pompée: il court un ſemblable riſque par la trahiſon du même Ptolomée, & ne s'en garantit qu'en faiſant mettre le feu à ſa flotte pour ſe ſauver. Ce furent les flammes de ſes vaiſſeaux embraſés qui conſumerent cette célebre & fameuſe bibliotheque d'Alexandrie, qui avoit été dreſſée & formée par Ptolomée Philadelphe, & augmentée avec tant de ſoin par ſes ſucceſſeurs: perte irréparable pour la République des lettres.

Enfin la fortune de Céſar le tira de ce danger. Ptolomée périt: après ſa mort toute l'Egypte ſe ſoumit aux Romains; après quoi Céſar mit Cléopâtre ſur le trône de ſes peres: & ſachant que pendant les troubles de la guerre civile, Pharnace, fils de Mithridate, avoit attaqué les provinces Romaines, il marche contre lui avec tant de diligence, que Pharnace eſt accablé du poids de ſes armes avant que de pouvoir ſe reconnoître. De-là paſſant en Afrique comme un torrent, il remporte la victoire ſur Juba, Roi de Mauritanie, qui, donnant aſyle aux reſtes du parti de Pompée, renouvelloit la guerre civile.

Scipion & Caton étoient à leurs têtes; mais ils furent accablés pour toujours, & Céſar fit mourir le Sénateur Afranius, avec pluſieurs autres du corps du Sénat, qu'il croyoit ſes ennemis. Caton, qui s'étoit

retiré dans la ville d'Utique, craignant de tomber vivant entre les mains de César, se donna la mort. Ensuite de quoi César revint à Rome, où il célébra ses quatre triomphes, des Gaules, de l'Egypte, du Pont & de l'Afrique. Il apprend que Cnéius & Sextus-Pompée, fils du grand Pompée, sont en Espagne avec une armée; il y vole, & triomphe encore de ces illustres malheureux. Cnéius y perdit la vie, Sextus prit la fuite; & la guerre civile fut pacifiée par la ruine de la République, qui perdit pour lors ce qu'elle conservoit de son ancienne & premiere face. César, de retour à Rome, fut honoré par le Sénat, du nouveau titre de Dictateur perpétuel; après cela il fit de nouvelles loix. Il avança & augmenta l'étendue du circuit de la Ville; mais la flatterie outrée du Sénat, qui lui déféra, comme à un Dieu, un trône, un temple & un Prêtre, & qui voulut que le cinquieme mois, appellé Quintilis, portât le nom de Julius, lui inspira un si grand mépris, qu'il décidoit toutes les grandes affaires de l'Empire sans le consulter, affectant même la royauté.

Ce qui donna occasion à une conspiration d'autant plus dangereuse, que les conjurés feignoient d'être ses meilleurs amis, & à qui il avoit sauvé la vie: elle éclata la cinquieme année de sa dictature, un jour que le Sénat étoit assemblé près du théatre de Pompée. César, qui se faisoit toujours attendre par un air de supériorité, n'arriva

que lorſque tous les Sénateurs furent aſſis. Dès qu'il y entra, ils ſe leverent tous, & furent au-devant de lui, ſous prétexte de lui faire honneur. Les conjurés profitant de ce moment, l'attaquerent & le maſſacrerent en plein Sénat. Brutus & Caſſius, qui en étoient les chefs, lui porterent les coups de la mort. Peu de temps auparavant il avoit adopté & inſtitué ſon héritier le jeune Caïus-Octavius, fils de ſa ſœur. Le Conſul Marc-Antoine, qui faiſoit les honneurs de la Pompe funebre de Céſar, montra au Peuple ſa robe enſanglantée & percée de tant de coups de poignard, que ce peuple animé ſe ſouleva contre les conjurés. Avec ce ſecours, Marc-Antoine aſſervit le Sénat, ſe ſaiſit de la Gaule Ciſalpine, & aſſiégea le Préteur Décimus-Brutus.

Alors, à la perſuaſion de Cicéron, il fut déclaré ennemi de la patrie, & les Conſuls Hircus & Penſa, chargés de marcher contre lui avec une armée conſidérable : le jeune Caïus-Octavius les ſuivit à la tête d'une autre. Les Conſuls joignirent Antoine auprès de la ville, appellée Mutinée, à préſent Modene, & lui donnerent bataille. L'armée conſulaire fut victorieuſe ; mais les deux Conſuls y perdirent la vie. Octave eut l'adreſſe de joindre ſon armée à la leur, & fit ſi bien que le débris de celle d'Antoine s'y rendit auſſi, excepté la cavalerie, avec laquelle il s'étoit ſauvé auprès de Marcus-Lépidus, qui

commandoit une grande armée dans la Gaule Tranſalpine.

Octave ne s'amuſa point à le ſuivre : mais il marcha avec ſes trois armées, qui n'en formoient plus qu'une formidable, droit à Rome ; & quoiqu'il n'eût que vingt ans, il demanda le conſulat. On voulut lui oppoſer les loix ; mais il fallut leur faire violence, & le Peuple & le Sénat furent forcés de le lui accorder.

Lépide & Antoine, ayant été déclarés ennemis du Peuple Romain, on chargea Octave de marcher contr'eux avec toutes les forces de l'Empire. Il y fut en effet ; mais au lieu de les combattre, ils ſe lierent d'intérêts & d'amitié pour accabler la République & tous les ennemis de Céſar. Pour y parvenir, ils formerent ce fameux triumvirat qui coûta tant de ſang à l'Etat. Cicéron, abandonné par Octave au reſſentiment d'Antoine, fut aſſaſſiné par ſes ſatellites, qui, après lui avoir coupé la tête & les mains, les attacherent, par les ordres d'Antoine, aux éperons des galeres qui ſervoient d'ornement à la tribune des harangues publiques. Tout le Peuple Romain frémit en voyant les reſtes de ce grand homme ignominieuſement expoſés au lieu même où ſon éloquence s'étoit faite admirer tant de fois, & dans lequel il avoit été ſurnommé le pere de la patrie : ce fut lui qui fut appellé le dernier des Romains. La République, n'ayant plus que de foibles défenſeurs, fut bientôt renverſée & ſoumiſe.

En effet, après que les Triumvirs eurent satisfait à leur vengeance, & se furent rendus maîtres du Sénat & du Peuple, ils partagerent l'Empire. Le Levant & la Grece tomberent à Antoine, l'Afrique à Lépide & l'Occident à Octave. Ils abandonnerent la Sicile à Sextus Pompée, qui avoit une puissante armée navale ; ensuite de quoi, Octave fut adopté dans la famille de César, conformément à la loi curiale, & prit le nom de Jules-César-Octave, pour suivre la coutume des Romains.

Octave fit ajourner les auteurs de l'assassinat commis en la personne de Jules-César, son oncle, & obtint contr'eux une Sentence de condamnation de mort. Delà vint le renouvellement de la guerre civile. Octave & Antoine s'étant déclarés vengeurs de la mort de César, ils marcherent avec des forces considérables contre Marcus-Brutus & Caïus-Cassius, qui s'étoient retirés dans la Thessalie, ainsi que les restes des Romains qui soutenoient encore le parti de la liberté publique. La bataille se donna dans les champs Philippiques, près de la ville qui portoit le nom de Philippe. Brutus & Cassius furent défaits & obligés de se faire mourir eux-mêmes pour ne pas tomber vivans au pouvoir de leurs ennemis ; & avec eux mourut la derniere espérance de la République.

Il ne restoit plus que Sextus Pompée, qui avoit un parti puissant parmi le Peuple & dans le Sénat. Octave, qui le savoit, arma

par mer & par terre pour lui faire la guerre, & en donna le commandement à Marcus-Agrippa, qui dans une bataille navale le défit, mit ſon armée en déroute, prit ou brûla tous ſes vaiſſeaux, & le força enfin de fuir en Afrique, où il mourut après avoir mené une vie languiſſante. Cette victoire & la conquête de la Sicile firent naître la méſintelligence entre les Triumvirs.

Lépide, qui prétendoit avoir la Sicile, ſe tenant fort de vingt légions qui étoient en ſon commandement, la diſputa par les armes; mais Octave s'étant ſervi des mêmes moyens qu'il avoit employés auprès de Modene pour réunir les troupes d'Antoine & celles de la République aux ſiennes, gagna, par préſens & par prieres, les Chefs & les Soldats de Lépide, qui, ſe voyant abandonné, fut obligé d'en paſſer par tout ce que voulut Octave.

Tant de ſuccès heureux lui ayant enflé le cœur, il s'attacha à chercher les moyens d'abattre la puiſſance d'Antoine, qui mettoit encore obſtacle à celle où il aſpiroit. Ses amours avec Cléopatre parurent favorables à ſon deſſein pour y parvenir, il fit courir le bruit, par ſes émiſſaires, qu'Antoine pratiquoit tous les Princes de l'Orient pour porter la guerre dans Rome, abattre l'autorité du Sénat & du Peuple, afin de faire regner, contre les loix, cette Reine étrangere ſur les Romains.

La conduite d'Antoine ne donnoit que trop lieu de croire ces ſortes de diſcours :

quoiqu'il n'ignorât pas les projets ambitieux d'Octave, & qu'il pût s'y opposer, son amour l'emporta sur toutes les autres considérations, & lui fit répudier Octavie pour épouser Cleopatre. Il n'en fallut pas davantage à Octave pour le faire déclarer ennemi de la patrie par un Décret du Sénat. Ils armerent puissamment de part & d'autre, & l'on vit bientot les mers de Grece & de Macédoine couvertes de vaisseaux, & les pays des environs inondés de deux formidables armées de terre. Ils se donnerent bataille. Octave fut victorieux, & poursuivit Antoine jusqu'en Egypte, qui se donna la mort, pour ne pas tomber vivant entre les mains de son ennemi: & Cléopatre, pour éviter les honneurs du triomphe où le vainqueur la destinoit, se fit piquer par un aspic, dont le venin termina sa vie.

Ainsi toute l'autorité étant restée à César-Octave, il ne fut pas long-temps à s'emparer de la suprême puissance, & c'est ainsi que la division commencée par Marius & Sylla, entraîna la République Romaine sous le joug d'un seul homme, dont l'empire absolu & indépendant lui fit perdre pour jamais cette liberté dont elle s'étoit montrée si jalouse.

Voilà, dit alors Silviane, un abrégé de l'histoire Romaine bien satisfaisant, & l'on ne peut trop admirer la mémoire & la précision avec lesquelles Thélamont vient de nous détailler des événemens si surprenans.

Orophane, qui se douta que Silviane alloit

embarrasser son ami par ses louanges, les interrompit, & prenant la parole : la chûte de la République Romaine, dit-il, étoit nécessaire pour mettre au jour les grandes qualités d'Octave. Il leur falloit un Empire pour se faire connoître, & je trouve que la postérité auroit beaucoup perdu s'il n'avoit pas été Empereur. La sagesse de ce Prince parut dans le plus haut degré, lorsqu'après avoir éteint toutes les factions qui étoient dans Rome, vaincu tous ses ennemis au dedans & au dehors de l'Etat, érigé l'Egypte en Province, ajouté par ses victoires tant d'autres pays à l'Empire, donné la paix à l'Univers sur mer & sur terre, il fit fermer le temple de Janus pour la troisieme fois.

Après quoi il ne s'appliqua plus qu'à maintenir la tranquillité dans toute l'étendue de ses Etats ; il porta même son attention jusques dans les maisons particulieres : sa sagesse & sa prudence lui acquirent l'amour de tout l'Empire. Sa réputation fut jusqu'au fond des Indes ; les Peuples & les Rois de ces vastes régions envoyerent des Ambassadeurs à Rome pour rechercher son alliance. Les Scythes le firent arbitre de leurs différends ; ses vertus, & la gloire dont il étoit couvert, obligerent le Sénat à lui déférer par un Décret solemnel le grand titre d'Auguste, dont il fut honoré le premier, & le mois appellé Sextilis fut nommé de son nom Auguste, qui est le mois d'août.

Il soutint dignement ces superbes titres

d'honneur par ſon application aux affaires de l'Etat : il augmenta con dérablement l'enclos de la ville de Rome. A ſon avénement il l'avoit trouvée bâtie de terre & de brique, au milieu de ſon regne on la vit brillante d'édifices de marbre, de jaſpe & de porphire, & les eaux de la fontaine Vierge furent conduites au centre de Rome par de magnifiques aqueducs.

Mais ce qui le combla le plus de gloire, furent les loix qu'il fit obſerver religieuſement, & l'exacte police par laquelle il maintint la Ville & les Provinces dans une paix profonde. Cependant ſa politique lui faiſant tout prévoir, pour être aſſuré du dehors, il tenoit ſur pied vingt-deux armées, qui étoient répandues dans les Provinces d'Europe, d'Aſie, & d'Afrique. Ces Troupes conſiſtoient en deux cents mille fantaſſins, & quarante mille chevaux de bataille : cette cavalerie & cette infanterie étoient ſoutenues par trois cents éléphans dreſſés pour la guerre.

Ces nombreuſes troupes étoient bien équipées & exactement payées ; & par une ſage précaution il avoit fait diſperſer dans toutes les places fortes de l'Empire trois cents mille harnois prêts à tous événemens. Ces armées étoient commandées par des chefs habiles, dont la plupart avoient été formés par Jules Ceſar & par Octave même, avec leſquels l'un & l'autre avoient remporté tant de victoires. Enfin Auguſte, pour l'entiere ſûreté des frontieres de l'Empire,

fit augmenter les forces navales juſqu'à deux mille vaiſſeaux & quinze cents galeres, le tout bien équipé & bien armé. Outre cela il avoit ordonné huit cents gros navires de tranſport, qu'on appelloit tholmiques, deſtinés pour le ſervice de l'armée. La plupart des tholmiques ſervoient auſſi aux magnifiques pompes & jeux que les Empereurs donnoient aux peuples: ils étoient dorés & ſculptés ſuperbement, enrichis de toutes ſortes d'ornemens, & diſtingués par une infinité d'enſeignes, d'étendards & de banderoles, outre les marques particulieres de chaque vaiſſeau. On voyoit à leurs proues des figures de loups, de lions, de tigres, de ſphinx, de taureaux, de minotaures, de chevaux, & d'autres ſortes d'animaux. L'aigle Romaine, comme le principal étendard de l'Empire, s'y faiſoit remarquer avec éclat. L'armée navale avoit pour chef le Préfet de la Marine, duquel elle recevoit les ordres, & le Préfet rendoit compte à l'Empereur, qui avoit ſoin lui même de travailler tous les mois aux affaires de guerre, & d'entrer dans tous les détails. Les fonds deſtinés pour les armées de terre & de mer étoient perſtuellement remis entre les mains des Tréſoriers, & c'étoit un crime irrémiſſible que de les employer à d'autres uſages, ſous aucun prétexte. Tous ces grands armemens étoient diſtribués dans les ports de l'océan, dans ceux de la mediterranée, ou dans les em-

bouchures des rivieres de l'une & de l'autre mer.

Mais ſi cet Empereur méritoit l'amour des Romains par les avantages qu'il leur procuroit, il en étoit encore plus digne par la grandeur de ſes ſentimens, par le juſte choix de ſes amis & de ſes favoris, par les preuves qu'il donna de ſa clémence & de ſa bonté, par l'eſtime qu'il faiſoit des gens de Lettres, qui fit naître, pour ainſi dire, tant de grands hommes ſous ſon regne.

Peut-être que ſans Octave-Auguſte on n'auroit point connu les Mecene & les Agrippa, les Horace, les Virgile & les Ovide, & c'eſt ce qui me fait croire que je n'ai rien avancé de trop lorſque j'ai dit que la poſtérité auroit beaucoup perdu, s'il n'avoit pas été Empereur.

Votre réflexion, dit Uranie, eſt très-ſenſée: l'on ne peut diſconvenir qu'Octave méritoit l'Empire, & que l'ambition de la poſſéder eſt bien pardonnable à ceux qui ſe ſentent comme lui capables de gouverner avec tant de gloire.

Sans doute, ajouta Florinde, & jamais Auguſte n'auroit pu faire de grandes choſes s'il n'avoit occupé la ſeule place qui le mettoit en droit de les entreprendre.

Dans tout cela, dit Félicie, il faut admirer les décrets de la Providence, qui s'eſt ſervie d'un homme de vingt ans pour abattre l'orgueil & la vanité de la République Romaine, qui, ſous le prétexte de la liberté dont elle faiſoit ſon idole, la raviſſoit

à toutes les Nations qu'elle ſubjuguoit, donnant des loix à toute la terre, ôtant ou diſtribuant les trônes & les couronnes ſelon ſon caprice ou ſes intérêts, rendant les Rois eſclaves, les eſclaves Rois, s'appropriant les biens de l'un pour en gratifier l'autre, & ne formant que des projets ambitieux, & ſouvent inhumains. Je ne ſais ſi c'eſt le peu de goût que j'ai pour cette ſorte de gouvernement qui me fait penſer ainſi; mais j'avoue que ſi je trouve des vertus dans pluſieurs Romains, je trouve de grands défauts dans la République en général. J'y vois beaucoup plus de faſte & d'oſtentation que de véritable grandeur d'ame : je dirai même que la plupart de leurs belles actions me paroiſſent tenir plutôt du barbariſme que de la nobleſſe de leurs ſentimens.

Il me ſemble que la ſolide gloire a quelque choſe de plus doux, de plus ſage, de plus modeſte, & que cet amour exceſſif de la liberté porte les cœurs à des entrepriſes plus hardies que généreuſes, & preſque toujours ſanguinaires; au lieu que dans un peuple ſoumis à un ſeul maître, je ne vois que zele, qu'amour & que fidélité; & dans celui qui gouverne ſeul, que tendreſſe & qu'attention pour ſon peuple. Tant de têtes qui gouvernent un peuple ne peuvent l'aimer également, & le peuple ne ſauroit aimer tant de maîtres à la fois : le cœur ne peut s'attacher à tant de différens objets; il n'en peut aimer qu'un, & tous ne peuvent être aimés que d'un ſeul.

Ainſi la chûte de la République Romaine, & la ſoumiſſion du Peuple Romain pour un ſeul maître, n'ont rien qui me ſurprenne; & j'oſe dire que cet événement eſt de tous les traits de l'hiſtoire celui qui me fait le plus de plaiſir.

Vous ne trouverez perſonne ici, ma chere Félicie, répondit Uranie, qui contrarie votre ſentiment, parce qu'il eſt ſelon la raiſon & l'équité; & puiſque le Ciel nous a fait naître pour obéir, il nous eſt mille fois plus doux de n'avoir qu'un maître, que d'être ſoumis aux volontés de pluſieurs, tels qu'on les voit dans les Républiques.

Chacun ſe préparoit à appuyer ce diſcours par d'autres raiſons, lorſqu'on vint avertir qu'on avoit ſervi. Uranie voulut encore que l'on ſoupât dans l'appartement de Florinde. Ce repas ſe paſſa avec les mêmes agrémens des autres: Alcipe & Liſimond y contribuerent beaucoup par leur eſprit & leur enjouement. On tint table aſſez long-temps; & comme Uranie craignoit que la journée qu'on avoit fait paſſer à Florinde ne l'eût un peu incommodée, elle obligea la compagnie de ſe ſéparer auſſi-tôt que le ſoupé fut fini. Alcipe & Liſimond remonterent dans leur caleche, & ſe retirerent au château de Célimene, en promettant de ſe rendre le lendemain matin chez Uranie, pour profiter du jour qu'ils avoient encore à y reſter. Quand ils furent partis, chacun prit congé d'Eraſme & de Florinde, pour lui laiſſer goûter un repos dont ſes amis jugeoient

qu'elle avoit besoin après une si longue conversation, & cette belle société ne fut se livrer aux douceurs du sommeil, que dans l'espérance de rendre la journée suivante aussi agréable que celle qu'elle venoit de passer.

Fin de la dix-septieme Journée.

DIX-HUITIEME ET DERNIERE JOURNÉE.

LA nuit s'étant écoulée, l'heure de se rassembler ne fût pas plutôt venue que Florinde se trouvant beaucoup mieux que la veille, se pressa d'aller à l'appartement d'Uranie, pour n'en être pas prévenue : elle y trouva Félicie, & toutes deux charmées de la voir en état de profiter de la beauté du jour que la matinée leur promettoit, elles se rendirent ensemble auprès de Célimene, où Silviane, Arélise & Camille les vinent joindre avec Julie & Hortense.

Les premieres civilités étoient à peine finies, qu'elles virent entrer Thélamont avec ses amis, accompagnés d'Alcipe & de Lisimont, qu'une tendre impatience ramenoit en ce lieu. Nous profitons, Madame, dit Alcipe à Uranie, de la liberté que vous nous avez donnée de nous rendre ici de bonne heure : les agrémens que nous y avons

trouvés, & le desir extrême d'en jouir aussi long temps qu'il nous sera possible, ne nous a pas permis de suivre l'exacte politesse qui nous défendoit d'abuser des marques de la vôtre. Chacun de nous, répondit Uranie en souriant, prendra sa part de ce compliment, puisqu'il peut satisfaire à-la-fois l'amour, l'estime & l'amitié.

Terminons toutes les cérémonies, interrompit Orophane; & puisque nous n'avons plus rien qui nous empêche de suivre la coutume établie ici, rendons cette journée aussi amusante que les autres, par la diversité de nos occupations.

Orophane fait le législateur, dit Félicie en le regardant avec un air charmant: comme il a eu la gloire de nous prescrire des loix, & le plaisir de nous y avoir soumis, il est jaloux de cet avantage, & craint toujours de les voir enfreindre.

Il a raison, dit Orsame: la loi qu'il a imposée a trop de charmes pour nous, & nous fait passer le temps trop agréablement pour qu'elle ne soit pas inviolable. D'ailleurs, ajouta Camille, nous y avons souscrit d'une commune voix; & quand ce ne seroit que l'agrément qu'elle me procure en mon particulier, qui est de m'instruire sans me faire rougir de mon ignorance, je la défendrois de toutes mes forces.

Cependant, dit Uranie, je trouve quelque difficulté dans ce que vient de dire Orophane: il nous propose une diversité d'occupations, ce qui ne s'accorde pas à

l'ordre que nous avons gardé juſqu'à préſent, puiſqu'il me paroît que nous ne pouvons mettre cette diverſité dans la conduite qu'il nous a preſcrite. Comment, reprit-il avec vivacité, n'y en a-t-il pas dans les ſujets de nos entretiens ? Ne nous entraînent-ils pas du petit au grand, du ſérieux à l'enjoué, du ſavant au ſimple, du tendre à l'héroïque ? Enfin, n'eſt-ce pas diverſifier ſes occupations que de parcourir de l'eſprit & de la mémoire les temps paſſés & préſens, & faire ſuccéder alternativement à tout cela la promenade & la bonne chere ?

Voilà juſtement, dit Thélamont, où je vous attendois, mon cher Orophane ; votre complaiſance vous priva hier du plaiſir de vous promener, & tout votre diſcours n'a pour motif que de nous engager à n'en pas faire autant aujourd'hui.

Commençons donc par le ſatisfaire, ajouta Célimene ; la beauté de la matinée nous y convie : auſſi-bien, continua-t-elle en riant, je vois ici des perſonnes à qui quelques tours d'allées ſont néceſſaires.

Nous vous entendons, reprit promptement Silviane ſur le même ton ; mais nous vous tromperons en ne vous quittant point.

Sans nous quitter, dit alors Uranie, nous condamnons Aréliſe & vous à ſouffrir le tête à tête. A ces mots, ayant pris Célimene ſous le bras, accompagnée de Thélamont, d'Orophane & de Félicie, de Camille & de Florinde, conduites par leurs époux ; d'Orſame & de Mélente, qui don-

noient auſſi la main à leurs aimables femmes, elle obligea Silviane & Aréliſe à céder la leur à Liſimond & à Alcipe.

Ces deux tendres amans ſaiſirent avec joie cette occaſion de les entretenir de leurs flammes ; & quoique la compagnie ſuivît la même route, chacun marchoit de façon à ſe pouvoir parler ſans être entendu des autres. Silviane, dont l'humeur libre & franche fuyoit en tout la contrainte, donna à Liſimond une audience auſſi favorable qu'il la pouvoit ſouhaiter : il eut même la ſatisfaction de lire dans ſes yeux le plaiſir qu'elle prenoit aux proteſtations qu'il lui faiſoit d'un amour éternel.

Aréliſe n'étoit pas moins ſenſible à celui de l'amoureux Alcipe ; mais comme elle étoit beaucoup plus ſérieuſe que Silviane, & d'un caractere plus réſervé, ce n'étoit qu'avec peine qu'elle ſe livroit à une converſation particuliere à la vue de tant de perſonnes. Cet excès de modeſtie lui donnoit un air de diſtraction dont Alcipe fut alarmé ; & ne pouvant lui cacher le trouble dont il étoit agité : vous ne me répondez point, lui dit-il, belle Aréliſe ; vous paroiſſez même ne m'écouter qu'à regret, vos yeux tournés ſur ceux qui nous ſuivent, ſemblent y chercher quelqu'autre que le tendre Alcipe. Ah ! cruelle Aréliſe, continua-t-il en la regardant triſtement, ce n'étoit pas ainſi que vous en agiſſiez avec moi chez Mérine.

Ce reproche surprit Arélise, & la fit appercevoir que véritablement elle ne prêtoit pas une attention tranquille à son amant ; mais comme son cœur n'avoit point de part à ces mouvemens extérieurs, qui n'étoient causés que par la crainte d'être accusée d'en user trop librement dans une compagnie qui la connoissoit à peine, elle n'hésita point à se justifier.

Je croyois, lui répondit-elle, que vous deviez être assez sûr de mon cœur pour n'être point exposée à d'injustes soupçons ; cependant, puisqu'il vous faut rassurer, soyez bien persuadé, Alcipe, qu'en quelques lieux que je sois, je ne puis ni ne veux y chercher que vous : si je vous l'ai témoigné plus ouvertement chez Mérine, c'est que je le pouvois sans blesser le *decorum* que l'on doit garder en toutes choses. Je pouvois vous dire mille fois en sa présence qu'Alcipe m'est plus cher que ma vie, parce qu'il m'étoit permis & même ordonné, par l'autorité de mon pere & par la sienne, de ne vous rien déguiser de mes sentimens ; mais ici nous sommes avec des personnes étrangeres, devenues nos amies depuis trop peu de temps pour nous pardonner de suivre notre penchant.

Il faut, mon cher Alcipe, agir toujours selon les temps & selon les lieux, & quelque passion qui nous guide, ne faisons jamais rien contre notre devoir. Uranie par politesse nous a procuré cet entretien, & la nôtre nous ordonne de n'en point abuser.

Voilà

Voilà ce qui me faiſoit inceſſamment jeter les yeux ſur la compagnie, pour voir ſi elle ne ſe raſſembloit point ſans nous, & voilà ce qui me force à vous prier de la rejoindre plutôt que les autres, après vous avoir réitéré que je n'aime qu'Alcipe, & que je n'aimerai jamais que lui. Et voilà, lui répondit-il, en lui baiſant la main malgré elle, ce qui s'appelle faire mourir de joie & de douleur à la fois. Mais, continua-t-il, il faut vous obéir. Alors, ayant un peu doublé le pas, ils rejoignirent aſſez promptement une partie de la compagnie. En marchant, Alcipe continuant la converſation: cependant, dit-il, ma chere Arélise, vous me permettrez de vous dire que votre modeſtie n'eſt pas placée ici avec juſtice. Nous ſommes ſur le point d'être unis pour jamais, du conſentement de ceux à qui nous devons le jour; nous nous aimons, & nous nous trouvons heureuſement au milieu d'une ſociété remplie d'eſprit, d'équité, & qui fait conſiſter le principal bonheur dans les douceurs des nœuds de l'hyménée; au milieu d'époux & d'épouſes qui veulent que l'amour ſoit inſéparable du lien conjugal, & qui s'en donnent à chaque inſtant de tendres témoignages. Eſt-il donc un endroit du monde où vous puiſſiez mieux accorder la ſévérité de votre devoir avec l'ardeur de ma tendreſſe?

A ces mots, ils ſe trouverent ſi près de Célimene & d'Uranie, qu'Arélise n'eut pas le temps de répondre. Mais Uranie, qui

avoit entendu une partie du discours d'Alcipe, & qui en comprit aisément le sujet, prit aussi-tôt la parole : rien n'est plus juste, dit-elle, que le raisonnement d'Alcipe, & c'est mal connoître le caractere de notre esprit & de notre cœur que de craindre de nous rendre témoins des preuves que vous pouvez vous donner mutuellement d'une flamme légitime.

C'est une de nos plus belles maximes, dit Orophane en riant ; nous la suivons exactement, & nous fuyons avec soin ceux qui veulent s'en éloigner. Je la trouve trop de mon goût, répondit Arélise en rougissant, pour m'en écarter, & je m'en ferai même une loi lorsqu'Alcipe aura joint le nom d'époux à celui d'amant.

Le devoir a toujours le premier rang auprès d'Arélise, s'écria Silviane en joignant la compagnie, & je suis fort trompée si elle ne m'accuse pas en secret d'avoir enfreint le mien en parlant trop long-temps à Lisimond.

Pour moi, interrompit Camille, je trouve que vous n'y avez manqué en rien, & qu'il est du devoir de marquer quelque complaisance à celui qui doit être notre époux, avant même qu'il le soit, pour lui faire juger de l'avenir par le présent.

Cette décision fit rire la compagnie ; & Célimene prenant la parole : il faut convenir, dit-elle, que rien n'est plus satisfaisant que de pouvoir accorder le devoir & l'inclination.

Sans doute, dit Julie, & je crois même qu'on ne peut guere faire ce que l'on doit, quand le cœur ne s'en mêle pas.

Vous seriez donc bien surprise, belle Julie, dit Alcipe, de voir une femme faire uniquement par devoir tout ce que le plus parfait amour pourroit exiger. J'appelle cela vertu, reprit-elle; c'est-là son plus grand effort. Je suis persuadée qu'elle se peut trouver, & qu'il en est de telles; mais j'avoue que les exemples m'en paroissent extrêmement rares, & que j'aimerois bien une femme qui en auroit été capable.

Il faut donc que je vous fasse aimer Dona Elvire de Zuarès, reprit Alcipe, & que pour sa gloire je la fasse revivre, afin d'occuper quelques instans cette spirituelle compagnie.

En vérité, dit alors Hortense, on a bien tardé à mettre la conversation sur le devoir; quelques momens plutôt, Alcipe auroit commencé cette histoire, au lieu que je prévois qu'il faudra la remettre après dîné.

Elle n'eût pas plutôt achevé de parler, que l'on vint effectivement avertir qu'on avoit servi; chacun parut fâché d'être obligé de retarder le plaisir qu'on espéroit d'entendre Alcipe. Toute la compagnie le lui témoigna, & l'on se pressa de se mettre à table, autant par l'impatience d'être en état de le sommer de sa promesse, que pour suivre l'usage, après un repas que la promenade & le grand air commençoient à rendre nécessaire.

Il se passa avec autant d'enjouement &

d'aiſance qu'à l'ordinaire ; & lorſqu'il fût fini, cette aimable ſociété, animée du même eſprit, ſe rendit dans la bibliotheque, où la charmante Camille, entrant la premiere : c'eſt ici, dit-elle, le lieu deſtiné au ſouvenir des actions héroïques & vertueuſes ; ainſi nous ne pouvons être mieux pour entendre les événemens de la vie de Dona Elvire de Zuarès. La compagnie ne répondit à ce diſcours que par les regards qu'elle jetta ſur Alcipe ; & s'étant placée ſelon ſon inclination, elle lui fit connoître par ſon ſilence le deſir extrême qu'elle avoit de l'écouter.

Je vois bien, dit Alcipe, qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de me diſpenſer de payer le tribut établi dans ce beau ſéjour ; & quoique je ſache parfaitement que je ne puis le remplir aſſez dignement, j'eſpere que mon obéiſſance me tiendra lieu des charmes de l'éloquence.

Alors, ayant un moment rêvé à ce qu'il avoit à dire, il parla ainſi.

HISTOIRE
DE
DONA ELVIRE
DE ZUARÈS.

APRÉS que le Duc d'Albe eût aſſujetti le Portugal à la couronne d'Eſpagne, Philippe II employa toute ſa politique à ſe faire aimer & craindre des familles Portugaiſes qu'il ſavoit être les plus puiſſantes, & qui ne ſupportoient ſon joug qu'avec peine: les unes le ſubirent faute de pouvoir faire autrement, & les autres par un pur motif d'ambition. Un des plus conſidérables entre ces derniers, étoit Dom Baltazard de Lama, jeune Seigneur, bien-fait & brave, dont les ancêtres avoient diſſipé tous leurs biens au ſervice des Rois de Portugal.

Sa fortune, qui ne répondoit point aux deſirs ambitieux dont ſon ame étoit conſumée, lui fit voir avec joie une révolution qui lui préſentoit l'occaſion de rétablir ſa maiſon. Pour y parvenir, il n'oublia rien de ce qui pouvoit le faire aimer du Roi d'Eſpagne, & de tous les Grands de ſa Cour. Le zele & l'attachement qu'il fit éclater pour les

intérêts de ce Monarque, le rendirent recommandable au Duc d'Albe, qui en fit un rapport si avantageux à Philippe II, que ce Prince lui confia les emplois les plus importans, dont il eut le bonneur de s'acquitter avec succès.

Dom Baltazard ne se vit pas plutôt au point d'élévation qu'il avoit si vivement souhaitée, qu'il songea à la rendre solide par une alliance qui le mît à l'abri des revers imprévus. Comme la seule ambition occupoit son cœur, & que l'amour n'avoit aucune part au nœud qu'il vouloit former, il se donna tout le temps nécessaire pour faire un choix capable de remplir l'étendue de ses projets.

Dona Elvire de Zuarès, qui réunissoit à elle seule tous les biens d'une des plus florissantes maisons du Portugal, & dont la rare beauté surpassoit encore les richesses, fut l'objet sur qui Dom Baltazard arrêta ses regards. Elvire n'avoit que dix-huit ans, & vivoit sous la conduite de Dom Pedre de Zuarès, frere de son pere, qui, en mourant, l'avoit instituë son tuteur. Il l'aimoit d'une tendresse extrême; & comme il n'avoit point d'enfans, & qu'il voyoit en elle tout l'espoir de sa maison, il l'avoit élevée d'une maniere à l'en rendre digne.

Dona Elvire étant un des meilleurs partis du Royaume, Dom Pedre se voyoit entouré d'une foule de prétendans; mais un seul d'entr'eux en étoit distingué, non seulement par tout ce qui peut rendre un cavalier par-

fait, mais encore par le choix qu'en avoit fait la mere d'Elvire dès ſa plus tendre enfance. Elle avoit été unie par la plus forte amitié à celle de Dom Sébaſtien de Souza, c'eſt le nom de ce jeune Seigneur, &, du conſentement de leurs époux, elles avoient élevé leurs enfans dans l'eſpoir d'être un jour l'un à l'autre pour jamais.

Ces jeunes cœurs, de concert avec leurs parens, apprirent à s'aimer & à ſe le dire preſqu'en ouvrant les yeux. Le pere & la mere d'Elvire étant morts, vu qu'ils étoient trop jeunes encore pour faire cet hymen, Dom Pedre les remplaça dans l'amour qu'ils avoient pour elle, & leur eſtime pour Dom Sébaſtien de Souza, auquel il étoit même allié. Il n'avoit que deux ans de plus qu'Elvire; & l'un & l'autre faiſoient éclater de ſi belles qualités, qu'ils étoient l'ornement & l'admiration de leurs ſexes. Leur ardeur mutuelle s'étant accrue avec l'âge, par la connoiſſance de ce qu'ils valoient, ils attendirent le moment d'être unis avec une égale impatience.

Cet heureux inſtant avoit été déjà arrêté par Dom Pedre & la mere de Souza, lorſqu'il fut retardé par le terrible déſordre que cauſa dans le Royaume la malheureuſe expédition que fit en Afrique Dom Sébaſtien, Roi de Portugal, dont les troubles ne finirent que par les victoires du Duc d'Albe. Ces jeunes amans n'avoient pas vu ce contre-temps ſans une vive douleur; mais le courage de l'un & de l'autre le leur avoit fait

supporter sans foiblesse. La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que Dom Pedre songea à terminer cet hyménée : mais l'ambitieux Dom Baltazard de Lama vint y mettre un obstacle que tout l'amour & la fidélité de Souza & d'Elvire ne purent vaincre. Il n'ignoroit pas l'intelligence de ces deux amans, & les engagemens de Dom Pedre ; mais fort de sa faveur à la Cour d'Espagne, il se persuada aisément qu'il l'emporteroit sur tous ses rivaux. Sur cet espoir, il ne balança point à rendre ses soins à Elvire, & de voir Dom Pedre avec assiduité. Comme sa naissance & son crédit auprès de Philippe II exigeoient des égards, Dom Pedre de Zuarès lui fit tous les honneurs qu'il en devoit justement attendre. Après que Lama eût passé quelques jours à donner plusieurs marques d'estime particuliere à Dom Pedre, il ne voulut pas différer à s'expliquer avec lui.

Pour ce effet, l'ayant engagé à une promenade sur les bords du Tage, & séparé du reste de la compagnie : Seigneur, lui dit-il en le regardant avec confiance, je me flatte que la proposition que j'ai à vous faire trouvera en vous des dispositions favorables; les avantages qui vous en reviendront ne me faisant pas douter que vous ne l'acceptiez avec joie : j'aime Elvire, continua-t-il, & je vous la demande. Vous savez que j'ai eu le bonheur de plaire au Roi d'Espagne : les bienfaits dont il m'a honoré, & ceux que j'en attends encore, sont des preu-

ves inconteſtables de ſa bonté pour moi. Par ce que j'ai fait, jugez donc de ce que je puis faire. Il eſt même de votre intérêt que nous ſoyons unis : nos maiſons tiennent à tout ce que le Portugal a de plus conſidérable ; & par cette alliance, qui perſuadera le Roi Philippe que votre attachement pour lui eſt égal au mien, nous pourrons procurer à nos familles des biens & des honneurs auxquels elles ne ſauroient prétendre ſans cela.

Il eſt difficile de pouvoir exprimer l'embarras où ſe trouva Dom Pedre à ce diſcours. La prudence vouloit qu'il ne dit rien qui pût choquer un homme dont la vengeance étoit à craindre, & l'honneur exigeoit de lui qu'il tînt ſa parole à Dom Sébaſtien de Souza. Cette extrémité le fit rêver quelques momens à ce qu'il devoit répondre, & voyant que Dom Baltazard attendoit qu'il parlât : Seigneur, lui dit-il enfin, nous ſommes bien malheureux, ma niece & moi, de ce que le généreux Lama ne s'eſt pas expliqué plutot ; il ne doit point douter que je ne l'euſſe préféré à toute la terre ; mais, Seigneur, il n'eſt plus temps, Elvire eſt engagée à Dom Sébaſtien de Souza : ma parole eſt donnée, & vous ſavez qu'entre ceux de notre rang elle doit être inviolable.

Elvire & Souza ſont deſtinés l'un à l'autre. Dès leur enfance, élevés & nourris dans cet eſpoir, ils ſe ſont faits un devoir de s'aimer ; & vous avez les ſentimens trop deli-

cats, pour vouloir séparer deux cœurs si fortement unis. Cependant, Seigneur, malgré leur amour réciproque, si vous aviez été dans l'idée de m'honorer de votre alliance, il y a quelques années, comme je n'avois rien promis à Souza, & que j'étois maître du sort d'Elvire, je me serois servi de mon autorité pour l'obliger à vous donner la main; mais aujourd'hui les choses sont trop avancées, & je suis persuadé que vous chérissez trop les loix de l'honneur pour vouloir que je ternisse le mien en manquant à ce que j'ai promis.

Ce n'est pas mon intention, lui répliqua-t-il avec un souris amer, ma gloire même y seroit intéressée : mais, Dom Pedre, il est des moyens pour nous mettre à l'abri des reproches ; & lorsque l'on est contraint d'obéir à des ordres suprêmes, on est quitte de toutes ses promesses. Je crois que vous m'entendez, & qu'il n'est pas nécessaire que j'en dise davantage pour vous obliger à ne point disposer d'Elvire que le Roi ne vous le permette. A ces mots, sans attendre sa réponse, il réjoignit avec lui le reste de la compagnie ; & comme cette partie de plaisir n'avoit été formée que par Lama, il la termina le plutôt qu'il lui fut possible, & se sépara de Dom Pedre avec une politesse mêlée de fierté, qui lui fit juger que cette affaire seroit des plus sérieuses.

A son retour chez lui, il trouva Elvire & Souza, qui, se livrant à la joie d'être bientôt unis, avoient passé la journée à se ju-

rer un amour éternel. Dom Pedre, en les voyant, se sentit saisi de la plus vive douleur : elle parut si visiblement sur son visage, que les deux amans s'en alarmerent & le prellerent de leur en apprendre la cause. Comme il falloit qu'ils en fussent instruits tôt ou tard, il ne balança point à leur répéter toute sa conversation avec Dom Baltazard. Ses fréquentes visites avoient déjà donné de la crainte à Souza ; les tendres assurances d'Elvire l'avoient calmé : mais ce coup imprévu le jetta dans un désespoir dont il ne fut pas le maître. Il vit en un instant toute l'étendue de son malheur ; & ne doutant nullement que son rival ne l'emportât sur lui, par sa faveur & son crédit, il ne trouvoit point d'autre remede pour éviter ce mal que de lui donner la mort ; & la haine, l'amour & la jalousie se joignant à la bouillante ardeur d'une jeunesse qui étoit soutenue d'une haute naissance & d'un grand courage, il voulut sortir dans le même moment pour aller demander à Lama une sanglante réparation de l'outrage qu'il venoit de lui faire.

En vain Dom Pedre s'efforçoit de ralentir sa fureur, & sans la tendre Elvire, ce jour eût été témoin de la mort d'un de ces deux fiers rivaux : mais cette belle personne, après avoir laissé jeter à Souza son premier feu, voyant que son oncle ne pouvoit le retenir, se mettant entre lui & la porte de son cabinet, dans lequel ils étoient : arrêtez, Dom Sébastien, lui dit-elle avec

une fermeté qui l'étonna ; & puiſque les juſtes raiſons de Dom Pedre ne peuvent rien ſur vous, apprenez mes réſolutions. Si vous êtes aſſez temeraire, continua-t-elle, pour aller attaquer Lama, pour riſquer à la fois votre vie & ma gloire par un combat que la prudence, la politique & les conjonctures préſentes défendent également, je jure qu'il n'eſt plus d'Elvire pour vous.

Quoi ! Madame, s'écria Souza, les jours de mon rival vous ſont-ils déjà devenus ſi précieux que vous me condamniez à la mort, ſi je puis la lui donner.

Je hais Lama, lui répliqua-t-elle, & je vous aime encore plus que je ne le hais ; ſa mort ne me conſoleroit pas de la vôtre : mais, ou vainqueur ou vaincu, votre perte eſt certaine. Il eſt des moyens plus doux, moins dangereux & plus aſſurés pour nous conſerver l'un à l'autre : c'eſt à moi de les employer, & c'eſt à vous de m'obéir dans la ſeule occaſion où vous pouvez me prouver le pouvoir que j'ai ſur vous. Que faut-il donc que je faſſe, lui répondit-il triſtement, & que m'ordonnez-vous ?

De m'aimer, lui dit Elvire en le regardant tendrement, & d'attendre des ſoins de Dom Pedre, & ſur-tout de ma fidélité, ce que je vous défends abſolument de prétendre par la voie des armes. Nous ſommes dans des temps qui ne me permettent pas de diſſimuler mes ſentimens ; j'ai reçu des ordres ſacrés de vous aimer, de

m'en faire un devoir, & d'y mettre ma félicité : Dom Sébastien, continua-t-elle en lui tendant les bras, je ne serai jamais qu'à vous, que cette promesse calme vos transports, dissipe vos craintes, & vous rende capable de prendre avec nous de justes mesures pour détourner cet orage.

Il n'en fallut pas davantage au malheureux Souza pour l'obliger à faire ce qu'on exigeoit de lui : il se jetta aux pieds d'Elvire, & laissant succeder à la fureur tout ce que l'amour a de plus passionné, il lui demanda cent fois pardon de ses soupçons, lui fit répéter autant de fois qu'elle ne seroit jamais qu'à lui. La charmante Zuarès, qui s'étoit faite un violent effort pour cacher le trouble secret dont elle étoit agitée, ne put le voir en cet état, soumis & douloureux, sans répandre des larmes, & sans détester l'instant fatal qui l'avoit offerte aux regards de l'ambitieux Baltazard.

Dom Pedre, que ce spectacle pénétroit jusqu'au fond du cœur, leur promit de ne rien négliger pour prévenir ce coup, & rompre les projets de Lama. Pour y parvenir plus aisément, il fut résolu dans ce petit conseil qu'on assembleroit les deux familles de Zuarès & de Souza ; qu'on les instruiroit de l'obstacle que l'on vouloit mettre à leur derniere alliance, & qu'on les engageroit à s'y opposer de toutes leurs puissances.

Comme ces deux maisons entraînoient ce qu'il y avoit de plus considérable dans le

Royaume, il étoit à préſumer qu'agiſſant de concert, elles l'emporteroient ſur un homme, d'une illuſtre naiſſance à la vérité, mais qui ne devoit ſon élévation qu'à un revers de fortune, dont la plupart gémiſſoit. Dom Pedre ne perdit point de temps; dès le lendemain tous les parens & alliés d'Elvire & de Dom Sébaſtien étant aſſemblés, il y expoſa le ſujet qui l'avoit obligé à les prier de ſe rendre chez lui : Elvire fut la ſeule qui y manqua, ſa modeſtie ne lui permettant pas d'être préſente à tout ce qui devoit s'y dire.

Dom Pedre la repréſentoit comme chef de la famille, & Dom Sébaſtien y diſcuta ſes intérêts, étant auſſi le chef de la ſienne : il y parla avec une force & une ſi noble hardieſſe, qu'il n'y eut perſonne qui ne ſe rangeât de ſon parti. Les Zuarès, qui d'abord avoient été éblouis de l'avantage qu'ils pouvoient retirer du mariage d'Elvire avec Dom Baltazard, changerent de ſentimens dès qu'ils l'eurent entendu, & chacun jura de s'oppoſer avec force aux deſſeins de Lama, & d'aller tous enſemble ſe jeter aux pieds de Philippe II, pour l'empêcher de rompre des nœuds que l'honneur & la probité devoient rendre indiſſolubles.

Cette réſolution priſe, on jugea à propos de n'éclater que lorſque Dom Baltazard parleroit plus authentiquement. Dona Catherine de Menſoce, mere de Souza, vouloit que, ſans différer davantage, on fît promp-

tement le mariage de son fils avec Elvire, afin d'ôter par-là à son rival les moyens de lui nuire; mais les Zuarès s'y opposèrent, apportant pour leurs raisons que Lama ayant mêlé le nom du Roi dans sa conversation avec Dom Pedre, il étoit de la prudence de ne rien précipiter, puisqu'il pouvoit bien n'avoir parlé dans ces termes que du consentement de Sa Majesté, & qu'un hymen formé hâtivement après de telles paroles, marqueroit un dessein prémédité de lui désobéir; qu'il falloit au contraire faire les apprêts de ce mariage avec une magnificence éclatante, afin de prouver qu'il étoit arrêté dès long-temps, & que l'on ne craignoit rien.

Soit qu'il y eût dans cette assemblée des sentimens contraires à ceux de Souza, soit qu'effectivement cet avis parût le meilleur, il fut approuvé d'une commune voix, & l'on se sépara, en promettant de nouveau de soutenir avec hauteur tout ce qu'on venoit d'avancer.

Tandis que ces choses se passoient, Lama n'étoit pas sans occupation; la maniere dont il avoit été reçu de Dom Pedre l'avoit piqué, & ne voulant point avoir le démenti sur une affaire de cette conséquence pour lui, il partit dès le même jour de sa conversation pour la Cour d'Espagne, où il employa ses amis avec tant de succès, que Philippe II approuva, non-seulement son alliance avec Elvire de Zuarès, mais lui donna encore en faveur de ce mariage la vice-royauté

des Indes, & le gouvernement de Goa. Il ne fut pas plutôt pourvu de ces titres magnifiques, qu'il se hâta de revenir à Lisbonne, muni des ordres nécessaires au Président du Conseil, pour faire obéir Dom Pedre.

La nouvelle de cette élévation jetta la consternation & la jalousie dans le cœur de ceux qui prétendoient à ce poste par leurs services. Les Souza furent du nombre des mécontens; mais ils eurent bientôt un nouveau sujet de haine contre Lama, qui, ayant appris à son arrivée les superbes apprêts que l'on faisoit pour les noces d'Elvire & de Dom Sébastien, se pressa d'en arrêter le cours. Le Président du Conseil, qui étoit de ses amis, n'eût pas plutôt reçu les ordres qu'il lui apporta du Roi d'Espagne, qu'il manda Dom Pedre, à qui il déclara que l'intention de ce Monarque étoit qu'il donnât sa niece à Dom Baltazard de Lama, & qu'il rompit pour cet effet les engagemens qu'il pouvoit avoir pris.

Dom Pedre allégua vainement les loix de l'honneur, l'amour réciproque des deux amans, la cérémonie toute prête à se faire; on ne lui répondit que par un ordre précis d'obéir. Cette espece de violence toucha sensiblement Dom Pedre; & croyant pouvoir encore s'y opposer, ne voulant avoir rien à se reprocher, il manda de nouveau les deux familles, pour les obliger à tenir ce qu'elles avoient promis. Les Souza se rendirent près de lui, animés contre Lama,

par des motifs de gloire & d'ambition ; mais la plupart des Zuarès n'y vinrent point ; & ceux qui y parurent, dirent qu'ils avoient bien promis de s'opposer à Dom Baltazard, mais non pas aux ordres du Roi ; & qu'il n'étoit ni du devoir ni de l'intérêt de leur maison que Dom Pedre refusât pour sa niece un parti aussi avantageux que Dom Baltazard, Vice-Roi des Indes, & Gouverneur de Goa.

Alors Dom Pedre se voyant condamné par sa propre famille à manquer à sa parole, ne répondit aux reproches de Dom Sébastien de Souza qu'en lui montrant les ordres du Roi. On conçoit aisément l'excès de la douleur de ces deux amans : toute la Ville prit part à leur malheur, mais personne n'osoit entreprendre d'y mettre obstacle. La belle Elvire étoit dans une situation des plus cruelles : forcée de recevoir les visites de Dom Baltazard, & de se priver pour jamais de la vue de Souza, elle cherchoit incessamment dans son esprit quel moyen elle pourroit trouver pour empêcher un hymen qu'elle regardoit comme l'arrêt de sa mort.

Dom Pedre avoit obtenu huit jours de délai du Président du Conseil, sous prétexte d'employer ce temps à résoudre Elvire à ce mariage ; mais en effet pour lui donner celui de prendre ses mesures. Elle tenta toutes sortes de voies pour obliger Lama à se désister de sa poursuite ; mais plus on lui faisoit voir l'énormité de l'action qu'il

faisoit en séparant pour jamais deux personnes qui s'aimoient si parfaitement, & plus il se faisoit une maligne joie d'y parvenir.

Dom Sebastien, résolu de mourir plutôt que de souffrir cet outrage, gagna sur lui de ne montrer à Elvire qu'une tendre douleur, & de lui cacher avec soin son désespoir & ses desseins secrets; il affecta même d'éviter de rencontrer Lama chez Dom Pedre, ne s'y rendant qu'aux heures où il savoit qu'il n'y étoit pas. Cette conduite, qu'Elvire croyoit être un effet de ses ordres, la tranquillisa sur ses craintes & lui donna la liberté de songer à ce qu'elle méditoit. Enfin se persuadant qu'il étoit impossible qu'un homme d'honneur voulût épouser une femme qui lui avoueroit elle-même qu'elle en aimoit un autre, elle se résolut de passer sur toutes sortes de considérations pour montrer à Lama son cœur à découvert. Une personne véritablement sage ne se détermine qu'avec peine à faire un pareil aveu : il en coûte à sa modestie, sur-tout lorsqu'il s'agit de le faire à un homme qui veut & peut devenir époux; mais Elvire voyant que ce que les autres lui en avoient dit, paroissoit ne lui faire aucune impression, elle s'imagina que, confirmant elle-même ce qu'il en savoit, il ne pourroit honnêtement persister dans son projet : de plus, l'amour & l'extrémité où elle étoit réduite la rendirent hardie. Ainsi, un jour qu'il la vint voir qu'elle n'avoit que ses femmes auprès d'elle, & qu'il

lui donna occasion de s'expliquer, en la faisant souvenir que le terme que son oncle avoit demandé étoit prêt d'expirer : Seigneur, lui répondit-elle, vous feriez une action digne d'une éternelle louange, si vous le prolongiez pour le reste de ma vie; car enfin, vous ne pouvez ignorer que je suis destinée à un autre, du choix de mes parens & par ma propre inclination; & quand vous voudriez feindre de ne le pas savoir, la douleur où vous me voyez plongée vous en instruiroit malgré vous. Tout Lisbonne le sait; pourquoi craindrois je de vous le dire ? Apprenez-le de ma bouche, Seigneur, continua-t-elle en rougissant : j'aime, je suis aimée; tout autre que Dom Sébastien de Souza ne peut prétendre à mon cœur : c'est une passion née avec moi, & que je conserverai jusqu'au tombeau. Quelle gloire, quelle douceur trouverez-vous dans un hymen formé par la violence, & qui ne vous offrira dans votre femme qu'un objet dont toutes les froideurs seront pour vous, & les tendres pensées pour votre rival, & qui, par ces considérations forcées, vous reprochera sans cesse que vous avez causé tout le malheur de sa vie.

Ah ! Seigneur, considérez de grace l'horreur d'un semblable lien; épargnez-vous-en la honte : songez que toute la terre saura que je ne vous aime point, que je ne puis jamais vous aimer, & que ma tendresse sera éternelle pour votre rival. Ce sont mes sentimens, Seigneur, je ne veux point vous

les cacher, pour que vous n'ayez pas à me les reprocher lorſqu'il ne ſera plus en votre pouvoir de rompre de ſi funeſtes nœuds. Déſiſtez-vous donc de votre pourſuite, reconnoiſſez-en l'injuſtice, & ne me portez pas à faire des démarches qui, dans la ſuite, outrageroient encore plus votre gloire que la mienne.

Quelque bonne opinion que Dom Baltazard eût de lui-même, il lui fut impoſſible de diſſimuler une partie de ſon dépit à ce diſcours : il rougit, il pâlit, & s'efforça cent fois d'en interrompre le cours, ſans pouvoir trouver des termes pour s'expliquer. Il étoit d'une ſurpriſe extrême de voir qu'une fille de l'âge d'Elvire, dont la modeſtie éclatoit autant que la beauté, eût la hardieſſe de mettre au jour le ſecret de ſon cœur avec un homme qui vouloit être ſon époux.

Comme il étoit naturellement fier & d'une humeur hautaine, ſa premiere penſée fut de répondre avec aigreur ; mais réfléchiſſant qu'il n'étoit pas encore en droit de lui parler en maître, il ſe contraignit pour ne lui rien découvrir de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame ; & la regardant aſſez froidement : tout autre que moi, Madame, lui dit-il, auroit de juſtes ſujets de crainte ſur les ſuites de ſon mariage après une pareille confidence ; mais comme je ſais quelle eſt votre vertu, rien n'eſt capable de m'intimider. Vous êtes encore trop jeune pour vous connoître vous-même ; vous prenez pour amour ce que l'obéiſſance vous a preſcrit en faveur de

Souza. On vous avoit ordonné de l'aimer, votre devoir vous en a fait une loi : on vous commande aujourd'hui de renoncer à lui pour être à moi ; le même devoir vous y fera souscrire, & vous obligera d'avoir pour moi toute la tendresse que vous croyez sentir pour lui.

Je vous avouerai même que je suis charmé de la fermeté avec laquelle vous voulez suivre les premieres volontés de vos parens; elle me fait juger de celle que vous aurez à conserver le titre glorieux de femme vertueuse : & bien loin de rien envisager de contraire à mon honneur dans notre union, je n'y vois que bonheur & félicité. Cessez donc de chercher de vains détours pour me faire changer ; plus vous êtes chere à Dom Sébastien, & plus je vous crois digne de l'être : l'estime qu'il fait de vous, régle celle que je dois avoir. Ainsi, Madame, continua-t-il en se levant, ne trouvez pas mauvais qu'au lieu de me désister, j'aille, au contraire, presser l'heureux moment qui me doit rendre possesseur d'un objet si parfait. A ces mots, l'ayant saluée profondement, il sortit, & la laissa dans un si grand désespoir du peu de réussite de la démarche qu'elle venoit de faire, que, sans la principale de ses femmes, qui avoit été sa nourrice, elle se seroit portée à quelque extrémité contr'elle-même.

Cette sage personne employa tout le pou-

voir qu'elle avoit ſur ſon eſprit pour la calmer.

Ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'elle y parvint; mais, comme Elvire avoit l'ame véritablement grande, & fort éloignée des foibleſſes du ſexe, ayant honte de ſes premiers mouvemens, elle y fit ſuccéder une ferme réſolution de ſe jeter pour jamais dans un Cloître, plutôt que d'être unie à Dom Baltazard. L'air ironique avec lequel il lui avoit parlé ne lui étoit pas échappé; elle avoit ſenti tout le poids de ſes paroles, & jugeant bien du ſort qu'elle auroit avec un époux de ce caractere, elle ne voulut rien négliger pour s'en délivrer. Ainſi, prenant ſon parti ſur le champ: Léonore, dit-elle à cette femme qui l'avoit nourrie, je me rends à vos remontrances, je vous promets de ne rien faire d'indigne de moi; mais il faut me ſeconder dans mes deſſeins, & m'aider à les exécuter. Toute ma famille m'abandonne; une politique ambitieuſe l'a rangée du parti de Lama: montrons-lui donc en moi l'exemple de mépris qu'elle devroit faire des vains titres qui l'éblouiſſent; & malgré toute la terre, ne ſoyons à perſonne, ſi nous ne pouvons être au malheureux Souza.

Alors elle la conjura de l'aider à ſe dérober de ſa maiſon, & de la conduire dans un Couvent où cette Léonore avoit une ſœur Religieuſe, lui recommandant de ne découvrir ſa retraite à qui que ce fût au monde, pas même à Dom Sébaſtien, afin

que ſon étonnement fût une preuve convainquante qu'il n'avoit aucune part à ſon évaſion. La difficulté de me trouver, ajouta-t-elle, donnera le temps à Dom Pedre de faire agir ſes amis & ceux de Souza, & cette démarche convaincra les protecteurs de Lama de mon invincible averſion pour lui : le Roi même y fera réflexion, & ne voudra pas ſans doute porter plus loin les marques de ſon autorité.

Léonore fit tous ſes efforts pour la détourner de ce projet ; mais n'en pouvant rien obtenir, elle lui jura un ſecret & une fidélité inviolables. Comme il n'y avoit plus que deux jours pour la fin de la huitaine accordée à Dom Pedre, elles conclurent qu'il falloit partir dès la nuit du lendemain.

Léonore n'ayant beſoin que de ce temps pour avertir ſa ſœur, la choſe fut exécutée ſelon leurs deſirs. La Religieuſe, qui avoit grand pouvoir dans ſa maiſon, promit à Léonore de cacher ſi bien Elvire, qu'on n'en ſauroit jamais de nouvelles que lorſqu'elle le voudroit.

Toutes ces choſes étant réglées, la nuit du jour ſuivant, lorſque chacun ſe fût livré au ſommeil, Elvire, n'ayant que le Léonore avec elle, ſortit de ſon appartement par un eſcalier dérobé qui rendoit dans le jardin, dont une porte de derriere donnoit dans le quartier le moins fréquenté de la Ville : là, Elvire trouva une chaiſe que Léonore avoit eu le ſoin d'arrêter la veille, conduite par

des hommes dont la fidélité lui étoit connue ; elles prirent congé l'une de l'autre, Elvire voulant qu'elle restât dans sa maison & feignit d'ignorer ce qu'elle étoit devenue, pour qu'elle pût l'instruire de tout ce qui se passeroit.

Cette belle personne fut menée & reçue au Couvent, sans accident & sans obstacle, & Léonore rentra dans son appartement, laissant la porte du jardin ouverte. Elle prit aussi la précaution d'attacher aux barreaux des fenêtres les draps d'Elvire, pour faire croire qu'elle s'étoit sauvée par-là ; & s'étant mise dans sa chambre, elle y attendit patiemment l'heure où l'on avoit accoutumé d'entrer dans celle de sa maîtresse pour faire éclater sa perte.

La triste Elvire ne fût pas plutôt dans sa retraite, qu'elle écrivit au Président du Conseil, la Religieuse s'étant chargée de faire tenir sa lettre d'une maniere qui ne pourroit découvrir ce qu'elle vouloit tenir secret. En effet, celui à qui elle en donna commission y avoit les entrées libres, & promit de la mettre sur la table de son cabinet, sans que personne s'en apperçût.

Cependant Lama & Dom Sébastien n'étoient pas oisifs : le premier, en qui les difficultés avoient fait naître un violent amour, en sortant de sa conversation avec Dona Elvire, avoit été trouver le Président du Conseil, pour le prier de n'accorder plus aucun délai à Dom Pedre, & de faire exécuter les ordres du Roi, en fixant le jour de son mariage ;

mariage ; ce qui lui ayant été assuré, il ne songea plus qu'à profiter des marques d'amitié qu'il commençoit à recevoir de la plus grande partie de ceux de la famille d'Elvire, qui, par une lâche adulation au faux brillant de la fortune, regardoit son alliance comme une grande faveur.

Pour répondre à leurs avances, Dom Balthazard accepta avec joie un superbe festin que lui voulut donner Dom Antoine de Silva, un des plus proches parens d'Elvire ; le jour fut pris pour le surlendemain, à une terre qu'il avoit à deux lieues de Lisbonne. Cette partie, qui devoit être accompagnée d'une fête magnifique, donna le temps à Elvire d'exécuter son dessein : tout sembla même y contribuer ; car Dom Sébastien, qui fut informé de ce qui devoit se passer chez Dom Antoine de Silva, voulant prendre cette occasion d'effectuer ce qu'il projetoit depuis long-temps, ne fut point chez Dom Pedre, dans la crainte que la pénétrante Zuarès ne découvrît sur son visage, ou dans quelques-unes de ses actions, celle qu'il alloit faire.

Ainsi le hazard voulut que le même jour éclairât trois incidens différens. Le matin le Président du Conseil trouva la lettre d'Elvire, sans qu'on pût l'instruire qui l'avoit mise sur sa table : il l'ouvrit à l'instant, & y lut ces paroles.

LETTRE.

SEIGNEUR, l'injuſte violence que l'on veut faire à mon inclination, en me forçant de donner à Dom Baltazard de Lama une foi déjà promiſe ſolemnellement à Dom Sébaſtien de Souza, m'oblige à me retirer du monde pour jamais. J'ai tenté toutes ſortes de voies avant que d'en venir à cette extrémité; mais puiſque rien ne peut fléchir mes perſécuteurs, & que l'on prétend me faire violer les loix divines & humaines en manquant à des promeſſes ſacrées, je me jette entre les bras de celui pour qui ſeul je puis les enfreindre. N'accuſez perſonne de ma fuite : j'avois trop d'intérêt qu'on n'y mit point d'obſtacle pour en donner connoiſſance; & quelques recherches qu'on en puiſſe faire, on ne découvrira le lieu de ma retraite qu'en me rendant la liberté de diſpoſer de ma main, ou par le bruit de ma mort.

DONA ELVIRE DE ZUARÉS.

Au moment que le Préſident du Conſeil faiſoit cette lecture, toute la maiſon d'Elvire étoit en combuſtion : Léonore étant entrée aſſez tard dans ſon appartement, ſuivie des femmes qui lui étoient néceſſaires à ſon lever, fit des cris perçans en ne la trouvant point, & les autres ayant apperçu les draps noués aux fenêtres, la ſeconderent avec tant de véhémence, que Dom Pedre accourut au bruit de leurs clameurs. Sa ſur-

prise fut extrême ; mais Léonore joua si bien son rôle, qu'il ne douta point que sa niece n'eût pris ce parti sans le lui communiquer.

Cette nouvelle s'étant répandue du palais de Dom Pedre dans toute la Ville, parut se confirmer par la lettre que le Président du Conseil avoit reçue, qui dans son étonnement la lisoit à la Cour dont il étoit environné : tout ce qu'il y avoit de considérable à Lisbonne se rendit chez Dom Pedre ; & l'opinion commune s'étant arrêtée à la créance que Souza avoit enlevé Elvire, il courut à son palais, agité de mille pensées différentes ; mais il n'y trouva que Dona Catherine de Mendoce, sa mere, qui lui jura qu'il n'avoit point sorti la veille, ni cette nuit, mais qu'il étoit monté à cheval dès le grand matin, sans aucune suite.

C'en fut assez pour confirmer les soupçons qui s'étoient d'abord élevés contre lui ; & chacun pensant différemment sur cette action, les uns voulurent le chercher pour s'en faire honneur auprès de Lama ; & les autres, pour lui prêter secours en cas qu'il en eût besoin. Dom Pedre fut du nombre de ces derniers, se persuadant qu'en le trouvant il sauroit où étoit Elvire. On se sépara donc pour cet effet, & par divers chemins, tous se flatterent de marcher sur ses traces.

Mais l'infortuné Souza, bien éloigné d'imaginer que son absence causoit tant de

trouble, animé d'amour, de haine & de vengeance, ſachant l'heure où Dom Baltazard devoit ſe rendre à la terre de Dom Antoine de Silva, étoit allé l'attendre ſur ſa route, dans le deſſein de perdre la vie ou d'avoir la ſienne. Il ne fut pas long-temps ſans l'appercevoir, ſuivi de très-peu de ſes gens; Souza le joignit, & l'ayant ſalué aſſez fiérement : Dom Baltazard, lui dit-il, j'ai des choſes importantes à vous communiquer; êtes-vous homme à m'entendre? Et à vous répondre, lui repliqua Lama, du même ton, qui vit d'abord de quoi il étoit queſtion; & ſans s'expliquer davantage, ayant fait ſigne à ſes gens de ne le point ſuivre, ils pouſſerent leurs chevaux l'un & l'autre dans un valon qui les déroboit à la vue d'un grand chemin. Alors s'étant écartés pour prendre du terrein, & revenant l'un ſur l'autre, ils ſe tirerent leurs piſtolets, dont les balles porterent dans la tête de leurs chevaux. Ils s'en débarraſſerent avec une pareille adreſſe, & mettant l'épée à la main, ils commencerent un combat que l'égalité de leurs forces & de leur valeur ne rendoit que plus terrible. Tous deux jeunes, vigoureux & braves, l'avantage fut long-temps diſputé; cependant Lama fut bleſſé le premier, & Dom Sébaſtien s'abandonnant trop ſur ſon rival, le fut enſuite: mais bien loin que la vue de leur ſang ralentît leur ardeur, ils n'en devinrent que plus furieux, & ſeroient parvenus à s'arracher la vie, ſi Dom Antoine de Silva, ſuivi de tous les

convives, qui venoient au-devant de Lama, inſtruit par ſes gens qu'il s'étoit écarté avec un cavalier qui l'avoit arrêté ſur le chemin, ne ſe fut promptement rendu au lieu de leur combat, ne doutant point que ce ne fût Souza.

Ils arriverent dans le temps qu'ils ſe portoient les plus terribles coups ; & ſe hâtant de les joindre, pouſſant leurs chevaux entr'eux, ils les ſéparerent & les obligerent de ſe quitter, plus animés que jamais l'un contre l'autre.

Dans cet inſtant, Dom Pedre, & quelques uns de ceux qui cherchoient Souza, comme le raviſſeur d'Elvire, ayant pris cette route, attirés par le henniſſement des chevaux & le bruit des voix, dont le valon retentiſſoit, y porterent leurs pas.

Ce ſpectacle, auquel ils ne s'attendoient pas, les jetta dans une confuſion des plus étranges : les amis de Dom Sébaſtien l'entourerent, ceux de Lama en firent autant à ſon égard; mais Dom Pedre & Dom Antoine agirent avec tant de prudence, que les deux partis n'oſerent rien entreprendre ; les uns amenerent Lama, & les autres firent reprendre le chemin de Liſbonne à Souza.

Dom Pedre ne pouvant ſe diſpenſer de faire quelques civilités à Dom Baltazard, l'aſſura qu'il avoit un ſenſible regret de cette aventure ; il lui apprit en même-temps la perte d'Elvire, & lui fit voir dans toutes ſes paroles une ſi grande franchiſe, qu'il

lui fut impossible de n'y pas ajouter foi : mais la nouvelle de la fuite d'Elvire le mit dans une telle fureur, qu'à peine donna-t-il le temps aux chirurgiens qu'on avoit appellés de panser sa plaie, brûlant d'impatience d'aller demander vengeance de cet attentat, dont il ne balança point d'accuser Souza.

Cependant Dom Pedre ayant rejoint ce malheureux amant, à qui ses amis avoient rendu les mêmes soins que Dom Baltazard recevoit des siens, sachant que sa blessure n'avoit rien de dangereux, l'aborda avec toutes les marques de la plus profonde tristesse : Dom Sébastien, lui dit-il, je ne saurois blâmer un combat qu'il semble que l'honneur exigeoit de vous ; mais vous ne devez pas en ternir la gloire par l'enlévement d'Elvire : c'est un outrage à sa réputation, que je ne puis vous pardonner, & qu'il faut réparer en me la rendant dès aujourd'hui.

Moi, s'écria Souza ! moi, vous avoir enlevé Elvire ! Ah ! Seigneur, que m'apprenez-vous, & de quel crime osez-vous m'accuser ? Alors chacun lui ayant confirmé ce que disoit Dom Pedre, il témoigna sa surprise & son inquiétude avec trop de sincérité pour être plus long-temps soupçonné.

Comme ils s'étoient arrêtés au village le plus proche pour le faire panser, Dom Sébastien les pressa de remonter à cheval, voulant commencer dans Lisbonne la recherche

de Dona Elvire. Ses amis y consentirent avec peine, lui conseillant de se mettre à couvert des poursuites de son rival ; mais regardant comme une lâcheté de se dérober à ses ennemis, il les obligea à le reconduire à son palais, où Dona Catherine de Mendoce le reçut avec des transports de douleur, que les seuls mouvemens de la nature pouvoient rendre excusables. Cette tendre mere, qui prévoyoit que l'évasion d'Elvir, jointe au combat qui venoit de se passer, alloit mettre son fils dans un danger pressant, ne pouvoit tarir ses pleurs, ni modérer ses craintes. Dom Pedre & tous ses amis, fortement persuadés qu'il n'avoit point de part à cette fuite, & que la jeune Zuarès ne l'avoit prise que pour se garantir d'un hymen qu'elle détestoit, le conjurerent de les laisser agir en sa faveur: mais ils n'en eurent pas le temps. Lama, qui revint à Lisbonne aussi promptement qu'eux, se rendit d'abord chez le Président du Conseil, qu'il informa de cette affaire, en y donnant des couleurs si noires, que ce Ministre, qui d'ailleurs étoit de ses amis, ne put se dispenser de faire arrêter Souza le même jour. Ainsi, malgré la justice de sa cause, & les larmes de sa mere, il fut conduit en prison, & très-étroitement gardé.

Comme il étoit universellement aimé, les plus grands Seigneurs du Royaume agirent en sa faveur ; Dom Pedre lui-même, remuant ciel & terre pour le sauver, & découvrir la retraite de sa niece, se donnoit des

mouvemens inconcevables pour réuſſir à l'un & à l'autre.

Mais tandis que toute la ville de Liſbonne étoit dans cette agitation, l'infortunée Elvire, inſtruite par Léonore de tout ce qui ſe paſſoit, étoit dans un état qu'on ne peut décrire ; elle fut bientôt informée qu'on traitoit le combat de Souza d'aſſaſſinat, qu'on l'accuſoit de l'avoir enlevée, & qu'on ne parloit pas moins que de lui faire trancher la tête. Alors croyant qu'en découvrant promptement où elle étoit, elle prouveroit ſon innocence, elle en fit avertir le Préſident du Conſeil, Dom Pedre, ſa famille & tous ſes amis : ces derniers ſe rendirent près d'elle, dès qu'ils furent ſa retraite, & les ayant pleinement inſtruits du motif de ſon évaſion, elle les conjura de tout employer pour le ſauver.

Mais le Conſeil d'Eſpagne, informé de la choſe, ordonna à celui de Liſbonne de faire prompte & brieve juſtice ; & comme le but des ennemis de Dom Sébaſtien étoit de le perdre, malgré les témoins de ſa rencontre avec Dom Baltazard, malgré les proteſtations que faiſoit Elvire d'avoir diſparu, ſans qu'il en eût connoiſſance, on traita toujours ſa fuite de rapt, & le combat d'aſſaſſinat. On avoit déjà interrogé Souza pluſieurs fois, ſeulement pour la forme ; & quelques fortes que fuſſent les ſollicitations de ſes protecteurs, de ſa famille, de ſes amis, & les larmes de ſa mere, qui

chaque jour étoit aux pieds de ſes Juges, on n'attendoit plus que l'Arrêt de ſa mort. Lorſque Dona Elvire, ne voyant plus d'eſpoir pour garantir une vie qui lui étoit ſi chere, après avoir rendu les plus cruels combats entre l'amour qu'elle avoit pour lui, & l'horreur de le voir mourir, ſe détermina à ſe ſacrifier elle-même pour le ſauver. Le temps preſſoit, l'inſtant fatal approchoit : ainſi, s'affermiſſant dans ſa réſolution, à meſure que le péril augmentoit, elle envoya prier Lama de ſe rendre auprès d'elle. Léonore, qu'elle avoit informée de ſon deſſein, & chargée de ſa commiſſion, voyant qu'il héſitoit, lui dit ſi poſitivement qu'il y alloit de la vie de ſa maîtreſſe, qu'il ne balança plus.

Il trouva cette belle perſonne dans un état dont il ne put s'empêcher d'être touché, pâle, languiſſante, abattue, les yeux baignés de pleurs, mais ſi belle, malgré tout cela, qu'il étoit impoſſible de la regarder ſans amour. Seigneur, lui dit elle auſſitôt qu'elle le vit entrer, en s'efforçant d'arrêter les ſanglots qui lui coupoient la voix, ce n'eſt plus cette Elvire ſi fiere, ſi hardie, qui vouloit jadis vous contraindre à ne plus l'aimer, qui vous parle aujourd'hui; c'eſt Elvire ſoumiſe, Elvire mourante, qui vous demande grace pour un illuſtre malheureux, & qui, pour prix de ſa vie, vous offre & ſon cœur & ſa foi. Oui, Seigneur, ajouta-t elle en ſoupirant, ſauvez Souza, & je jure de n'être qu'à vous. S'il eſt vrai que

l'amour ait eu quelque part à votre recherche, prouvez-le-moi, Seigneur, par cette action aussi juste que généreuse; vous en avez le pouvoir, ses Juges n'agissent que par vous & pour vous: triomphez de votre ressentiment, si vous faites votre bonheur de triompher de mon cœur: que ce que je fais à présent vous paroisse bien moins une preuve de ma tendresse pour votre rival, qu'une marque singuliere de l'estime que j'ai pour vous: c'est le dernier témoignage que je veux lui donner d'un malheureux amour, & le premier que j'ose exiger du vôtre. Enfin, Seigneur, faut-il quelque chose de plus fort pour vous y engager, que de voir Dona Elvire de Zuarès embrasser vos genoux, dit-elle en se jettant à ses pieds, le visage couvert de larmes?

Ah! Madame, s'écria Lama en la relevant aussi-tôt, quel spectacle offrez vous aux yeux d'un homme qui vous adore! Que le sort de Souza est glorieux! & que le mien est douloureux, de ne devoir votre main qu'au prix d'une vie qui fera peut-être tout le malheur de la mienne! Mais enfin je n'y puis résister, le bien que vous m'offrez l'emporte sur tout le reste: je vais tenter l'impossible pour vous satisfaire; ne trompez point mon attente, & je cours remplir la vôtre.

Non, Seigneur, lui répondit-elle en lui tendant la main, j'atteste le Ciel de la sincérité de mes paroles. A ces mots, Dom Baltazard, transporté d'amour & de joie,

la lui baisa avec ardeur, & la quitta pour ne point perdre de temps dans une conjoncture si pressante. A peine étoit-il sorti, que Dona Elvire, succombant à la violence qu'elle venoit de se faire, tomba évanouie entre les bras de Léonore : toute la Communauté fut appellée à son secours, & l'on fut près de deux heures sans la pouvoir faire revenir.

Une fievre ardente succéda à son évanouissement, mais elle ne voulut jamais se mettre au lit, dans la crainte que Lama ne crût qu'elle feignoit cette maladie pour dégager ou éluder sa promesse. Dom Pedre, qu'on avoit envoyé chercher, la trouva si changée qu'il en fut alarmé : il en apprit la cause avec une joie d'autant plus grande qu'il s'y attendoit moins ; il lui donna mille louanges sur sa résolution, & la pria de la soutenir, en prenant soin de se conserver.

Je ne veux, lui répondit-elle, avoir d'attention pour ma vie, que lorsque je serai assurée de celle de Souza ; & elle exigea de tout le monde de ne rien dire de son mal : ainsi on fut contraint de lui ordonner les remedes qui étoient nécessaires, sans qu'elle s'alitât.

Cependant Lama, qui dans son cœur savoit l'innocence de Souza, & qui voyoit ses desirs comblés en arrêtant le coup qu'on lui préparoit, ne balança point à solliciter pour lui : sa faveur & son pouvoir étoient si considérables dans le Conseil, qu'aussi tot

qu'il eût fait voir ſon empreſſement pour lui ſauver la vie, les choſes changerent de face: on y donna d'autres couleurs, on ne parla plus de rapt, ni d'aſſaſſinat; & la cruelle Sentence de mort qu'on avoit été prêt à rendre, fut enfin transformée en un ordre de mettre Dom Sébaſtien en liberté, l'exilant ſeulement à une de ſes terres.

Mais ce nouvel Arrêt fut tenu ſecret, à la priere de Lama, juſqu'à ce que ſon mariage avec Elvire fût fait ſans nul retour. Pour aſſûrer cette belle perſonne qu'elle n'avoit plus rien à craindre, il obligea le Préſident du Conſeil d'envoyer montrer l'ordre ſigné à Dona Catherine de Mendoce, en lui annonçant qu'il ne ſeroit rendu public qu'après les noces d'Elvire & de Lama. Cette Dame ayant appris par-là qu'elle devoit la vie de ſon fils au ſacrifice que la jeune Zuarès faiſoit de ſa main, ſe garda bien de s'oppoſer au ſecret qu'on en vouloit faire, afin de laiſſer Dom Sébaſtien dans l'ignorance de ſon malheur; jugeant même qu'il étoit de la prudence qu'il ne ſortît de priſon que lorſque cette cérémonie ſeroit terminée, pour qu'il n'y pût apporter aucun trouble.

Mais, pénétrée de reconnoiſſance envers Elvire, elle fut elle-même lui apprendre ce qu'elle venoit de voir, & la remercier tendrement du ſervice important qu'elle avoit rendu à toute ſa famille. Elvire, que Lama avoit déjà inſtruite de ce qui s'étoit fait, & qui n'attendoit que cette confirma-

tion de la bouche de Dona Catherine pour se lier à lui pour jamais, ne put la voir sans ressentir la plus vive douleur : elles s'embrasserent mille fois, l'une en l'appellant toujours sa fille, & l'autre en lui disant qu'elle n'auroit plus la consolation de la nommer sa mere.

Non, non, ma chere Elvire, lui répondit Dona Catherine, le Ciel est trop juste pour me priver d'un bien si doux : il bénira vos jours, il les recompensera ; & s'il vous a destinée pour n'être heureuse qu'avec mon fils, il vous réunira.

Il ne m'est plus permis d'avoir cette espérance, lui repliqua Elvire, un severe devoir va s'opposer à mes plus innocentes pensées : c'en est fait, Madame, Souza vivra, mais nous ne nous verrons plus.

Cette réflexion fit recommencer ses pleurs & ses sanglots. Dona Catherine, à qui la certitude de la vie de son fils donnoit une douleur plus modérée sur la catastrophe de son amour, la consola le mieux qu'il lui fut possible : mais voyant que sa présence & ses discours ne faisoient que redoubler ses larmes, elle s'en sépara ; & l'ayant embrassée pour la derniere fois : adieu, ma chere Elvire, lui dit-elle ; vous êtes trop digne d'un sort heureux pour ne le pas espérer. Je ne vous prie point de vous souvenir de nous, votre vertu vous le défend ; mais la nôtre nous ordonne de vous assurer que nous ne vous oublierons jamais.

Je chérirai toujours, Madame, lui répon-

dit-elle, les marques de votre tendreſſe, & je n'en perdrai jamais la mémoire; la ſeule grace que j'oſe exiger de vous, c'eſt de tout employer pour m'arracher de celle du malheureux Souza, & de le contraindre à conſerver des jours pour leſquels j'ai ſacrifié les miens.

A ces mots elles ſe quitterent, ne pouvant plus ſoutenir une ſi triſte converſation. Dom Baltazard arriva quelques momens après, accompagné de Dom Pedre & de pluſieurs perſonnes du premier rang. Les articles de ce funeſte hymen furent dreſſés & ſignés ce même jour; & les magnificences deſtinées au mariage de Dom Sébaſtien, ſervirent à celui de Lama, qui ſe fit le lendemain avec toute la pompe imaginable. La triſte Elvire ne ſortit de ſa retraite que pour être conduite à l'Autel, & de l'Autel au palais de ſon époux. Dans tout le cours de cette cérémonie elle parut comme une victime déplorable de l'amour & du devoir: ſa profonde melancolie marquoit la ſituation de ſon ame; & ſa fermeté à ſoutenir ce cruel revers, ſans verſer une larme, ſans dire une parole qui pût bleſſer celui à qui elle ſe livroit, faiſoit voir la plus haute vertu.

Cependant Dom Sébaſtien de Souza, qui, pendant plus de dix jours que ces choſes ſe paſſerent, n'entendit aucunes nouvelles: & qui par ſes différens interrogatoires avoit jugé ſa mort prochaine, ne pouvoit concevoir l'oubli qu'il ſembloit que ſes

ennemis & ſes amis mêmes faiſoient de lui dans tout le cours de ſa priſon. Il n'avoit eu d'inquiétude que ſur ce qu'étoit devenue Elvire; & ne doutant point qu'elle n'eût fui que pour ſe conſerver à ſon amour, il ſe conſoloit d'ignorer ſa retraite, dans l'idée qu'elle ne ſeroit point à ſon rival. Il admiroit ſa conſtance, ſa fidélité & ſa réſolution, & lui parlant comme ſi elle eût été preſente, il la remercioit mille fois le jour des preuves qu'elle lui donnoit de ſa tendreſſe, content de mourir s'il avoit la ſatisfaction de ne la point voir entre les bras d'un autre.

Mais lorſqu'il vit que le temps s'écoulait, ſans qu'il parût qu'on ſe déterminât à ſa mort ou à ſa liberté, de cruels preſſentimens commencerent à l'agiter; un violent deſir d'être inſtruit de ce qui ſe paſſoit s'empara de ſon ame, & le fit tout tenter pour gagner quelques-uns de ſes Gardes, afin de laiſſer ſortir un ſeul valet-de-chambre qu'on lui avoit permis d'avoir avec lui: mais les ordres étoient ſi bien donnés, & ceux qui les exécutoient ſi fermes dans leur devoir, qu'il lui fut impoſſible de les corrompre. Le profond ſilence que ceux qui le ſervoient affectoient à ſes moindres queſtions le déconcertoit; il avoit donné trop de marques de ſon mépris pour la vie, dans ſa détention, dans ſon courage à la ſupporter, & dans ſes réponſes à ſes Juges, pour croire que l'on craignît de lui annoncer l'Arrêt de ſa mort: & s'imaginant des

choſes mille fois plus terribles pour lui que la fin de ſes jours, il les paſſoit dans un état digne de pitié.

Il étoit dans cette funeſte ſituation, lorſque la nuit du vingtieme jour de ſa priſon, & la premiere du mariage d'Elvire, il entendit ouvrir les portes de ſa chambre. Comme ſes inquiétudes ne lui permettoient pas de s'abandonner au ſommeil, il s'étoit levé; & s'étant avancé vers l'endroit d'où le bruit venoit, il vit entrer Dona Catherine de Mendoce, ſa mere, précédée de pluſieurs flambeaux, & ſuivie de ſes principaux parens & alliés.

Mon fils, lui dit Dona Catherine en lui tendant la main, le Roi connoît votre innocence, & vous rend la liberté; ſuivez-moi, je vous inſtruirai du reſte dans un lieu moins funeſte. Souza ne répondit qu'en lui obéiſſant: ſe ſentant accablé de la plus noire mélancolie, il monta avec elle dans ſon carroſſe, & les autres les accompagnerent à cheval. S'étant apperçu que l'on prenoit un chemin qui conduiſoit hors la Ville: où me menez-vous, Madame, lui dit il? & ne puis-je ſavoir des nouvelles de Dona Elvire? Pourquoi Dom Pedre n'eſt-il point avec vous? Savent ils où je vais? Enfin, les trouverai je où nous allons? Dom Sébaſtien, lui répondit ſa mere, vous voulez ſavoir trop de choſes à la fois; je ne puis vous ſatisfaire entiérement que nous ne ſoyons arrivés à la maiſon de plaiſance de Dom Louis de Mendoce, mon frere, où je vous mene: contentez-vous pour l'heure

d'apprendre qu'Elvire eſt à Liſbonne, & que c'eſt à elle ſeule que vous devez la vie ; d'importantes raiſons, dont vous ſerez bientôt inſtruit, vous obligent d'en ſortir, & de n'y paroître de quelque-temps : voilà tout que je puis vous dire à préſent ; mais calmez-vous, & ne troublez point la joie que je reſſens de vous voir délivré d'un péril qui me donnoit la mort.

Dom Sébaſtien, que ce diſcours jetta dans une nouvelle perplexité, n'épargna rien pour lui en faire dire davantage ; mais elle tint ferme contre ſes preſſantes ſollicitations, voulant être aſſurée de ſa perſonne avant que de lui apprendre ſon ſort. Comme la maiſon de Dom Louis n'étoit qu'à une lieue de la Ville, elle l'avoit choiſie pour ſa retraite juſqu'à ce qu'il eût réglé ſes affaires, afin de ſubir ſon exil au temps marqué. On lui avoit accordé quatre jours, à compter de celui de ſa ſortie de la priſon, à condition qu'il ne paroîtroit point à Liſbonne, & qu'il partiroit immédiatement après ce terme.

Comme ils alloient très-vîte, ils arriverent de même chez Dom Louis de Mendoce, qui, étant préparé à les recevoir, les attendoit en nombreuſe compagnie. Tous les amis & les parens de Souza s'y étant rendus, les premiers momens ſe paſſerent en careſſes réciproques : les témoignages de joie & les complimens ſur cet heureux changement étant terminés, Dom Louis,

qui étoit un vieillard vénérable & qui avoit élevé Souza, le fit entrer avec Dona Catherine dans son cabinet. Après l'avoir embrassé tendrement : Dom Sébastien, lui dit-il, vous avez si bien soutenu jusqu'ici la gloire de votre sang, que je me flatte que vous ne vous démentirez jamais. Une action d'honneur vous a pensé faire perdre la vie, une action de courage doit vous la conserver : j'ai un grand coup à vous porter; mais plus il est terrible, plus vous devez le recevoir avec fermeté. Elvire n'est plus à vous, elle a donné sa foi, pour le prix de votre tête : c'est de tout son repos, de toute sa félicité qu'elle a payé le jour qui vous éclaire ; enfin, elle n'a pu vous sauver qu'en épousant Dom Baltazard de Lama : elle est sa femme.

Je ne vous dirai point qu'il faut éteindre une flamme sans espérance; qu'un amour, quelque légitime qu'il nous paroisse, devient honteux & criminel quand on ne lui prescrit pas des bornes : c'est le langage ordinaire des hommes de mon âge à ceux du vôtre. Pour moi je suis une autre route, & je vous taxerois de la plus lâche ingratitude si vous cessiez d'aimer Elvire, après un tel service : aimez-la, mais d'un amour sage, respectueux & reconnoissant ; aimez-la, Dom Sébastien, pour lui conserver une vie qui lui coûte si cher : & balançant enfin la honte de mourir sur un échafaud, avec la douleur de perdre une maîtresse, faites triompher votre gloire de votre amour,

Souza n'entendit qu'à peine ces dernieres paroles, un froid universel se glissa dans ses veines, une pâleur mortelle se répandit sur son visage ; & malgré tout son courage, il tomba sans nul sentiment dans les bras de Dom Louis, qui, le voyant chanceler, s'étoit approché pour le soutenir. On le mit au lit ; & quelques remedes qu'on employât, il ne reprit ses sens que bien avant dans le jour ; mais ce ne fut que pour former des regrets & tenir des discours si touchans, que tous ceux qui étoient autour de lui fondoient en larmes.

Dona Catherine, sa mere, étoit au chevet de son lit, qui, par mille tendres caresses, l'exhortoit à se consoler. Il étoit sorti de prison à deux heures après minuit, & il en étoit près de sept du matin sans qu'on eût pu le tranquilliser. Enfin, le monde qui l'environnoit, & les raisonnemens des uns & des autres ne faisant qu'aigrir sa douleur, il pria qu'on le laissât seul : les Médecins mêmes lui ayant trouvé de la fievre, défendirent qu'on le fît parler. Ainsi on se rendit à ce qu'il souhaitoit ; il ne fit rester auprès de lui que le valet-de-chambre qui ne l'avoit point quitté, nommé Alvarès, en qui il avoit une entiere confiance.

Lorsqu'il se vit en liberté de l'entretenir sans témoins : Alvarès, lui dit-il d'un ton plus ferme que son état ne sembloit le permettre, j'ai résolu de mourir ; mais je veux que la cruelle Elvire soit témoin de ma mort:

je veux retourner à Liſbonne, & ſi tu m'es véritablement attaché, donne-m'en les moyens. Alvarès, extrêmement ſurpris d'un ſemblable deſſein, lui dit tout ce que la raiſon lui ſuggéra pour l'en détourner; mais Dom Sébaſtien ſe ſoulevant, lui jura ſi poſitivement qu'il ſe poignarderoit à ſes yeux, s'il ne lui donnoit cette marque de ſon zele, que la crainte l'y fit conſentir. La queſtion étoit de ſortir de cette maiſon ſans être apperçu, & d'avoir des chevaux, bien perſuadé qu'on ne leur en donneroit pas chez Dom Louis. Il fallut donc qu'Alvarès prît le ſoin de s'en aſſurer de deux, & que Dom Sébaſtien lui laiſſât toute la journée pour mettre les choſes en état. La choſe fut exécutée comme ils l'avoient projettée, & le deſir de revoir Elvire, & d'expirer à ſes pieds, fit ſur lui plus d'effet que tous les remedes qu'on lui avoit donnés.

L'après midi, s'étant trouvé beaucoup mieux, il ſe leva, ſe fit habiller & conduire à l'appartement de Dona Catherine: Madame, lui dit il, je viens vous demander pardon de la foibleſſe que je vous ai montrée; l'excès de mon amour, & la perte que je fais, doivent la rendre excuſable: je ſuis au déſeſpoir, mais j'ai pris mon parti, & je viens apprendre de vous le reſte de mon malheur, & ce qu'il faut que je faſſe.

Il faut vivre, mon fils, lui répondit-elle promptement: Elvire vous l'ordonne, & l'honneur vous le commande. Enſuite elle

lui détailla comme tout s'étoit passé, & les conditions de sa liberté & de sa vie. Ce récit lui fit sentir tout ce que la douleur a de plus cuisant; mais dissimulant sa peine pour cacher sa résolution, il répondit à Dona Catherine qu'il étoit prêt d'obéir. Elle lui dit qu'il falloit attendre encore deux jours, afin que sa santé fût entiérement rétablie, ses terres étant très-éloignées, & ce voyage pouvant lui être contraire. Il parut souscrire à tout avec une parfaite soumission, pour qu'on lui laissât une pleine liberté, s'étant apperçu qu'on le gardoit à vue.

En effet, Dom Louis le voyant goûter ces raisons plus tranquillement, perdit la crainte qu'il avoit eue qu'il n'entreprît quelque chose contre Lama, & ne s'occupa cette journée & la suivante qu'à le distraire de sa mélancolie, en éloignant de son idée tout ce qui pouvoit y contribuer. On devoit partir dès le matin du troisieme jour: mais la nuit Alvarès s'étant muni de deux bons chevaux, & d'une clef du parc de la maison, ils en sortirent sans bruit, monterent à cheval, & se rendirent à Lisbonne, bien avant le jour, chez un parent d'Alvarès, où Dom Sébastien resta caché, tandis que ce fidele domestique alla chercher les moyens de parler à Léonore.

L'heure destinée au départ ne fut pas plutôt arrivée chez Dom Louis, que Dona Catherine envoya dans l'appartement de son fils lui dire qu'on n'attendoit plus que lui: mais quelle fut sa surprise lorsque pour

toute réponſe on lui apporta une lettre qu'il y avoit laiſſée, qui s'adreſſoit à elle ! Elle l'ouvrit avec précipitation, & y lut ces paroles :

LETTRE.

MADAME,

Puiſque je ſuis exilé, il doit être indifférent où je porte mes pas : toutes les terres ſont égales à un banni. Les miennes ſont encore trop proches des cruels objets qui me perſécutent : je vais plus loin terminer une vie qu'on ne m'a conſervée que pour me la rendre inſupportable.

DOM SÉBASTIEN DE SOUZA.

Dona Catherine fit auſſi-tôt part de cette lettre à Dom Louis & à ſes parens : on tint conſeil ſur ce qu'on devoit faire, & les avis ſe réunirent tous à cacher avec ſoin cette action, ſoit que Dom Sébaſtien fût allé à Lisbonne, ſoit que véritablement il eût pris le parti de ſortir du Royaume, afin de ne jeter aucun ſoupçon ſur ſa conduite, & donner lieu par-là à le faire arrêter une ſeconde fois : ce qui ne manqueroit pas d'arriver, ſi on venoit à le trouver ; qu'il falloit publier qu'il étoit parti pour le lieu de ſon exil, & que Dona Catherine s'y rendroit à petites journées, pour leur donner le temps de lui faire ſavoir ce qu'ils pourroient découvrir de Dom Sébaſtien, dont ils feroient

une recherche exacte, mais très-secrete.

Ce conseil étoit trop sage pour n'être pas suivi: la mere de Souza dit hautement, devant tout son monde, qu'elle savoit où le joindre, & qu'elle vouloit partir; ce qu'elle fit quelques heures après, le visage riant, & l'ame pénétrée de douleur & d'inquiétude. Pour Dom Louis & les autres, ils prirent le chemin de la Ville, pour commencer leurs secretes perquisitions.

Cependant Alvarès, qui cherchoit l'occasion de parler à Léonore, avoit rodé long-temps autour du Palais de Lama, sans voir personne à qui il osât la demander, lorsqu'il l'apperçut à la jalousie d'une salle basse, dont les fenêtres donnoient sur la rue. Comme elles étoient à sa portée, il la reconnut aisément: il lui fit plusieurs signes qu'elle n'entendit pas d'abord, ne se remettant point son visage; mais s'étant un peu plus avancée, il ne lui fut pas possible de le méconnoître, & lui faisant comprendre qu'elle alloit revenir, elle disparut. Quelques momens ensuite il vit tomber un papier à ses pieds, où il lut ces mots: *allez m'attendre à sainte Ursule.* Alvarès, qui craignoit d'être apperçu, se hâta de sortir de ce lieu pour se rendre à celui qu'on lui indiquoit: il n'y avoit pas plus d'une heure qu'il y étoit, lorsqu'il vit arriver Léonore couverte de sa mante. Elle entra dans une chapelle obscure; il l'y suivit, se mit à genoux près d'elle, & là lui expliqua

le ſujet de ſa commiſſion, lui peignant l'excès du déſeſpoir de ſon maître, & la réſolution qu'il avoit priſe de mourir aux pieds d'Elvire. Sage Léonore continua-t-il, je ſuis ſi perſuadé que cette entrevue lui fera changer ſes funeſtes deſſeins, que je vous conjure de la lui procurer ; le péril où il s'expoſe en rentrant dans Lisbonne me fait frémir : il n'en ſortira point qu'il n'ait vu Dona Elvire ; & il eſt capable de tout hazarder ſi on lui refuſe cette vue.

Léonore ſe trouva très-embarraſſée dans cette conjoncture ; elle ſavoit parfaitement que ſa maîtreſſe n'accorderoit jamais cette grace, ſi on la lui demandoit : il falloit donc introduire Souza près d'elle, ſans qu'elle le ſût, & cela ne ſe pouvoit ſans un danger extrême. Elle découvrit toutes ſes craintes à Alvarès, en tâchant de le porter à diſſuader ſon maître d'une telle entrepriſe ; mais comme il ſavoit qu'elle aimoit Dom Sébaſtien, il lui fit ſi bien concevoir le déſeſpoir où ce refus alloit le livrer, qu'elle ſe réſolut de le ſatisfaire. Elle lui apprit que Dona Elvire, qui étoit malade avant ſon mariage, & qui avoit caché ſes maux pour ne pas retarder la ſortie de Souza, en avoit enfin été ſi accablée, qu'elle étoit au lit depuis deux jours ; que ce qui pourroit lui faciliter de faire entrer Dom Sébaſtien dans ſon appartement, étoit que Lama n'y couchoit point, craignant de l'incommoder ;

commoder : qu'ainſi il n'avoit qu'à l'amener, lorſque la nuit ſeroit entiérement cloſe, à la porte du jardin du palais de Lama, qu'elle ſeroit ouverte; lui recommandant de l'attendre dans un cabinet de jaſmins qu'il trouveroit en entrant, ſe chargeant de conduire le reſte.

L'avant quittée, il courut porter cette nouvelle à Dom Sébaſtien, dont l'impatience étoit ſans égale : s'il eût été capable de ſentir de la joie, l'eſpoir d'une ſi chere vue lui en auroit donné : mais le motif qui la lui faiſoit déſirer étoit trop douloureux pour exciter rien d'agréable dans ſon cœur. Quelquefois, s'abandonnant à ſon amour, Elvire ne s'offroit à ſa penſée que comme un objet à l'aſpect duquel tous ſes reſſentimens devoient ceſſer : il ſe repréſentoit la violence qu'elle s'étoit faite, l'éclatante preuve qu'elle venoit de lui donner de ſa tendreſſe, & le triſte ſort où elle s'étoit condamnée pour lui ſauver la vie. Mais lorſqu'il venoit à ſonger que c'étoit ſon rival qui profitoit de cet excès d'amour, tout le ſien ſe tournoit en fureur. S'il eût été témoin des cruels moments qu'Elvire avoit paſſés depuis ſon hymen, & des triſtes réflexions qu'elle faiſoit ſur ſon malheur, il l'auroit trouvée mille fois plus à plaindre que lui. Cette charmante femme n'eût pas plutôt donné ſa foi, & ne fut pas plutôt Dom Sébaſtien hors de priſon, que la deſtinée qu'elle venoit de ſe faire ſe préſenta à ſon eſprit dans toute ſon hor-

reur. Celle de voir périr un homme qui lui étoit plus cher que sa vie, l'avoit comme aveuglée sur ce qui la regardoit elle-même ; & dans les transports de sa crainte & de son désespoir, elle avoit cru qu'il lui seroit facile de passer ses jours avec un autre, pour sauver ceux de son amant : mais lorsque le péril fût cessé, qu'elle se le représenta libre, vivant, & dans l'espoir de la retrouver fidelle, l'action qu'elle venoit de faire prit à ses yeux une forme toute différente ; & ne la trouvant plus qu'odieuse & criminelle, elle s'accusa de légereté, d'inconstance & de précipitation, s'imaginant qu'on avoit fait le danger de Souza plus grand qu'il ne l'étoit, pour la contraindre à lui manquer de foi : elle regarda Lama comme son tyran & l'artisan de son infortune ; & ne voyant plus pour elle qu'un avenir insupportable, elle eut besoin de toute sa vertu pour ne se pas livrer à l'excès de son désespoir.

Mais cette Reine des belles ames, dont l'empire étoit absolu sur la sienne, vint lui prêter son secours, & lui fit si bien connoître que moins il y avoit de remede à ses maux, plus elle devoit les surmonter, que non-seulement elle résolut de bannir Dom Sébastien de son cœur, mais encore d'aimer Lama, & de ne rien épargner pour lui faire oublier qu'elle avoit aimé quelque chose avant lui.

Cette résolution ne put se prendre qu'après avoir versé bien des larmes, & rendu de cruels combats ; ce qui, joint à l'état où

elle étoit lorſqu'elle ſe maria, l'abattit entiérement ; & l'on peut dire que ſon corps ſuccomba par la force de ſon eſprit. La fievre qu'elle avoit pris tant de ſoin à cacher, éclata malgré elle le lendemain de ſon hyménée, d'une ſi grande violence, que ſon époux la contraignit de garder le lit, & de ſouffrir qu'on travaillât ſérieuſement à lui rendre la ſanté. Comme il étoit encore dans les premiers mouvemens de la joie que lui donnoit ſa paſſion, & qu'il ſe doutoit de ce qui avoit cauſé ſon mal, il fit en cette occaſion tout ce qu'on peut attendre d'un homme véritablement amoureux de ſa femme.

Ses attentions toucherent Elvire, & voulant le détourner des idées qu'il pouvoit avoir, elle lui en marqua une vive reconnoiſſance, le priant de ne la point quitter, en l'aſſurant que ſa préſence avanceroit ſa guériſon, & que ſa maladie n'étoit pas aſſez conſidérable pour l'obliger de paſſer dans un autre appartement. Mais Dom Baltazard, qui la trouvoit plus mal qu'elle ne vouloit le faire croire, craignant véritablement que la contrainte que ſa vue exigeoit en beaucoup de choſes ne lui fût nuiſible, lui refuſa ſa demande, & n'entroit qu'aux heures où il ſavoit qu'on ne pouvoit abſolument l'incommoder.

Quoique la ſageſſe d Elvire la fit agir de cette ſorte, elle ne laiſſa pas que de trouver une eſpece de douceur dans la liberté que cela lui donnoit d'être ſouvent ſeule

avec ſa chere Léonore, non pour lui parler de ſes eſpérances paſſées; mais pour s'affermir dans ſes nouvelles réſolutions, lui ayant ordonné de ne rien laiſſer échapper de tout ce que Dom Baltazard feroit pour lui plaire, afin de l'entretenir & de la forcer par-là à ne ſonger qu'à lui. Cet ordre avoit été exactement obſervé par la nourrice, qui ne cherchant qu'à lui procurer du repos, s'y étoit conformée avec plaiſir: mais l'arrivée de Souza ayant renouvellé à Léonore les premieres félicités d'Elvire, & ſes malheurs préſens, il lui fut impoſſible de toute cette journée de parler à Elvire de l'amour de ſon époux, ni des ſoins qu'il prenoit pour elle.

Cette belle femme, qui avoit paſſé deux jours & deux nuits dans une agitation continuelle, s'étant trouvée beaucoup mieux, avoit quelques heures de ſommeil, pendant leſquelles Lama étoit venu pluſieurs fois à ſon appartement pour ſavoir l'état de ſa ſanté. Léonore, qui dans ce même temps, avoit été occupée de la vue d'Alvarès, & du rendez-vous qu'elle lui donna à ſainte Urſule, remplie du projet qu'ils venoient de former, n'avoient pas ſongé à lui dire à ſon reveil les attentions de Lama: ſes autres femmes l'en avoient inſtruite, & dès l'inſtant elle l'envoya avertir qu'elle étoit éveillée. Il ſe rendit près d'elle, & y reſta juſqu'à la nuit fermée, auſſi-bien que Dom Pedre, & pluſieurs perſonnes de leurs amis. Cette compagnie délivra

pour quelque-temps Léonore de l'obligation d'être auprès d'Elvire, & lui donne celui de tout préparer pour recevoir Souza, & le soustraire aux yeux qui pouvoient lui nuire.

Dona Elvire, que le monde commençoit de fatiguer, & qui par des pressentimens dont elle ignoroit la cause, se sentit extrêmement inquiette, ne put si bien cacher son agitation que l'on ne s'en apperçut, ce qui obligea Lama à faire retirer la compagnie : comme il étoit très tard, il prit lui même congé d'elle, en lui disant qu'il vouloit la laisser en repos, & ne la revoir que le lendemain matin, espérant la trouver entiérement hors d'affaire. Elvire fit tous ses efforts pour le retenir encore, se persuadant en secret qu'étant obligée de l'écouter & de lui répondre, cela détourneroit les pensées de Dom Sébastien, dont l'image venoit de s'offrir à elle d'une maniere si sensible que sa vertu s'en effraya.

Mais Lama ne se rendit point à ses instances, parce que les Médecins ne le jugerent pas à propos. Lorsqu'il fut sorti, Léonore, qui avoit eu des appréhensions mortelles qu'il ne restât, s'approcha d'Elvire : Dom Baltazard, lui dit-elle, vous est devenu bien cher, Madame, puisqu'il ne peut s'éloigner un moment sans vous faire de la peine.

Hélas! lui répondit-elle, je voudrois que cela fût ainsi, je ne serois pas dans l'état

où je suis : mais, Léonore, est ce à vous à me reprocher une conduite que vous devriez être la premiere à me prescrire? N'est-ce pas à vous à me soutenir dans mon devoir, ou à m'y remettre si je m'en éloignois? Juste Ciel, continua-t-elle, je suis la seule qui veuille aimer Lama! Oui, Léonore, je vois que vous ne m'en parlez qu'avec chagrin, & que vous ne pouvez vous soumettre à l'ordre que je vous ai donné. Où étiez-vous tantôt, lorsqu'il est venu? Pourquoi ne me l'avez vous pas dit? Enfin, que vous ai-je fait pour ne pas vouloir que je cherche à me procurer des jours heureux?

Léonore, qui avoit pris le temps que Lama étoit avec sa femme pour introduire Souza dans un cabinet où elle couchoit, qui rendoit dans la chambre d'Elvire, se sentant coupable de la trahison qu'elle lui faisoit, & plus embarrassée encore de la façon dont elle pourroit le conduire jusqu'à elle, fut un moment à lui répondre. Son silence, la rougeur qui couvrit son visage, & la crainte qui se faisoit remarquer dans toute sa personne, alarmerent Elvire, déjà troublée par mille confuses idées : qu'avez-vous, Léonore, lui dit elle? que se passe-t-il? Ne me déguisez rien.

Alors cette femme, prenant tout-à-coup son parti : Madame, lui dit elle, j'ai de grandes choses à vous dire; mais permettez que j'aille ordonner de votre part à vos femmes de se retirer, & que je ferme votre

appartement, pour que nous ne soyons ni entendues, ni surprises. Et sans plus attendre, elle fut congédier tout le monde d'Elvire, s'empara de toutes ses clefs, & revint près d'elle.

Elle la retrouva dans une inquiétude extrême, ces précautions lui faisant porter ses pensées aux choses les plus étranges: cependant elle ne s'imagina point que ce fût pour lui apprendre que Souza étoit si proche. Léonore, en l'abordant, se mit à genoux: Madame, lui dit-elle, je sais que je vais m'exposer à tout votre courroux; mais il m'a été impossible de refuser à Alvarès d'avoir l'honneur de vous entretenir: il y va de la vie de son maître, il faut qu'il vous parle; il ne peut déclarer qu'à vous un secret important: je l'ai introduit dans votre palais, il est dans ma chambre, où il attend que je vous l'amene.

Grand Dieu, s'écria Elvire! Alvarès à Lisbonne! Alvarès enfermé dans mon appartement! imprudente Léonore, à quoi m'exposez vous?

Elle n'en put dire davantage, l'abondance de ses pleurs lui coupant la parole. Sa nourrice, qui la vit plus attendrie qu'en colere, profita de cet état pour lui représenter qu'il y auroit de la cruauté à refuser cet entretien; qu'elle n'avoit rien à craindre, qu'elle avoit tout conduit de façon qu'il étoit impossible que personne en eût connoissance, à moins qu'elle ne voulut se perdre elle même. Enfin, elle s'énonça avec tant de force, &

& la malheureuſe Elvire étoit ſi troublée, qu'elle ne put réſiſter à ſes raiſons. Levez-moi, lui dit-elle, je ne ſuis point aſſez tranquille pour être au lit tandis que cet homme me parlera : qu'il vienne promptement, & qu'il ſorte de même ; ſur-tout dites-lui qu'il ne me préſente point de lettre, je ne la recevrois pas. En diſant cela elle paſſoit une ſimarre dans ſes bras ; & s'étant jettée dans un fauteuil, ne pouvant ſe ſoutenir qu'à peine, elle attendit que Léonore lui amenât le prétendu Alvarès.

Sozza n'étoit pas dans une meilleure ſituation : il s'étoit rendu à l'heure marquée dans le cabinet de jaſmins, accompagné de ſon déſeſpoir & du ſeul Alvarès, qui y reſta, tandis que Léonore conduiſoit ce malheureux amant dans ſa chambre, où elle l'avoit enfermé. Il n'avoit pas dit une parole pendant ce temps-là ; accablé des plus touchantes réflexions, il ſembloit à Léonore qu'elle conduiſoit un ſpectre plutôt qu'un homme vivant. En effet, lorſqu'il ſongeoit qu'il ne pouvoit plus voir, ſans lui faire commettre un crime, celle qui, quelques jours auparavant ſe faiſoit un honneur de l'aimer, de l'entendre & de le recevoir à toutes ſortes d'heures, il ne ſe connoiſſoit plus.

Quand il ſe vit ſeul dans cette chambre, ſi près d'Elvire, & que tout cela ſe paſſoit dans le palais de ſon rival, ſa fureur ſe réveilla à un tel point, que Léonore, qui le vint chercher dans ce fatal inſtant, ne put

parvenir à le calmer ; & marchant comme un homme éperdu, s'étant à peine instruit de ce qu'elle avoit fait, il entre dans l'appartement de la triste épouse de Lama sans savoir ce qu'il faisoit.

Mais lorsqu'il la vit, un mouchoir sur ses yeux, la tête penchée sur des carreaux qui la soutenoient, sans autre mouvement que celui que lui donnoient ses sanglots, percé jusqu'au fond de l'ame d'un spectacle auquel il n'étoit pas préparé, l'amour reprenant son empire, les reproches qu'il vouloit faire s'évanouirent ; & se laissant tomber à ses pieds, il embrassa ses genoux sans pouvoir s'exprimer autrement que par ses soupirs.

Dona Elvire croyant que c'étoit Alvarès, que le respect & la douleur obligeoient à cette action, ayant toujours le mouchoir sur les yeux : Alvarès, lui dit-elle, l'état où vous me voyez parle pour moi ; faites en le rapport à celui qui vous envoie, si cela peut le consoler ; mais ne me dites rien de sa part qui puisse blesser ma gloire, elle ne l'est déjà que trop par la grace que je vous fais.

Ce n'est point Alvarès qui la reçoit cette funeste grace, lui répondit Dom Sébastien, c'est le plus infortuné de tous les mortels, qui n'en veut profiter que pour expirer à vos yeux.

Où suis-je, interrompit Elvire en tournant ses regards sur lui ? que vois je ? o Ciel ! perfide Léono et téméraire Souza ! Alors le repoussant, & faisant effort pour sortir

de sa place : Dom Sébastien, lui dit-elle, puisque j'ai été capable de sacrifier mon repos pour vous sauver, croyez que je le suis aussi de perdre la vie pour conserver ma gloire. Vous m'outragez, vous me perdez : j'attendois de vous d'autres marques d'estime & de reconnoissance. Cruelle, lui répondit Souza, en l'empêchant de se lever, & à qui ce discours rappella sa fureur, quelle reconnoissance dois-je avoir ? Vous avez arrêté le coup qu'on me préparoit, pour me poignarder vous-même : ma mort m'étant donnée par mes ennemis, ne pouvoit assez vous satisfaire, il falloit, pour vous rendre contente, que je la reçusse de votre main. Ingrate! que ne me laissiez-vous mourir ! du moins, en portant ma tête sur un échafaud, j'aurois emporté la douceur de vous croire affligée & fidelle : au lieu que vous ne m'avez laissé vivre que pour vous voir dans les bras de mon rival. Et tandis que, malgré ma fureur, ma rage, mon désespoir, n'écoutant que mon funeste amour, je risque ces mêmes jours pour lesquels vous me dites que vous avez tout sacrifié, pour vous voir un instant, gémir de mon malheur, & mourir à vos pieds, vous ne me revoyez qu'avec horreur ; vos larmes se tarissent, vous vous exhalez en reproches, je vous outrage, je vous déshonore. Eh bien, Madame, continua-t-il en se relevant, les yeux étincelans ! il faut vous prouver ma reconnoissance : puisque vous en attendez de plus éclatantes marques, je vous

rends cette vie que vous m'avez sauvée, & je la sacrifie au bonheur de celui que vous m'avez préféré.

En achevant ces mots il tira sa dague, & levant le bras pour s'en percer le sein, il alloit l'y plonger, lorsque la désolée Elvire s'étant jettée sur lui, aidée de Léonore, lui arracha des mains le fer fatal, l'amour & la crainte lui ayant rendu toutes ses forces.

Dom Sébastien, honteux de se voir désarmé : qu'attendez-vous, lui dit-il en la regardant tristement, de ce retardement ? Souza, lui répondit Elvire baignée de pleurs, l'état où je vous vois dissipe toutes mes autres frayeurs ; votre désespoir m'est plus sensible que vos reproches : l'un, parce qu'il me rappelle le bien que j'ai perdu ; les autres parce que je ne les mérite pas. Mais enfin, je veux bien encore faire un effort pour vous, je vais oublier, pour un instant, ce que je suis & ce que je me dois, en vous découvrant mon cœur : vous me croirez, Souza, puisque vous m'aimez ; & malgré l'excès de votre courroux, je suis assurée que dans votre cœur vous me rendez justice, & ne doutez point de mon innocence. Cependant, puisqu'il faut vous en assurer moi-même, j'y consens : mais pour le prix d'une sincérité que la situation où je suis peut rendre criminelle, j'exige deux choses de vous : la premiere, c'est de ne plus attenter sur vos jours, de les conserver avec soin, d'envisager ce que vous venez de faire comme

une action indigne d'un grand cœur & d'un homme soumis aux décrets d'une providence toute divine ; l'autre de m'écouter sans m'interrompre, & lorsque j'aurai parlé, de ne point profiter de ce que je vais vous dire pour m'entretenir d'un amour que je ne puis plus écouter. A ces conditions je ne vous cacherai rien de ce qui se passe dans mon ame ; & vous regardant pour la derniere fois comme ce que j'ai eu de plus cher au monde, je vous en découvrirai les replis les plus secrets : répondez, Dom Sébastien, me promettez-vous ce que je vous demande ?

Elvire, en parlant de la sorte, avoit un air de candeur & de majesté qui la rendoit si belle & si respectable, que l'amoureux Souza, qui la regardoit attentivement, en fut rempli d'étonnement & d'admiration : il garda quelque-temps un silence qui tenoit de l'extase ; & sa fureur se ralentissant à mesure qu'il parcouroit des yeux cette éclatante beauté, il se laissa tomber à ses pieds, & lui jettant des regards où l'ardeur de sa flamme paroissoit triompher de celle de son courroux : je sens bien, lui dit-il, que je ne suis plus digne du jour ; mais, hélas ! quelle pitié, quelle raison demandez-vous à un homme qui vous perd pour jamais ? Cependant je connois trop bien l'injustice de mes reproches, & la soumission que je dois à vos volontés, pour ne vous pas obéir. Oui, Madame, ajouta-t-il en soupirant, je jure de suivre exactement ce que vous m'ordon-

nez, quelque chose que vous puissiez me dire, & que je laisserai au temps, à mon amour & à ma douleur le soin de terminer des jours que je vous consacre tout de nouveau.

Alors Elvire, l'ayant obligé de s'asseoir, après avoir un moment rêvé : Dom Sébastien, reprit-elle, tout ce que j'ai à vous dire coûte beaucoup à ma vertu, & rien à mon cœur; accoutumée à vous aimer, il m'étoit naturel de vous le dire, mais il ne m'est plus permis de vous l'avouer : cependant vous m'y forcez; & c'est pour vous sauver une seconde fois que je prends cette derniere licence. Oui, Souza, vous m'êtes aussi cher aujourd'hui que le premier moment qu'on m'ordonna de vous en assurer; & je prends le Ciel à témoin que si j'avois cru que ma vie eût pu garantir la vôtre, j'aurois choisi la mort avec bien moins de douleur que le parti que j'ai pris.

Je vous dirai bien plus, j'ai pressé moi-même mon hyménée : chaque instant de retardement m'en paroissoit autant de retranchés à vos jours : plus je faisois avancer mon malheur, & plus je croyois assurer votre vie. Enfin, je me suis oubliée moi-même pour ne songer qu'à vous; l'effet a prouvé qu'il falloit que je me sacrifiasse pour vous empêcher de l'être : tout Lisbonne est témoin de cette vérité, il vous est impossible de l'ignorer.

Ma tendresse m'a guidée, ma fidélité ne s'est point démentie, & mon innocence me

justifie. Après un tel aveu vous ne pouvez douter de la cruelle situation de mon cœur, l'état où je suis le témoigne assez ; mais comme vous ne pouvez savoir mes dernieres résolutions sans que je vous en instruise, sachez que plus vous m'avez été cher, & plus je vais travailler à vous bannir de ma mémoire : mon repos, ma gloire, mon devoir, tout m'en prescrit la loi. Ne vous informez point si j'aurai la force d'y parvenir, c'est un secret que je me réserve ; songez seulement qu'il le faut, & que je me rendrois indigne de votre estime même si j'en usois autrement. Il ne m'est donc plus permis de vous voir & de vous entendre, & vous ne pouvez plus m'y contraindre, qu'en me déshonorant. Si vous m'avez aimée, si vous m'aimez encore, ma gloire vous doit être aussi chere qu'à moi; ne la ternissez donc point par d'inutiles tentatives, & par votre résolution à me fuir affermissez les miennes: tous les efforts que vous ferez pour vaincre votre amour me seront autant de preuves que vous m'avez parfaitement aimée. Mais aussi que les soins que je prendrai de vous oublier vous soient autant de témoins de ma vertu, & non d'une lâche infidélité; vivez pour me laisser cette consolation, dans mes malheurs que c'est moi qui vous ai garanti de la mort. Enfin, conservez des jours qui me coûtent trop cher pour les exposer au péril que vous courez en ces lieux; abandonnez-les pour jamais, ou n'y revenez que lorsque la malheureuse Elvire

aura terminé ſa triſte deſtinée. Alors je vous permets de vous ſouvenir de moi, & de flatter votre tendreſſe de tout ce qui pourra vous aſſurer de la mienne, & vous conſoler de m'avoir perdue. Allez, continua-t elle en verſant un torrent de larmes; partez promptement: diſſipez mes craintes mortelles en vous éloignant; ne me répondez point, je me dis tout ce que vous avez à me dire. Je ſais tout ce que vous penſez, je n'en ſais que trop attendrie: liſez dans mon cœur comme je lis dans le vôtre, n'en exigez pas davantage; & pour derniere marque de mon pouvoir ſur vous, obéiſſez-moi. Elle ſe tut, & Dom Sébaſtien, rempli d'amour, d'admiration & de douleur, leva les yeux au Ciel, ſe remit à ſes genoux, les embraſſa avec ardeur, & lui prenant la main dont elle vouloit l'obliger à ſe relever, il la baiſa en la baignant de ſes pleurs; & dans cet état il ſembloit qu'ils alloient expirer l'un & l'autre: mais la vertueuſe Elvire ayant fait ſigne à Léonore, & Souza s'en étant apperçu, il ſe releva, & ſans avoir la force de lui rien dire, il ſuivit ſa conductrice, qui, preſque auſſi touchée que lui, le fit ſortir du palais de Lama ſans aucun accident: il retourna de même chez le parent d'Alvarès, qui n'étoit pas ſans inquiétude, ne le voyant point revenir. Son retour le calma; mais il étoit ſi triſte & ſi changé, qu'il n'oſa lui témoigner la joie qu'il avoit de le revoir. Alvarès même, craignant toujours quelque

choſe de funeſte, l'accompagna en gardant un ſilence qu'il ne voulut pas rompre le premier.

Quand ils furent ſeuls, Dom Sébaſtien ſe promena long-temps à grands pas comme étant agité de différentes penſées : Alvarès le ſuivoit pour être à portée d'empêcher un malheur qu'il redoutoit. Le déſeſpéré Souza ne s'appercevoit point de ce qu'il faiſoit, & continua ſa promenade juſques bien avant dans la nuit, ſans avoir dit un mot ; puis tout-à-coup, s'arrêtant vis-à-vis d'Alvarès : c'en eſt fait, lui dit-il, comme s'il eût été inſtruit de ce qui s'étoit paſſé ; elle le veut, il faut lui obéir. Je vivrai, Alvarès, non pour l'oublier, mais pour l'adorer, l'admirer & la reſpecter juſqu'à mon dernier ſoupir.

Ce fidele confident, charmé de cette réſolution, & concevant aiſément ce qui y donnoit occaſion : eh bien, Seigneur, lui dit-il ! il faut donc quitter Liſbonne, & vous mettre à couvert des périls qui vous forceroient de manquer à ce que Dona Elvire exige de vous.

Mon cher Alvarès, lui répliqua-t-il, fais tout ce que tu voudras, ne me conſulte point ; j'ignore ce que je ſuis, ce que je dis, & l'endroit où je dois porter mes pas : je m'abandonne à toi ; je vivrai, je l'ai promis, ne m'en demande pas davantage.

Alvarès ne ſe le fit pas répéter deux fois : il fut à l'inſtant préparer tout pour partir,

& l'étant venu retrouver, il le fit monter à cheval; & lui & ſon parent en firent de même, bien déguiſés & bien armés. Dom Sébaſtien les laiſſa faire tout ce qu'ils voulurent, ſans s'informer de rien. Ils ſortirent de la Ville; & au premier village, Alvarès ayant remis à ſon parent ſon cheval & celui de ſon maître; il lui fit prendre la poſte pour ſe rendre à ſa terre, où Dona Catherine de Mendoce n'arriva que trois jours après, ne croyant pas y trouver un objet ſi conſolant.

Cependant Elvire ne le vit pas plutôt hors de danger, qu'elle ſe ſentit extrêmement ſoulagée d'avoir pu lui découvrir ſon cœur: il lui ſembla que c'étoit le moins qu'elle pouvoit faire pour un homme qu'elle avoit ſi long-temps regardé comme devant être ſon époux; dans cette penſée elle pardonna à Léonore, en lui recommandant de ne pas retomber dans une pareille faute.

Elle paſſa même une partie de la nuit à s'entretenir avec elle de Dom Sébaſtien; & bien loin que cette converſation ralentît ſes réſolutions, elle n'en devint que plus ferme à les exécuter. Le jour parut, & Léonore l'ayant conjurée de faire treve à ſes penſées, elle la recoucha: ſon ame étant moins agitée, elle goûta dans cette matinée un repos dont elle n'avoit pas joui depuis plus d'un mois.

Il étoit déjà aſſez tard quand Léonore jugea à propos de l'éveiller, pour lui dire

que Lama étoit venu plusieurs fois à son appartement, & que le bruit couroit dans son palais qu'il avoit reçu des nouvelles de la Cour. Elvire, qui étoit infiniment mieux, lui ordonna de le faire avertir qu'elle souhaitoit le voir.

Il vint au même moment, & lui communiqua les ordres qu'il venoit de recevoir: ils portoient qu'il eût à partir incessamment pour prendre possession de la vice-royauté des Indes, la flotte pour Goa étant toute prête, ajoutant qu'il ne la pressoit point de le suivre; que lorsque sa santé seroit entiérement retablie elle viendroit le joindre.

Il y avoit un certain air de froideur répandu dans ses paroles, dont Elvire fut alarmée; l'admiry répondit avec douceur, en le conjurant de la laisser partir avec lui; qu'elle se sentoit en état d'entreprendre ce voyage, & que même elle croyoit que le changement d'air lui seroit favorable.

Dom Baltazard, se retranchant toujours sur sa maladie, lui refusa sa priere, & la quitta en lui disant qu'il étoit obligé d'aller faire tout préparer pour son départ. Cette maniere d'agir surprit extrêmement Elvire; & comme il étoit très certain qu'il n'avoit nulle connoissance de son entrevue avec Souza, elle ne savoit qu'en penser. Léonore, qui haïssoit Lama, fut la premiere à pénétrer la cause de ce changement: Dom Baltazard, lui dit elle, n'a voulu être votre époux que pour se faire un établissement solide; vos grands biens l'ont autant frappé

que votre beauté ; & la vice-royauté des Indes, qui devoit faire la récompense des services de votre famille, ne pouvant lui être justement accordée qu'en faveur de votre mariage, il n'a rien épargné pour y parvenir. A présent qu'il a tout ce qu'il désire, l'ambition reprend son empire, & l'amour devient le plus foible.

Ce raisonnement ne parut que trop vrai à Dona Elvire : n'importe, lui répondit-elle en soupirant, qu'il m'aime ou non, je ferai mon devoir. Tandis que cette belle femme formoit un si noble dessein, Dom Baltazard, brûlant du désir d'aller faire le Souverain, n'étoit occupé que des magnificences qu'exigeoit sa nouvelle grandeur. Tout Lisbonne vint le féliciter, & lui faire la cour : chacun rendit les mêmes devoirs à Dona Elvire, qui, sans avoir autant d'ambition que son époux, les reçut avec plus de dignité.

Léonore, en effet, avoit démasqué le caractere de Dom Baltazard : les difficultés qu'il trouva dans la possession d'Elvire avoient joint l'amour à ses désirs ambitieux ; mais lorsqu'il vit ses vœux entiérement comblés, sa femme devint pour lui un objet ordinaire ; & dans l'éclat de sa nouvelle grandeur, il lui parut qu'à son âge il ne devoit point traîner avec lui une compagnie qui l'obligeroit à garder un extérieur grave, peu compatible avec les plaisirs dont sa jeunesse le rendoit susceptible.

Persuadé, par la profonde tristesse & la

maladie d'Elvire, qu'elle garderoit toujours un tendre souvenir pour Souza, il commençoit à se fatiguer des soins qu'il falloit prendre pour l'en bannir ; & content d'avoir mis son honneur à couvert en le faisant exiler, il voulut jouir des avantages que son mariage lui avoit procurés, sans les partager avec celle de qui il les tenoit. Dans cette résolution il fut impossible à la belle Elvire de l'obliger à l'amener avec lui : elle n'épargna ni prieres ni larmes, son devoir & sa vertu lui prêtant les mêmes armes dont se seroit servi le plus tendre amour.

Mais Dom Baltazard fut inflexible ; & commençant à lui faire sentir le pouvoir qu'il avoit sur elle, il lui commanda de se retirer dans un château qu'il avoit à quelques milles de Lisbonne, où il l'entoura de duegnes & de surveillans qui devoient lui répondre d'elle, ne lui laissant que Léonore de toutes les femmes qui la servoient auparavant, n'osant pas la lui ôter si-tôt. Dona Elvire fut vivement touchée d'un semblable procédé ; mais, ferme dans son devoir, elle se soumit à sa destinée, sans en marquer aucun ressentiment, ni sans en faire le moindre reproche à son injuste époux, qui la fit partir trois jours devant lui, & lorsqu'il la fut établie & renfermée dans son château il s'embarqua, n'ayant l'esprit rempli que d'ostentation, de grandeur & de vanité.

Il arriva à Goa, & prit possession de son gouvernement, où il commença d'exercer

son autorité avec une hauteur & une fierté qui ne lui attirerent pas les cœurs. Peu de temps après son arrivée, un frere & une sœur du Roi d'Achon se retirerent à Goa pour éviter ses persécutions, & demander la protection du Roi de Portugal, que Dom Baltazard leur accorda d'autant plus volontiers que la jeune Princesse d'Achon eut l'art de le captiver du premier regard qu'elle jetta sur lui. Cette Indienne, dont la rare beauté étoit accompagnée d'un air engageant & tendre, & dont les yeux noirs, vifs & touchans sembloient vouloir dérober tous les cœurs, fit sentir à Dom Baltazard qu'il n'avoit rien aimé jusqu'à ce jour.

Sa passion, aussi violente que prompte, ne fut pas long-temps inconnue à celle qui l'avoit fait naître : comme il étoit bien fait, hardi, & sur-tout amoureux, & que la Princesse d'Achon n'étoit ni aveugle, ni insensible au mérite, ils furent bientôt d'accord ; & se livrant sans nulle réserve à l'ardeur dont ils brûloient, ils ne prirent aucun soin de la cacher.

L'amour ne va point sans projets : ceux de la Princesse d'Achon étoient de se faire Chrétienne, & d'épouser Lama ; elle se flatta long-temps de cette douce espérance, personne n'osant l'informer qu'il étoit engagé ailleurs. Mais dans les transports de sa passion, ayant pressé son amant d'achever son bonheur, il ne put lui taire davantage le fatal empêchement que le Ciel avoit mis à leur commune satisfaction. A cette

nouvelle, la Princeſſe d'Achon fit voir un deſeſpoir ſi grand, que le parjure Dom Baltazard, enivré de ſon amour, lui promit de ne rien épargner pour rompre des nœuds ſi contraires à ceux qu'ils avoient formés.

L'Indienne violente, emportée & jalouſe à l'excès, lui propoſa les expédients les plus noirs pour y parvenir; mais ſoit qu'un reſte d'honneur le retînt, ſoit que les occaſions lui manquaſſent, il lui demanda du temps pour la ſatisfaire, en lui jurant une ardeur éternelle.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à Goa, & faiſoient murmurer tous les Portugais qui avoient ſuivi Lama, la triſte Elvire paſſoit ſes jours dans une affreuſe ſolitude, ne trouvant de conſolation qu'aux pieds du Souverain maître de la nature, à qui ſans ceſſe elle offroit ſes peines. Dom Baltazard avoit été quelque-temps à lui écrire aſſez régulièrement, & malgré la froideur de ſes lettres elle y répondoit exactement, en le preſſant toujours de permettre qu'elle fût le joindre: mais ayant abſolument ceſſé de lui donner de ſes nouvelles, quoiqu'elle profitât de toutes les occaſions qui ſe préſentoient pour lui faire ſavoir des ſiennes, elle s'alarma ſincérement d'un ſi long ſilence. Il lui parut qu'il étoit de ſon devoir de n'être pas tranquille en ignorant ce que faiſoit ſon époux, ou ce qui pouvoit lui être arrivé. Il avoit donné des ordres ſi précis à ceux qui étoient près d'elle de ne lui laiſſer voir perſonne, que l'entrée de ce château étoit même re-

fusée à ses plus proches parens; ce qui faisoit que rien ne pouvoit venir à sa connoissance. Cependant sa douceur, sa bonté & sa générosité envers ses surveillans les lui avoient presque tous dévoués ; ils eurent pitié de voir une femme si jeune & si belle mener une vie si peu conforme à son rang & à sa vertu ; & voulant accorder leur devoir au zele qu'ils avoient pour elle, excepté de faire entrer qui que ce soit dans le château, ils n'épargnoient rien pour la divertir entr'eux, & la dissiper en lui apprenant les nouvelles publiques.

Parmi celles qu'ils recueilloient pour lui en faire part, un de ceux qui paroissoit le plus attaché à lui plaire, & en qui même la vieille Léonore avoit pris quelque confiance, fut, par des personnes qui venoient de Lisbonne, que le bruit y couroit que le Vice-Roi des Indes alloit se marier avec une grande Princesse : comme les choses qui viennent de loin, & passent par plusieurs bouches, diminuent ou augmentent, selon leurs génies, le bruit des amours de Lama parvenu jusqu'à Lisbonne, avoit pris cette forme en arrivant dans le bourg où étoit son château.

Le domestique de Dom Baltazard, qui jugeoit de tout sur les apparences, ne douta point de la vérité de cette nouvelle par l'abandon qu'il faisoit d'Elvire, & pénétré de douleur, il lui fut impossible d'en cacher le sujet à Leonore; il l'en instruisit, afin, lui dit-il, que Dona Elvire prît ses mesures, en lui

protestant qu'on n'avoit qu'à l'employer, & qu'il risqueroit volontiers sa vie pour lui rendre service.

Léonore le remercia ; & l'ayant exhorté à persister dans ces bonnes intentions, elle courut annoncer à Elvire ce qu'elle venoit d'apprendre, croyant par-là lui rendre l'espérance de se revoir maîtresse d'elle-même, & la délivrer de ses inquiétudes sur le sort de son époux, qui les méritoit si peu.

Mais cette nouvelle produisit un effet tout différent de ce qu'elle en attendoit. Elvire l'écouta avec attention ; & lorsque sa nourrice crut lui avoir assez aggravé le crime de Lama : Léonore, lui dit-elle, j'approfondis cette aventure plus que vous ne pensez ; je sais trop bien qu'il n'est pas permis à Dom Baltazard de rompre nos liens pour m'en alarmer ; mais sans doute ce bruit part d'une cause qui doit m'intéresser, il est de mon devoir de n'y pas paroître indifférente, & d'aller montrer à mon époux l'intérêt que je prends en lui.

Je veux partir, me rendre à Goa, & ne rien négliger pour rappeller sa tendresse pour moi. Quoi, Madame, interrompit Léonore avec étonnement ! vous ne l'aimez point, il vous abandonne, & vous voulez l'aller chercher !

Non, Léonore, lui répondit-elle avec majesté, je ne l'aime point ; mais mon devoir m'ordonne de m'en faire aimer, & sur-tout estimer. On doit mépriser un amant qui nous trahit ; mais il faut tout tenter pour rappeller

rappeller un époux infidele ; & ſans vouloir l'écouter davantage, elle lui commanda de lui amener celui qui lui avoit fait tant de proteſtations de ſervices: il étoit comme l'intendant de ſa maiſon ; il en avoit le titre, & c'étoit à lui que tous les autres domeſtiques étoient ſoumis.

Léonore n'oſa repliquer ; elle appella Félix, c'eſt le nom de cet homme, & le conduiſit dans le cabinet de ſa maîtreſſe. Dona Elvire lui fit répéter tout ce qu'il avoit dit à ſa nourrice ; & n'y voyant rien qui ne la preſſât d'exécuter ſon deſſein, elle le lui communiqua, après qu'elle ſe fût aſſurée de ſa fidélité par les ſermens qu'il lui fit de lui obéir.

Pour l'y encourager, elle lui donna un diamant de grand prix, & le pria de lui aider à ſortir du château & s'embarquer pour Goa, ordonnant à Léonore de lui fournir tout l'argent qui ſeroit néceſſaire pour rendre ſon départ prompt & ſecret. Cet homme, animé par la généroſité d'Elvire, & naturellement porté à la ſervir, lui promit que la ſeconde nuit il la conduiroit à Liſbonne, d'où elle s'embarqueroit pour Goa.

Il lui tint parole : dès le même jour il aſſembla tous les domeſtiques du château, & leur dit, avec beaucoup de myſtere, que le Vice-Roi lui avoit envoyé un ordre précis de conduire ſecrettement Elvire dans un couvent qu'il leur nomma ; que l'intention du Vice-Roi étoit que tous

ceux du château, à la réserve de lui, fissent semblant de l'ignorer, & de laisser passer huit jours sans rien dire ; qu'au bout de ce temps il leur commandoit de publier qu'elle étoit partie pour l'aller trouver, afin qu'on ne fût pas la chercher où il prétendoit la cacher : ajoutant que, pour les récompenser de leur fidelité, il lui enjoignoit de leur faire présent de trente pistoles chacun. Il n'en fallut pas davantage pour les gagner ; ils plaignirent le sort d'Elvire : l'or étalé à leurs yeux les aveugla sur tout le reste, laissant Félix le maître de conduire la chose comme il le jugeroit à propos.

Ainsi la seconde nuit il prit, sans opposition, le même équipage qui avoit amené la Vice-Reine, pour la ramener à Lisbonne, faisant lui-même l'office de cocher. Dona Elvire monta en carrosse avec la seule Léonore ; & comme il ne leur arriva aucun accident, se cachant le jour, & ne marchant que la nuit, je ne vous entretiendrai point de leur voyage : il se termina heureusement. Elvire fut descendre à la maison de son intendant, dans laquelle elle séjourna jusqu'à ce qu'il se fût informé des vaisseaux qui partoient pour les Indes. Il s'en trouva un qui devoit mettre à la voile le troisieme jour de leur arrivée : ils s'y embarquerent sans retardement ; & Dona Elvire n'eût pas plutôt quitté le port, que s'étant faite connoître au Commandant pour ce qu'elle étoit, disant qu'elle alloit joindre le Vice-Roi *incognito*, que tout l'équipage lui fut

soumis, & lui rendit les honneurs dûs à son rang & à son mérite particulier.

Pendant que le devoir guidoit toutes les actions d'Elvire, l'amour conduisoit tous les pas du malheureux Souza. Je vous ai dit qu'il se rendit à sa terre, trois jours avant que Dona Catherine sa mere y fût arrivée; vous jugez aisément de sa surprise & de sa joie en le revoyant lorsqu'elle s'y attendoit le moins. Il ne put lui refuser de lui rendre compte de ce qu'il avoit fait: elle le blâma, le plaignit, & n'épargna rien pour modérer sa douleur.

Mais sa mélancolie devint si grande, que l'on commençoit à craindre qu'elle ne terminât ses jours, quand le bruit des amours de Lama, & du départ d'Elvire pour Goa, parvint jusqu'à lui. Il venoit tant de monde de Lisbonne pour le voir, qu'il n'avoit rien ignoré du départ de Lama pour les Indes, & de la maniere dont il avoit renfermé sa femme. Il avoit été mille fois sur le point d'aller à Goa pour arracher la vie au Vice-Roi, ou perdre enfin la sienne. Les remontrances de sa mere l'avoient retenu: elle lui représentoit sans cesse que par cet éclat il perdroit Elvire pour jamais, quand même il en sortiroit avec honneur; qu'une action de cette nature lui ôteroit entiérement l'espoir de la posséder un jour, puisqu'elle n'épouseroit pas le meurtrier de son époux; qu'enfin plus elle étoit malheureuse, & plus il devoit croire qu'elle se souvenoit de lui, & que si, dans ces mo-

mens le Ciel venoit à disposer des jours de Lama, il ne trouveroit plus d'obstacle à son bonheur. Avec de semblables discours elle avoit arrêté les effets de sa fureur ; mais lorsqu'il apprit l'inconstance de son rival, & qu'Elvire étoit partie, il lui fut impossible de ne pas succomber au violent desir de marcher sur ses traces.

Il s'imaginoit qu'un homme capable de trahir une femme si digne de tout son attachement, le feroit des plus indignes projets ; & par des pressentimens qu'un amour aussi parfait que le sien pouvoit seul donner, il eut des craintes pour la vie d'Elvire, que toute sa raison ne put vaincre. Ne la croyant pas en sûreté dans un pays & dans un palais soumis aux volontés de Lama, il ne goûta point de repos qu'il n'eût fait consentir Dona Catherine à le laisser partir pour Goa. Cette proposition effraya d'abord cette tendre mere ; & ne concevant pas que Dom Sébastien pût échapper jamais à la vengeance de son rival, lorsqu'il le verroit suivre sa femme jusques dans les lieux de son commandement, elle employa tout son pouvoir pour le distraire d'un dessein qui paroissoit aussi téméraire que dangereux.

Mais Souza, tourmenté jour & nuit par les plus affreuses pensées, ne se rebuta point : ne craignez rien pour moi, lui disoit-il, Madame, je n'attaquerai point les jours de Dom Baltazard, je ne veux que garantir ceux de ma chere Elvire, par le

soin que je veux prendre d'éclaircir toutes les actions de son époux. Je me dépuiserai si bien que l'un & l'autre ne pourront me reconnoître. Mon dessein n'est pas d'enfreindre les ordres qu'elle m'a donnés ; je n'exposerai point ma vie, mais je me mettrai en état de défendre la femme. Cet objet adorable ne s'offre plus à mon esprit, soit en veillant, soit dans mon sommeil, qu'un poignard dans le sein, ou le poison sur les lévres. Enfin, Madame, continuait il en embrassant ses genoux, songez que c'est ordonner que je meure, que de vous opposer à mon départ ; j'aurois pu ne vous en rien communiquer, & m'échapper une seconde fois, sans que vous eussiez découvert où j'eusse porté mes pas ; mais vos bontés, mon respect & les inquiétudes où vous seriez, me forcent à vous en faire confidence : un pareil aveu doit vous assurer que je ne chercherai point le péril, que je l'éviterai même avec soin, & que vous me reverrez, si ce n'est plus content, du moins plus tranquille.

Dona Catherine fut encore long-temps à se résoudre ; mais voyant effectivement qu'il dépérissoit à vue d'œil, elle consentit à son éloignement, jugeant bien que s'il prenoit les précautions qu'il lui promettoit, il ne courroit aucun risque, puisqu'il étoit à présumer que Lama le croiroit bien éloigné de lui : ainsi elle lui laissa la liberté de faire ce qu'il désiroit. Ce fut le premier moment de joie qu'il eut eu depuis long-temps ; elle

éclata sur son visage & dans toutes ses actions, & Dona Catherine la prit pour un heureux présage de ce qu'il alloit entreprendre. Leurs adieux furent entremêlés d'espoir, de crainte & de douleur : elle le recommanda au fidele Alvarès, qui ne voulut point l'abandonner ; & s'étant séparés, il revint secrettement à Lisbonne, où il s'embarqua quinze jours après qu'Elvire en eut fait autant, parce que c'étoit la saison où les vaisseaux partoient pour les Indes.

Elvire y étoit arrivée après trois mois de navigation ; & s'étant faite conduire au palais du Vice-Roi, elle n'y eût pas plutôt paru que son nom vola de toutes parts, par la joie que sa vue inspira à ceux qui avoient suivi Lama, espérant qu'elle le retireroit de la folie passion dont il étoit possédé. Pour lui, sa surprise & son chagrin furent extrêmes à cette nouvelle ; cependant il les dissimula aux yeux de sa Cour qui l'environnoit lorsqu'elle se fit annoncer ; & ne pouvant se dispenser d'aller la recevoir, il fut au-devant d'elle, suivi de ses Courtisans. Dona Elvire s'étoit parée de tout ce qui pouvoit relever l'éclat de ses charmes, pour faire rougir son infidele époux de la préférence qu'il donnoit à une étrangere: il n'y eut personne qui ne fut ébloui à l'aspect d'une si parfaite beauté, & qui ne blâmât en secret Lama de son attachement pour la Princesse d'Achen.

Dona Elvire l'aborda d'un air de modes-

tie & de majesté qui fit redoubler l'admiration des spectateurs : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez si j'ose m'offrir à vos yeux sans votre ordre ; je n'ai pu résister au desir de vous rejoindre : l'état languissant où j'ai toujours été depuis votre départ, me fait croire que l'air que vous respirez me sera plus favorable.

Il ne paroît pas, Madame, lui répondit froidement Lama, que mon absence ait fait beaucoup de tort à votre santé, & je pense au contraire que le repos & la solitude vous étoient plus nécessaires que ma présence. Ces piquantes paroles blessèrent vivement la Vice-Reine ; mais n'en voulant rien témoigner, elle se contenta de jeter sur lui des regards qui lui firent entendre qu'elle savoit le motif d'un semblable accueil. Il n'en parut point touché, & lui ayant présenté la main, il la conduisit dans son cabinet, où ils entrerent seuls.

Ils n'y furent pas plutôt en liberté, que Dona Elvire, qui s'étoit contrainte pour cacher le trouble de son cœur, ne put arrêter plus long-temps ses pleurs : pénétrée du mépris de son époux, & réfléchissant sur ses malheurs passés, & ceux qui la menaçoient, il fallut les laisser couler : quel abandon, Seigneur, lui dit-elle ! quelle réception ! les mérite-je ? & m'aviez-vous promis un pareil traitement. Je ne viens point ici pour vous faire des reproches ; je n'y viens que pour vous faire souvenir que vous m'avez aimée, que je suis digne de votre

eſtime, & vous repréſenter qu'il eſt de votre gloire qu'une femme de mon âge ne ſoit pas ſi long-temps ſéparée d'un époux tel que vous.

Je vous avouerai, Madame, lui répondit-il, que je ſuis ſurpris d'un tel empreſſement: ou vous êtes bien changée, ou vous ſavez bien feindre; mais je ne cherche point à lire dans votre cœur, ne vous embarraſſez point auſſi de ce qui ſe paſſe dans le mien. Vous auriez mieux fait de reſter en Portugal, puiſque c'étoit ma volonté: vous en êtes ſortie ſans mon ordre; & pour y réuſſir, il faut que vous ayez ſéduit ceux à qui je vous avois confiée. Une ſemblable conduite n'eſt pas ſi eſtimable que vous le penſez, & pourroit me donner d'aſſez juſtes ſoupçons. Cependant, pour les empêcher de naître, ſoyez plus exacte à m'obéir à Goa, ſi vous voulez y jouir ſans trouble des honneurs que vous y croyez prétendre. A ces mots il ſortit ſans la regarder, ni ſans attendre ſa réponſe.

Rien n'eſt plus outrageant pour une femme qui ſacrifie tout à ſon devoir, & dont la vertu ſeule régle les démarches, que d'y voir donner des couleurs criminelles par celui-même pour qui elle les fait; l'amour-propre s'en irrite, l'ame en eſt agitée, & il faut une haute ſageſſe pour réſiſter en cette occaſion à la vengeance ou à la haine. La malheureuſe Elvire ſentit en ce moment qu'elle avoit beſoin de tout ſon courage pour vaincre ſon reſſentiment, & pour ne

pas laiſſer à ſes penſées la liberté de s'arrêter à des objets plus dignes de ſon attachement que ſon perfide époux. Mais chaſſant de ſon eſprit la touchante image qui cherchoit à s'en emparer, toute l'indignation que lui inſpiroit le procédé de Lama ſe termina à perſiſter dans le deſſein de le ramener à elle, de s'en faire aimer, & de l'aimer elle-même, s'il lui étoit poſſible ; & pour commencer à lui plaire, elle ſe réſolut de faire amitié à la Princeſſe d'Achen, afin de l'engager par cette complaiſance à lui rendre ſon cœur & ſa confiance.

Pendant qu'elle formoit ces innocens projets, la jalouſe rivale, alarmée de ſon arrivée, & ſur-tout de ſa beauté, en inſpiroit de bien differens à Dom Baltazard. Il s'étoit rendu chez elle en ſortant d'avec Elvire ; il la trouva baignée de larmes, cherchant à ſe débarraſſer des bras d'une eſclave favorite qui lui retenoit les mains, dont elle vouloit outrager ſon viſage. Ce ſpectacle mit Lama dans un état difficile à décrire, & cet homme, qui n'avoit point été touché de la douleur ſage & modeſte de la plus belle femme du monde, ſe ſentit arracher le cœur à la vue de celle d'une maîtreſſe violente, emportée, & dont l'amour tenoit de la fureur.

Il ſe jetta à ſes pieds avec tranſport, & lui embraſſant les genoux : adorable Xerine, lui dit-il, quel malheur aſſez grand vous eſt-il arrivé pour vous porter à vouloir détruire le plus parfait ouvrage de la nature ! Si

quelqu'un vous a offensée, je suis prêt à vous venger ; & quand il iroit de ma vie, je jure de la sacrifier pour vous.

Xérine, c'est le nom de cette Princesse, parut se calmer à la vue & aux promesses de son amant ; mais comme elle avoit l'ame aussi méchante qu'on voyoit éclater de graces dans sa personne, & qu'elle ne pouvoit se résoudre à partager le cœur de Dom Baltazard avec une autre, elle ne voulut rien épargner pour l'engager à la délivrer de Dona Elvire. Pour cet effet, joignant avec artifice la colere à l'amour : ingrat ! lui répondit-elle en lui lançant des regards dont elle connoissoit le pouvoir, c'est de vous seul que je dois me venger, c'est vous seul qui m'outragez, & c'est vous seul enfin qui causez l'état où je suis. Ma rivale est en ces lieux, elle y va jouir d'un bonheur qui n'est dû qu'à moi : vous n'aurez plus des yeux que pour elle ; & tandis que vous lui donnerez tous vos momens, les miens s'écouleront dans les pleurs & la tristesse ; & la mort seule finira les tourmens que vous me préparez. Ah cruel, continua-t-elle, n'espérez pas que je sois témoin de sa gloire, & que je souffre patiemment votre changement ! Ce poignard, ajouta-t-elle, en montrant celui qu'elle portoit à sa ceinture, me délivrera de ces objets odieux ; & j'aurai du moins cette consolation en mourant, d'avoir assuré ma vengeance par les remords qui vous poursuivront sans cesse. Alors feignant de vouloir se dégager de ses mains,

pour effectuer ce deſſein, le foible Lama croyant déjà la voir expirer, perdit entiérement ce qui lui reſtoit de raiſon; & la retenant, en lui faiſant les plus tendres careſſes, il l'aſſura qu'il haïſſoit Elvire; que ſa préſence ne lui étoit pas moins inſupportable qu'à elle; qu'il lui en donneroit des preuves ſi éclatantes, qu'elle n'en pourroit douter; qu'il n'adoroit qu'elle, & qu'il ne vouloit vivre & mourir que pour elle; qu'il la conjuroit ſeulement de voir de quelle façon il alloit traiter ſa rivale, avant que de lui faire des reproches, lui faiſant les ſermens les plus ſaints de ſe ſoumettre à tout ce qu'elle pourroit exiger de lui, ſi elle n'étoit pas contente de la maniere dont il alloit agir. Une proteſtation ſi forte appaiſa la cruelle Princeſſe d'Achen, bien réſolue d'en demander l'exécution dans peu de temps: mais pour prix de la complaiſance qu'elle diſoit avoir pour lui en cette occaſion, elle lui demanda qu'elle ne fût point obligée de voir la Vice-Reine, & que cette Dame n'eût aucune liberté dans le palais.

Dom Baltazard ne répondit que par une prompte obéiſſance, & faiſant appeller un Gentilhomme de ſa ſuite, il lui commanda de faire donner à Elvire l'appartement le plus éloigné du ſien, avec ordre de n'en ſortir jamais ſans ſa permiſſion: ne pouvant ſe diſpenſer de lui donner des femmes pour la ſervir, il ſouffrit que la Princeſſe d'Achen nommât elle-même cinq de ſes eſclaves pour cet emploi, afin que lui étant dévouées

elles lui rendissent compte des entrevues qu'il auroit avec elle.

Ainsi les Dames qui se flattoient d'être attachées à la Vice-Reine se virent supplantées par les esclaves de la Princesse d'Achen, & la triste Dona Elvire entourée de femmes inconnues, & qu'elle n'entendoit qu'à peine. Cependant cet ordre fut exécuté sur le champ dans toute sa rigueur : & pour la priver de la consolation que lui auroit donné la compagnie de Léonore, Dom Baltazard lui fit commander de se retirer, & de céder sa place à la principale des esclaves qui la devoient servir. Cette femme pensa mourir de douleur à ce commandement ; & sa séparation d'avec Elvire fut la chose du monde la plus touchante ; mais il fallut obéir.

La Vice-Reine fut donc prisonniere dans son propre palais, servie & gardée par des hommes & des femmes dont sa rivale croyoit être sûre. Cette vertueuse personne supporta encore ce coup avec sa même fermeté, ne voulant seulement pas que l'on pût dire qu'il étoit sorti de sa bouche la moindre plainte contre son époux : au contraire, cherchant à le ramener plutôt par la douceur que par des reproches qui pouvoient l'aigrir encore, elle fit entendre à l'esclave principale que, ne lui ayant pas défendu de lui écrire, elle vouloit se servir de ce moyen pour s'entretenir avec lui, & qu'elle la prioit de lui donner ses lettres. Cette femme s'appelloit Thamar; & sous le

poids de ſes chaines, dans une condition ſervile, cachoit des ſentimens mille fois plus nobles que ceux de Xérine, toute Princeſſe qu'elle etoit.

La beauté d'Elvire, ſa douceur & ſa triſteſſe avoient trouvé le chemin de ſon cœur ; elle ne put la voir ſans l'aimer, ſans la plaindre, & ſans ſe propoſer de lui être utile : mais le caractere de la Princeſſe d'Achen lui étoit trop bien connu pour oſer faire éclater des mouvemens ſi contraires aux ſiens. Il lui étoit enjoint de traiter la Vice-Reine avec dureté, & de ne lui permettre aucune liberté, ſous peine de la vie : elle ſe trouva fort embarraſſée à la demande qu'elle lui faiſoit ; cependant voulant la ſatisfaire ſans rien riſquer, elle lui dit qu'elle en demanderoit la permiſſion à la Princeſſe, ſans laquelle elle ne pouvoit ſe charger de ſa commiſſion. Elvire ne put s'empêcher de ſoupirer à cette réponſe, & Thamar s'éloigna d'elle pour ne lui pas montrer ſa ſenſibilité. Elle fut à l'inſtant chez la Princeſſe d'Achen, à qui elle apprit ce que la Vice-Reine déſiroit d'elle : je le lui ai refuſé, continua-t-elle, Madame, juſqu'à ce que j'euſſe reçu vos ordres, & que je vous euſſe déclaré ce que je penſe à ce ſujet. Je crois qu'il eſt de votre intérêt de ne rien ignorer des ſentimens de votre rivale ; il eſt certain qu'elle ne les découvrira pas à un de ceux qui ſont auprès d'elle, & qu'ils éclateront dans ſes lettres : je ſerois donc d'avis, ſi vous le permettez, de la laiſſer

écrire ſes lettres, & de ne les rendre au Vice-Roi qu'après que vous les aurez lues, afin que vous jugiez par ſes réponſes, que je vous rendrai auſſi, ce que vous devez attendre de lui.

Ce raiſonnement frappa Xérine, qui d'ailleurs ſe ſentit curieuſe de voir de quelle façon Elvire s'exprimeroit à ſon égard : elle dit à Thamar qu'elle approuvoit ſa penſée ; qu'elle prît ſes lettres, & n'en rendît aucunes à Dom Baltazard ſans les lui avoir montrées ; & que, ſur toutes choſes, Elvire ne ſût point qu'elle les verroit, pour lui laiſſer la liberté de parler d'elle. L'eſclave le lui promit affirmativement, quoiqu'elle n'en eût pas l'intention : & retournant près d'Elvire, elle ne lui rendit réponſe que le ſoir, lorſqu'elle fût couchée, parce qu'elle étoit la ſeule qui reſtât dans ſa chambre, & qu'elle vouloit lui parler ſans témoins. Ainſi quand les autres ſe furent retirées, & qu'elle l'eût miſe au lit, paſſant à ſa ruelle, & s'énonçant dans un Portugais corrompu : tous autres, lui dit-elle, Madame, que la Princeſſe d'Achen & le Vice-Roi ſeroient touchés de votre ſituation ; les cœurs & les conditions ne ſe reſſemblent pas. Ils ſont libres, & d'une haute naiſſance : cependant ils ſont tyrans, injuſtes & cruels. Je ſuis eſclave, & j'ai l'ame tendre & compatiſſante : votre malheur me touche, je ferai tous mes efforts pour l'adoucir ; mais il faut de la prudence, & cacher avec un ſoin extrême la fidélité

dont je veux vous ſervir. Enſuite elle l'inſtruiſit de ce qu'elle avoit dit à Xérine, afin de pouvoir rendre ſes lettres ſans péril.

Que vous importe, ajouta-t-elle, que votre rivale les voie, pourvu que votre époux les reçoive? N'y parlez jamais d'elle, & ne vous plaignez que de moi, & de mes cruautés; demandez même avec inſtance qu'on m'ôte d'auprès de vous : c'eſt un moyen ſûr de m'y faire reſter, & de m'en donner de vous prouver mon zele. Si j'avois pris votre lettre ſans en avertir la Princeſſe, elle m'auroit crue dans vos intérêts, & m'auroit punie & chaſſée d'avec vous; au lieu que par cette conduite je gagne ſa confiance, & me mets en état de vous rendre de plus grands ſervices.

Thamar en auroit pu dire davantage, ſans qu'Elvire l'eût interrompue; elle s'attendoit ſi peu à trouver cette conſolation, que ſon étonnement lui fit garder longtems le ſilence. Elle examinoit l'eſclave avec attention, cherchant à démêler dans ſes yeux ſi cet extérieur de bonté ne cachoit point quelque trahiſon; mais comme l'eſclave étoit jeune, aimable, d'une phyſionomie attrayante, & qu'elle s'étoit dégagée, en lui parlant de l'air ſombre & ſévere qu'elle affectoit ordinairement, elle ſouhaita qu'elle fût ſincere.

Vous cherchez peut-être à m'éprouver, lui dit-elle enfin; & je comprends ſi peu qu'une favorite de la Princeſſe d'Achem puiſſe être ſenſible à mes maux, que j'ai

de la peine à vous croire. Je ne vois rien dans votre perſonne qui ne mérite la confiance que vous voulez m'inſpirer ; mais le rang que vous tenez auprès de ma rivale s'accorde ſi mal avec vos paroles, qu'il n'eſt pas ſurprenant de m'en voir douter : cependant, quel que ſoit votre deſſein, comme le mien n'eſt pas de parler d'elle à mon époux, je vous donnerai mes lettres ; quelque chemin qu'elles prennent, il ne m'importe, pourvu qu'elles parviennent juſqu'à lui.

Je me ſuis bien attendue, Madame, lui répondit Thamar en ſouriant, à votre incrédulité : j'ai des voies aſſurées pour vous les faire perdre, & je ne vous demande d'ajouter foi à mes diſcours que lorſque je les aurai miſes en pratique ; mais ſur toutes choſes écrivez comme je vous ai dit. A ces mots elle tira ſes rideaux & la laiſſa en liberté de rêver à ce qu'elle avoit à faire. La belle Vice-Reine paſſa une partie de la nuit à rendre grace au Ciel de lui avoir envoyé ce ſecours dans ſes maux, & à ſonger à ce qu'elle manderoit à ſon perfide époux.

Lorſque Thamar la crut éveillée, elle ne l'aborda qu'avec ce qui lui étoit néceſſaire pour écrire : faites votre lettre, lui dit-elle, tandis que nous ſommes ſeules ; l'heure approche où je dois me rendre auprès de Xérine. Elvire ne lui répondit qu'en mettant la main à la plume, de laquelle elle traça à Dom Baltazard, dans les termes les plus touchans, la douleur qu'elle reſſen-

toit de lui avoir déplu en le venant trouver, le conjurant de lui pardonner une liberté qu'elle n'avoit prise que par l'inquiétude que lui avoit donnée son silence; qu'elle le supplioit de ne la pas priver de sa vue; que tout lui étoit supportable hors son absence; qu'elle en souffriroit plus patiemment les outrageantes duretés de l'esclave Thamar; que cependant elle le supplioit de songer qu'elle étoit d'une naissance qui devoit la mettre à l'abri des indignités auxquelles elle étoit exposée; & finissoit en l'assurant que quelque chose qu'il pût faire, elle ne manqueroit jamais à ce qu'elle lui devoit.

Elle cachetta sa lettre & la donna à l'esclave, qui la porta aussi-tôt à Xérine. Cette Princesse, qui n'y vit rien qui marquât qu'elle lui attribuât ses malheurs, ni qui pût détourner le Vice-Roi de ce qu'il lui avoit promis, la lui rendit elle-même, très-contente que Thamar exécutât si bien ses ordres. Dom Baltazard se donna à peine le temps de l'achever; & l'ayant rendue à Xérine, il la pria tendrement de croire qu'il ne pouvoit être sensible qu'à ce qui la touchoit, & défendit à Thamar de se charger davantage de pareilles commissions.

La fiere Princesse d'Achen triomphoit dans son ame d'avoir mis le cœur de Lama dans la situation où elle le souhaitoit; ce n'étoit dans son palais que fêtes, bals & festins, dont elle avoit les honneurs, faisant éclater l'un & l'autre leur criminelle passion, sans aucun ménagement, & ne

gardant nulle mesure aux yeux de la Cour & du Peuple, tandis que la Vice-Reine gémissoit dans une étroite captivité, n'ayant de consolation que dans les soins de Thamar, qui étoit obligée de se contraindre à lui paroître sévere devant le reste de ses domestiques, ne pouvant lui marquer son zele & sa douceur que lorsqu'elles étoient sans témoins.

Il y avoit près d'un mois que Dona Elvire étoit arrêtée, & menoit cette vie, sans que toutes les tentatives qu'elle put faire, pour toucher Baltazard, lui eussent donné le plus foible repentir; lorsque la jalouse Xérine voyant qu'elle ne succomboit point sous ses malheurs, & que sa vie seroit toujours un obstacle à son contentement, se détermina à la lui ôter, à quelque prix que ce fût.

Le parjure Lama, qui s'ennuyoit autant qu'elle des nœuds qui l'attachoient à Elvire, ne s'opposoit que par politique aux moyens qu'elle lui proposoit chaque jour, lui représentant le danger qu'il courroit, si on savoit jamais qu'il eût commis cet attentat. Mais Xérine, qui trouvoit ces raisons trop foibles, au prix de celles qui devoient le porter à lui donner cette marque d'amour, le mit enfin en état de ne lui rien refuser. Pour cet effet, elle affecta une mélancolie si profonde, que tous les divertissemens que Lama lui procuroit sembloient plutôt l'augmenter que la diminuer. Extrêmement inquiet de la situation où il la voyoit, il la pres-

soit à chaque instant de lui en dire la cause, prenant le ciel & la terre à témoins de son amour & de sa fidélité. A tout cela l'artificieuse Xérine ne répondoit que par des larmes, en le conjurant tendrement de ne point cesser de l'aimer, malgré le changement qu'il remarquoit dans ses traits. Lui, qui la trouvoit plus belle que jamais, lui faisoit mille sermens d'une constance éternelle; & toutes leurs conversations ne finissoient que par les pleurs de l'un & les assurances de l'autre. Quand elle le vit enfin prêt d'entrer dans le dernier désespoir de ne pouvoir lui faire dire ce qui la mettoit en cet état, elle feignit de succomber à son mal, se mit au lit, & le fit croire mourante. Dom Baltazard, plus alarmé que jamais, vole auprès d'elle, abandonne jusqu'au soin des affaires les plus importantes, pour ne plus sortir de son appartement; & par des actions aussi peu pardonnables à son rang qu'à son fol amour, lui prouve que sa vie est absolument attachée à la sienne. Alors Xérine, d'un air mourant, lui tendant tendrement la main: non, Seigneur, lui dit-elle, c'est à moi seule de mourir, pour expier la faute où mon orgueil m'a faite tomber, en me croyant digne de votre amour. Dona Elvire l'est sans doute plus que moi, puisque le Ciel la laisse vivre, & qu'il me fait mourir: ce n'est pas cependant par sa tendresse pour vous, puisque vous m'avez avoué qu'elle ne vous a jamais aimé. Hélas! continua-

t-elle, en répandant quelques larmes, qui pourroit vous aimer comme la malheureuſe Xérine ? C'eſt ce trop parfait amour qui me met au tombeau ; vous ne pouvez être entiérement à moi, & je ne puis vivre ſans être à vous. Il faudroit la mort d'Elvire pour vous donner à la Princeſſe d'Achen, il faut la mort de cette Princeſſe pour vous rendre à Elvire. Il eſt juſte, Seigneur, que ce ſoit moi qui ſoit ſacrifiée. Heureuſe, continua-t-elle en portant la bouche ſur ſa main, & la baiſant avec ardeur ; heureuſe ſi ma mort peut aſſûrer votre félicité !

Quelles paroles pour un homme poſſédé de ſa paſſion ! elles firent ſur Dom Baltazard tout l'effet que la cruelle Xérine en eſpéroit. Ah ! c'en eſt trop, Madame, s'écria-t-il ! S'il ne faut pour vous rappeller à la vie que vous ſacrifier celle d'Elvire, je vous la livre ; ordonnez, commandez : que tout périſſe plutôt que mon adorable Princeſſe. Que ce tranſport m'eſt doux, interrompit-elle ! & qu'il ſeroit bien capable de prolonger mes jours, s'il étoit auſſi ſincere qu'il paroît plein d'amour ! Que faut-il donc faire, interrompit Lama d'un ton véhément, pour vous le prouver ? Il faut, reprit Xérine, me laiſſer maîtreſſe du ſort d'Elvire, approuver mes deſſeins, me ſoutenir dans leur exécution, & me rendre heureuſe à jamais en vous uniſſant à moi. Dom Baltazard étoit ſi fort aveuglé ſur cette Princeſſe, & ſa paſſion pour elle avoit un caractere ſi contraire au bon ſens, que n'enviſa-

geant que la douceur de la rendre contente, & de lui prouver ſon amour, il conſentit à tout ce qu'elle voulut, en réitérant ſes ſermens d'approuver tout ce qu'elle feroit, & de l'y ſéconder même s'il étoit néceſſaire. La barbare Xérine lui en marqua ſa joie & ſa reconnoiſſance par tout ce que l'amour lui put inſpirer de tendre & d'attrayant; & par ſes careſſes inconſidérées ſut l'engager de telle ſorte, qu'il parloit avec elle de poignarder ou d'empoiſonner Elvire avec le même ſang froid, que s'il ſe fût entretenu de quelques fêtes galantes.

Mais tandis qu'ils cherchoient les moyens les plus ſûrs & les moins dangereux pour perdre Elvire ſans ſe perdre eux-mêmes, le Ciel, qui la protégeoit, avoit conduit à ſon ſecours le ſeul être capable de veiller ſur ſes jours. Dom Sébaſtien de Souza, qui s'étoit embarqué peu de temps après elle, ayant eu le vent favorable, étoit arrivé à Goa preſque auſſi-tôt que cette belle infortunée. Alvarès & lui furent deſcendre chez un Juif qu'ils avoient connu à Liſbonne, qui, pour quelque ſervice qu'il avoit rendu à l'Etat, avoit obtenu la permiſſion de s'établir dans ceux de la domination du Roi de Portugal, ſelon que ſon commerce le demanderoit : ce qui lui donnoit la liberté de venir de temps en temps à Liſbonne vendre des eſclaves, dont il faiſoit un grand trafic. Dom Sébaſtien, qui ſavoit que l'intérêt étoit le premier mobile de toutes les actions de ces ſortes de gens, fit d'abord briller

l'or à ſes yeux ; & par des preuves eſſentielles d'une libéralité peu commune, l'engagea à les cacher chez lui juſqu'à ce qu'ils euſſent réfléchi à ce qu'ils vouloient faire.

Le Juif, qui ſe vit en un inſtant autant de biens que lui en auroit pu rapporter un bon nombre d'eſclaves, s'attacha ſincérement à lui, & lui jura de le ſervir en tout ce qu'il pourroit. Comme il faiſoit auſſi un trafic conſidérable de diamans & de perles, & que cela lui donnoit entrée chez le Vice-Roi, chez la Princeſſe d'Achen, & dans les plus grandes maiſons, Souza le chargea de ſavoir tout ce qui s'étoit paſſé chez Lama depuis l'arrivée de la Vice-Reine, & de quelle ſorte il ſe gouvernoit avec elle. Il ne fut pas néceſſaire qu'il ſortît pour l'en inſtruire, la conduite du Vice-Roi étoit trop éclatante pour être ignorée d'un homme qui ſe trouvoit à portée, chaque jour, d'entretenir ceux qui l'approchoient le plus près: ainſi dès ce moment il apprit à Souza comme Dona Elvire avoit été reçue & traitée ; lui fit le récit de ſa captivité, & de quelle ſorte de gens elle étoit entourée, ſans oublier la dureté que le Vice-Roi avoit eue de lui ôter ſa nourrice, & de la chaſſer de ſon palais.

Ce diſcours fit frémir Souza de rage & de fureur ; mais ayant réſolu de ne rien tenter qui pût riſquer Elvire, il ſe calma, & demanda au Juif ſi, par ſon entremiſe, on ne pourroit point lui déterrer cette femme

qui avoit été chaſſée. Il lui répondit que la choſe lui ſeroit facile, parce que c'étoit à lui qu'elle s'étoit adreſſée pour ſe loger, & qu'il l'avoit miſe chez une perſonne de ſa connoiſſance, originaire de Portugal, qui s'étoit établie à Goa. Il n'en fallut pas davantage à Dom Sébaſtien pour le prier de la lui amener à l'entrée de la nuit. Il n'y manqua pas; & s'étant rendu au logis de Léonore, il lui dit qu'ayant à lui découvrir des choſes très-importantes qu'il ne pouvoit lui communiquer que chez lui, il la prioit de l'y ſuivre. Léonore, à qui le grand âge ôtoit la crainte des accidens qui auroient pu la menacer dans ſa jeuneſſe, & qui d'ailleurs ſe ſentoit obligée au Juif de mille agrémens qu'il lui avoit procurés dans ſon déſaſtre, ne fit nulle difficulté de l'accompagner : elle ne fut pas plutôt entrée qu'il la conduiſit à l'appartement de Souza, qui, du plus loin qu'il l'apperçut, courut à elle les bras ouverts, & l'embraſſa avec une ardeur qui donna à Léonore des ſoupçons bien éloignés de la vérité. Mais ayant levé ſon voile pour voir & détromper celui qu'elle croyoit qu'il ſe méprenoit, elle eût à peine jetté les yeux ſur lui, qu'elle lui rendit ſes careſſes avec uſure, en verſant des larmes de joie & d'étonnement : ah! Seigneur, lui dit-elle, par quel miracle le Ciel m'envoie-t-il une conſolation ſi peu attendue? Hélas! chere Léonore, lui répondit Souza, je ne ſuis guere en état de vous en donner, & je ne viens que vous en deman-

der. Léonore, à qui ces paroles rappellerent toutes les infortunes d'Elvire, n'y repliqua que par ſes pleurs; mais s'appercevant qu'elle en avoit uſé avec beaucoup de liberté devant le Juif, elle ſe démêla doucement des bras de Dom Sébaſtien, & prenant une contenance plus reſpectueuſe: pardonnez, Seigneur, reprit-elle, ſi l'excès de ma ſurpriſe & du plaiſir que m'a fait votre vue, m'a forcée d'oublier le reſpect que je vous dois: mon âge, mon zele & vos bontés autoriſent cet égarement. Souza la pria de ne point changer de façon d'agir, puiſqu'il la regardoit comme la mere de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Ces diſcours mêlés de joie, de reſpect & de douleur, firent juger au Juif que Dom Sébaſtien prenoit un vif intérêt à la Vice-Reine, & qu'il devoit avoir de puiſſantes raiſons pour ſe cacher: dans cette penſée il ſe retira pour ne le pas contraindre par ſa préſence. Lorſque Léonore le vit ſortir, elle demanda à Dom Sébaſtien le ſujet qui l'amenoit en des lieux où il avoit tout à craindre de la puiſſance de ſon rival.

Ce fidele amant d'Elvire fit un récit ſincere des appréhenſions qui le tourmentoient ſur les périls où ce cher objet ſe trouvoit expoſé, & lui avoua que ſon deſſein étoit de faire enſorte de s'inſinuer dans le palais de Lama, afin d'être à portée de ſecourir Elvire, ou de la tirer de ſa captivité, s'il en trouvoit l'occaſion. Léonore approuva une partie de ſes intentions; mais elle s'attacha

tacha à le détourner d'entrer chez le Vice-Roi : ce n'eſt point dans ſon palais, lui dit-elle, que vous pouvez être utile à Dona Elvire ; vous n'y ſauriez rien de tout ce que vous voudriez ſavoir, & vous vous expoſeriez au danger d'être reconnu ; & puiſque vous n'avez point d'autre motif que de veiller ſur les jours de la Vice-Reine, mon avis ſeroit que vous fiſſiez enſorte d'entrer au ſervice de la Princeſſe d'Achen : c'eſt dans ſon palais ſeul que les réſolutions ſe prennent, que les projets ſe forment, & ce n'eſt que par ſes ordres qu'ils s'exécutent. La plus grande partie des eſclaves qui lui ſont dévoués, ſont auprès d'Elvire, & viennent chaque jour lui rendre compte de ſes moindres actions, & recevoir ſes ordres ſur le traitement qu'ils lui doivent faire ; & le foible Lama ne penſe & n'agit que par ſes volontés. Le Juif Iſaac, qui eſt celui chez qui vous êtes, peut même vous rendre ſervice en cette occaſion, étant parfaitement bien auprès de la Princeſſe, qui ſe ſert de lui pour ſes commiſſions les plus ſecrettes. C'eſt-là que, n'étant point connu, & ne courant nul riſque de l'être, vous pourrez tout apprendre, en faiſant amitié avec les eſclaves qui ſervent Elvire, & qui ne font qu'aller & venir du palais du Vice-Roi à celui de la Princeſſe d'Achen. Sur-tout, je vous conſeillerois de tout employer pour gagner ſa favorite, jeune eſclave, appellée Thamar, qui eſt à la tête de celles qu'elle a placées auprès de

la Vice-Reine. Je ne sais même, ajouta Léonore, si cela ne sera pas très-facile, parce que, depuis quelques jours, l'avant rencontrée plusieurs fois, j'ai remarqué que, lorsqu'elle a cru n'être aperçue de personne, elle m'a fait des signes d'intelligence où je n'ai osé répondre, crainte de trahison : cependant elle les a réitérés tant de fois, que j'ai résolu de l'aborder à la premiere occasion qui s'en présentera.

Dom Sébastien trouva que Léonore pensoit fort juste ; & poussé par Alvarès qui redoutoit le palais du Vice-Roi, il ne balança point à chercher les expédiens les plus convenables pour s'introduire dans celui de Xérine. Pour y parvenir, ils conclurent qu'il falloit se confier entiérement au Juif, & l'appeller à leur conseil secret. Alvarès le fit venir, & Dom Sébastien, prenant la parole : il seroit inutile, lui dit-il, de vouloir vous cacher que de puissantes raisons m'obligent à ne rien ignorer des amours du Vice Roi & de la Princesse d'Achen. Toutes les questions que je vous ai déjà faites vous ont suffisamment appris à quel point je m'y intéresse : mais pour en être mieux instruit, & m'en rendre témoin sans risque, j'ai recours à votre industrie pour me faire entrer au service de cette Princesse, & me vanter à elle comme un homme qui peut lui être utile & même nécessaire en bien des choses : mais je voudrois être si fort déguisé, qu'il fût impossible à aucun des Portugais de Lisbonne de me reconnoître. Si vous pouvez me

rendre ce ſervice, comptez ſur une reconnoiſſance ſans bornes. Le Juif avoit déjà trop bien connu la généroſité de Souza pour douter de ſes promeſſes; ainſi, après l'avoir aſſuré de ſa diſcrétion & de ſa fidélité, il lui dit que rien n'étoit plus aiſé que ce qu'il ſouhaitoit; qu'avec le ſuc d'une herbe très-commune dans ces climats, qui avoit la propriété de teindre la peau du blanc au noir, il changeroit ſi bien ſa phyſionomie, qu'il défioit même Alvarès de le reconnoître, s'il n'en étoit pas inſtruit; & que, déguiſé de la ſorte, il le préſenteroit à Xérine comme un eſclave qui, par ſon mérite ſingulier, lui avoit paru digne de lui être offert.

Dom Sébaſtien, charmé de cet expédient, le ſaiſit auſſi-tôt, & d'autant plus volontiers, qu'il ſavoit parler Indien, comme les naturels du pays; parce qu'étant d'un rang & d'une famille qui le mettoient en droit de prétendre aux plus hautes dignités, & que celle de Vice-Roi des Indes pouvoit un jour lui être acquiſe, il avoit appris cette langue pour juger par lui-même des choſes qui regarderoient ces peuples, ſans avoir beſoin d'interpretes.

Il ne voulut donc pas différer l'épreuve du ſecret dont le Juif venoit de faire l'éloge. Perſonne n'ignore qu'il eſt vrai que les Indes abondent de cette herbe, dont le ſuc s'incorpore ſi parfaitement dans la peau, qu'il lui ôte ſa couleur naturelle, pour lui donner la ſienne: tromperies dont les Mar-

chands d'eſclaves ſe ſervent ſouvent dans les pays où les plus noirs paſſent pour les plus beaux. Tout ce qui inquiétoit Léonore, étoit de ſavoir s'il ſeroit auſſi aiſé de remettre Dom Sébaſtien dans ſa premiere forme; mais le Juif l'ayant aſſurée qu'il avoit une eau qui reblanchiroit ſon viſage, quand il le voudroit, elle ne s'embarraſſa plus de rien.

Iſaac fut à l'inſtant chercher de ſon herbe, dont il avoit proviſion; & l'ayant pilée & exprimé le jus, il en frotta Dom Sébaſtien, qui, du mieux fait & du plus beau de tous les Portugais, devint en un moment le plus parfait de tous les negres. Cette métamorphoſe étoit ſi conſidérable, que Léonore & Alvarès en perdirent abſolument leurs craintes; & ce fidele domeſtique, ne voulant point abandonner ſon maître, ſe fit faire la même cérémonie, pour être en état de l'accompagner par-tout. Il ne fut plus queſtion que de le préſenter à Xérine, ce qu'Iſaac promit de faire le lendemain. Dom Sébaſtien & Léonore convinrent de ſe rendre un compte exact de ce qu'ils apprendroient, & que leurs rendez-vous ſeroient chez le Juif: après quoi ils ſe ſéparerent juſqu'au jour ſuivant, où ils devoient ſe revoir.

Quoique toutes ces menées ne paruſſent pas conduire à de grandes choſes, Dom Sébaſtien étoit ſi charmé de ſe voir dans la même Ville que Dona Elvire, de s'approcher d'elle, & d'être à portée de ſavoir

de ſes nouvelles à toutes heures, qu'il en perdit le ſouvenir du fâcheux obſtacle qu'on avoit mis à ſa félicité, & ſentit naître dans ſon cœur une eſpérance dont la cauſe, toute inconnue qu'elle lui etoit, ne laiſſoit pas de le ſatisfaire.

Le véritable amour s'alarme & ſe flatte aiſément; un rien le trouble & le déſeſpere, un rien le calme & le raſſure; & comme il ſait chérir ſes plus cruels tourmens, il ſait auſſi goûter mille douceurs dans le moindre de ſes plaiſirs: c'en étoit un ſenſible pour Souza d'imaginer que tout ce qu'il entreprenoit alors n'avoit qu'Elvire pour objet. Ses inquiétudes, ſon voyage & ſon déguiſement l'avoient occupé de la même façon que ſi chacune de ces choſes devoit lui en aſſurer la poſſeſſion. Il ne faut donc pas s'étonner ſi ces démarches, qui, aux yeux des autres, pouvoient paroître ſans fondement, paroiſſoient aux ſiens utiles & néceſſaires. Léonore penſoit à-peu-près comme lui; elle crut n'avoir plus rien à craindre pour Elvire, puiſque Dom Sébaſtien étoit à Goa. Sa préſence avoit jetté dans ſon ame une tranquillité dont elle n'avoit pas joui depuis qu'on l'avoit ſéparée d'Elvire; elle ne ſe ſentit plus agitée que du deſir de retrouver Thamar, pour voir à quoi tendoient tous les ſignes qu'elle lui avoit faits. Cette aimable eſclave, qui avoit reconnu que la Vice-Reine n'avoit en elle qu'une confiance imparfaite, voulant ſe l'attirer entiérement, en lui procurant quelque

consolation, avoit résolu de faire ensorte de pouvoir parler à Léonore, & de l'engager d'écrire à sa maîtresse, afin que par cet innocent commerce elle eût un foible soulagement à ses maux : c'étoit dans cette intention que, l'ayant rencontrée le lendemain de son entretien avec Elvire, elle lui avoit fait des signes d'amitié, & qu'elle continua de même les jours suivans : mais l'indifférence qu'elle lui avoit témoignée, jointe au mépris que Lama avoit fait de la lettre d'Elvire, la mirent de si mauvaise humeur, que la Vice-Reine, qui examinoit toutes ses actions, s'en apperçut.

Cette belle personne, qui ne donnoit aucune face agréable à tout ce qui pouvoit la regarder elle-même, s'imagina que Thamar avoit voulu voir ce qu'elle pensoit ; & n'attribuant sa tristesse qu'aux mauvais succès qu'avoit eus sa tentative, elle eut encore une plus grande réserve avec elle. Thamar étoit vive, pénétrante, & d'un esprit difficile à tromper ; elle ne se méprit point aux sentimens d'Elvire à son égard ; & voulant les lui arracher à quelque prix que ce fut, elle se résolut de tout hazarder pour parler à Léonore ; & le lendemain matin, qui étoit justement le jour où Dom Sébastien devoit être présenté à Xérine, étant sortie pour se trouver au lever de cette Princesse, comme à l'ordinaire, elle projetta de ne pas laisser échapper l'occasion, si le hazard lui faisoit rencontrer la nourrice de la Vice-Reine.

Comme Léonore étoit dans une pareille intention, elle sortit exprès du matin, entourée de sa mante, pour attendre l'heure où Thamar avoit coutume de se rendre au palais de la Princesse d'Achen. Ainsi, étant toutes deux, sans le savoir, aussi impatientes de s'entretenir, elles ne furent pas long-temps sans s'appercevoir : elles s'avancerent réciproquement l'une vers l'autre, après avoir long-temps regardé si personne ne les examinoit. Léonore fut la premiere qui prit la parole : vous m'avez paru, lui dit-elle, avoir dessein de me parler ; me serois-je abusée, ou vous serois-je véritablement utile à quelque chose ? Oui, lui répondit Thamar sans hésiter, vous m'êtes nécessaire pour prouver à la Vice-Reine que je lui suis aussi dévouée que vous : ses malheurs m'ont touchée, je ne sers Xérine qu'à regret ; je ne vois ses amours qu'avec horreur ; & quelque péril qu'il y ait pour moi en portant dans mon cœur de pareils sentimens, je ne feins point de vous les déclarer, puisqu'il est de votre propre intérêt de les cacher. Je veux servir Elvire en tout ce que je pourrai ; mais comment y parvenir, si j'ignore toujours ce qui se passe dans son ame ? Et de quelle façon puis-je en être instruite, si elle ne prend nulle confiance en mes paroles ? C'est donc à vous, sage Léonore, à servir de preuve à mon zele ; faites que je lui porte la seule consolation qu'elle peut avoir à présent, en recevant de vos nouvelles de votre propre main. Ecrivez-

lui, & chargez-moi de votre lettre : je vous en rendrai la réponſe avec exactitude ; & par-là je vous aſſurerai l'une & l'autre que vous pouvez vous confier au zele de l'eſclave Thamar. Vous êtes preſſante, lui répondit Léonore; mais, que vous ſoyez ſincere ou non, je ne riſque rien en vous accordant ce que vous me demandez, puiſqu'il eſt naturel que je cherche les moyens de faire connoître à celle que j'ai nourrie la douleur que j'ai d'être ſéparée d'elle ; & qu'on ne peut me rien faire de plus que ce qu'on a déjà fait. Cependant où vous trouverai-je pour vous donner ma lettre ? Thamar rêva quelques momens, enſuite de quoi, la regardant avec un air de ſatisfaction de l'expédient qu'elle avoit trouvé, cherchez, lui dit-elle, le Juif Iſaac, perſonne n'eſt plus connu à Goa ; donnez-lui vos lettres, je le préviendrai, c'eſt une voie ſûre. A lieu ; un plus long entretien nous feroit ſurprendre : comptez ſur moi. Et l'ayant quittée à l'inſtant, elle la laiſſa très-perſuadée de ſa franchiſe, & charmée de ce que le Juif Iſaac ſeroit l'entremetteur de cet innocent commerce. Comme elle ſavoit qu'il ne ſeroit pas chez lui à cette heure, elle retourna chez elle pour écrire à Dona Elvire, afin de remettre ſa lettre au Juif, lorſqu'il ſeroit de retour du palais de la Princeſſe d'Achen. Thamar ne tarda pas à s'y rendre, & trouva Iſaac avec ſes deux eſclaves, qui attendoient qu'on pût la voir. Cette aimable fille ne les put regar-

der ſans admiration, & les ayant examinés avec attention : voilà, dit-elle au Juif en lui parlant bas, deux beaux noirs ; depuis quand les avez vous, & que viennent-ils faire ici ? Iſaac, qui vouloit commencer par capter Thamar, lui répondit d'un ton de confiance : ils ſont encore plus parfaits que vous ne le croyez, belle Thamar, lui dit-il ; ils ſavent jouer de toutes ſortes d'inſtrumens, parlent pluſieurs langues, & le plus jeune des deux a un art ſingulier pour faire le ſorbet & le chocolat. Comme je connois la délicateſſe de la Princeſſe ſur toutes ces choſes, je venois dans le deſſein de vous prier de m'aider à les lui faire accepter, ne lui demandant pour le prix d'un tel préſent que ſa protection auprès du Vice-Roi, dans le commerce que je fais à Goa. Vous vendez bien peu, lui dit-elle en riant, des hommes ſi rares ; je ne crois pas que vous ayez beſoin de ma protection pour qu'on les reçoive : leur air parle aſſez en leur faveur. Mais Iſaac, continua-t-elle de la même maniere, ſi vous voulez que je ne vous ſois pas contraire, rendez moi un ſervice : une perſonne avec laquelle j'ai intérêt d'être en commerce, vous doit remettre les lettres qu'elle aura pour moi, obligez moi de les prendre, & de ne me les rendre qu'en ſecret ; vous êtes aſſez accoutumé à ces ſortes d'emplois avec mes pareilles, pour ne pas trouver étrange qu'à mon âge j'aie quelque aventure myſtérieuſe. Iſaac ne balança pas à le

lui promettre, comptant bien que cette complaisance serviroit aux deux feints esclaves. A peine lui eût-il juré de la satisfaire, qu'on ouvrit chez la Princesse. Thamar y entra seule, & après avoir fait nager son cœur dans la joie, par le récit des persécutions dont elle feignoit d'accabler sa rivale, elle lui vanta le présent que le Juif venoit de lui faire. Cette cruelle Princesse, qui faisoit tout rapporter à son amour & à sa jalousie, s'imaginant d'abord que ces nouveaux esclaves pourroient lui être utiles dans ses desseins, lui commanda de les faire entrer. Elle n'attendit pas qu'Isaac en fit l'éloge : leur beauté, leur taille, & sur-tout un certain air de grandeur & de fierté qui brilloit dans toute la personne de Souza, lui plurent de telle sorte, qu'elle se les appropria avant qu'Isaac les lui eût offerts. Cependant il lui fit son compliment, & Xérine y répondit selon son espérance, en leur ordonnant de rester à son service. Voilà donc Souza dans le palais de la Princesse d'Achen, destiné à lui préparer son sorbet & son chocolat. Isaac les quitta après les avoir instruits de ce qu'ils avoient à faire pour gagner Thamar ; mais ces leçons n'étoient pas nécessaires : un maître plus savant que lui en donna de plus étendues à Alvarès, pour parvenir à se l'assujettir : il ne put voir cette jeune esclave sans devenir le sien ; & l'amour, qui se plaît aussi bien chez les petits que parmi les Grands,

lui fit sentir pour elle, dans sa condition, l'ardeur des mêmes feux dont Souza brûloit pour l'incomparable Elvire; & par les effets invincibles de la sympathie, Thamar prit pour lui des sentimens peu différens des siens, quoiqu'elle eût formé des projets dans son cœur, contraires à cette naissante inclination, & qu'elle eût dès long-temps plus de penchant pour les blancs que pour les noirs: mais la force de sa destinée l'emporta sur cette prétendue aversion. Cependant, comme elle étoit sage, elle voulut connoître plus particuliérement ces deux Mores, avant que de se livrer à de plus tendres idées, pour ne rien hazarder dont elle eût lieu de se repentir. Dom Sébastien lui fit mille amitiés, la pria de le conduire dans les choses qu'elle savoit être les plus agréables à la Princesse. Elle le lui promit, & retourna auprès de la Vice-Reine, à qui elle apprit l'entretien qu'elle avoit eu avec Léonore, & qu'elle lui donneroit tous les jours de ses nouvelles, sans aucun risque. Voilà, lui dit-elle, Madame, le moyen que j'ai imaginé pour m'attirer votre confiance, & si je puis trouver celui de vous faire voir Léonore, je le ferai avec joie.

Dona Elvire ne put s'empêcher d'être sensible à cette attention de Thamar, qui, dès le lendemain, lui ayant apporté une lettre de sa part, la convainquit de son zele & de sa sincérité. Elle ne balança donc plus à s'y confier, & prit pour elle une si tendre amitié, qu'elle lui faisoit voir les let-

tres de Léonore & les siennes ; & dans la suite lui fit une confidence entiere des malheurs de sa vie. La tendre Thamar n'entendit point ce triste récit sans verser des larmes ; & sa compassion la rendit si chere à la Vice-Reine, qu'elle fit bien-tôt son unique plaisir d'épancher ses secrets dans son sein. Thamar, qui brûloit du desir de se faire Chrétienne, ne doutant point que les maux qu'elle souffroit ne parvinssent bientôt à Lisbonne, & que sa famille ne fit ses efforts pour la tirer de ce funeste état, la supplia de lui permettre de la suivre, si jamais elle quittoit Goa. Dona Elvire, charmée des pieuses dispositions de cette fille, le lui promit, quoiqu'elle ne vît aucune apparence à la fin de son infortune.

Cependant Léonore écrivoit tous les jours à la Vice-Reine, & en recevoit les réponses très exactement par le Juif Isaac ; mais comme Dom Sébastien lui avoit expressément défendu de parler de lui, elle ne lui mandoit rien qui eût rapport à ce qui se passoit. Ces deux nouveaux esclaves se firent si fort aimer de tous les domestiques de Xérine, que c'étoit à qui s'empresseroit le plus à leur marquer de la bienveillance. Thamar, qui avoit souvent occasion de les entretenir, ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour Dom Sébastien une considération respectueuse, que la majesté qui régnoit dans toute sa personne inspiroit à ceux qui l'approchoient ; ce qui la rendoit plus retenue avec lui qu'elle ne l'étoit avec Alvarès, qui,

par des manieres enjouées & galantes, familiariſoit davantage avec elle. Comme elle ne ſongeoit qu'à ce qui pouvoit faire plaiſir à la Vice-Reine, & que Xérine vantoit extrêmement le chocolat que faiſoit Dom Sébaſtien, il lui prit envie d'en faire goûter à ſa priſonniere ; pour cet effet, le jour qu'elle ſe trouva ſeule avec Alvarès : votre compagnon, lui dit-elle en ſouriant, a un air de Prince qui m'ôte la liberté de lui parler, lorſque j'en ai envie ; ainſi je m'adreſſe à vous pour le prier de me faire de cet excellent chocolat dont la Princeſſe eſt ſi charmée : je voudrois en régaler ſecrettement quelques-unes de mes compagnes dans le palais du Vice-Roi, où je ſuis obligée d'être. Vous n'avez beſoin de perſonne, belle Thamar, lui répondit-il, auprès de mon camarade pour l'obliger à vous rendre ſervice, il fera ce que vous déſirez avec plus de plaiſir que vous ne penſez. Mais, continua-t-il en la regardant attentivement, que ne vous ſervez vous auſſi de moi ? ne vous ſerois-je pas auſſi fidele que le Juif Iſaac ? Thamar fut ſurpriſe de ces paroles : comment, dit-elle, Iſaac me trahit-il ! Non, Thamar, lui repliqua promptement Alvarès ; & puiſqu'il faut que je vous révele un ſecret que je ſouhaitois que vous pénétraſſiez ſans vous le dire, apprenez que je vous adore, que je n'ai pu vous voir ſans vous aimer, ni vous aimer ſans être jaloux. Je me ſuis apperçu qu'Iſaac vous rendoit des lettres : je lui ai décou-

vert mes soupçons. Pour m'en guérir, comme il connoît ma discrétion, il m'a avoué d'où partent ces lettres mystérieuses. Je suis plus à portée que lui de vous les rendre en sûreté : Léonore même vous marquera que vous pouvez avoir une entiere confiance en mon compagnon & en moi. Vous prenez un expédient, lui répondit Thamar, pour me parler de votre passion, qui m'empêche de vous en témoigner mon ressentiment : j'attendrai à vous répondre que vous m'ayez prouvé que je le puis sans rien craindre. A ces mots elle le quitta pour informer Elvire que Léonore avoit commerce avec les nouveaux esclaves de Xérine ; & Alvarès fut rendre compte à Dom Sébastien de ce qu'il venoit de faire.

Les choses étoient en cet état, lorsque la Princesse d'Achen prit, comme je vous l'ai dit, la résolution de faire périr Dona Elvire, & mit le Vice-Roi dans celle de risquer tout pour la satisfaire. Quelques jours avant qu'ils eussent arrêté le genre de sa mort, Léonore écrivit à la Vice-Reine, du consentement de Dom Sébastien, que le Juif Isaac étoit dans ses intérêts, & n'avoit mis ces deux negres auprès de la Princesse d'Achen que pour se sonder Thamar dans ses bonnes intentions, & qu'elle pouvoit s'y fier. Cette jeune esclave, s'étant apperçue que la maladie de Xérine étoit feinte, & se doutant qu'elle tramoit quelque chose d'extraordinaire, en marqua sa crainte à Alvarès ; ce qui obligea Souza à

ſe rendre encore plus aſſidu auprès de la Princeſſe, pour faire enſorte de pénétrer ſes deſſeins. Ce zele plut ſi fort à Xérine, qu'elle jetta les yeux ſur lui pour les exécuter; & étant convenue avec Lama d'empoiſonner Elvire, elle crut qu'elle ne le pouvoit faire plus ſûrement que dans le chocolat qu'elle prenoit tous les matins; & qu'en cas qu'on en eût quelque ſoupçon, il lui ſeroit aiſé de ſacrifier l'eſclave noir, en l'accuſant de cet attentat, étant le ſeul dans ſon palais qui compoſât cette boiſſon. La prudence n'accompagne pas ordinairement le crime: & il ſemble que la Providence jette une obſcurité dans les penſées de ceux qui le commettent, qui les empêche de voir la fauſſeté de leurs raiſonnemens.

Xérine, impatiente de perdre ſa rivale, ne ſe donna pas le temps de la réflexion; & remplie de ſon idée, fit appeller Souza, & l'ayant fait entrer dans ſon cabinet, où elle étoit ſeule: Zélim, lui dit-elle, c'étoit le nom qu'il avoit pris, l'affection avec laquelle vous me ſervez, vous a acquis ma confiance; votre fortune eſt aſſurée ſi vous vous en rendez digne par votre ſoumiſſion à mes volontés, & par une exacte diſcrétion: jurez-le moi, Zélim, avant que je m'explique davantage. Souza, que ce diſcours prépara aux choſes les plus ſiniſtres, ſe mit à genoux, & par le ſerment le plus ſacré parmi ceux de la religion dont il paroiſſoit être, il lui promit de la ſervir, &

de lui obéir au péril même de sa vie. Alors Xérine, les yeux brillans de joie : tenez, lui dit-elle, en lui donnant une petite boîte d'or, jettez demain de cette poudre dans le chocolat, & vous le porterez vous-même où Thamar aura le soin de vous conduire ; sur-tout voyez-le prendre à celle à qui je vous envoie : gardez un profond silence sur ce que je vous ordonne, & comptez sur une récompense éclatante.

Souza, à qui Alvarès venoit de dire ce que Thamar désiroit de lui, crut, sans balancer, qu'elle étoit du complot avec Xérine, ne doutant point que ce ne fût à la Vice-Reine qu'on le dût conduire; mais il n'hésita pas à se charger de cette horrible commission, pour être en état d'en empêcher l'effet; & ayant assuré la Princesse d'Achen qu'elle auroit lieu d'être contente de lui, il prit la boîte & la laissa dans le doux espoir de la mort de sa rivale. Il ne l'eût pas plutôt quittée, qu'il se rendit au logis d'Isaac, où il manda promptement Léonore, & lui ayant conté ce qui venoit de lui arriver, il lui commanda d'écrire à Elvire le péril qui la menaçoit, & qu'elle se gardât bien de prendre le chocolat que Thamar lui feroit donner par le nouvel esclave de Xérine, qui l'en avoit avertie. Léonore frémit de crainte, & se pressa d'exécuter l'ordre de Don Sébastien, bénissant mille fois le jour qu'il avoit eu l'inspiration de venir à Goa. Isaac se chargea de rendre la lettre à Thamar, comme à l'ordinaire, sans lui

rien découvrir de cette trame. Il la fut trouver à l'instant : elle étoit entrée dans l'appartement de la Princesse au même moment que Souza en sortoit ; il fallut que le Juif attendît qu'elle repassât pour lui parler. Lorsque Xérine la vit, elle ne put lui dissimuler l'excès de son contentement, & l'embrassant tendrement : ma chere Thamar, lui dit-elle, ta Princesse sera demain au comble de sa félicité. Ensuite elle lui commanda d'introduire Zélim auprès de Dona Elvire à l'heure dont elle étoit convenue avec lui pour présenter le chocolat. Ces paroles glacerent Thamar d'effroi ; & comme Xérine ne voulut pas s'expliquer davantage, elle s'imagina que Zélim ne savoit pas la conséquence de sa commission. Pour prévenir ce terrible coup, elle se contraignit, feignit une joie sincere de celle de la Princesse ; mais elle ne l'eût pas plutôt quittée, que trouvant Isaac qui l'attendoit avec impatience : Isaac, lui dit-elle toute troublée, dites à Zélim qu'il faut que je lui parle, & qu'il se rende chez vous, où je vais l'attendre. Elle sortit en prenant la lettre qu'il lui présenta, sans qu'il pût lui répondre.

Elle fut du même pas chez le Juif, où elle trouva encore Souza & Léonore, qui, par leur profonde tristesse, lui firent juger qu'ils n'étoient pas moins agités qu'elle ; mais la douleur mortelle du faux Zélim, & la situation dans laquelle il étoit lorsqu'elle entra, la surprirent de telle sorte, qu'elle s'arrêta à la porte de la chambre pour le

contempler quelques momens. Dans le trouble où ils étoient ils avoient négligé de la fermer, ce qui donna à Thamar la facilité d'y entrer sans qu'ils fussent avertis. Souza étoit sur un sopha, la tête appuyée sur une de ses mains, tenant de l'autre un portrait qu'il regardoit attentivement, & sur lequel tomboient des larmes qu'il ne pouvoit s'empêcher de répandre : Léonore assise vis-à-vis de lui d'une maniere respectueuse, tenoit un mouchoir sur ses yeux. Mille soupçons confus s'éleverent dans l'esprit de Thamar en voyant ce spectacle. Plus elle examinoit Zélim, moins elle lui trouvoit l'air d'un esclave ; la régularité de ses traits, qui n'avoient rien de la difformité ordinaire dans les negres, l'avoient souvent étonnée, aussi bien que ceux d'Alvarès : mais en ce moment elle en fut encore plus frappée, ayant le temps de le regarder sans précipitation. Un doute obscur de la vérité vint la saisir ; & comme elle étoit extrêmement vive, cette idée lui fit faire un mouvement involontaire qui tira Souza de sa rêverie : & levant les yeux, il l'apperçut dans la posture d'une personne remplie d'admiration.

Il se leva promptement, ainsi que Léonore, & s'avançant à elle : belle Thamar, lui dit-il, quel dessein vous conduit ici, & pourquoi Isaac ne nous a-t-il point avertis ? Je suis arrivée, lui répondit-elle, plutôt que lui ; & je venois pour vous prier de me dire à quelle intention Xérine veut

que vous préſentiez demain le chocolat à la Vice-Reine, & quel eſt l'ordre qu'elle vous a donné, afin de vous prévenir ſur un malheur que je redoute, & que je croyois que vous ignoriez. Mais, continua-t-elle, ou je me trompe fort, ou les jours de la belle Elvire vous ſont auſſi chers qu'à moi. Ne me déguiſez rien : cette illuſtre infortunée m'a informée de tous ſes malheurs; je vous ſoupçonne d'être en ces lieux de la part d'un homme qu'elle ne peut bannir de ſa mémoire. Si cela eſt ainſi, uniſſons-nous enſemble pour la ſauver; & ſur toutes choſes gardez-vous bien de rien prendre de la main de Xérine, ni de rien préſenter à Elvire que vous n'en ayez fait l'épreuve. Enfin, ajouta-t-elle, ſi vous n'êtes pas vous-même Dom Sébaſtien de Souza, ſous cette figure empruntée, comme la nobleſſe qui ſe remarque en vous me le fait ſoupçonner, prenez, s'il ſe peut, ſes ſentimens pour tirer de captivité la plus parfaite & la plus malheureuſe perſonne de la terre.

Ces paroles, prononcées avec feu, rendirent à Souza ſa premiere eſtime pour Thamar; & ne jugeant pas à propos de feindre avec une fille qui lui étoit ſi néceſſaire, il lui avoua ce qu'il avoit déjà pénétré, & lui conta ce qui s'étoit paſſé entre Xérine & lui, la poudre qu'il en avoit reçue, & l'uſage qu'il en devoit faire. Léonore lui dit auſſi que la lettre qu'elle venoit de recevoir, avertiſſoit la Vice-Reine de ne rien

prendre de ſa main. Thamar la lui rendit en la priant d'en changer les termes, puiſqu'il n'y avoit perſonne au monde de plus attachée qu'elle à Dona Elvire. Cependant ils convinrent qu'il falloit exécuter de point en point le commandement de Xérine, afin de donner à Souza la ſatisfaction de voir la Vice-Reine, à laquelle il fut réſolu de cacher avec ſoin que Dom Sébaſtien étoit ſi près d'elle; & en même temps la contraindre, par l'épreuve qu'on feroit du poiſon, à ne plus garder nulle meſure avec Lan.a, & de demander juſtice à la Cour du traitement odieux qu'elle en recevoit. Après s'être parfaitement inſtruits de ce qu'ils avoient à faire, ils ſe ſéparerent.

Thamar fut charmée de ſavoir que celui pour lequel ſon cœur s'étoit déclaré en ſecret étoit Chrétien, & le fidele Alvarès, dont Elvire lui avoit ſi ſouvent parlé dans le récit de ſes aventures, ſe rendit près d'elle, l'eſprit plus ſatisfait qu'elle ne l'avoit eſpéré dans les divers événemens dont il étoit occupé.

Dona Elvire reçut la lettre de Léonore; & Thamar l'ayant preſſée de la lire, elle y trouva ces paroles :

LETTRE.

Il ſemble que le Ciel ait fait naître, pour vous garantir de la mort, le nouvel eſclave de votre ennemie; tout étoit perdu ſi elle ſe fût adreſſée à quelqu'autre : ſui-

vez, Madame, les conſeils de Thamar & du More Zélim.

Alors ayant demandé à Thamar l'explication de cette lettre, elle lui récita tout ce qui s'étoit paſſé, en lui exagérant le mérite du More, ſon zele, & l'horreur que lui cauſoit l'action de Xérine, & la trahiſon de ſon époux. Si nous ne le retenions, Madame, lui dit-elle, il iroit lui plonger un poignard dans le ſein, trop content d'expirer en vous délivrant de vos ennemis.

Dona Elvire ne put s'empêcher de répandre des larmes en apprenant le ſort que Lama lui préparoit; elle douta même qu'il y eût donné ſon conſentement, & vouloit perſuader à Thamar que Xérine ſeule avoit formé ce projet. Cette belle eſclave ne put lui arracher une penſée ſi favorable à ſon époux: toujours prête à l'excuſer, elle ne pouvoit le croire capable d'une ſemblable lâcheté. Cependant, prenant ſon parti ſur ce qu'elle avoit à faire, elle aſſura Thamar qu'elle ne prendroit point ce qu'on lui devoit apporter, & qu'elle feroit un uſage de ce poiſon bien différent de celui que ſa rivale en eſpéroit. Cette journée ſe paſſa, des deux côtés, dans l'inquiétude & dans l'impatience. Xérine ayant remarqué quelque triſteſſe ſur le viſage du Vice-Roi, ne voulut point lui dire que c'étoit le lendemain le dernier jour de la vie d'Elvire, dans la crainte qu'il ne changeât de ſentiment; & Dom Baltazard, ſentant un commencement de remords d'a-

voir permis une telle action, ne lui en parla point, pour ne l'en pas faire ſouvenir, ſe flattant qu'avec le temps il pourroit l'en détourner. Il ſe retira même plutôt qu'à l'ordinaire, agité ſans en trop ſavoir le ſujet. La nuit ne lui offrit aucun repos : un ſommeil mille fois interrompu par des objets ſiniſtres lui fit enfin connoître que le crime traîne toujours une ſuite effrayante ; & ne pouvant réſiſter aux mouvemens dont il fut ſaiſi, il ſe leva, & attendit le jour dans la réſolution d'engager la Princeſſe d'Achen à ſe contenter des peines de la Vice-Reine, ſans y joindre une mort violente.

Tandis qu'il combattoit entre l'honneur, l'amour & la pitié, l'heure arriva où Dom Sébaſtien devoit être introduit dans l'appartement de la Vice-Reine. Avant qu'il partît, Xérine le fit appeller, & lui recommanda encore de faire ce qu'il avoit promis : il lui réitéra ſes ſermens, & ſe rendit auprès d'Elvire, conduit par Thamar. La Vice-Reine étoit au lit : elle avoit accoutumé d'y prendre ſon chocolat, & l'on ne voulut rien changer à cette habitude, pour ne donner aucun ſoupçon.

Dom Sébaſtien, ſe voyant ſi près du ſeul objet qui l'attachoit à la vie, ſe ſentit ſaiſi d'un tremblement univerſel : à peine ſe ſoutenoit-il, en approchant de ſon lit. Elvire s'en apperçut, & crût que la commiſſion dont il étoit chargé lui donnoit cette émotion : ne craignez rien, lui dit-elle lorſqu'il

fut à portée qu'elle pût lui parler bas, pour que les autres eſclaves qui étoient préſens ne l'entendiſſent pas; que je meure ou que je vive, je saurai vous garantir du péril où vous vous expoſez pour moi. Je ne crains point la mort, Madame, lui répondit-il en mauvais Portugais, & d'une voix que ſon agitation changeoit entiérement; mais je veux empêcher la vôtre. En diſant cela il accommodoit le fatal breuvage; & comme tout étoit concerté entre Thamar & Dona Elvire, après qu'il en eût rempli un vaſe du Japon, la Vice-Reine élevant la voix: vous êtes celui, dit-elle, qui préparez cette liqueur à la Princeſſe d'Achen; tous ceux qui m'environnent ici lui ſont dévoués; ce qui ſort de ſon palais m'eſt ſuſpect, ainſi avant toutes choſes je veux me guérir de mes ſoupçons. En diſant ces mots elle prit le gobelet & le préſenta à un chien qui ſuivoit toujours un de ſes ſurveillans. L'animal avala cette boiſſon avec avidité, & l'eût à peine achevée, qu'il expira ſur le champ. Les témoins de cette aventure reſterent dans un morne ſilence. Thamar & Zélim affecterent un grand étonnement: la ſeule Dona Elvire parut tranquille, & ſe préparoit à parler, lorſqu'un grand bruit ſe fit entendre dans une des ſalles qui précédoient ſa chambre, dans laquelle elle vit entrer le Vice-Roi, ſuivi d'un aſſez grand monde. Vous jugez aiſément de la ſurpriſe d'Elvire; mais il eſt preſque impoſſible de vous repréſenter l'é-

tat de Lama, ni les différens mouvemens des personnes intéressées à cet événement.

Le Vice-Roi, persécuté par ses remords, comme je vous l'ai dit, s'étoit rendu au palais de Xérine de très-bonne heure, pour la dissuader d'en venir à cette extrémité. Comme il y avoit déjà quelque-temps que Thamar & Zélim en étoient sortis, s'imaginant que rien ne pouvoit plus arrêter le coup qu'elle avoit porté, elle ne vit pas plutôt le Vice-Roi, qui entroit chez elle à toute heure avec liberté, qu'elle lui cria d'un air rempli de joie: enfin, Seigneur, vous ne serez plus qu'à moi; cet instant vous délivre d'un objet qui nous est également odieux. Ces mots firent frémir Lama; & son cœur déjà changé par les réflexions qu'il avoit faites pendant la nuit, se trouva si pénétré d'horreur à ce discours, que sortant promptement du palais de Xérine, il courut au sien comme un homme éperdu, & se rendit à l'appartement de la Vice-Reine, au moment qu'elle venoit de faire l'épreuve du chocolat.

La plupart de ceux qui venoient à son lever, l'ayant vu dans une agitation qui ne lui étoit pas ordinaire, l'avoient accompagné, sans même qu'il y eût fait attention, tant il étoit préoccupé. Lorsqu'il fut dans la chambre d'Elvire, l'étonnement & le silence qui y régnoit, & le chien qui étoit étendu mort auprès du vase répandu à terre, lui offrirent un spectacle si terrible, que tout

tout son corps en fut ému ; & ne pouvant plus se soutenir : ô Ciel, dit-il en se laissant tomber sur un siege ! que vois-je & qu'ai-je fait ?

Elvire s'étant remise de la surprise que cette vue lui avoit causée, pardonnez, Seigneur, lui dit-elle, si je n'ai pas voulu mourir; persuadée que vous n'avez point ordonné mon trépas, j'ai garanti ma vie pour qu'il n'y eût que vous seul qui en disposât. Je ne puis me résoudre à sacrifier mes jours à la cruelle Princesse d'Achen ; mais je suis prête à vous les sacrifier, si ma mort vous est nécessaire. Parlez, Seigneur, le fatal breuvage que Xérine m'a fait préparer, n'a pas entiérement servi à la perte de cet animal ; il en reste encore assez pour me donner la satisfaction de vous prouver que je mets ma gloire à vous être soumise.

Tandis qu'elle parloit, Thamar pâlissoit, & Souza lançoit des regards de haine & de rage sur son rival, tout prêt à le percer, s'il osoit attenter sur une si belle vie. Lama n'étoit pas en état de s'appercevoir de tous ces mouvemens, ses yeux attachés sur Elvire, sembloient se dévoiler à chaque parole qui sortoit de sa bouche. Il fut long-temps sans pouvoir lui répondre ; mais enfin, faisant un effort pour vaincre la douleur qui commençoit à vouloir éclater par ses pleurs; sortez, dit-il à ceux qui étoient dans la chambre : Thamar, & vous aussi, restez, ajouta-t-il en s'adressant à Zelim. Lorsqu'ils ne furent plus qu'eux quatre : Madame, dit-il à

la Vice-Reine, ce ſeroit en vain que je chercherois à me juſtifier ; rien ne peut excuſer mon crime, quels que ſoient même les remords qu'il me cauſe : je vous ai vivement outragée, & je vous dois une réparation authentique des offenſes que je vous ai faites. Je voudrois qu'il me fût permis de vous venger ; mais ajoutez à la patience que vous avez eue dans vos ſouffrances, un généreux pardon pour une Princeſſe qui ſera aſſez punie par la perte de ſes eſpérances. A la place de cette victime que je vous devrois, je vais vous en ſacrifier deux dans ces malheureux eſclaves, pour apprendre à leurs pareils combien il eſt dangereux de ſe charger de ſemblables commiſſions. Pour moi, je ſens que le Ciel, irrité des malheurs que je vous ai cauſés, ne veut pas me donner le temps de les réparer, & que ma mort ſera bientôt le ſeul bonheur que je vous aurai procuré.

Ces paroles toucherent Elvire juſqu'au fond de l'ame; une tendre compaſſion s'empara de ſon cœur, & le regardant avec une douceur charmante : ah ! Seigneur, lui dit-elle, ſi vous conſentez que je vive, il faut vous réſoudre à vivre avec moi ; non-ſeulement je pardonne à Xérine, mais je vous promets de ne me jamais ſouvenir de votre égarement. Pour ces eſclaves, dit-elle en montrant Thamir & Zélim, ce n'eſt qu'à eux que je dois la vie ; ils ſont innocens, & j'oſe vous conjurer de les mettre à l'abri du reſſentiment de la Princeſſe d'Achen. Alors

elle fit signe à Thamar de dire au Vice-Roi comment Xérine avoit voulu suborner Zélim : elle le fit avec une adresse merveilleuse ; & , sans rien deguiser de la vérité, elle cacha les motifs secrets qui les avoient portés à sauver Elvire. Lama l'écouta avec attention, & lorsqu'elle eût cessé de parler : hé bien, Madame, dit-il à la Vice Reine, qu'ils restent près de vous, ils y seront en sûreté par les soins que je vais prendre pour la vôtre.

A ces mots il sortit ; & Thamar inquiete pour Dom Sébastien, qu'Elvire ne soupçonna jamais d'être autre chose que ce qu'il paroissoit, la supplia de le laisser retirer chez le Juif Isaac, où il n'auroit rien à craindre. Elle y consentit, en lui commandant de ne point quitter Goa sans son ordre. Souza ne répondit qu'en s'humiliant profondement ; & profitant de la combustion où tout étoit dans le palais du Vice-Roi, il retourna chez son Juif, où Alvarès l'attendoit avec Léonore, très-impatiens d'apprendre ce qui étoit arrivé.

Il leur en fit un récit succinct ; la vue & le repentir de son rival avoient mis son ame dans un état si cruel, qu'il ne pouvoit songer à autre chose.

Cependant Lama ne fut pas plutôt sorti d'avec Elvire, qu'il donna des Gardes à la Princesse d'Achen, sous prétexte de la mettre à couvert de la fureur des Portugais, instruits qu'elle avoit voulu empoisonner la Vice-Reine. En même-temps il envoya

dire à cette derniere qu'elle étoit libre dans le palais, qu'elle y pouvoit commander en Souveraine, & prendre poſſeſſion de l'appartement qu'elle eût dû occuper dès ſon arrivée, & faire revenir Léonore, que l'on fut chercher à l'inſtant, & qu'on lui amena. La Vice-Reine ne voulut profiter de cette liberté que pour ſe rendre près de lui. Elle le trouva comme on le mettoit au lit, une violente fievre ayant ſuccedé à toutes ſes agitations. Donna Elvire, véritablement ſenſible à ſon mal, en fut alarmée; & ſe renfermant avec lui, ne l'abandonna pas un inſtant tout le temps qu'il dura. Lama lui en témoigna ſa reconnoiſſance par les marques les plus viſibles d'un repentir ſincere, n'ouvrant la bouche que pour lui demander pardon, & la prier de ne le point haïr. De ſemblables diſcours perçoient le cœur à la belle Elvire, qui, malgré l'oppoſition qu'elle y trouvoit à l'aimer, donnoient à ſon devoir tous les traits du plus parfait amour. Enfin le quatrieme jour de ſa maladie il empira ſi conſidérablement, qu'il ne douta point que ſa mort ne fût prochaine: les Médecins y avoient préparé Elvire; elle fondoit en pleurs au chevet de ſon lit. Thamar & Léonore, qui ne l'avoient point quittée, la ſecondoient dans ſa douleur d'une façon à lui perſuader combien elles lui étoient attachées.

Le Vice-Roi connoiſſant à leurs larmes, auſſi-bien qu'à ſon mal, qu'il n'y avoit plus d'eſpoir, la conjura de faire approcher Léo-

nore, afin qu'elle fût témoin de ce qu'il avoit à dire. Elle lui obéit, & le Vice-Roi prenant la parole : Madame, dit-il à Dona Elvire d'une voix mourante, en lui montrant une cassette qui étoit sur une table à côté de lui, vous trouverez là dedans mes dernieres volontés ; mais je vous prie de ne l'ouvrir qu'à Lisbonne, où vous me ferez plaisir de vous rendre aussi-tôt que le temps vous permettra d'en faire le voyage. Je confie cette cassette à Léonore, lui commandant de ne vous la remettre qu'en présence de Dom Pedre, votre oncle, de Dom Sébastien de Souza & de vos amis communs. Alors il ordonna à Léonore de prendre ce coffre, & continua ainsi, en donnant la clef à la Vice-Reine : vous y verrez, Madame, un témoignage authentique de mon estime pour vous, & de l'admiration que vous m'inspirez. J'espere & je me flatte que mes derniers momens vous empêcheront d'avoir ma mémoire en horreur. A ces mots il se trouva si mal qu'il ne put en dire davantage : quelques momens après il perdit entiérement la connoissance, & mourut entre les bras d'Elvire, qu'il avoit faite avancer pour l'embrasser.

On l'arracha promptement de ce funeste lieu. Thamar & Léonore la ramenerent dans son appartement, presqu'aussi désolée que si elle eût perdu ce qu'elle avoit de plus cher : mais enfin, comme elle ne perdoit dans cet époux qu'un homme qui avoit causé tous les malheurs de sa vie, lors-

que les premiers mouvemens d'une pitié naturelle aux belles ames furent appaisés, elle avoit tant de raisons pour se consoler, qu'il ne lui fut pas difficile d'y parvenir. Pendant tout le temps de la maladie de Lama la Princesse d'Achen ne cessa pas d'y envoyer & de lui écrire, pour lui demander en grace de lui accorder un moment d'entretien : mais Thamar & Léonore ne laissèrent point parvenir ces messages jusqu'à lui ; & comme il n'en dit pas un mot qui pût marquer qu'il se souvînt d'elle, on ne jugea pas à propos de lui en renouveller l'idée. Cette violente Princesse, au changement de Dom Baltazard, & à la nouvelle de sa mort, voulut plusieurs fois se tuer, & ce ne fut qu'avec des peines extrêmes qu'on l'en empêcha. Dona Elvire, informée de son désespoir, poussa la générosité jusqu'au point de l'envoyer consoler, & lui dire qu'elle étoit libre dans Goa comme à l'ordinaire.

Cette belle veuve fit faire de superbes obsèques à son époux, & lorsqu'elle se vit débarrassée de ces occupations funebres, elle songea à son départ. Les vaisseaux commençoient à partir pour Lisbonne, elle voulut profiter des premiers qui mettoient à la voile, & fit tout préparer pour son embarquement ; mais n'ayant pas mis en oubli le service que lui avoit rendu le More Zélim, elle ordonna à Thamar de le chercher, & de le lui amener. Il lui fut aisé de lui obéir, puisque l'amoureux Souza n'étoit

point sorti de chez le Juif Isaac. Pendant tous ces événemens, Thamar & Léonore alloient tour à tour l'instruire de ce qui se passoit. Alvarès & la jeune esclave voyant les choses dans une situation si favorable pour lui, lui conseilloient de se découvrir à Elvire, & de lui montrer le fidele Souza sous le déguisement de Zélim; mais comme il connoissoit sa vertu, & qu'il jugeoit bien que sa présence l'alarmeroit dans une conjoncture si délicate, il fit triompher son respect de son amour, pour se conformer aux sentimens de celle qu'il adoroit, & résolut de ne se déclarer qu'en Portugal, pour ne donner aucune atteinte à la réputation de la Vice-Reine: &, malgré les mouvemens de joie & d'espérance dont il étoit rempli, il ne changea point de sentimens. Lorsque Thamar le vint prendre pour le conduire à Dona Elvire, il lui fit promettre qu'elle ne diroit pas une parole & ne feroit aucune action qui pût le faire reconnoître.

Dans cette résolution il parut pour la seconde fois devant elle. Cette belle femme, qui ne l'avoit vu que dans une occasion qui ne lui avoit pas permis de l'examiner, jetta cette fois sur lui des regards curieux, l'envisageant comme un homme auquel elle étoit redevable de sa vie. Elle ne put s'empêcher de l'admirer; & malgré sa couleur, elle remarqua sur son visage une forme de traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus; & à force de chercher à s'en rappeller l'idée, celle de Souza vint la frapper d'une telle sorte:

qu'elle en rougit. Pendant cet examen, Dom Sébastien, qui n'étoit pas moins attentif à la regarder, la trouvoit si belle dans ses vêtemens lugubres, qu'il fut tenté mille fois de se jeter à ses pieds, & de lui marquer par ses transports l'excès de son amour; mais réfléchissant sur l'effet que cela pourroit produire, il se contraignit, pour ne lui laisser voir dans ses yeux que le respect qui lui étoit dû. Le silence qu'ils observoient l'un & l'autre avoit quelque chose de si singulier, que Thimar craignant qu'il ne finît d'une façon contraire au dessein de Souza, s'approcha d'Elvire, & la tirant de l'espece d'extase où elle étoit tombée : Madame, lui dit-elle, Zélim attend vos ordres. Je le vois bien, répondit-elle en poussant un profond soupir, que le souvenir de Souza lui arracha malgré elle : Zélim, continua-t-elle en s'adressant à lui, je vous dois la vie, je ne suis point ingrate; suivez-nous à Lisbonne, je rendrai votre sort heureux : & pour vous donner des preuves d'une plus ample reconnoissance, prenez ce diamant, dit-elle en lui présentant celui qu'elle portoit à son doigt, & le gardez comme un gage de ma parole. Le faux Zélim mit un genoux en terre, prit le diamant avec respect, le porta sur son cœur, & contrefaisant sa voix, lui jura dans son langage qu'il ne la quitteroit jamais; & dès ce jour, jusqu'à leur départ, il ne s'en passa point qu'il ne lui marquât son zele par des services assidus.

Elvire, qui le voyoit toujours avec plaiſir, ne put cacher à Léonore & à Thamar la reſſemblance qu'elle trouvoit de ſes traits avec ceux de Souza.

Ces deux adroites confidentes, ſans entrer entièrement dans ſa penſée, ne l'en détournerent point auſſi, pour qu'elle en devînt plus ſenſible à la diſcrétion de Dom Sébaſtien, quand elle viendroit à le reconnoître. Je ne vous entretiendrai point du temps de leur départ, ni de celui de leur voyage; je vous dirai ſeulement qu'ils s'embarquerent avec des ſentimens bien différens que la premiere fois, & qu'ils arriverent à Liſbonne, où la Cour étant déjà informée des déportemens de Lama & de l'indigne traitement qu'il faiſoit à ſon épouſe, dont la famille prétoit la vengeance, le Roi ſe préparoit à le rappeller, lorſqu'Elvire annonça ſa mort, & la fin de ſes infortunes, par un retour que l'on n'attendoit pas.

Tout Liſbonne vint la recevoir, & la joie de la ſavoir délivrée de tant de maux, fut une eſpece de triomphe pour elle: on la conduiſit à ſon palais, où Dona Catherine de Mendoce fut des premieres à ſe rendre, eſpérant ſavoir des nouvelles de ſon fils, dont elle n'avoit rien appris depuis ſon éloignement. Dom Pedre & elle firent à la Vice-Reine des amitiés ſi tendres, ils répandirent tant de larmes par le ſouvenir des ſes malheurs, & par le

plaisir de l'en voir délivrée, qu'elle ne put douter combien elle leur étoit chere.

Dona Catherine, qui ne vouloit pas d'abord s'informer de Souza, ne lui en parla point; & Dona Elvire, qui croyoit que son devoir l'obligeoit à n'en rien dire, n'étant libre que depuis si peu de temps, n'osa prononcer son nom; mais Léonore, qui avoit une extrême impatience de voir tant d'incidens terminés, fit souvenir cette belle veuve, devant tous ceux qui étoient présens, des dernieres paroles de Dom Baltazard, en lui représentant qu'elle se devoit presser de les exécuter, puisqu'elle se voyoit entourrée des mêmes personnes qu'il avoit nommées pour être témoins de l'ouverture de sa cassette. Dona Elvire paroissoit souhaiter attendre quelques jours; mais ce discours avoit excité une curiosité si grande à ses parens & à ses amis, qui étoient presque tous rassemblés, qu'il ne lui fut pas possible de retarder à les satisfaire. On ouvrit la cassette; & avec les plus précieuses des pierreries du Vice-Roi, on y trouva un écrit de sa main, par lequel il en faisoit présent à Dona Elvire; à la vertu de laquelle il rendoit une justice éclatante, en s'avouant coupable des motifs de son mariage, de sa poursuite contre Souza, & de son amour pour Xérine, dont il demandoit pardon à Elvire, à Dom Sébastien & à Dom Pedre; exigeant de sa veuve qu'elle n'attendit pas le terme de son deuil pour réparer l'injure qu'il avoit faite à son rival, la

conjurant de lui donner sa foi aussi-tôt qu'elle seroit de retour à Lisbonne, afin que sa mémoire en devînt moins odieuse à ceux qu'il avoit offensés.

Cette lecture attendrit fort cette nombreuse assemblée. Elvire répandit des larmes; Dona Catherine ne cacha point les siennes, & chacun perdit la haine qu'il avoit pour Lima, en voyant les marques de son repentir. Mais Dona Catherine, jugeant qu'il étoit alors à propos de parler de son fils, témoigna la douleur qui la tourmentoit, ne sachant ce qu'il étoit devenu depuis qu'il étoit parti pour Goa, instruisant exactement Dona Elvire & les assistans du motif de son voyage.

Cette nouvelle mit la Vice-Reine dans une perplexité qu'elle ne put dissimuler, le service qu'elle avoit reçu du More Zélim, ses traits qu'elle avoit cru reconnoître, & plus encore la secrette inclination qu'elle avoit prise pour lui, lui persuaderent qu'il y avoit du mystere à tout cela. Elle commanda qu'on fît venir Zélim dans le même moment: cet ordre, qu'elle donna sans avoir communiqué ses soupçons, jetta Dona Catherine dans une inquiétude extrême. Zélim parut enfin au milieu de ses amis, de ses parens, & aux yeux de sa mere, sans que pas un se doutât de la vérité; mais si on ne le reconnut pas, il n'en fut pas moins admiré. Comme il venoit dans l'intention de ne plus feindre, il se dépouilla l'air timide & contraint qu'il s'efforçoit,

d'affecter pour tromper Elvire ; & laissant éclater dans toute sa personne les graces & la majesté qui lui étoient naturelles, tout le monde l'entoura, en témoignant une grande surprise à la vue d'un noir si extraordinaire.

Dona Elvire, plus troublée que jamais, prit la parole : Zélim, lui dit elle, ce que vous avez fait pour moi me donne lieu de croire que vous ne voudrez pas ternir une si belle action en déguisant le sujet qui vous y a porté. Je sais bien que la compassion seule peut vous avoir conduit ; mais je vous ai vu faire des choses qui me prouvent que vous y avez été poussé par un intérêt plus pressant : déclarez la vérité, il y va de ma gloire. Elle m'est trop chere, Madame, lui répondit-il en se jettant à ses pieds, pour ne pas la défendre au péril de ma vie Il vouloit continuer, mais le son de sa voix, qu'il ne déguisoit plus, frappa si bien le cœur de Dona Elvire & de Catherine de Mendoce, qu'elles s'écrierent à la fois : ô Dieu ! c'est Dom Sébastien !

Oui, c'est lui-même, ajouta-t il, qui, vous devant la vie, n'a voulu l'employer qu'à conserver la vôtre. Jamais surprise ne fut égale à celle de tous les assistans ; personne ne lui permit de poursuivre, chacun voulant l'embrasser, & lui marquer sa joie. Thamar & Léonore prirent ce temps pour instruire Dona Catherine & Elvire de tout ce qui s'étoit passé. Cette belle veuve ne pouvoit revenir de son étonnement, & sentit dans son cœur un redoublement de ten-

dreſſe dont elle ne fut pas la maîtreſſe. La conduite reſpectueuſe que Souza avoit obſervée, en ne lui faiſant rien connoître de ſon déguiſement, pour empêcher qu'on ne la crût d'intelligence, lui parut une preuve de ſon amour, auſſi parfaite que celle qu'elle lui avoit ſauvé la vie. Ainſi, lorſqu'il ſe fût débarraſſé des autres, & qu'il ſe rapprocha de ſa mere & d'elle, elle ſe joignit à Dona Catherine pour lui montrer ſa reconnoiſſance dans des termes proportionnés à ce qu'elle lui devoit.

Enfin, après qu'on eût aſſez paſſé de temps en queſtions, en récits & témoignages de ſatisfactions, on vit venir Alvarès, qui s'étoit muni de l'eau qui devoit leur rendre leur premiere couleur. Dom Sébaſtien s'en ſervit, & parut tel qu'il étoit. Dona Catherine & Dom Pedre preſſerent Elvire d'exécuter les volontés de Lama, en épouſant Souza dans peu de jours; mais cette vertueuſe femme, qui faiſoit toujous paſſer le devoir par deſſus toutes choſes, n'y voulut pas conſentir; & obtint de Souza qu'il ne murmureroit point de ce retardement. Cependant la Cour, informée de toute cette aventure, déclara Dom Sébaſtien libre de ſon exil, le rappella à Liſbonne, & ordonna à la belle & vertueuſe Elvire de ne pas attendre la fin de ſon deuil pour lui donner la main, voulant par-là réparer en quelque ſorte l'injuſtice qu'on lui avoit faite. Ainſi cet hymen ſe célébra avec un applaudiſſement univerſel. Thamar ſe fit Chrétienne,

& trouva la récompense de son zele dans les marques éclatantes de la générosité d'Elvire & de Souza, qui lui firent épouser Alvarès.

Et la charmante Elvire, dans son union avec Dom Sébastien, reconnut que si le devoir, conduit par la vertu seule, donne une haute réputation, le devoir, guidé par un tendre amour, est la source des vrais plaisirs.

Cette histoire plut infiniment à la société d'Uranie, qui en marqua son contentement à Alcipe, en le louant extrêmement de la maniere dont il l'avoit contée. Comme ce récit avoit mené loin, & qu'il étoit tard, on ne finit cet entretien que pour aller se mettre à table. A peine commençoit-on à s'y placer, que Thélamont reçut des lettres de Paris, par un exprès qu'on lui avoit dépêché. La chose paroissant pressante, il demanda à la compagnie la liberté de les lire: elles lui apprenoient que son mérite & son savoir l'avoient fait nommer pour remplir un poste honorable, & qu'il lui étoit enjoint de partir au plutôt pour en prendre possession, & rendre graces à la Cour. Il ne voulut pas en faire un mystere à ses amis, & leur ayant communiqué cette nouvelle, il en reçut de sinceres félicitations: ce qui rendit le soupé des plus agréables; & il fut résolu qu'ils partiroient tous ensemble le lendemain matin.

Comme cette charge alloit donner de grandes occupations à Thélamont, cette belle société jugea qu'elle ne se rassembleroit

peut-être jamais dans cet aimable lieu. Camille en marqua du chagrin, dit mille jolies choſes à ce ſujet; & Félicie l'interrompant : perſonne, lui dit elle, ne doit en être plus touchée qu'Orophane, puiſque ce changement abolit ſes loix. Nous les ſuivrons partout où nous ſerons, dit Uranie; & le nouveau grade de Thélamont n'eſt pas incompatible avec des coutumes ſi remplies d'agrémens. On vit bien qu'Uranie avoit quelque regret d'abandonner ſi tôt ſa retraite, mais qu'elle cherchoit à le cacher : ainſi ſes amis changerent de converſation, & ne s'entretinrent que de leur départ; & chacun s'étant retiré pour s'y préparer, fut goûter dans les bras du ſommeil le repos dont il avoit beſoin. Toute la compagnie ſe leva de très bonne heure; & après un déjeûné auſſi délicat que tous les repas qu'Uranie leur avoit donnés, elle monta en carroſſe, & dit adieu à cette aimable maiſon, dans laquelle elle avoit paſſé tant de jours heureux, amuſans & inſtructifs.

Fin des Journées amuſantes.

TABLE
DES JOURNÉES
ET HISTOIRES
Contenues dans ce huitieme Tome.

Suite de la dix-septieme Journée, page 1
Dix-huitieme & derniere Journée, 68
Histoire de Dona Elvire de Zuarès, 77

Fin de la Table.

BIBLIOTHÈQUE 1968

PQ 1985 G7J6 1776 t.7-8

Gomez, Madeleine Angélique (Poisson) de
Les journées amusantes
9. ed. revue et corr. avec figures

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY